

**Si Paris RP  
m'était conté**

Les textes et illustrations des manuscrits de F. Pizzato, J-M. Bourquard et M. Demorieux sont des manuscrits originaux (textes, dessins, photos : tous droits réservés). L'ouvrage est également constitué d'extraits complémentaires tirés de manuscrits du concours autobiographique, et, d'entretiens réalisés dans le cadre d'une campagne de collecte de témoignages, par Madame Nicole Minvielle-Sebastia (retraîtée de La Poste), sous l'égide et pour le compte du Comité pour l'histoire de La Poste. Manuscrits et entretiens, sauf mention contraire de l'auteur, sont ouverts à la consultation, sur rendez-vous, auprès du CHP.

Les idées et analyses émises dans ce manuscrit n'engagent que leurs auteurs et ne sauraient en aucun cas engager la responsabilité du Comité pour l'histoire de La Poste ou de La Poste, ni refléter leur position.

**Directrice de la publication :**

Dominique Blanchecotte

**Directrice de la rédaction :**

Muriel Le Roux

**Comité éditorial :**

Josiane Foynat, Muriel Le Roux,  
Lucie Thoreau, Sébastien Richez

**Coordination éditoriale :**

**Clomédia**

5, rue Faidherbe

75011 Paris

[www.climedia.fr](http://www.climedia.fr)

Graphisme : Sandrine Roux et Caroline Keppy

Comité pour l'histoire de La Poste (CHP)

44 boulevard de Vaugirard

Case Postale F 502

75 757 Paris Cedex 15

[www.laposte.fr/chp](http://www.laposte.fr/chp)

*Illustrations de couverture*

*et de quatrième de couverture :*

Paris RP, rue du Louvre, flux de nuit 1991,  
(Photothèque du Musée de La Poste de Paris)

Départ d'un facteur en tournée à la RP,  
avant 1939 (Collection Pierre Nougaret)

La RP à l'angle des rues Etienne Marcel  
et du Louvre, 1963 (Photothèque  
du Musée de La Poste de Paris)

La nouvelle salle des guichets  
après restauration, 1966 (Photothèque  
du Musée de La Poste)

ISBN : 2-9523848-7-8

Novembre 2008

Imprimé en France par Jean-Lamour

# **Si Paris RP m'était conté**

**Préface de  
Muriel Le Roux et  
Sébastien Richez**

**Postface de  
François Monnier**

## sommaire

- 9** Préface  
*de Muriel Le Roux et Sébastien Richez*
- 15** Verbatims  
**Le bâtiment dans l'histoire**  
**Le prestige de la Poste**  
**La RP et ses quartiers**
- 31** **Trois jours, trois mois**  
*de Francis Pizzato*
- 63** Verbatims  
**La relation au bâtiment**  
**Des vies de postiers**  
**Une sociabilité riche**

- 89** **Receveur à Paris Louvre**  
*de Jean-Michel Bourquard*
- 296** Verbatims  
**Des services et des métiers**  
**Pratiques et usages professionnels**
- 315** **Paris Louvre et moi**  
*de Muriel Demorieux*
- 375** Verbatims  
**Les célébrités et la RP**  
**Tranches du quotidien**
- 393** Postface  
*de François Monnier*



## Introduction

Elle pouvait être fière de son nouveau « vaisseau », l'administration des Postes et Télégraphes, elle qui présentait en 1889, en grande pompe, dans un pavillon érigé sur l'esplanade des Invalides, son nouvel hôtel des Postes de la rue du Louvre, inauguré un an auparavant. Non pas qu'il fit de l'ombre à l'autre monument vedette qu'était la tour Eiffel lors de l'exposition universelle de Paris, mais cette bâtisse témoignait elle aussi d'une modernité affichée par une administration des P. et T. à l'essor soutenu. D'ailleurs, la description tirée du *Journal Officiel* du 19 octobre 1889, se fait l'écho de cette fierté illustrée par moult photographies dans le cadre d'une exposition montrant « la façade principale, le péristyle à arcades d'un effet si décoratif ; la salle des guichets, ou plutôt des comptoirs car aucun grillage ne sépare ici les employés du public [...] les salles immenses où s'effectuent le tri des correspondances et leur répartition par lignes de chemin de fer ou par quartiers de distribution, [...] celles où se manipulent les journaux et les imprimés de toutes sortes ; [...] le grand hall des voitures ; enfin, la salle des machines à vapeur et des pompes actionnant les monte-charges et comprimant l'air destiné aux transmissions pneumatiques... » Que reste-t-il, près de 120 ans plus tard, de ce lieu symbolique de l'histoire postale parisienne et qui fut aussi le cœur de l'organisation postale française, autant si ce n'est plus que son ministère ?

En ce début de XXI<sup>e</sup> siècle, le bâtiment s'est progressivement vidé de ses fonctions traditionnelles pour en accueillir d'autres dans un futur proche. Mais cela n'obère en rien le passé d'un bâtiment imposant qui a traversé les époques, intégrant au cours du siècle toutes les innovations du moment, de l'électricité à l'automobile sans omettre les nouvelles technologies, ces évolutions induisant bien sûr des transformations de tous les postes de travail. Ce lieu de mémoire emblématique des Postes françaises est le plus grand bureau de poste de France ouvert 24h sur 24. Il a ressurgi sur la scène médiatique

parisienne, en 2006, car il devrait redevenir le lieu de la modernité de l'entreprise, en s'adaptant à nouveau aux rythmes de vie des urbains du XXI<sup>e</sup> siècle...

Mais avant de devenir peut-être un jour, ce lieu de convergence de la vie parisienne au cœur de la cité, les historiens, influencés par les archéologues pratiquant l'archéologie préventive, ont lancé une recherche d'histoire préventive... Car, au-delà des images d'Épinal et des clichés, que sait-on réellement de l'histoire de Paris-Louvre ? Si l'historiographie des grands monuments que sont le Louvre, les Invalides, Grand Palais, la tour Eiffel ou le Trocadéro ou encore des grands bâtiments comme les grands magasins ou les gares parisiennes, est abondante, la RP quant à elle n'a jamais connu un tel intérêt... C'est pourquoi un ouvrage d'envergure, un beau livre d'histoire est en préparation.

Mais ici, il s'agit d'autre chose. Dans la lignée des travaux de préservation de la mémoire des postiers, qui est une des missions fondatrices du Comité pour l'histoire de La Poste (et cela depuis 1995<sup>1</sup>), il s'est agi une nouvelle fois, par le biais d'un concours autobiographique, de recueillir la mémoire de ces hommes qui ont fait vivre ce vaisseau amiral. En lui sacrifiant leur jeunesse, leurs espoirs, leurs ambitions, en lui offrant leur chaire humaine dont l'ogre de la légende évoqué par l'historien Marc Bloch<sup>2</sup> est si friand, les postiers lui ont donné ce supplément d'âme dont on sait que, sans elle, il n'y a pas d'histoire au sens le plus noble du terme.

Toutefois, les historiens du Comité ne sont pas les seuls à étudier les questions mémorielles. Outre les historiens, les philosophes<sup>3</sup>, les ethnologues, les anthropologues, les sociologues ont de longue date réfléchi sur les rapports entre mémoire, « lieux de mémoires »<sup>4</sup>, les

1. Le CHP a pour mission de constituer un fonds d'archives orales et écrites en recueillant les souvenirs et les témoignages des acteurs. Le Comité a organisé deux autres concours autobiographiques. Le premier, de 1996 à 1999, donnait la parole à ceux qui furent les « patrons » des bureaux de poste : les receveurs. Les témoignages donnèrent lieu à deux publications : *Une vie de receveur et Mémoire d'Algérie. Une génération de postiers raconte*. Le second concours, de 1999 à 2002, a abordé la question du genre en donnant aux femmes l'occasion de s'exprimer et de livrer de bouleversantes tranches de leur vie professionnelle et intime. Les postières, héritières des premières dames employées des Postes au début de la troisième République, ont montré en quoi émancipation féminine et carrière aux PTT pouvaient ou non s'accorder. *Mémoire de femmes. Une vie aux PTT*, a donné lieu à trois tirages !

2. Marc Bloch, *L'Histoire, la Guerre, la Résistance*, Quarto, Gallimard, Paris, 2006.

3. Citons, Max Weber, Halbwachs, Paul Ricœur...

4. Expression qui fait référence aux *Lieux de Mémoire, La République, la Nation, Les France*, sous la direction de Pierre Nora, 3 vol., Paris, Quarto, Gallimard, 1997.



constructions identitaires – ici celle des postiers urbains –, les usages de l'histoire en politique et l'écriture de l'histoire... La volonté des historiens du Comité est, en toute modestie, non de se faire le héraut des intérêts catégoriels ou professionnels des postiers, mais d'offrir à qui le désire un autre regard autorisant le croisement des sources (qu'elles soient composées d'archives, de littérature grise ou de témoignages) fondement de la méthode historique. Cette mémoire collective, que nos concours autobiographiques font émerger, n'a d'autre ambition que de servir les intérêts de la connaissance historique, comme l'on fait depuis plusieurs décennies les historiens du monde contemporain et du temps présent. Mais il s'agit aussi de donner aux anonymes la possibilité de s'exprimer, autorisant l'écriture d'une histoire à plusieurs voix qui nuance l'histoire officielle. Néanmoins, pour que cela fasse sens, il convient d'opérer la même analyse critique de ces sources que celle que nous effectuons traditionnellement pour les archives écrites. C'est pourquoi la totalité des témoignages sont intégralement consultables (sauf mention contraire)<sup>5</sup> pour qui désirent avoir recours à ces nouvelles sources.

Ce troisième opus, qui s'est déroulé de 2006 à 2008, s'intitule «Si Paris RP m'était conté». Il met l'accent non sur une profession, sur un grade ou sur un genre, mais, on l'aura compris, sur un lieu dont il apparaît que la centralité fut multiple : centralité géographique, administrative, professionnelle – les récits rappellent que beaucoup de nouvelles recrues passaient par Paris R-P pour acquérir les principes de base de leur futur métier... À son zénith, ce bureau de poste a compté plus de 2 000 agents, qu'ils aient travaillé à la distribution des lettres ou des paquets, aux chèques postaux, à la caisse, aux rebuts, aux transports de fonds, aux guichets, ou bien encore dans les services centraux, les postiers de passage à la RP ont été nombreux et possèdent des profils variés.

Pourtant, nous n'avons recueilli qu'une vingtaine de manuscrits, ce qui témoigne de la difficulté qu'il y a à susciter l'écrit, à mobiliser la mémoire pour inciter «l'autre», l'acteur, celui que l'historien ne connaît pas, à parler de soi et de son lieu de travail. La participation au concours *stricto sensu* pourrait sembler décevante, si nous ne savions d'expérience combien il est difficile de parler de soi, combien une enquête de ce type peut être longue. Ainsi, parce que «l'on a malgré

5. Sur rendez-vous au CHP.

« tout quelque chose à dire » même si on ne veut pas l'écrire, certains ont accepté d'être interrogés voire filmés. Aux vingt autobiographies écrites s'ajoutent une autre vingtaine de témoignages oraux recueillis par Nicole Minvielle-Sebastia, dont nous salvons ici le grand dévouement au projet. La quête de témoignages sur « Paris RP » aura donc été double et complémentaire.

Le jury du concours autobiographique a rendu un verdict inattendu, puisque trois lauréats *ex aequo* ont été désignés. Ce choix peut s'expliquer aisément. Le jury a su réunir des points de vue forts, mais différents, qu'il s'agisse de celui de postiers responsables du patrimoine ou de musées, d'historiens de l'administration, de l'architecture ou des entreprises, de spécialiste de l'autobiographie ou du genre littéraire. En choisissant un lieu de mémoire et non plus un grade, nous savions que nos manuscrits seraient aussi différents que l'ont été les personnels de Paris-Louvre. Mais dans un sens, nous avons réussi notre pari puisque nous avons recueilli des récits émanant d'un chef d'établissement, mais aussi celui de l'agent ayant à peine connu l'endroit. Et peu importe si cette diversité nous a compliqué la tâche. Nous n'étions pas le conclave en la chapelle Sixtine, chargé d'élire le Pape ! Le jury a choisi de mettre en valeur la richesse et la différence. Le choix final révèle la diversité des métiers et des postiers de cette « cathédrale postale ». Le trio de gagnants fait sens, et pas seulement par l'enchaînement chronologique que l'ouvrage fait apparaître. Francis Pizzato, dans « *Trois jours. Trois mois* », livre un texte original, tout en talent d'écriture, sur un moment restreint de sa carrière de postier à Paris RP, à savoir sa formation. Jean-Michel Bourquard, pour « *Receveur à Paris-Louvre* », apporte la vision du dernier patron, faisant de son texte la chronique d'un changement annoncé. Enfin, parce que son verbe a été jugé haut et fort, Muriel Demorieux pour « *Paris Louvre et moi. Une histoire qui dure...* » laisse entrevoir l'activité quotidienne d'une postière travaillant toujours rue du Louvre, au Carré Pro.

Les entretiens complètent ce concours autobiographique aux règles propres, dévoilant des secrets, éclairant des zones d'ombre. Paris RP s'est montré sous un jour différent, le bâtiment a gagné en profondeur historique ; le concours a pris du relief grâce aux entretiens, ceux-ci comblant les non-dits des premiers. C'est un esprit de restitution globale qui a animé la composition de notre ouvrage. Le meilleur de la mémoire écrite et de la mémoire orale que nous avons recueilli,

illustré par une iconographie abondante, confère une place singulière à ce livre dans notre collection *Mémoire postale* qui compte déjà cinq publications<sup>6</sup>.

Les manuscrits de F. Pizzato, J.-M. Bourquard et M. Demorieux sont publiés *in extenso*, accompagnés de leurs illustrations d'origine. Nous avons inséré, entre chaque manuscrit, des moments de vie, des éclairages thématiques composés d'extraits les plus évocateurs issus soit du concours, soit des entretiens : émerge ainsi une sorte d'anthologie sur la RP de l'entre-deux-guerres à nos jours. Trois premiers thèmes que sont le bâtiment dans l'histoire, le prestige de la Poste, et la RP et ses quartiers, posent d'emblée la stature de la « maison », tout autant dans le décor parisien du 1<sup>er</sup> arrondissement que dans l'univers de l'administration. Puis, une autre vague partagée, composée d'évocations de la relation au bâtiment, des vies de postiers, touche à l'affect et fait revivre au lecteur le ressenti des postiers, la solidarité entre collègues. Ensuite, deux thèmes abordent le « cambouis postal » : les services et des métiers et leurs pratiques et usages professionnels, soulignant la diversité des métiers et des tâches, et surtout des savoir-faire. Enfin, deux items de conclusion, les célébrités et la RP et les tranches de quotidien, sur le ton plus léger de l'anecdote, nous offrent à voir une RP vivante comme le sont par essence les lieux de passages, d'échanges et de services, fréquentés par les anonymes et les célébrités...

Ce livre d'autobiographies et de témoignages souligne à bien des égards combien cette Recette Principale de Paris-Louvre est un lieu symbolique, que l'on ait été postiers, parisiens ou touristes...

**Muriel Le Roux,**

Historienne, CNRS, membre du jury

**Sébastien Richez,**

Historien, CHP, secrétaire du jury

6. *Mémoire d'Algérie. Une génération de postiers raconte* (1998), *Une vie de receveur* (1999), *Un postier parmi d'autres* (2001), *Ma Poste, ombres et lumières* (2004), et *Travail et Intimité. Les PTT au féminin* (2002, puis réédition fin 2002 et 2006)



# Le bâtiment dans l'histoire

« Même s'ils n'avaient pas fait la guerre, ils avaient connu les privations, ils avaient connu l'occupation, ils avaient connu tout ça !... Dans la RP, il y avait deux sortes de gens : ceux qui étaient comme nous, et puis les prisonniers qui étaient rentrés, ou des gens qui s'étaient planqués. Il y avait même des profiteurs de guerre. Je me rappelle encore d'un épicier qui avait plein d'argent, on lui disait : « *Fous nous la paix ! Tu vois pas que tu sens la farine !* » On n'était pas toujours aimable avec eux ! Comme matériel dans la recette, on avait les cocottes, les chariots, les cheveux, les plombs, mais, pour le restant au quotidien, ce n'était pas pareil. Quand on montait à la cantine, il fallait payer pour avoir un couvert, et un verre, tout était consigné. Parce que je présume qu'il devait y en avoir eu beaucoup qui s'étaient sauvés avec !... La salière, pareil, il fallait donner tant ! Et on nous demandait nos tickets de pain, mais, quand même, il ne fallait pas qu'on se plaigne parce que dans les restaurants, on demandait en plus les tickets de matière grasse, les tickets de tout !... Et encore...[j'avais un ami qui était inspecteur au service du rebus, le service qui est installé maintenant à côté de Bordeaux et qui à l'époque était tout en haut, dans le grenier de la recette. Alors, ils ouvraient les lettres pour savoir où il fallait qu'elles aillent !... Et ils trouvaient des cartes de pain ! Et alors, par ce moyen, on avait des cartes de pain. »

**(Serge Bernard, années 1940)**



Le péristyle de la RP, fin des années 1950



Ombre sous le péristyle, années 1980

« On était bien content. C'est comme les tenues, on était bien content de les avoir ! Parce que moi, quand j'ai été démobilisé, je n'ai pas touché ni un ticket de vêtement, ni un ticket de chaussure, ni rien du tout. On m'a laissé simplement mon paquetage ! Alors, pendant longtemps, je suis venu travailler en soldat. Je n'avais pas de bleus, donc je me mettais en treillis kaki, etc... Après, ils nous ont quand même habillés : c'était des tenues en gros drap bleu marine, qui se boutonnaient jusqu'en haut du cou, avec un béret type chasseur alpin ou une casquette type norvégienne. Une capote très chaude qui descendait jusqu'aux pieds, heureusement d'ailleurs, parce que les secteurs des quais n'étaient pas chauffés. On touchait une vareuse cintrée comme un trou de serrure ! Un pantalon d'hiver en gros drap de laine, la capote..., mais pas de chaussures. Il fallait se démerder pour avoir des tickets de chaussures, mais par l'intermédiaire de la Poste, on finissait par avoir des tickets de chaussures, car ils comprenaient bien qu'il fallait qu'on soit chaussé ! »

**(Serge Bernard, années 1940)**

« En mai 1968, la grève est totale. Nous occupons le bureau, surtout pour éviter les détériorations. Chaque jour, je me rends au bureau. Je croise des cortèges de grévistes et je contourne quelques barricades. Je tenais à assurer ma présence. »

**(Robert Cayla, 1968)**

« La grève de mai 1968, c'était la grosse pagaille. J'ai vu des agents ramper sous les grilles d'entrée pour aller signer la feuille de présence dans l'espoir de ne pas perdre le salaire des journées de grève, c'était peine perdue car rapidement, il n'y avait plus eu de feuille de présence. »

**(Pierre Gaillard, 1968)**

« Je suis affecté à la cabine du 1<sup>er</sup> arrondissement [...] Tout ce monde fait la brigade 6h-13h ou 13h-20h. L'après midi après la rentrée des facteurs, nous allons terminer au départ pour le tri. Chaque jour se passe ainsi sauf un certain jour, un mois environ après mon arrivée.



Le 1<sup>er</sup> arrondissement dessert l'hôtel Meurice, quartier général où siège l'occupant. Nous recevons chaque matin des sacs de toile plombés. Ils étaient envoyés en recommandés, les numéros notés au dos de la feuille n°12. Ce jour fatidique, à l'ouverture par le destinataire un sac contenait des coupures de journaux en lieu et place de marks. Vive réclamation du destinataire et ouverture d'une enquête à la poste du Louvre. À la cabine, la substitution était impossible compte tenu du nombre d'agent en équipe dans ce réduit. Rien ne semble avoir été trouvé à la poste. Mais la police s'en mêle ; convocation de tous les agents de la cabine au 36 quai des Orfèvres ; interrogatoire musclé et enquête sur chaque individu. Nous étions sous l'Etat Français qui tenait à la moralité sans faille de ses fonctionnaires. »

**(Maurice Lambert, 1942)**

« En août 1944, c'est la libération de Paris. Toutes les activités sont suspendues, mais nous sommes présents au bureau et allons en badauds au début de la rue du Louvre voir et acclamer les troupes du Général Leclerc. C'était risqué car il y avait de la mitraille entre la milice et les résistants. »

**(Maurice Lambert, 1944)**

« En 1968, nous avons un receveur principal qui, vis-à-vis des travailleurs en grève, a été particulièrement compréhensif, et n'a pas appelé la police, au moment où on voulait que la caisse soit ouverte. [...] Le lundi matin, 20 mai, il y avait 1 000 à 1 200 personnes dans la cour de la RP sur 1 700 ou 1 800 postiers. »

**(Pierre Levasseur, 1968)**

« Il y a eu 1974... J'étais toujours responsable syndical... Là on a eu un drame ! On était sur les sacs..., avec les responsables CGT et CFDT, et le responsable CFDT lisait un papier qui ne passait pas vis-à-vis du personnel...Et le malheureux s'est mis à trembler...et il est tombé raide mort sur les sacs ! Enfin, on n'a pas su à la seconde qu'il était mort... [...] On avait fait 42 jours de grève à Paris RP ! »

**(Pierre Levasseur, 1974)**



Horloge au premier étage



Horloge au 2<sup>e</sup> étage

# Le prestige de la Poste

« Lors d'un remplacement au quartier des lettres, j'ai desservi la rue des Pyramides et une partie de l'avenue de l'Opéra qui se trouvaient dans le premier arrondissement. Dans cette rue, il y avait un couturier de renom, je ne vous dirai pas son nom car après 52 ans ma mémoire n'est pas sûre et je ne tiens pas à faire une erreur. Toutefois, cette journée là j'avais à remettre une lettre recommandée au couturier, je suis monté au premier étage par l'escalier principal, et il se trouvait que ce jour-là, le couturier présentait sa collection, j'ai sonné à la porte, même qu'elle était grande ouverte, et une dame est venue à ma rencontre. Je lui ai dit que j'avais une lettre recommandée pour le couturier, elle m'a dit de descendre au rez-de-chaussée et de passer par l'escalier de service et elle est repartie. J'ai fait un avis, j'ai re-sonné, la dame est revenue, je lui ai remis l'avis et j'ai continué ma tournée. Au retour au bureau l'inspecteur m'attendait et il m'a demandé de lui expliquer ce qui s'était passé car il avait reçu un coup de téléphone du couturier qui n'était pas très satisfait de la tournure de l'évènement. Je lui ai dit que je voulais bien représenter la lettre le jour suivant mais qu'il n'était pas question que je passe par l'escalier de service, que je représentais une administration très respectable, et que le grand escalier était le seul qui puisse me conduire à lui. Le lendemain, je lui ai représenté la lettre et il est venu la signer, il m'a regardé avec un petit sourire au coin des lèvres et m'a dit : « cela vous va Monsieur le facteur ? » J'ai répondu que oui, la qualité a été respectée !! »

**(Maurice Benezet, 1950)**

« Notre apprentissage démarra par la dotation d'une tenue de facteur ; un costume veste et pantalon gris bleu, chemisier, imperméable, manteau pour l'hiver, gants en cuir, casquette et nénette [tampon encreur à l'usage des facteurs] permettant à chacun d'être identifié sur papier grâce à cette empreinte. »

**(Annie-Claude Godrie, 1975)**

« J'apprécie cette différence qui existe maintenant entre mon ancien métier d'électricien et celui de facteur. Je suis devenu présentable, métamorphosé et je porte aussi aisément la tenue postale que la tenue militaire de caporal il n'y a pas si longtemps. Je suis propre et pimpant avec la chemise blanche qui tranche avec le bleu de mon uniforme et une cravate du même ton. »

**(Jean-Paul Menuge années 1960)**

« C'était le service public. On ne travaillait pas pour l'argent mais pour le public au service des usagers. Et dans l'entreprise, il y avait de la solidarité, de la camaraderie, plus ou moins de la chamaille, parfois ; mais on s'arrangeait toujours... Et la hiérarchie était aussi respectueuse des agents, et elle connaissait son travail : on avait beau être chef de division ou inspecteur, ils en savaient autant que le facteur... Précisément parce qu'il avait commencé en bas la plupart du temps... Il avait pratiqué, et il continuait de pratiquer. Je vous parlais de Monsieur Miette tout à l'heure qui était un bourreau, mais dans le travail, on ne pouvait pas lui raconter d'histoires : c'est ce monsieur-là qui m'a appris à fermer un sac ! La première fois que j'ai voulu en fermer un, je ne savais pas comment faire, lui le savait. »

**(Joël Turon-Labar (fils), années 1970)**



Départ d'un facteur en tournée à la RP (on reconnaît l'horloge typique), avant 1939

# La RP et ses quartiers

« À cette époque, être facteur dans les Halles de Paris n'était pas chose simple, car du règlement intérieur de Paris RP à celui des Halles de Paris, il y a un pas qu'il ne fallait pas franchir. Ma tournée était en partie dans les immeubles autour des Halles, où l'on trouvait *la Brasserie Alsacienne*, *le Pied de Cochon* et divers magasins ou commerçants qui en faisaient le tour. [...] Des petites rues venaient y porter la foule du tout Paris et comme pour y ajouter une note de fraîcheur, de beauté, de sensualité, une de ces rues, peut-être la plus connue, la rue Saint-Denis, où des demoiselles avec l'accent bien de chez nous, nous disaient... Et nous les facteurs de ce quartier, nous étions attendus comme le messie, car ces charmantes demoiselles étaient bien souvent de très belles provinciales qui étaient venues dans la Capitale pour y faire fortune, et attendaient avec impatience des nouvelles des parents restés au pays. »

**(Maurice Bénézet, 1954)**

« Après avoir passé mon permis administratif, je me retrouve sur le 11<sup>e</sup> arrondissement où je dessers les rues d'Aboukir et de Cléry. Là aussi, quel folklore ! C'est une partie du sentier, avec les boutiques de prêt-à-porter, les marchands de tissu et énormément de monde qui s'approvisionne. La circulation y était intense, le stationnement délicat, souvent problématique, qui m'obligeaient à forcer mon talent pour délivrer mes colis. Parfois, je bloquais la circulation à mon corps défendant, et j'étais cueilli par un concert d'avertisseurs, en essayant au passage quelques quolibets peu aimables. Beaucoup de vieux immeubles sur le secteur. Ça voulait dire pas ou très peu d'ascenseurs, souvent sans concierge, des escaliers étroits et pénibles à gravir. Le quartier était chargé en paquets compte tenu de la spécificité des lieux. La tournée était longue fatigante, et nul besoin de berceuse pour s'endormir la nuit venue. »

**(Roland Blum, 1959)**

« La proximité des Halles centrales de Paris faisait que certains agents y travaillent en dehors de leurs heures de service à la Poste. »

**(Pierre-Serge Grialou, années 1940)**

« Le 2<sup>e</sup> arrondissement était un quartier important avec beaucoup d'argentiers de change qui y avaient leurs sièges. Ils recevaient de temps à autre des pièces d'or insérées dans des boîtes en bois sous forme de ce qu'on appelait chargement-boîte CHB. Il advenait qu'en cours de transport une boîte se soit brisée et qu'à l'ouverture du sac par le chef de cabine, des louis d'or roulaient sur la table et sur le sol. Vous imaginez le branle bas au moment de la pleine activité. »

**(Pierre-Serge Grialou, années 1940)**

« Nous, on avait les Halles à côté, et beaucoup allaient décharger des camions après le boulot pour gagner un peu de monnaie... c'était payé au noir, en espèces. Presque tous les postiers avaient un emploi en plus. »

**(Jean Le Canu, années 1960)**

« Les postiers ça ne gagne pas beaucoup d'argent, même à cette époque, et surtout à cette époque... Donc vous aviez beaucoup de gens qui, à 5h30-6h, partaient finir leur journée aux Halles. »

**(Pierre Levasseur, années 1960)**

« Il y avait encore des rats qui couraient à la distribution ! Les Halles apportaient toute sorte de vermines. Il y avait des chats dans la cour pour pourchasser les rats, ce n'est pas une image ! »

**(Pierre Levasseur, 1956)**

«Paris RP, c'était au milieu des Halles, c'est-à-dire qu'il y avait tout autour de la recette principale, y compris sur le parvis, les cageots de fruits et légumes, et les bouchers un peu plus loin, mais nous on avait les fruits et légumes. Il y avait un va-et-vient continu et pas seulement des Halles, la recette principale, c'est les banques qui sont à côté, le *Crédit Lyonnais*, la Banque de France, tout ça c'est le 1<sup>er</sup> et le 2<sup>e</sup> arrondissement. Vous aviez la messagerie, la presse, les NMPP (nouvelles messageries de la presse parisiennel) rue Réaumur, qui déposait les quotidiens à la recette principale. C'était un quartier d'affaires, il y avait la Bourse, et la Bourse du commerce... Donc au cœur de Paris, une véritable cité, avec la recette principale et ses services les plus divers.»

**(Pierre Levasseur, 1956)**

«En 1969, il y avait encore les Halles, qui étaient en activité, sur le 1<sup>er</sup> arrondissement, juste à côté du bureau. Des camions et les semi-remorques, il y en avait dans toutes les rues... Et il y avait aussi, je crois qu'ils appelaient ça, les marchands des quatre saisons : avec leurs charrettes, ils allaient se ravitailler aux Halles, et après, ils revendaient un peu plus loin dans les rues de Paris.»

**(Michel Maraldo, 1969)**

«Près de la Poste du Louvre, il y a le «ventre de Paris», un endroit où toutes les nuits sont blanches, ce sont les Halles. Une activité tapageuse règne dans ce quartier. Mandataires, courtiers, grossistes, détaillants se côtoient et s'interpellent sous les pavillons Baltard. Des bouchers, des poissonniers et autres négociants traitent les affaires au comptoir des brasseries de la rue Coquillière. Toutes sortes d'odeurs flottent dans l'air. A la pointe Saint-Eustache, il faut se faufiler au travers des marchandises déposées sur le trottoir.»

**(Jean-Paul Menuge, années 1960)**



« On avait surtout beaucoup de mandataires des Halles. Et à l'époque, il n'y avait pas de chèques, ils payaient en numéraire, en argent liquide... Alors, quand par exemple les bouchers, les volaillers commandaient, ils payaient par mandats... Je ne vous dis pas ce qu'on brassait comme argent... Le guichet des mandats s'organisait ainsi : il y avait le guichet, derrière il y avait déjà des mécanos, qui tapaient sur des listes, et à côté, il y avait l'encaisseur dans une petite baraque. On brassait beaucoup d'argent. Et puis, il fallait avoir le cœur bien accroché, parce qu'ils se succédaient : les poissonniers, les bouchers, toutes ces odeurs... Il ne fallait pas avoir le cœur fragile ! »

**(Jeannine Pomes, années 1950)**

« Et cette année 1956, quand il a fait si froid ! A la RP, c'était bien chauffé. Il y avait une sorte de chauffage que l'on appelait des cloches : c'était des tours cylindriques en fonte. C'était un chauffage local qui fonctionnait avec une chaudière qui se situait dans les Halles... Et ils brûlaient là-dedans tous les détritrus des Halles, tous les cageots et les cartons vides... D'un côté, ça chauffait la RP ; et de l'autre, ça faisait fonctionner les chambres froides qui étaient sous les Halles. Il y avait des canalisations qui amenaient ça à la RP, mais le système de chauffage était au milieu du pavillon des Halles. Vous vous rendez compte de l'installation ! Et tout cela ne coûtait presque rien, puisque les types alimentaient avec ce qu'ils avaient sous la main. »

**(Louis Turon-Labar (père), 1956)**



Paris RP, rue du Louvre, 1888

La RP à l'angle des rues JJ Rousseau et E. Marcel, 2007





La RP à l'angle des rues E. Marcel et du Louvre, 1963



Francis Pizzato

TROIS JOURS  
TROIS MOIS  
(1969)

La maison est vendue. C'est bien. Elle était trop grande depuis que les enfants sont partis. Nous avons trouvé quelque chose plus à notre taille. Tôt ce matin j'ai entrepris de commencer les cartons. Commencer seulement, sans volonté vraiment, juste un peu de tri ! Je vais m'attaquer aux papiers. J'ai le temps, la signature chez le notaire c'est dans trois semaines. Il faut bien commencer par quelque chose.

Je monte au premier et m'installe dans le réduit qui nous sert à remiser tout et n'importe quoi. Je passe une main dans mes cheveux et écarquille les yeux à la vue du tas de paperasse. Vu que ça fait pas mal d'années qu'on n'a pas touché à ça je m'aperçois qu'un sac poubelle ne sera pas suffisant pour jeter l'inutile. Je prends un tabouret et commence à explorer les dossiers, chemises cartonnées, plastifiées, confectionnées au gré des années. Une chemise épaisse pompeusement intitulée «carrière» retient mon attention. Je reconnais mon écriture bâton tracée au gros feutre bleu, il y a, mon Dieu, trente-sept ans !

Je porte à mes lèvres le mug de café que j'ai monté. Malgré les conseils de prudence de mon toubib, peux pas m'en passer. Un rayon de soleil s'invite par la lucarne, se pose sur la tasse et souligne les volutes du liquide brûlant. Je retrouve des vieux papiers de la poste, certains sont écrits à la main sur des imprimés polycopiés, d'autres sont tapés à la machine à écrire. Toute une époque ! Résiste pas à les feuilleter et à en lire certains. Et petit à petit, le passé me rattrape et revient frapper à la porte de ma conscience comme un souvenir heureux. Une douce nostalgie berce mon état d'esprit de ce matin. Si je la laisse planer un peu, si je soulève un pan du rêve, elle alimentera toute la journée et me rappellera les délicieux moments de l'insouciance lorsque j'étais jeune et beau, en pleine santé et ouvert à la vie. Je pars à la recherche de quelques instants de bonheur qui se sont cristallisés dans ma mémoire.

# 1

22 heures 36 gare de Montauban Ville Bourbon, Tarn et Garonne.

Le quai pour le train de nuit de Paris est noir de monde. Me sens un peu perdu au milieu de mes parents, de ma grosse valise bon marché et de mon gros sac de voyage marron. Trop lourds pour mes épaules de dix-huit ans.

Ma mère ne dit rien (jamais quitté la maison, elle ne pense qu'à ça) ; son visage est fermé. Je ressens son angoisse. Mon père me prodigue conseil sur conseil, ce qu'il fait depuis des semaines maintenant. Dis oui, oui, fatigué d'entendre toujours les mêmes rengaines. Mais que sait-il, lui, de la capitale ? Lui, l'enfant émigré italien. Depuis qu'il est ici, il n'a jamais fait plus long voyage que celui de tourner autour de sa cafetière pour en trouver l'anse !

Facile de se moquer ! Moi non plus dans leur cocon, jamais voyagé ! Première fois que je prends le train. C'est même la première fois que j'en vois un de si près. C'est dire ! Mais il arrive ce train. Ce qui m'étonne c'est de voir les gens se bousculer pour être les premiers à y monter. J'ignore la presse.

Adieux bâclés, deux baisers à ma mère qui reste sur le quai à frissonner comme un lac sous la pluie. Mon père me prend la valise et nous montons dans le wagon qui s'est arrêté juste devant nous. On n'a pas réservé : économie. Je cherche une place libre. Dans le couloir étroit, je tente d'ouvrir les compartiments. M'énerve sur la poignée. Je ne sais même pas que la porte glisse. Soudain ! L'annonce au micro, le train va partir. Et mon père est toujours là dans ce couloir encombré. Vite, descends ! Deux baisers. Adieux ratés !

Les aperçois de loin par la fenêtre embuée au travers d'un compartiment archi bondé car je suis debout dans le couloir. Ils sont petits, ratatinés sur le quai, comme anéantis. Pauvres sourires. Moi, leur enfant unique, je me sens bizarre, comme abandonné

alors que c'est moi qui part. Ma mère en larmes, son mouchoir tourné, retourné en boule dans ses mains. Le train s'ébranle. L'image dans le cadre de la fenêtre glisse sur le côté et disparaît. Laisse place au noir de la nuit. Suis seul.

En fait non je ne suis pas seul, mon cerveau est envahi de pensées. Demain, 15 avril 1969, je serai postier.

Franchement je ne sais pas où cela m'entraîne. Ma seule relation avec les PTT du village : acheter des timbres pour expédier nos lettres. Rien d'autre. Mais comment en suis-je arrivé là dans ce train de nuit ? Sais pas faire de discours, alors je dirai juste que j'étais un écolier puis un collégien à difficultés ! Etudier, a toujours été pour moi compliqué ! Pas infaisable, non, compliqué. Avais l'impression de faire des efforts, mais qui ne payaient pas. Et mon père de me menacer « si tu fous rien, je te trouve un boulot à l'usine, t'iras pousser des chariots pour un salaire de m... » Mince, comprenais rien à l'algèbre, complètement hermétique aux maths, je ramais avec des trimestres à neuf ou dix et des poussières de moyenne. Lamentable ! Heureusement que le français ça passait mieux. Il compensait et rehaussait un peu le niveau.

Rêvais de tout. Tout, sauf pousser des chariots ! Je n'avais pas d'idée sur ce que je ferais de ma vie. Enfin surtout de comment je la gagnerais : le reste viendrait ensuite ! Aussi en redoublant ma troisième j'ai transpiré sur sept concours administratifs. Education nationale, SNCF, EDF, Trésor, Douanes, Impôts, PTT. En me disant : « sur le nombre t'en auras bien un, ou plus pour choisir ! » Faut pas rêver. Non ! J'ai pas eu à choisir. J'étais reçu à celui des PTT, un point c'est tout. Et j'allais attendre qu'on m'appelle pour un emploi... à Paris. A Paris, mais ? Pourquoi pas à Guatemala Ciudad ? Pourquoi si loin ? Y a bien des PTT à Toulouse, à Montauban, à Trifouilly-les-Oies !

Mais bon ! A partir de là, mon avenir s'est éclairé. Les chariots disparaissaient, s'évaporaient dans le lointain. Mon père n'en a plus reparlé. Même si je devais faire le sacrifice de m'éloigner d'eux, il était heureux de me savoir avec un job.

Dans le tagada-tagada des boggies, je repense à cette scolarité, à cette vie de province si calme. Mai 1968, venait de nous passer des-



sus sans heurt, protégés de tout qu'on était dans notre bulle de verdure. A peine si les colères distillées par le petit écran étaient compréhensibles. Me suis assis sur mon sac marron, en espérant pas trop l'écraser. Peux pas dormir debout comme les chevaux, mais assis c'est pareil. D'abord il y a ce bruit, ces secousses, puis ces gens qui vont et viennent sans cesse. Ça fume. Ça pue. Ça m'irrite le nez, la gorge. Bon je fume aussi, mais si peu, on ne peut pas dire que je sois « addict » j'en n'ai même pas sur moi.

Dans quelques heures c'est l'aventure ! Un Paris que je ne connais pas. Un monde du travail que je ne connais pas. Des gens. Ceux qui vont me recevoir, ceux avec qui je vais travailler. Tant d'interrogations. Ça ce bouscule dans ma caboche. Le billet disait que j'étais affecté dans un premier temps comme agent d'exploitation stagiaire à la poste de Paris RP rue du Louvre Paris 1<sup>er</sup> mais que je devais me présenter rue Barrault, 13<sup>e</sup> arrondissement à 9 heures.

Le train filait dans l'aube humide. Timidement le matin s'est levé sur la banlieue parisienne, révélant un paysage de grisaille qu'aurait fait flipper l'homme le plus gai de la planète ! Pas possible de vivre dans un environnement pareil. J'étais si naïf, si ignorant de tout que l'approche sur Paris m'a parue sordide et triste à pleurer.

A la gare d'Austerlitz, j'ai fait la queue aux taxis et demandé la rue Barrault à la 403 qui s'est présentée. J'étais fatigué, me sentais sale. Mon bagage pesait la tonne. La journée était prometteuse de beau temps. Il ferait beau partout sauf dans mon cœur quand même. Mes seuls parents étaient loin, la vie continuait pour eux. La vie commençait pour moi. Chacun ses occupations. Pas de place pour le vague à l'âme.

« Allô ? Monsieur Chéron ?... Oui, c'est Francis... Pouvez dire aux parents que ça c'est bien passé ?... Non, j'ai pas trouvé de place assise avant Orléans... Ah oui, suis crevé ! Vais prendre un café au bar et ça va aller mieux. Dites-leur que je fais une lettre dès que possible... Oui, en taxi. Je suis arrivé rue Barrault, tout va bien... Suis pas tout seul ! Je vois plein de jeunes qu'attendent... Allez, au revoir Monsieur Chéron. Merci. » Claude et Marie-Jeanne Chéron étaient nos voisins les plus proches et ils avaient le téléphone, eux.



RÉPUBLIQUE FRANÇAISE  
DÉPARTEMENT DE LA HAUTE-GARONNE  
DIRECTION DES POSTES ET TÉLÉCOMMUNICATIONS

Tél. : 42.82.90

37<sup>me</sup> Av. Et.-Billières 31 - TOULOUSE 03

RÉFÉRENCE A RAPPELER

P 22/ 255

TOULOUSE, LE 28 MARS 1969

Monsieur PIZZATO Francis

Monsieur,

Je vous informe de votre affectation en  
qualité de AGENT d'EXPLOITATION stagiaire  
à Paris Poste. à partir du 15/4/1969.

Vous trouverez sous ce pli votre nomination  
ainsi que le bon de transport nécessaire pour  
rejoindre votre poste.

Je vous prie de m'accuser réception de la  
présente note.

Veuillez agréer, Monsieur, l'assurance  
de ma considération distinguée.

LE DIRECTEUR DÉPARTEMENTAL ADJOINT,

R. AVIGNON

DIRECTION DES SERVICES POSTAUX  
DE LA  
RÉGION DE PARIS

PL. 32-

NOTE

M. PIZZATO Francis

est nommé en qualité de AEX

stagiaire

au (bureau de Paris RP (AP)  
(centre

adresse : 52 rue du Louvre

- Métro : Raffes

- Autobus :

- à compter du 15 AVRIL 1969

- installation le 16 AVRIL 1969 à 9 heures

La notification de la nomination sera transmise ultérieurement

*vous devez vous présenter au centre d'instruction de Paris RP  
62 rue J.-J. Rousseau le 31.4.69 à 9 heures*

PARIS, le 14 AVRIL 1969

P. l'Inspecteur Général,  
Directeur des Services Postaux,  
Le Directeur chargé du Personnel,

L. AUROUX.

Sous-groupe :

Bureau )  
Centre ) de \_\_\_\_\_

Par la suite, je les ai bien embêtés pour maintenir le lien de la voix avec mes parents. Je sonnais, ils allaient les chercher. Bien après, mon père a fait construire une maison à deux kilomètres de là et il ne demandait pas davantage le téléphone. Ce sont leurs nouveaux voisins, René et Christiane Truquet que j'ai dérangés pendant des années ! Enfin en 1976, les parents ont demandé une ligne. Téléphone symbole d'ascension sociale !

J'avais péniblement dans cette rue qui grimpe un peu, lesté de mes deux tares de plomb. Beau bâtiment, belle fresque à l'entrée. Du monde, des valises stockées en rang d'oignons contre une paroi. Me libère de mon fardeau jumeau. Ouf !... Je m'approche d'un paper board. « Lauréats au concours d'AEX Amphi n° 1. Lauréats au concours de CT Amphi n° 2 ». Je suis bien convoqué pour ce matin. Amphi 1, c'est pour moi. Attends devant la porte car celle-ci est bouclée. Un peu gauche, croise les bras sur ma poitrine comme j'ai l'habitude de le faire en position d'attente ou de repos. « – Yves Furet, me dit un quidam en me présentant sa main pour me saluer.

– Moi, c'est Francis Pizzato, dis-je en lui serrant la main, un peu étonné qu'on s'adresse à moi alors que plus de cent personnes sont là dans le hall.

– Comment ?

– Pizzato, j'épelle : P-I-deux Z-A-T-O... Comme une pizza !

– Ah bon, répond-il en riant, moi c'est comme le furet. L'animal ! Il m'imitte et épelle F-U-R-E-T. L'animal ! Je suppose que tu es reçu AEX comme moi. Moi je viens de Bordeaux. Et toi, tu viens d'où ?

– De Montauban, mais en fait on habite entre Montauban et Toulouse dans un bled perdu, Villemur. Crois pas que tu connais.

– Ravi de te connaître Francis de Villemur ! Si tu veux bien on peut se mettre côte à côte. »

Je venais de rencontrer celui qui allait devenir mon ami, mon complice, pendant des années. (Maintenant nous nous sommes perdus de vue. Oui. La dernière fois que je l'ai rencontré c'était en 85 à Lacanau-Océan, Gironde.) C'était un grand gars, même âge que moi, avec pas grand chose entre les os et la peau, un long nez acqui-

lin et des cheveux de jais raides comme la justice. Mais ce qui ce voyait le plus, après ces quelques détails physiques, c'était sa gentillesse naturelle. Yves était ouvert à tout et, sans en être gênant, tentait toujours de faire plaisir à tout son entourage.

Puis nous sommes entrés dans l'amphi, plusieurs discours ont ponctué la matinée pour nous faire entrevoir notre devenir immédiat et futur. Beaucoup de détails pratiques pour nous dé-stresser, nous faire accepter, à nous les déracinés de nos provinces, le fait d'être arrachés à nos familles. Crois pas me tromper en disant que la moyenne d'âge du lot devait être de dix-neuf ou vingt ans. Génération espoir. Est-ce une espèce de hasard qui m'a conduit au «P» de PTT ? Ou bien un tirage au sort nébuleux antérieur à ma présence, mon patronyme comme sorti d'un gibus de magicien, qui m'a affecté aux guichets postaux ? Certains ont été affectés aux CCP, d'autres à la CNE, d'autres dans les centres de tri, d'autres au premier «T» du télégraphe, et au dernier «T» du téléphone sans savoir plus que moi pourquoi. Le fait était bien là : j'étais affecté à la poste, côté guichets. Me sentais bien intérieurement ! Crois que je ne me serais pas plu dans un centre de tri. Mais bon, ce n'était qu'une idée puisque que toute façon, savais pas ce que c'était !

Yves se retrouvait lui aussi à la poste et ça me faisait bien plaisir de ne pas perdre tout de suite le copain qui m'était tombé du ciel dès le premier jour ! Ce même matin, nous avons parlé et sympathisé avec d'autres jeunes dont j'ai perdu les noms ou les prénoms. Hélas, je le regrette ! Pendant des mois, parfois des années, nous avons suivi nos parcours. Mais est-ce une des lois de la vie ? Des événements surgissent et bouleversent nos quotidiens. Ainsi, à la faveur des mariages, des fiches de vœux, mais sûrement aussi par négligence, j'ai perdu des amis. Oh ça n'arrive jamais d'un coup, pas au point de se sentir fautif ! C'est plus subtil, ça s'installe, ça s'incruste. Au début, on s'écrit, on s'appelle, on s'envoie même des photos de la nouvelle maison, des enfants qui naissent, de ceux qui grandissent. Plus le temps s'effiloche, plus les nouvelles s'espacent et se font rares. Et insidieusement vous avez mis entre parenthèses votre amitié. Non pas oubliée, mais elle est dans un coin du cerveau et ne sert plus à rien sauf à évoquer quelque nostalgie dont vous seul souffrez.

Un papier que l'on m'a remis indique bien que j'ai rendez-vous demain 9 heures à la grande poste de Paris R P.

« – Qu'est-ce que ça veut dire au fait R P ?

– Postal pour le P mais le R, vois pas ?

– Oooh, quelqu'un sait ? demande Yves à la cantonade.

– Moi, je sais, crie l'un d'entre nous : c'est Recette Principale !

– Hum ! Pour moi les recettes n'ont jamais été que des recettes de cuisine ! Celles que ma mère me mitonnait ! Non mais tu te rends pas compte : JE , en majuscule, JE travaille à la poste de Paris RP, la poste des postes, la plus grande de Paris, la plus grande de France. Moi, le petit provincial crotté qui-ne-sait-même-pas-ouvrir-la-porte-d'un-compartiment. » Étais assez fier de ça. Ouaip !

L'après-midi, un car m'a conduit à Créteil avec quelques autres, au central téléphonique Juliette Savart, rue du même nom, dont quelques centaines de mètres carrés servaient de foyer pour les jeunes travailleurs PTT. Spécialité : « men only ». Là j'ai pu enfin abandonner mon bagage, m'allonger sur un lit, fermer les yeux. Faire le point. Ce foyer ? C'est comme un purgatoire. Intimité zéro dans les trois dortoirs de douze lits chacun. Le résident ne dispose que d'un lit et d'une armoire vraiment perso, tout le reste est à partager. Cuisine : plusieurs gazinières, plusieurs frigos où il y a intérêt à marquer ses affaires pour ne pas se les faire faucher. Les gamelles et les bidons sont aussi propres que ceux qui les ont utilisés en dernier ont bien voulu les laisser ! Sanitaires : rangée de lavabos, cabines de douche individuelles, tout de même. Buanderie : deux machines à laver, deux planches et deux fers à repasser qui en disent long sur le savoir-faire des mecs sans femmes. Yves avait reçu un autre lieu d'hébergement mais il était du même acabit. C'est ne connaissant personne, que je me suis installé là. L'heureuse surprise, elle vient des hommes eux-mêmes. Immédiatement, me suis rendu compte de la grande famille que fécondait cette administration. Mes voisins de lit m'ont accueilli avec beaucoup de sympathie, me souriant, me rassurant, me prodiguant mille conseils pour le lendemain, trajet, bus, métro à Daumesnil-Félix Eboué. Descendre à Louvre. De vrais parents de substitution.

# 2

Il a plu cette nuit, les trottoirs luisent.

Je quitte la rame sur pneumatiques de la ligne 1 et m'engage vers la sortie. Dans le chuintement de la gomme sur le rail de guidage, je perçois des accords de guitare et une voix qui chante dessus :

« ... with a little help from my friends, I get high with a little help from my friends, I'm gonna try with a little help from my friends. What do I do when ... »

Je suis passé devant le jeune gars aux cheveux longs et m'éloigne emporté par le flot des voyageurs, ne l'entends plus. Je chantonne la suite dans ma tête bougeant les lèvres à peine « ... my love is away. How do I feel by the end of the day ... » Cette mélodie des Beatles, je la reconnais bien. Elle n'a pas deux ans les radios la passent encore souvent. Ça m'aiderait bien un petit coup de main de mes amis aujourd'hui... Mais ils sont loin de moi. Yves (pas mon Yves Furet, un autre de Villemur), Patrick, Jacques, Edith, Maryse, Aline... Je doute qu'ils puissent faire quelque chose pour moi. Je pense à mes trente-trois tours restés dans ma chambre désertée. C'est pas mes vieux qui vont les faire tourner sur mon pick-up. Fais non de la tête comme pour effacer cette pensée et revenir à la réalité.

Dès la sortie de la station de métro j'aperçois le magnifique monument du Louvre de loin et lui tourne le dos immédiatement pour m'engager dans la rue du Louvre. Cette artère est aussi large que la place de mon village est longue ! Je traverse la rue de Rivoli qui est passablement encombrée de voitures et de bus étranges. Ils ont l'air d'être en bois peint en vert. Je n'ai jamais vu ça. Le chauffeur est isolé dans une cabine d'une seule place à l'avant, il n'y a pas de vrai pare brise sur toute la largeur du véhicule. A l'arrière une plate forme couverte reçoit des voyageurs debout. Je me souviens

d'un vieux feuilleton en noir et blanc que la télé passait « L'abonné de la ligne U », avec Jacques Duby comme acteur principal. Mais en 1969, les lignes sont connues par des numéros. L'alphabet ne suffit plus, la RATP a abandonné les lettres. Plus j'avance dans la rue, plus je suis saisi aux narines par une odeur incongrue, une odeur pas à sa place. Oui, ça sent ... la viande, la viande crue ! Bizarre. Au détour de la rotonde de la Bourse de Commerce, il y a de l'agitation. Je vois des camions garés, portières arrières largement ouvertes, des gens et des gens. Je ne pensais pas que les Halles étaient si près et ce que je vois sont les pavillons Baltard. Impressionnant ! Des hommes en larges blouses blanches maculées de sang animal portent sur leurs épaules un demi bœuf chacun ! Ça me bluffe ! Ça va et ça vient dans un tourbillon de bruits, de couleurs, d'odeurs pas toujours agréables, Mais à cette heure, c'est déjà la fin du marché de gros et je vois aussi une armée désorganisée de petites gens qui glanent les fruits et légumes abandonnés à même le caniveau. Ils prennent tout, ou presque tout, dans de grands cabas de toile cirée noire. Premier contact avec la misère de la capitale.

Tournant la tête vers le trottoir d'en face j'aperçois le magasin de la Manufacture de Saint-Etienne « Manufrance » dont je feuilletais si souvent les pages des catalogues de VPC chez un de mes oncles. La vitrine grouille d'armes de chasse, de parkas, d'équipements de pêche aussi. A l'entrée, un énorme mannequin est totalement équipé comme pour une guerre !

J'arrive enfin en vue d'un bloc immense. Ce doit être là. En effet. Je distingue une enseigne familière. Plus j'approche et plus le bâtiment m'écrase par sa masse imposante. Il est beige clair, grège ? Particulièrement bien entretenu. Pierre de taille, quelques motifs architecturaux dont je ne connais pas le style : me documenterai. Cinq étages, peut-être six si je compte aussi le dernier repéré uniquement par des fenêtres basses. Waouh ! On dirait un vaisseau amiral qui, en fonçant dans cette eau noire d'asphalte, sépare les rues du Louvre et Etienne Marcel avec son étrave puissante. Distingue bien maintenant la galerie et la colonnade majestueuse aux dix lourdes colonnes de pierres dont la base est en ronde



bosse. La galerie donne accès aux portes du palais de la poste ! Voilà j'y suis. Sous la longue voûte, sont suspendues deux énormes horloges noires, rectangulaires en fer forgé, cadrans circulaires et chiffres romains. VIII heures XXV ! Au centre de chaque arc, un motif sculpté, comme un blason avec des feuilles d'acanthé. Emotion. Emotion. Mon cœur bat. Je poste la lettre que j'ai écrite la veille à mes parents dans une énorme boîte aux lettres. Où peut bien être la porte de service, entrée des artistes ? Demander à un guichet. Je pousse une lourde porte de verre. J'entre. Que c'est grand ! Même grand, c'est plein de monde accoudé au comptoir de marbre vert et blanc, plein de monde derrière ceux-là. Bon, demander à qui, voyons le guichet le moins pris ? Mais ? Mais c'est Yves là devant ! Lui tape sur l'épaule, heureux de le retrouver. Même question que moi. Notre tour arrive et le guichetier nous conseille de ressortir et de prendre une petite porte rue Jean-Jacques Rousseau. Au suivant !

Le décor est différent. Plus modeste. Plus bordélique ! Je pense à un théâtre. Dans un théâtre, il y a la scène avec le décor léché qui convient au spectacle joué et puis, les coulisses qui cachent un monde de travail tourné vers ce qui se passe sur la scène. Voici donc les coulisses de la poste de Paris Louvre. Un va et vient d'hommes et de femmes en tenue de travail qui se moquent pas mal de notre présence anime les couloirs étroits. Escaliers, ascenseurs ? Des panneaux improvisés sur des feuilles A4 scotchées sans chichi nous guident jusqu'aux étages supérieurs. On prend l'escalier, un escalier de bois, immense à quatre volées par niveau que je n'imaginai pas trouver là. Ça crisse sous nos pas comme s'il était ciré de la veille. Mais non, il n'est pas vraiment propre alors que la journée commence à peine. J'apprendrai plus tard que la vie ne s'arrête jamais dans ce bâtiment. Le jour, la nuit, ça n'a pas de sens. Le corps des balais passe une fois par vingt-quatre heures. Ce petit bruit de pas dans cet escalier m'accompagne encore, je l'ai dans la tête comme quoi, on peut se souvenir d'images, d'odeurs, de sons aussi. « Bonjour, mesdames, mesdemoiselles, messieurs ! » Le « mesdames » a été prononcé d'une façon quasi interrogative (on est si jeunes qu'il ne doit pas y avoir beaucoup de femmes mariées)

par le type qui vient d'entrer dans cette salle de classe vieillotte du cinquième étage sur cour. L'odeur du papier, des imprimés, de l'encre, plane depuis la dernière cession dans la pièce. Je compte l'assemblée. C'est facile, comme nous sommes arrivés les derniers avec Yves les seules places libres étaient au dernier rang. J'embrasse des yeux l'ensemble de la salle. On est vingt-quatre. Plus de garçons que de filles. Déjà des potaches plaisaient ensemble et se font rappeler à l'ordre comme des enfants fautifs.

Denis Thausias, c'est l'intervenant. Il est sûr de lui, impeccable dans son costume en tergal gris anthracite, sa belle chemise bleue clair et sa cravate négligemment nouée sur le col ouvert au premier bouton. L'homme doit tutoyer la trentaine. La peau mate, le cheveu coupé court complètent ce portrait sommaire. Il se tient devant nous, décontracté, accoudé à une sorte de comptoir, lui-même devant un tableau noir de taille, comme dans une salle de classe. Il nous explique que nous sommes à Paris CRI (centre régional d'instruction) que le cours ne commence que lundi, que nous n'avons rien à acheter sauf quelques Bic, que pendant les deux jours qui restent jeudi et vendredi, on va pas nous payer à glander et que nous allons être répartis dans les services de la poste de Paris RP. Ça fait sourire la salle. Sa façon de s'exprimer ne ressemble pas à celles de nos anciens profs. Non, on n'est pas dans un collège. Même si on doit le respecter comme un prof, un capital confiance s'instaure entre lui et nous. Finalement il est très sympathique et très accueillant, nous l'avons adopté. Il nous conseille sur la cantine, les heures à éviter, et dans l'après midi, entreprend de jouer les guides dans le vaisseau. Là, votre B. O. (il faut prononcer le «B» puis le «O») B. O. ? C'est fou ce que les gens utilisent comme sigles, sigles qu'eux seuls comprennent (pour le moment). Le bureau d'Ordre, pièce maîtresse de toutes les postes, le cœur, on le saura ! Ici, la cantine. Là, la cafétéria. Sincèrement je ne garde pas de souvenir particulier de cette journée dans le bâtiment. Il y avait trop à voir, trop d'escaliers à monter, trop à descendre, trop de gens qui travaillent, trop de gens qui marchent, trop de gens qui parlent, trop de gens qui s'engueulent. Une agitation insensée, une ruche, voilà la bonne comparaison. C'était une ruche, étourdissante, enivrante.

Pour un premier contact, c'était trop ! A dix-huit heures, l'air frais de la rue m'a fait un bien fou.

J'ai repris le métro à la station Les Halles. Sur une colonne Morris étaient affichés quelques shows comme celui de Johnny Hallyday au Palais des Sports, ou de Dalida à l'Olympia et une comédie musicale « Hair » life style hippy, faites l'amour pas la guerre, thème anti-militariste en toile de fond, avec Julien Clerc au Théâtre de la Porte Saint Martin. Tiens, un jour ou l'autre, j'irai bien voir ça « Let the sunshine, let the sunshine in... » Entre deux portes cochères, coincée dans une minuscule cabane en planche, est assise une vieille femme, fichu au crochet sur la tête et mitaines aux mains. Elle vend des billets de la loterie nationale «un dixième gueules cassées». Elle les protège de la pluie ou du vent ou du vol sous une feuille de plastique transparent. Les billets sont maintenus sur une planchette par des élastiques de culotte. Je ne sais pas que cette appellation «gueules cassées» se rapporte aux soldats de la première guerre mondiale. Je la trouve moche. Mais bon ! Je lui achète un billet dont le numéro se termine par 31, comme mon département de naissance.

N'ai pas revu Yves le lendemain. Ils m'ont affecté au redressage des lettres. A Paris à cette date, les centaines de boîtes aux lettres de l'arrondissement sont levées plusieurs fois par jour. Les préposés ramènent leurs sacs pleins dans une vaste pièce équipée de casiers de tri, de tables de travail et de batteries de sacs maintenus la gueule ouverte. On m'a collé autour de l'une des tables avec trois autres personnes. En quelques secondes seulement, comprends que je dois mettre toutes les lettres dans le même sens afin que la machine à oblitérer, celle qui fait un claquement répété de mitrailleuse, oblitére très justement le timbre, en haut, à droite, comme il est coutume de coller un timbre-poste.

L'ambiance n'était pas à la tristesse dans ce service. Une franche rigolade éclaboussait le travail sans risque de l'affecter, tant c'était simpliste comme tâche. Mais à ce moment-là, les machines à redresser n'existent pas et seules les mains de l'homme sont expertes à le faire. Suffit de mettre les lettres dans le même sens, de séparer les mignonnettes (toutes petites enveloppes pour les cartes de

visite qui ne sont plus utilisées de nos jours). Elles seront oblitérées à la main pour éviter que la machine ne les torture. Comme pour un rituel païen, un préposé grimait énergiquement sur ces tables bizarres dont le plateau est un tamis (afin d'éliminer les poussières), braillait pour couvrir le bruit de la machine à oblitérer quelques « chaud devant, la bleusaille ! » et déversait le contenu de plusieurs sacs n°7 devant nous en lançant « faites moins les braves maint'nant, z'avez la culotte, les p'tits loups ! » Avoir la culotte c'est être complètement enfoncé par le nombre. Mais c'était comme un jeu toute la journée. Me suis plu là, je pensais que la poste, finalement c'était bien mieux que de pousser des chariots à Villemur. Une fois redressées, les lettres étaient donc oblitérées et immédiatement triées par directions dans les casiers de tri. Les lettres « Paris » seraient directement triées par arrondissement et repartiraient aussitôt par estafette spéciale vers les bureaux principaux d'arrondissement. Les « Province » seraient triées dans le casier tri général ou par grandes destinations des trains régionaux, et gagneraient les gares d'arrivée au plus près des centres de tri des postes destinatrices. Et finalement les « Etranger par avion » seraient, elles aussi, triées à part pour Orly ou une autre aérogare. Une fois la liasse de lettres assez grosse, elle serait ficelée avec cette corde spéciale costaude mais fragile aussi puisqu'un geste sec de la main suffit à la couper. Enfin elle serait jetée dans les sacs n°7 à la gueule béante.

Le travail ne cessait jamais, dès qu'un envoi était traité, un autre nous parvenait. Dans cette salle bruyante, les uns redressaient, les autres triaient. Certains oblitéraient, mettaient des sacs, enlevaient des sacs, fermaient des sacs, remettaient des sacs. Des groupes riaient à gorge déployée à l'écoute d'une bonne blague. Alors un contremaître réclamait plus de silence. Un type draguait une postière et tournait autour au moindre prétexte en lui fredonnant la chanson de Michel Polnareff qui fait scandale « Il est des mots qu'on peut penser. Et à pas dire en société. Je me fous de la société. Et de sa prétendue moralité. J'aimerais simplement faire l'amour avec toi ... » Alors un contremaître réclamait plus de retenue « Oh ... c'est fini ce bordel ? » au milieu des éclats de rire goguenard de ses collègues qui ne manquaient pas de reprendre le refrain

ensemble pour mieux enfoncer le joli cœur. D'autres postiers plus concentrés s'activaient devant les casiers. Parfois, l'un d'entre eux criait le nom d'une ville pour que dans le nombre quelqu'un lui dise où placer la dite lettre. Le code postal à cinq chiffres était encore assez récent et donc absent sur quelques lettres d'expéditeurs non avisés ou réfractaires. Si personne ne savait, restait plus qu'à consulter le gros fascicule des communes de France. Étais crevé au bout des deux jours : manque d'habitude. Les ronflements des collègues du dortoir de Créteil, les réveils des facteurs calés à quatre heures et demie n'ont pas eu raison de ma fatigue.

J'aimais beaucoup le quartier. Pendant la pause de midi, quelques stagiaires se retrouvaient à la cantine puis sortaient se promener dans les environs. C'est vrai que les Halles occupaient l'espace de façon significative. Elles étaient omniprésentes. Ces immenses pavillons Baltard étaient imposants, amenaient là une foule de travailleurs, une vraie fourmilière. Plus loin l'église Saint Eustache se distinguait à peine des façades d'immeubles d'où elle émergeait péniblement. Déjà, nous avions nos bars attitrés. Sans rire. Ces rendez-vous de postiers emplissaient les caisses des bistrotiers, débitants de tabac. Finalement, nous les stagiaires, ne faisons que grossir temporairement leur rang. Le quartier vivait bien de la présence de centaines de postiers, car même la nuit, du personnel faisait avancer le navire poste. Le courrier devait être livré au plus vite. Le J+1 pour les « Marianne rouge » à quarante centimes de francs c'était pas des blagues ! Et la capitale était bien à part car Paris intra muros n'avait pas une, mais deux tournées par jour, les facteurs à pieds ne chômaient pas ! Une lettre postée le matin, pouvait être reçue l'après midi. Pas mal, non ? Et les télex, les télégrammes, les pneumatiques musclaient les porteurs spéciaux qui pédalaient, parfois en danseuses, sur leur vélo du matin au soir. D'où l'importance du service du redressement dans lequel j'avais été affecté pendant deux jours et où il fallait toujours du monde, expérimenté ou pas.

Yves avait été affecté à la philatélie (le veinard) et se l'était coulé douce assis à regarder faire le titulaire de ce guichet si particulier. Il lui avait montré comment découper les bandes de timbres en pliant soigneusement dans un sens puis dans l'autre avant de

déchirer franchement. Montré comment faire pour que chaque timbre ait les dentelures comme les philatélistes les attendent. Et enfin montré comment faire une magnifique oblitération manuelle type « premier jour », avec juste ce qu'il faut d'encre pour ne pas que ça bave ou pour ne pas qu'elle soit illisible. Un travail de patience et de minutie. Yves était ravi et ... reposé. En plus il avait le culot de nous charrier ! « En fait, les gars, je me suis emmerdé. Le type, il ne voulait pas que je touche à ses timbres, et encore moins que je les découpe, nous a-t-il confié. Tiens, à rester assis derrière lui, je me suis tout ankylosé ! Faut que je bouge, allez demain c'est samedi, qu'est ce qu'on fait ? » Oui, nous avons tous maintenant à consommer, à savourer, notre premier week-end parisien et nous nous sommes donnés rendez-vous à quatre, trois gars et une fille, tous du sud de la Loire, sous la tour Eiffel pour le samedi quatorze heures. En quittant le travail ce vendredi soir-là, me suis retourné pour regarder la façade de l'immeuble. Elle était magnifique, tous les bureaux étaient éclairés, derrière chaque fenêtre la lumière trahissait la présence laborieuse des postiers à leur besogne de fournis. Même de très loin on pouvait encore la voir. L'immeuble projetait sa masse lumineuse, comme pour affirmer sa notoriété.

# 3

Denis Thausias n'est pas seul dans sa tâche pour nous enseigner le métier du postier au guichet. Trois autres intervenants l'assistent. Ils se partagent les matières, si je peux appeler les opérations de guichets comme ça. Oui, alors ces matières, c'est d'abord l'affranchissement, tous types, lettres, paquets, etc. pour toutes destinations possibles et inimaginables (hum, sauf la lune, encore trois mois avant que Neil Armstrong n'y marche dessus !) comme la métropole, les DOM TOM, les anciennes colonies (savez où c'est, vous, le territoire français des Afars et Issas ?) et l'étranger. Ce sont aussi les mandats. Pfiou, alors là, fais pas la liste ! Ce sont les télégrammes, apprendre à compter les mots. Ce sont en plus les mouvements de CCP et de CNE, retraits, versements, etc. et puis les opérations plus sibyllines comme les bons du Trésor, les assurances de la CNP. Eh bien, j'étais loin de penser qu'ils faisaient tout ça à la poste de Villemur ! En trois mois de stage, nous serons parfaits pour servir le client. Nous serons notés car nous aurons à subir des interrogations écrites et orales. Ces notes détermineront un classement, ô combien capital pour l'attribution des affectations définitives. Le mieux noté choisira en premier une poste de la liste et ainsi de suite jusqu'au vingt-quatrième. Lors de cette cession de stage, il n'y aurait pas d'emploi à pourvoir à Paris RP : dommage ! Lorsque que nous recevrons notre affectation définitive, nous ne serons pas jetés aux lions dès le premier jour. Il est acquis que chaque receveur nous placera en doublure derrière le guichetier titulaire, puis guichetier avec un titulaire en secours pendant une quinzaine de jours. Ça nous a été dit et redit. De quoi être tout à fait rassurés. Ensuite nous volerions de nos propres ailes. Bon, alors l'école recommence ! Mince ! Croyais en être débarrassé. En tout cas, pas de maths. Même s'il va falloir compter et recompter de l'argent sans arrêt. Fausse monnaie, faux billets, vrai casse tête. Le comptoir devant le tableau, ce n'est pas un zinc de bar mais un

comptoir de poste. Nous y passerons chacun notre tour pour les exercices pratiques. Il y a une machine CAMP pour tirer des vignettes d'affranchissement dans un fracas de forge. Il y a une ANKER pour émettre des mandats, imposante caisse enregistreuse qui ressemble à celles des films de western quand le héros va siffler un whisky au saloon. Elle est infestée d'une centaine de grosses touches : les chiffres de zéro à neuf dans toutes leurs positions dans un nombre : unités, dizaines, centaines, milliers, etc. etc. Il y a une SECAP pour authentifier les mandats et des balances, et des machines à calculer à bande, tout le bric-à-brac d'une vraie poste !... Dans cette salle de classe pour collégiens attardés voire boutonneux, les odeurs de craie au tableau noir réveillent des souvenirs pas si anciens. Malgré tout, ce stage est très intéressant et personne, non, personne ne néglige ce qui peut nous être enseigné. Au fil des semaines nous apprendrons tout. Nous sommes infiniment sages, sérieux et disciplinés. Nous décompressons pendant les pauses, cigarettes pendantes aux lèvres pour certains, canettes de soda pour d'autres, parlant des programmes télé de la veille comme de vieux adultes ou commentant les derniers matchs de foot. Justement l'un des nôtres natif de Bègles, Gironde, chauvin comme pas deux, avait son équipe chouchou favorite pour passer en première division. Et il hurlait ses messages d'encouragement ou citait et citait encore les exploits de son équipe à tout propos. La classe ignorant définitivement son identité l'a surnommé « Bègles ».

Nous devenons incollables en géographie, nous savons situer n'importe quel pays sur la mappemonde et lui attribuer le tarif idoine. On peut (et on sait) envoyer un colis dans le bled paumé d'une brousse sans nom aux antipodes, et ... il arrivera ! Oui, oui. Nous savons rendre la monnaie de la bonne manière, en comptant à l'envers, de la plus grosse coupure à la menue monnaie. Monter et démonter une sous-caisse fixe à trois cents francs. Découper dans les règles de l'art et vendre des faux timbres. Compter les mots les plus tarabiscotés des télégrammes d'urgence ou d'amour nous fait mourir de rire. Envoyer des mandats télégraphiques internationaux à Londres, en faisant la conversion en livres, shillings et pence, trois décimales après la virgule, n'est plus un exercice abscons. En 1969,



les calculettes n'existent pas encore ! Toutes les conversions sont faites « à la main ». Enfin comment dit-on déjà ? De tête !

Ah ! Et les sacrements ? Les sacrements sont sacrement importants ! Il ne s'agit pas de les mettre n'importe où, n'importe comment, n'importe quand. Les sacrements sont les empreintes qui valident un imprimé. Un imprimé n'est rien qu'une feuille stupide tant qu'il n'a pas reçu ses sacrements : la griffe du bureau, le poste comptable et le timbre à date. Cinq points en moins pour un sacrement manquant dans une interro ! Y a aussi les étiquettes réglementaires : Lettre, Avion, AO, Par Exprès, Par Porteur Spécial, fiche de douane, étiquette de douane. Deux points en moins pour une étiquette manquante.

« Pizzato ! Allez, en place : s'il te plaît, mode opératoire du règlement des intérêts sur livret A avec simultanément une opération de retrait. C'est pas trop compliqué ! Arsicot pendant que ton pote est au tableau, tu réfléchis un peu et tu te prépares pour le mode opératoire du paiement d'un coupon amorti sur un titre au porteur. Allez, Pizzato, on est tout ouïe... Bon, Isabelle, t'arrêtes de te tortiller et tu lâches ton bâton de rouge à lèvres. Le ravalement, fallait le faire avant ! Eh oui !... » Les nanas, Thausias les appelait par leurs prénoms, mais nous les mecs c'était plus militaire, par le seul nom. C'était un peu comme ça tous les matins. Des filles achevaient un brin de maquillage, des gars pinçaient une clope pour l'économiser avant d'entrer dans la salle. C'était un peu comme ça tous les matins. Histoire de se remémorer quelques points forts de la veille. Mais c'est vrai qu'on n'aimait pas trop aller au tableau. Faire l'exhib comme on disait ! Et Thausias en prenait deux avant de commencer son cours du jour. Si on avait pu entrer dans un trou de serpent pour se faire le plus invisible possible... Mais ça restait bon enfant. Jamais de punition dans ce cours : on apprenait pour nous. Cet enseignement-là c'était du tangible, du réel. Pas comme en classe où je passais mon temps à me demander à quoi me serviraient toutes ces équations algébriques, tous ces composés chimiques, tous ces verbes irréguliers anglais... Tout ce que nous étudions, nous allions le mettre en application dans quelques semaines à peine. Et on nous attendait au virage. Dans les bureaux, les gens qui ont bénéficié de stage, on ne

leur fait pas de cadeau, ils sont sensés tout savoir. Etre parfaits. Avant d'en arriver là, parfois il arrive que l'on se trompe. Ce jour-là, je devine encore ma mine déconfite quand à la cantine, Yves me raconte ce qu'il a mis sur son interro CNE/CCP. « Mais, attends ! Ai pas mis ça moi ». Ne sachant lequel de nous deux se trompe, on demande à un copain qui déjeune près de nous. Verdict, il a mis la même chose qu'Yves et il justifie. Mince, pas vrai. La bourde. Je lève les yeux, dépité, sur le cadre environnant. En plus, qu'elle est moche et sale cette cantine à l'entresol du bâtiment ! C'est déprimant. Lorsque le chef fait des grillades, un épais nuage de fumée envahit toute la salle et l'odeur de viande calcinée se propage également et imprègne nos vêtements. Rien ici comme déco. Tout est gris et pas entretenu, vieilles peintures écaillées, vieilles tables, vieilles chaises bancales. Entre nous et ... s'il vous plaît ne le répétez pas, on n'y mange pas très bien ! Il est vrai qu'on nous opposera le prix. Il est si dérisoire que l'on ne peut en avoir que pour son argent ! Soudain, constatant ma mauvaise réponse, la nourriture m'est apparue encore plus insupportable. Malgré mes efforts, je me trompais et allais le payer à la note finale. Statu quo !

Un jour béni, sais plus quand au début du mois de mai, Thausias nous dit que si on voulait toucher notre mois, nous les pieds tendres, fallait qu'on ramène vite fait nos miches au B.O. (En fait de premier mois, quinze jours de présence seulement, mais bon, c'était toujours ça). Cris de joie dans la salle, hurlements, objets qui volent. Des enfants ! A la pause, on a descendu quatre à quatre les marches de l'escalier-de-bois-qui-crisse dans un indescriptible tohu-bohu jusqu'au deuxième étage. On a fait la queue les uns derrière les autres, sages comme des images, sans un bruit. Contraste. La préposée revêche de l'autre côté de sa porte à guichet, rouspétait que l'on soit venu tous ensemble. « Pouviez pas venir un par un ? Z'avez pas vu l'heure ? Moi j'ai aut' choz' à faire qu'à rire... ch'uis pas stagiaire, moi. » Le sacrifice de la pause, c'était rien. C'était quand même pas une collègue mal embouchée qu'allait nous saper le moral ! On est resté là sans piper. Elle a payé les vingt-quatre ! On était si fébriles de toucher notre première paie. C'était quelque chose de sacré, sans compter que quelques-uns, en avaient

réellement besoin en urgence. Avoir son salaire en liquide, ça a été chaque fois le même cinéma. Il en a fallu du temps avant que tous les papiers soient nickel et que chacun d'entre nous ait un compte courant. J'ai touché cinq cents francs presque, ce mois d'avril tronqué de moitié. Ai jugé qu'un mois complet m'apporterait presque le double. Et si je comparais avec ce que gagnait mon père après des dizaines d'années d'ancienneté (lui qui ne poussait pourtant pas de chariot dans son usine) je pouvais constater que ce serait presque autant ! Il faut reconnaître que les ouvriers d'usine étaient très mal payés. C'est bien pour ça qu'il rêvait que je ne le sois pas. Merci papa. Soudain, me suis senti différent et me suis fait la remarque d'avoir pas si mal réussi finalement. Ouai !

Mercredi 4 juin 1969 : c'est mon anniversaire. J'ai dix-huit ans aujourd'hui. Pas encore le droit de voter mais je me sens grandir maintenant que je fais partie du monde du travail. A la pause du matin Yves et quelques potes m'offrent un 33 tours des Rolling Stones « Beggars' Banquet » qui est sorti l'an dernier et un bouquin « L'écume des jours » de Boris Vian. Pour le livre ça ira, mais pour le disque j'attendrai de revenir à Villemur pour l'écouter. N'ai rien pour ça ici. Petit à petit, tout le reste de la classe vient auprès de nous et me souhaite mon anniversaire. Même que les filles m'embrassent ! Je décide d'offrir un kir à tout le monde juste avant le repas de midi. Fonce à la Coopé et achète le nécessaire, sans oublier des gobelets en matière plastique, reviens à la cafet' pour mettre les boissons au frais. Tournée générale ! Nous serons une petite demi douzaine à avoir nos anniversaires pendant le stage et à les fêter plus ou moins.

«Y a des chiffres, que même si t'es pas superstitieux, tu les oublies pas ! Regarde mes résultats, dis-je à Yves, imagine un peu, sur vingt-quatre gus, je suis classé seizième. Seizième c'est vraiment minable, avec, tiens-toi bien, seize virgule seize de moyenne ! Tu vois un peu le symbole trois fois le chiffre seize ! Evidemment huit stagiaires seulement derrière moi. Bon, eh bien quand mon tour va arriver ne me restera pas beaucoup de choix ! » J'étais défait. Savais que j'avais bien marché à cet examen final. Ma note n'était pas si moche en soi. 16, 16 sur 20 c'est honnête. Mais quoi ? Les autres étaient

bons aussi. Les remarques du paternel me sont revenues à la mémoire «... pousser des chariots...» J'ai adressé une petite prière à Sainte Rita pour qu'elle ne me laisse pas tomber. Puis, ne restait plus qu'à s'en remettre à la destinée. Rita n'étant pas fiable à cent pour cent. Une hypothétique bonne étoile...

Penché à une fenêtre de la salle de classe, je regarde le dessus des voitures postales jaunes toutes petites dans la cour intérieure de l'immeuble que je vais bientôt quitter. Des silhouettes, enfin des têtes/épaules, s'agitent et gesticulent au fond du trou, vidant des camions, chargeant des triporteurs, Des voix me parviennent, comme étouffées par l'entonnoir que constitue ce gouffre. Mots incompréhensibles de si haut. Tels des insectes organisés dont la valse ne s'arrête jamais, l'image est constamment mouvante, jamais identique. Kaléidoscopique. Pour m'évader je rêve que je plane au-dessus de cette fourmilière. J'attends qu'on m'appelle. En effet, c'est le jour. Le jour du choix. Je suis anxieux. Vu la liste, il y a des arrondissements, des quartiers dans Paris et même quelques villes de proche banlieue que je n'aimerais pas obtenir. Bègles fume une cigarette à côté de moi et un courant d'air envoie ses nuages de fumée sur moi. Je grimace. « J'ai pris Asnières, me confie-t-il à voix basse à la manière d'un secret dérangeant, ça me plaît bien les Hauts de Seine. Et puis y a ma sœur et mon beauf pas loin... Je pourrai toujours aller grailer chez eux. Tu sais, finalement Bègles passe pas en première division, les cons ! » Bègles, ce n'était pas son genre de s'adresser à moi durant ces trois mois. Faisais pas trop partie de sa tribu. Aussi, je l'écoute sans le regarder, indifférent, limite impoli. Il doit bien sentir que je ne l'écoute qu'à moitié. Moi et le foot ça fait deux. Et finalement s'il a pris Asnières, ça m'arrange : une poste de banlieue en moins sur la liste. Peut être que si je le snobe c'est parce qu'il était mieux classé que moi ? Mauvaise réaction, je suis simplement jaloux ! Bègles ne me paraissait pas travailler plus que moi. Toujours à déconner pour tout et n'importe quoi. Pourtant il avait mieux réussi. Je me retrouvais dans la même situation qu'au collège. Bah ! Comme il ne peut rien m'arracher de la bouche il s'éloigne et va retrouver d'autres potes. Enfin mon tour arrive et parmi les huit dernières postes qui ont été délaissées par

les autres je choisis Paris 202 dans le septième arrondissement. J'ai pris le bureau 202, rue de Courty, parce que c'est dans l'arrondissement de la Tour Eiffel et que cet endroit m'avait plu. Par la suite, je ne l'ai jamais regretté. Quartier chic et propre, proximité immédiate : Assemblée Nationale, ministère des Affaires Etrangères. A côté, Saint-Germain des Prés, Quartier latin, Invalides, Champ de Mars, Concorde, Champs-Élysées. Que des beaux endroits !

Comme toutes les belles choses qui ont une fin sont tristes à vivre, nous l'étions de nous quitter. Trois mois ensemble ça compte. Ventilés que nous étions dans presque tous les arrondissements de Paris. C'est comme une Babel qui s'effondre, chacun dans sa direction, chacun sa destinée. Oui, on s'est promis de se revoir, de s'appeler et de sortir ensemble. Mais cela ne s'est fait qu'avec les amis très proches. Personnellement, j'ai gardé le contact avec quatre personnes dont Yves Furet. Ensuite la vie a fait son travail de construction, démolition, reconstruction...

Dans le cœur et dans les faits aussi, je n'ai jamais vraiment quitté ce premier bâtiment de travail qu'a été pour moi Paris RP. En effet, cette cantine, mauvaise à cause de sa vétusté et des graillons qu'elle osait servir, était ouverte sept jours sur sept, midi et soir. En bonne samaritaine elle recueillait généreusement tous les orphelins de famille, tous les cœurs solitaires, tous les déjantés de leur province lointaine et aimée, que nous étions. J'ai donc continué à la fréquenter bien longtemps après avoir quitté Paris CRI. J'y retrouvais parfois Yves et d'autres amis qu'il s'était fait, comme Violette et Céline, Jean-Luc et Gilles. Yves travaillait à Paris 17 annexe 1. On parlait avec enthousiasme de ce stage qui nous avait ouvert au monde du travail. C'était chouette ! Franchement cette période de notre jeune vie professionnelle, avait été exceptionnelle pour les jeunes hommes, les jeunes femmes, que nous étions. Nous attendions tant. Nous espérions tant de notre futur immédiat. Nous étions friands de performance. Nous mordions joyeusement la vie à pleines dents.

Cette cantine a été réhabilitée quelque temps après notre stage. Elle était devenue vraiment belle et accueillante. Enfin on y mangeait bien, le chef avait dû être équipé d'appareils modernes. J'ai eu le plaisir de la fréquenter quand elle a été rouverte au cinquième étage

justement, en lieu et place des salles de Paris CRI qui elles, avaient émigré en banlieue. On se serait senti moins privilégié de suivre notre cours à Arcueil, Val-de-Marne. A Paris RP, rue du Louvre, c'était classe ! Cette adresse prestigieuse ne nous avait-elle pas permis de prêter serment en grande pompe à la mairie du premier arrondissement ? Main droite levée, ânonnant le texte du maire après lui, sérieux comme des témoins à la barre d'un tribunal. Recueillement. Solennité. Magnificence du lieu. Emotion de s'être engagé pour la vie pour l'Etat.

J'ai quitté le dortoir de Créteil juste après le stage pour une chambre au mois à l'hôtel des Maronites, Paris vingtième, métro Ménilmontant. Ça n'a pas l'air comme ça, on pense tout de suite à Maurice Chevalier, cabaret, flonflon, canotier ! Et bien pas du tout, c'était plutôt Alger sur Seine, couscous et djellabas ! Bof, comme je suis très mat de peau, très brun de la tignasse, j'étais complètement intégré ! D'ailleurs j'adorais acheter des fruits exotiques au marché du boulevard de Belleville tout près. Leurs dattes étaient délicieuses. Mais pour le logement, n'ai rien voulu entreprendre de sérieux avant l'armée. Voulais surtout pas m'encombrer avec des meubles. J'étais bien content d'avoir réduit mon temps de transport. L'hôtel des Maronites me convenait très bien. En tout cas le calme et le silence y régnaient. Yves avait opté pour une chambre de bonne dans le dix-septième et allait au travail en deux ou trois stations de bus, je crois.

Madame Déficis (Paulette de son prénom, chef de section de son grade) me reçoit ce premier matin à Paris 202 dans ce magnifique bâtiment en pierres de taille. La poste occupe tout le rez-de-chaussée. Appartements luxueux du premier à l'avant dernier étage, chambres de bonnes au dernier. C'est une femme corpulente (bien en chair ?), la quarantaine, forte poitrine, visage couperosé, cheveux mi-longs blonds châains non permanentés, barrettes de gamine sur les tempes. Elle est souriante et cherche à être rassurante malgré un léger énervement. « Ecoutez Monsieur Pizzato, me dit-elle en torturant ses montures de lunettes dans ses mains, je suis désolée mais la personne qui devait prendre le guichet des affranchissements est malade. Vous pouvez donc pas être en dou-

blure. Alors vous allez prendre sa sous-caisse. Rassurez-vous ! Je suis là juste derrière vous, au contrôle. S'il y a quelque chose que vous ne comprenez pas, demandez, n'hésitez pas. » D'emblée j'ai donc fait le deuil de mes quinze jours de doublure ! Dans la fosse aux lions illico, sans fouet ni self control, l'adrénaline dans le rouge. La réalité du monde du travail est bien différente des salles de cours ouatées de Paris CRI.

Mon premier matin a été le pire ! Dès qu'un client me donnait une lettre, un paquet pour que je l'affranchisse, je ne reconnaissais plus rien, ne me souvenais plus rien du stage ! E-pou-van-table ! J'ai dérangé la chef de section cent fois. Et cent fois, elle est venue poser sa poitrine maternelle sur mes épaules pour expliquer les solutions à mes problèmes. Quand midi a sonné, j'étais sonné aussi ! J'ai été incapable de remonter ma sous-caisse. Mais Madame Déficis avait plein de choses à faire, de choses à dire à la brigade qui arrivait et ne s'est plus occupée de moi. Une collègue attendrie par mon manque d'expérience est venue la remonter avec moi, en m'expliquant où je butais. En plus, j'étais faux. Quelques francs de déficit. Tout allait mal. Des nuages noirs enveloppaient ma tête. Etais le postier le plus malheureux de France. Bravo !

Grand Dieu, cette journée n'a pas eu de jumelle ! Ai été par la suite un guichetier heureux de servir ses clients. Appréciant de rencontrer des personnes sympathiques, aimables, ai tâché de servir au mieux de mes capacités, de mes connaissances. Ce métier, mon métier de guichetier a duré jusqu'en 1977.

A la faveur d'un concours de circonstances, j'ai croisé Denis Thausias dans une réunion de travail à Paris Montparnasse, chez *Orange*, il y a peu de temps. Nos visages, nos corps avaient beaucoup changé mais quelque chose dans ce comportement, cette attitude me disait que je ne me trompais pas. Ai interpellé l'homme. « Vous n'étiez pas à Paris CRI en 1969, rue du Louvre, au cinquième étage ?... Parce que vous m'avez formé guichetier !... Si !... Vous souvenez pas de moi ?... M'étonne pas, vous avez dû en voir des stagiaires ! » Ses souvenirs sont remontés en surface, c'était bien lui. Mais non, il ne se souvenait pas de moi. C'est vrai que seizième sur vingt-quatre ça casse pas des briques !

# 4

Trois jours. Trois mois. Trois jours et trois mois passés dans ce bâtiment de la rue du Louvre, c'est peu pour prétendre témoigner du passé mais ...

... C'est l'amorce d'une vie, d'une vie professionnelle certes, mais aussi mes débuts dans la vie en société. Une vie d'adulte, la mienne. Et je ne suis pas près de l'oublier. Pendant ces presque cent jours passés dans ce bâtiment de Paris RP, malgré mon appréhension des premières fois, malgré ma personnalité peu aventurière, suis arrivé à m'intégrer très facilement dans cette grosse boîte qu'étaient les PTT. C'était en 1969. Les choses étaient bien différentes d'aujourd'hui car aucun esprit de compétitivité n'assombrissait nos journées de travail. Nous avions en tête de servir des usagers avec équité. A égalité comme n'importe quel citoyen. On avait le devoir d'être juste, aucun favoritisme, mais aucun laissé pour compte, tous traités de la même manière. On connaissait les règlements (et ils étaient nombreux, les instructions, les bulletins officiels). On les appliquait tous à tous. Pas d'exception. Cette amorce de vie m'a apporté beaucoup pour la suite de ma carrière.

Alors justement ! Ce que je suis devenu par la suite s'est fait dans la douceur, presque sans calcul. Ma carrière, sans être celle d'une star, m'a permis d'évoluer gentiment. Pour un gars sans bagage scolaire consistant, allez, ce n'est pas si mal ! Après ces débuts à Paris CRI et Paris 202, j'ai ouvert, et refermé un an après, une parenthèse en tant que soldat dans une caserne en Allemagne à Donaueschingen. En 1975, me suis marié et quitté la poste de Paris 202 pour la poste de Créteil, Val de Marne. Retour aux sources ? Peut être ! La ville nouvelle de Créteil était en perpétuelle expansion. De nombreux logements y poussaient comme des champignons autour d'un marécage assaini rebaptisé « le lac ». Les services sociaux des PTT



y proposaient des appartements en location. Ainsi ma femme et moi-même, nous nous sommes retrouvés là, à Créteil, et nous avons demandé à y travailler pour s'épargner les heures de métro quotidiennes. L'anecdote rigolote, c'est que le central téléphonique Juliette Savart, celui-là même où j'avais passé quelques nuits, était incapable de fournir autant de lignes que le nombre de logements l'exigeait. Notre demande de téléphone a végété deux ans en instance ! Obligés de descendre «bigophoner» à la cabine devant le Félix Potin pour parler à nos familles. A la poste de Créteil, le receveur m'a confié la co-direction de l'annexe Créteil Soleil dans le centre commercial du même nom. En fait il avait du mal à trouver des volontaires parmi son personnel car les horaires étaient infects : de 6 heures à 13 heures un jour, de 13 heures à 22 heures le jour suivant et ainsi de suite en alternance. Samedis inclus, lundis exclus. En y affectant une recrue, elle ne s'apercevait du cadeau empoisonné qu'après avoir accepté la mutation.

Puis en 1977 j'ai travaillé au ministère, direction générale de la poste. D'abord dans un immeuble de bureaux à Montrouge, « Périssud » ça s'appelait, Porte d'Orléans, au-dessus des voies bruyantes du périf, puis au ministère même, avenue de Ségur, septième arrondissement. Un jour, j'y ai croisé Jean-Paul II, alors « jeune » pape. Il se rendait à l'UNESCO tout proche dans une décapotable ordinaire, escorte de gardes républicains à moto, sirènes de police. Le grand tralala ! On nous avait donné des petits fanions jaunes et blancs pour les agiter sur son passage. Lui, tout sourire, bénissait sans compter. Du fait, j'ai été béni par Sa Sainteté tout simplement en bas de mon job ! Mon boulot au ministère ? Petite main au service de cadres supérieurs. A faire de tout, le secrétaire, le dactylo, le chauffeur, le logisticien, le café, l'arroseur de plantes vertes, le commis au loto hebdomadaire du groupe... j'ai acquis une certaine autonomie sortant du cadre d'un bureau. J'ai perdu à ce moment-là la notion du client devant soi. J'avais d'autres clients, c'étaient mes collègues. Ils étaient encore plus exigeants. Pires ! La bibliothèque du ministère était super chouette et comme je m'offrais à nouveau deux heures de métro par jour, je l'ai fréquentée sans retenue !

En passant avec succès des concours internes, suis devenu contrô-

leur en 1978, puis inspecteur en 1981. Avec ma femme notre souhait était de revenir dans sa province, plus accessible que le Midi-Pyrénées entièrement saturé. Demandé tous services dans le département du Calvados. On y a fait construire notre maison. En 1982, j'ai quitté la Poste à regret parce que je n'y avais que de beaux souvenirs. C'est à peu près l'époque où "Poste et Téléphone se séparaient. Les télécommunications étaient gourmandes en personnel, le réseau avait accumulé beaucoup de retard, partout manquaient des bras. Les mutations étaient rapides. L'ACTEL (agence commerciale des télécommunications) de Caen avait besoin de moi. Y suis resté treize années. A diriger de nombreux services. Parfois quarante agents sous ma responsabilité, par exemple, aux abonnements téléphoniques. L'informatique balbutiait à peine. J'en ai connu des évolutions, c'était comme passer de l'âge de pierre à la conquête de l'espace !

Enfin en juin 2006, j'ai terminé ma carrière à la direction régionale de France Télécom Normandie. A partir de 1993, étais appelé à tenir successivement des métiers de communications. J'ai commencé comme attaché de presse me confrontant au monde du journalisme. Puis ils m'ont chargé du mécénat régional pour le compte de la Fondation France Télécom. A l'époque elle soutenait la musique vocale, la gymnastique, les autistes et leurs familles. Cela m'a donné l'occasion d'assister à de nombreux concerts, opéras, galas sportifs ou conférences et colloques médicaux. J'ai été aussi correspondant privilégié pour les collectivités locales, « public relation » d'élus locaux (qu'ils soient maires, conseillers généraux, députés ou sénateurs) ce qui m'a permis d'approcher des grands de la république. Par la suite suis devenu rédacteur d'articles dans les mensuels internes régionaux, organisateur de manifestations (mousseux et crackers, ou champagne et canapés selon le budget !), d'inaugurations, d'événements divers. Bref : une vie variée et bien remplie enthousiasmante et enrichissante. Voici résumée toute une « carrière » de trente-sept années en trente lignes environ : chapeau pour la concision !

Zéro regret ! Une belle vie professionnelle que je souhaiterais à bien d'autres. A part les noms de quelques collègues, n'ai rien oublié de

tout ce qui s'est passé, rien oublié des lieux qui m'ont accueilli et que j'ai respectés comme des «chez moi» empreints d'affection. Paris RP rue du Louvre est le premier de ceux-là. Lieu mythique pour moi parce que justement le tout premier, magnifique, grandiose où j'ai appris mon métier de postier, où j'ai fait mon nid. Le mien, à moi seul...

Non mais surtout, crois pas être exceptionnel ! Je suis sûr que personne, non personne, n'oublie jamais le premier endroit où il a travaillé.

Je rembobine le film. Me vois marcher à reculons en évitant les écueils comme si j'avais des yeux dans le dos. Retour en 1969. « Tu sais, me dit Yves, j'ai bien peur qu'on n'est pas prêts de revoir nos provinces chéries. Du côté de Bordeaux, je me suis renseigné, c'est complètement saturé. Y en a qui font des vœux depuis dix ans et on leur répond encore «rang très éloigné...» Faut que je me marie ! Yes, je vais draguer là-bas pour dénicher celle qui me permettra de faire une dérog. Epoux. » En attendant, le travail de bureau, quotidien, perpétuel, avait fait de nous, des nouveaux actifs. Nos vies se déroulaient, conformes, rassurantes. Le mariage arriverait c'est sûr, mais il n'y avait rien à brusquer. Moi, j'étais fier d'être postier. Guichetier ça me plaisait. Avais envie de le rester le plus possible. Même si je n'ai été qu'un guichetier d'opérette à Paris Louvre, ça m'est égal !

*« Mon café est froid.*

*En relisant ces imprimés officiels, les souvenirs ont resurgi facilement. Ils étaient présents dans ma mémoire et ne demandaient qu'à s'exprimer. Quelques inexactitudes ont pu se glisser ça et là mais dans le fond, l'esprit, l'atmosphère sont bien là. Le ton est bien celui que nous avions. Des émotions plus que des descriptions fidèles m'ont guidé.*

*Mon regard se perd au-delà de la lucarne sur cette campagne normande que je connais si bien et qui ressemble au Veneto, pays de mes ancêtres. Je laisse s'échapper un soupir. Referme cette grosse chemise qui consigne la plus grande partie de ma vie. Y croise les mains au-dessus.*

*Pas fait grand chose de la matinée ! »*

(Francis Pizzato, mai 2007)



# La relation au bâtiment

« Nous découvrons le fameux bâtiment, colossal par sa taille, puisqu'il occupe à lui seul un espace important entre plusieurs rues. Il est majestueux mais aussi austère, enorgueilli par un riche passé dont nous comprenons l'importance en le voyant, un monument digne des plus grands, classé de surcroît. On dirait le vaisseau amiral imposant et rassurant de l'immense administration des Postes puisqu'il en est le cœur. Et moi, petite provinciale venue à Paris avec son baluchon sur le dos, je suis affectée dans le plus grand bureau de France employant environ 2 000 personnes. »

**(Agnès Allaix, 1982)**

« L'après midi, nous descendons donc dans la salle de distribution située au premier étage. Il y a là environ 500 facteurs qui y travaillent et cette salle, occupant tout le premier étage du vaisseau amiral qui s'étale entre plusieurs rues, est disposée autour d'une cour intérieure apportant de la lumière et aussi beaucoup de mystère. En effet, il aurait été bien que l'on nous présente également le fonctionnement interne de ce bâtiment, ses goulottes permettant de faire descendre les sacs de courrier d'un niveau à l'autre, ses quais de chargement déchargement au rez-de-chaussée, le centre de tri occupant les autres étages, ses sous-sols mythiques ayant servi autrefois d'écuries pour les centaines de chevaux chargés de porter dans toute la capitale etc. »

**(Agnès Allaix, 1982)**



Cour du transbordement après sa transformation



« La première fois que je suis arrivé au bureau de la RP, j'ai été impressionnée. Nous étions plusieurs à sortir de cet immense ascenseur et devant nous des dizaines et des dizaines de casiers, un monde fou qui allait et venait dans les allées, je reconnais avoir paniqué, je voulais rentrer chez moi. Nous avons traversé cette salle pour aller au colis, la salle était moins grande. »

**(Nicole Alleweireldt, année 1980)**

« Ce que j'ai adoré au début, et qui n'est plus le cas, c'est qu'on était très nombreux. C'était une vraie fourmilière, on était vraiment nombreux au tri, que ce soit automatique ou manuel. »

**(Maria Battaglia-Sauvage, années 1980)**

« Je suis terrifiée parce que je suis mutée dans la plus grande poste de France et qui, de plus, est ouverte 24 h sur 24, 365 jours par an. De mon auvergne natale, que cela signifie-t-il ? Vais-je travailler tous les jours ? Transportée... quelle fierté d'être mutée en plein centre, les quartiers chics, le Louvre. [...] Je ne fais que suivre des postiers en tenus pour enfin arriver devant une immense porte à deux battants, grande ouverte, comme pour nous engloutir. [...] une rangée de fenêtres donne sur la rue Etienne Marcel : elles sont aussi grandes que le bâtiment est imposant, je me sens toute petite à côté de cette immensité et pourtant sûre de moi. »

**(Cécile Baubel, 1990)**

« S'il y a un lieu quasi mythique à nul autre pareil qui a marqué ma vie professionnelle d'une façon durable, c'est bien Paris RP où je fis mes premières armes. Cette grande dame imposante et superbe encore bien campée pour ses 120 printemps, était déjà, de longue date très courtisée et surtout très convoitée par certains receveurs en fin de carrière. »

**(Roland Blum, 2008)**



« En franchissant le haut portail en fer pour la première fois, j'ai été saisi par l'immensité du hall, avec sa voûte en arceau aux poutrelles apparentes en acier, toutes rivetées, ouvert à tous les vents, où règne toujours une grande animation. [...] Plus de 2 000 personnes y œuvraient : une ruche en effervescence, une véritable usine. »

**(Roland Blum, 1958)**

« Quand on a connu Paris RP, on ne peut plus l'oublier. »

**(Roland Blum, 1975)**

« Novembre 1943, je débute à l'hôtel des Postes. Ce bâtiment est très important, solide, et il s'en dégage une force rassurante. Je ne pensais pas que mes premiers pas dans ce bureau me conduiraient dans tous les étages et pendant des dizaines d'années. »

**(Robert Cayla, 1943)**

« En 44 ans, j'ai fait le tour de ce bureau. J'étais chez moi et j'aimais cette maison. Mon attachement à la RP ne fait aucun doute. »

**(Robert Cayla, 2008)**

« Je suis donc affecté au rayon spécial qui est une section du service distribution. Il faut vous dire que la salle est au 1<sup>er</sup> étage, elle est immense, peut-être 3 ou 4 000 m<sup>2</sup>. Les plafonds sont très hauts avec de nombreux piliers, un sol mi-ciment, mi-parquet. Ce dernier était nettoyé de temps à autre avec de la résine de pin et chaque fois l'odeur se répandait partout. Cette salle, bien sûr est remplie de mobilier : casiers de tri, chaises, bureaux, tables, corbeilles et chariots roulants etc.... le personnel y est très nombreux qui trie, classe, pousse des corbeilles, écrit, se déplace en tous sens pour le travail. »

**(Pierre-Serge Grialou, années 1940)**



Casiers de tri au premier étage de la RP, années 1960





L'escalier d'honneur sous un nouveau jour, 1966

«Durant l'hiver 1962-1963, au cours de la nuit de Noël... Il n'y avait vraiment pas de travail... Le gardien avait tout fermé, et même éteint le chauffage, alors que je crois me rappeler, qu'il avait fait jusqu'à -17 degrés, cette année-là... On était obligés de courir autour des quais de transbordement pour se réchauffer [...] Vous aviez une grande entrée dans la rue des Halles, et deux autres, rue Etienne Marcel. Et comme rien n'était fermé, cela faisait plein de courants d'air, on avait très froid aux doigts.»

**(Jean Le Canu, 1962)**

«Je découvre la recette principale. Paris RP, ce grand bâtiment pareil à un navire à quai qui domine la rue du Louvre par ses dimensions imposantes. Sa structure massive, ses voûtes, lui donnent un aspect qui dégage une impression de puissance et de sécurité comme une forteresse imprenable. [...] Au premier étage, je traverse de grandes salles, sans bien savoir où je dois aller. Je sens l'odeur particulière de l'encre à tampon qui flotte dans l'air, universelle [...] Le parquet est disjoint, troué par endroits, des cloisons de grillage partagent les salles de travail. Des corbeilles en osier qu'on roule sont rangées un peu partout.»

**(Jean-Paul Menuge, 1962)**

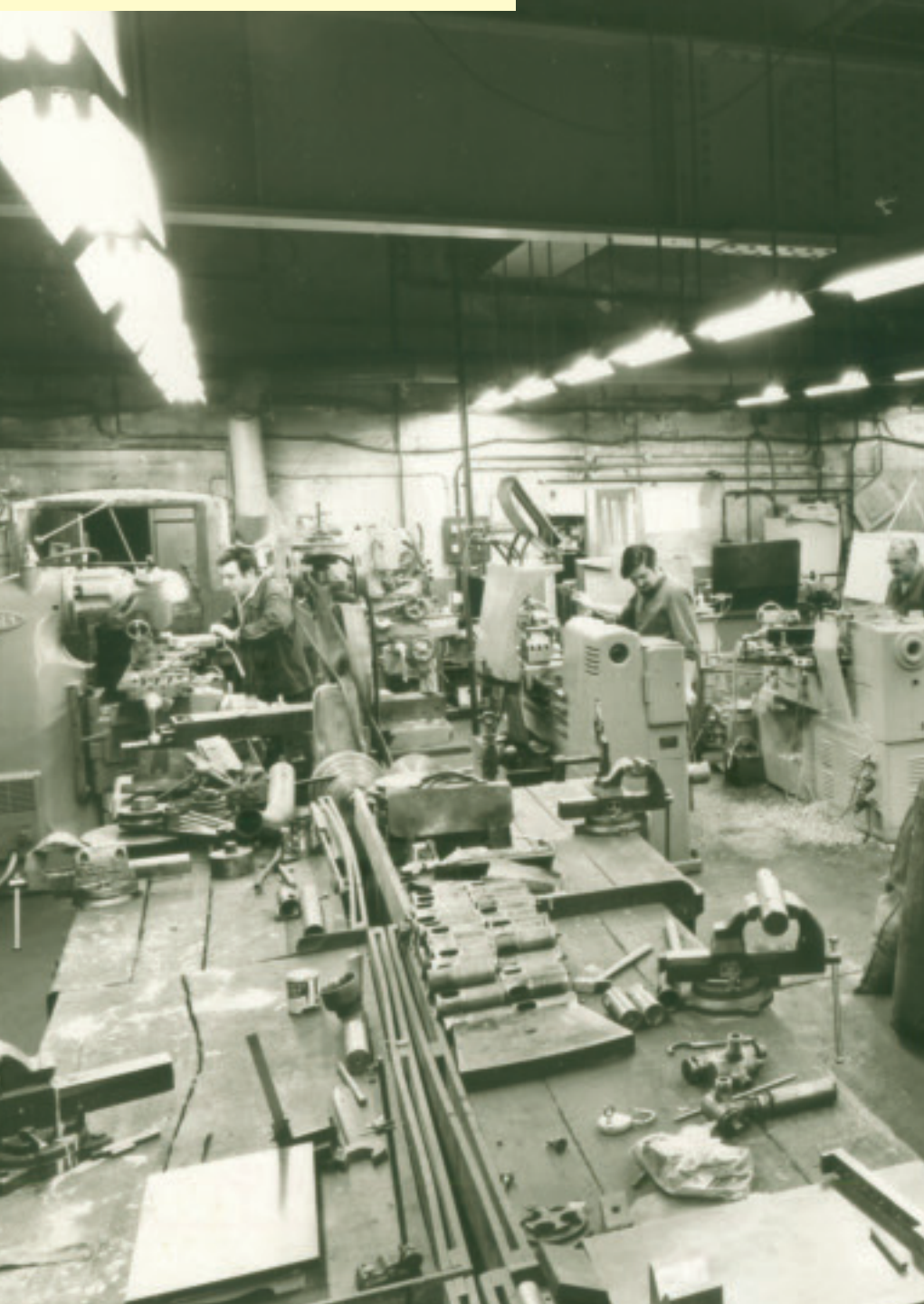
«Je suis arrivé à Paris RP en 1987, et on est forcément impressionné, parce qu'il y a beaucoup de monde qui travaille là-dedans. J'ai occupé plusieurs postes, j'étais "facteur rouleur", c'est-à-dire que j'ai tourné sur plusieurs quartiers, je n'ai jamais été titulaire d'un quartier. Après, j'ai même été versé dans le 1<sup>er</sup> arrondissement, dans un quartier où l'on ne distribuait que des mandats par exemple... Et c'est une pratique qui a été amenée à disparaître, mais là, on avait des pourboires. Enfin parfois... Et aujourd'hui, on a supprimé les mandats, parce qu'il y a quelques facteurs qui se sont faits "hold-upés".»

**(Alain Pottiez, années 1980)**

«Rue du Louvre, j'ai connu une vraie famille, des personnes exceptionnelles, je n'oublierai jamais. Lorsque je suis rentré à Paris RP, j'ai retrouvé un pays.»

**(Louis Turon-Labar (père), 1953)**

Atelier mécanique à Paris RP, vue générale juin 1971











La salle des guichets, 1975

# Des vies de postiers

« C'est la dispersion générale vers les différents autocars affrétés pour l'occasion et je me retrouve au foyer, rue Ternaux, dans le 11<sup>e</sup> arrondissement. Jusque-là, je n'avais pas sympathisé avec d'autres, préoccupés que nous étions de la suite des évènements mais en découvrant chacun les logements qui nous étaient assignés, je fais la connaissance avec celle qui sera ma colocataire. Elle m'a paru sympathique dès le premier contact [...] On échange quelques mots, on découvre notre repère ensemble : une chambre avec deux lits jumeaux, une kitchenette, une salle de bain WC, le minimum nécessaire et pas cher : 600 francs par mois ! »

**(Agnès Allaix, 1982)**

« Il y eu l'arrivée d'une fille très solitaire que je retrouve un jour à côté de moi au tri et avec laquelle je tente de discuter. J'ai eu le temps de comprendre à demi mots à quel point son déracinement de sa province natale était profond. Cette fille ne s'adaptait pas du tout à la vie parisienne. Un matin, on nous intime l'ordre de ne pas nous approcher des toilettes. Des rumeurs circulent très vite sur une tentative de suicide et une marre de sang devant les toilettes. On apprend ensuite que la personne en question est la fille solitaire dont j'avais senti le désarroi, et qu'elle s'était tirée une balle dans la tête mais s'était heureusement ratée. [...] Encore une conséquence de cet anonymat dû certainement à la taille de ce monstre de bureau qu'était Paris RP. »

**(Agnès Allaix, 1984)**

« La paye de préposé ne permettait pas d'avoir quelque chose de convenable ... D'ailleurs, à chaque fois, je me demandais ce que j'étais venu faire là, c'était impossible. Et puis d'un seul coup, je suis tombé sur une agence, non seulement qui louait, mais qui recherchait aussi des concierges. Et donc, j'ai appelé ma femme, et on a dit : « *pourquoi pas* ». On nous a offert une loge de concierge, pas belle, mais qui nous permettait de se loger... »

**(Michel Bolis, 1969)**

« La tâche était dure, mais l'ambiance était bonne. Il y avait une entraide extraordinaire ; si un collègue était enfoncé sur sa position de travail, aussitôt un autre collègue lui venait en aide. Nous étions pratiquement tous déracinés, venant des divers départements de France, cela renforçait cet esprit de soutien, d'entraide, de solidarité, d'amitié. »

**(Pierre Gaillard, années 1950)**

« Nous avions une chose en commun pour la majorité d'entre nous : nous étions de la province, que ce soit de l'est, du sud, du nord ou de l'ouest. Nous étions tous venus chercher du travail dans la capitale. Le grand Monsieur Ourtau nous demanda combien d'entre nous habitaient en dessus de la Loire : les mains hésitaient à se lever. »

**(Annie-Claude Godrie, 1975)**

« La première semaine, j'étais au foyer en face de la prison de la Roquette. [...] Avec un collègue, Lasserre, on a trouvé de petites chambres, mais c'était vraiment limite. Avec le bouche-à-oreille qui fonctionnait entre les collègues, on finissait par trouver des logements de moins en moins chers, et de plus en plus près de la RP aussi. »

**(Jean Le Canu, années 1962)**

« Certaines personnes venant du sud-ouest avaient également eu le mal du pays, mais peu de chances de repartir chez eux... Les Antillais, c'était la surprise : je me souviens même d'un Réunionnais qui n'avait encore jamais mis les pieds dans des chaussures, et il avait beaucoup de mal à marcher avec ! J'ai travaillé aussi avec des Algériens qui sont repartis chez eux, en Algérie, à cette époque-là, courant juillet août 1962. Mais des rapatriés, il y en a un surtout qui m'a marqué. Il avait la quarantaine, il avait tout perdu ».

**(Jean Le Canu, années 1962)**

« Quand j'ai repris le travail, j'ai demandé un mi-temps, et si possible près de chez moi. C'est ainsi que j'ai été nommée à Paris RP. Mais à Paris RP, ils n'étaient pas contents. On leur donnait une dame qui travaillait à mi-temps, ça ne leur plaisait pas du tout. Ils n'étaient pas habitués, c'était une nouvelle loi qui venait de sortir. J'étais une des premières à le demander à Paris RP. Alors ils me le faisaient sentir et ils m'ont imposé des horaires qui ne me convenaient pas du tout ! Si je voulais travailler à temps partiel c'était pour être avec mes enfants le reste du temps, et on me demandait de travailler de 6h à 10h ! En me faisant remarquer que je devais être bien heureuse car après 10h j'étais libre pour faire tout ce que je voulais ! Or c'était justement à ce moment là, quand il fallait les préparer pour aller à l'école, qu'elles avaient besoin de moi, car elles étaient petites encore (5 ans et 7 ans) ! ».

**(Monique Lemaire, année 1970)**

« J'ai été nommé à Paris Louvre... et donc, j'étais logé à l'hôtel de la Sacoche d'or ! Disons qu'il y avait des postiers qui... ils allaient à *l'hôtel de la Poste*... Bon, là, les gars, ils avaient trouvé ce nom-là, je suppose... J'ignore le pourcentage des postiers dans cet hôtel, mais il devait y en avoir quelques-uns... Vu que l'établissement de Paris RP, d'après ce que je sais, accueillait 2 000 personnes ».

**(Michel Maraldo, 1969)**



Salle de tri des facteurs au premier étage, années 1950

Facteurs à la tâche dans la salle de tri au premier étage de la RP, années 1950



# Une sociabilité riche

« Il [un collègue postier] me dit tout simplement qu'il avait la possibilité de me permettre d'arrondir mes fins de mois du côté de la rue Saint-Denis. Heureusement que j'étais assise et que nos collègues étaient de retour. Personne ne sut ce qui venait de se passer, j'en restai là pour cette proposition et appris par la suite qu'effectivement certaines factrices de Paris RP se laissent aller à cette spécialité. Quelle misère ! »

**(Agnès Allaix, 1982)**

« Près de l'horloge, nous faisons notre point de ralliement : quand les premiers arrivent, ils attendent les derniers afin de partir déjeuner ensemble à la cantine. Le temps n'est pas long car nous l'occupons avec l'un des deux téléphones que nous avons à disposition et dont nous nous servons pour appeler en province. Nous sommes tellement nombreux à nous servir qu'un jour la direction nous a limité les communications. »

**(Cécile Baubel, années 1990)**

« Le fait de manger à la cantine et d'être considérés comme travailleurs de force au transbordement, nous permettait d'être mieux nourris que la plupart des gens. Moitié parce qu'on était service public, moitié parce que les ambulants ramenaient des produits à des prix corrects de leurs différentes destinations où ils achetaient par l'intermédiaire des postiers du pays. »

**(Serge Bernard, années 1960)**

« Autant que je m'en souvienne, la nourriture de la cantine y était d'une médiocrité rare et il était plus judicieux d'aller rechercher ailleurs un manger plus goûteux et plus digeste. Toutefois, la modicité de notre traitement nous laissait peu de choix. »

**(Roland Blum, années 1950)**

« Paris Louvre nous offrait un autre privilège : le restaurant administratif ouvert le week-end. La qualité gastronomique de ce restaurant, avec ses horaires variables, n'avait pas d'égale d'après tous les aficionados des cantines PTT, et pour nous, postiers célibataires, exilés de province, cela ne pouvait être que du bonheur. »

**(Jean-Pierre Bretagne, 1994)**

« À la pause de nuit, avec des collègues, nous allions au *Pied de Cochon*, ce monument de la gastronomie. Nous prenions une consommation. L'ambiance était festive, les clients étaient des bouchers avec leurs blouses rouges de sang et des noceurs endimanchés. »

**(Robert Cayla, 1954)**

« Les ouvertures de la cantine, pour les pauses, les repas du midi et du soir, sont très importantes. La nourriture est bonne, variée et copieuse. A table, des discussions sont parfois animées et souvent c'est la franche rigolade. Une fois par an, le receveur principal organise un repas avec les chefs de division dans une petite salle à côté du restaurant administratif. L'ambiance est très décontractée et le repas convivial. J'en garde un excellent souvenir. »

**(Robert Cayla, années 1980)**

« Pendant les coupures, nous jouions au football dans la cour de Paris RP ; j'ai alors formé l'équipe de l'ASPTT auto comme joueur et entraîneur, deux fois champion de Paris et sa région, en ligue FSGT. »

**(Kléber Chéca, 1956)**

« C'est bien à Paris RP que se constitua à son foyer des jeunes la Compagnie Mercure. [...] Ainsi s'amorça l'aventure théâtrale de l'hôtel de Postes qui durera plus de 12 ans, de 1951 à 1963. Coïncidence : le temps exact du Théâtre National de Paris de Jean Vilar. »

**(Pierre-Michel Duval, années 1950)**



Deux facteurs rentrant par la rue E. Marcel, années 1950





« De 16h à 16h25, c'était la pause : le foyer, une grande salle de jeu (jeu de cartes, belotes, tarot) était prise d'assaut. Les plus sportifs jouaient au ping-pong et de petits tournois étaient organisés entre les différents services. Télévision, bibliothèque, etc. chacun y trouvait son compte. Je me souviens que pendant le Tour de France, on faisait des pronostics : pour un franc, on donnait le nom de deux coureurs ; si on avait le vainqueur de l'étape, on ramassait la cagnotte où on la partageait s'il y avait plusieurs gagnants. Puis le travail reprenait... »

**(Pierre Gaillard, années 1950)**

« Le dimanche midi, nous mangions ensemble à la cantine de Paris RP ou à celle des Archives, très fréquentée par les standardistes du central Archives. C'était le lieu idéal pour faire des rencontres agréables. »

**(Pierre Gaillard, années 1950)**

« En période d'hiver, un dimanche par mois, les responsables du foyer organisaient un bal, le fameux bal de la RP. Très connu, bien fréquenté, évidemment par les postiers et les postières presque exclusivement. C'est là que le dimanche 10 février 1963, j'ai rencontré une charmante jeune fille. »

**(Pierre Gaillard, 1963)**

« Régulièrement, nous allions au bar du coin prendre un café entre collègues ; je crois que c'était dans la rue Jean-Jacques Rousseau. Nous nous amusions des accents des uns et des autres ou des prénoms de nos amis noirs. »

**(Annie-Claude Godrie, 1975)**

« Après cette période troublée (1944), étant sportif, je fonde une équipe de football avec des collègues de la distribution à la RP ; nous formons des matchs ASPTT contre les coiffeurs, les bouchers et autres professionnels libres le lundi. »

**(Maurice Lambert, années 1950)**

« Je travaillais à temps complet, toutes les activités syndicales étaient hors service. Il n'y avait aucune liberté ni heure syndicale, sauf l'acceptation quand on allait en délégation, bien évidemment. On allait aux réunions syndicales le dimanche matin et je trouvais que le dimanche matin, c'était très bien pour les activités politiques !... Ou bien le soir ou parfois à la pause si on voulait se rencontrer. L'activité syndicale devait se faire en dehors du temps de travail. »

**(Pierre Levasseur, année 1950)**

« Il y avait l'élection de Miss Paris RP ! Mais je dois dire que c'était souvent la secrétaire du receveur principal qui était élue ! Au demeurant, c'était une très belle femme !... Mais bon !... »

Et puis, nous avons changé de receveur principal, Monsieur Susini est arrivé... Il organisait un arbre de Noël pour les enfants de la recette principale. Mes enfants étaient petits... Et nous nous retrouvions tous, avec les collègues... Je me souviens que c'était un postier du bureau, Georges Fonton, qui était chargé de l'organisation d'un spectacle avec la participation des Comédiens des PTT [...] Je me souviens d'une année où il nous avait présenté un jeune qui commençait dans le spectacle, Thierry Le Luron, qui était venu dans le cadre de l'arbre de Noël des enfants ! »

**(Pierre Levasseur, années 1960)**

« La coopérative, ils l'ont déplacée au sous-sol... Elle est beaucoup plus grande et beaucoup plus belle, mais les clients sont beaucoup plus rares. Alors qu'autrefois, il y avait la queue. Il y a beaucoup moins de personnes... Avec des horaires qui ont changé aussi... Autrefois, les gens venaient chercher leur goûter à 16 heures, à 11 heures l'apéro, etc., quoi ! Il y avait plus une vie de famille que maintenant. Aujourd'hui, c'est plus... industriel ! Tout ce qui évolue chez nous, ce que maintenant, on base plus les ventes sur l'électroménager et hi-fi vidéo que sur l'épicerie, qui était à la base de la coopérative. »

**(Michel Maraldo, 2000)**

« Lorsque j'ai débuté à Paris Louvre, il y en avait une bonne dizaine de douches... avec deux plantons, un le matin et un l'après-midi ; et ça défilait en permanence. Désormais, si tu veux prendre ta douche, tu demandes la clé au poste de sécurité... Il doit y avoir une personne par jour qui doit y aller ! Enfin, je ne sais pas, je ne vais pas voir... mais il faut dire qu'il y a du changement ! [...] Il y avait un peu de tout. C'est certainement pour cela qu'on avait la sensation d'une vie de famille ici. Il y avait la coopérative, où tu pouvais t'alimenter, la douche, où tu pouvais faire ta toilette, le chauffoir, où tu pouvais casser la croûte. »

**(Michel Maraldo, 1969)**

« Nous descendions au tabac rue Rousseau et Nénesse nous faisait le café. On se calmait un peu avant de faire la distribution de l'après-midi. Il ne fallait pas s'attarder plus d'un bon quart d'heure dans cette auberge, éviter de mélanger cafés et Calvados ce qui pouvait nous conduire à nous faire remarquer par le chef de service. »

**(Jean-Paul Menuge, années 1960)**

« On allait à la cantine au début, l'horreur. On était toujours toute une bande de copains et de copines. Combien de fois n'y a-t-on pas mangé, et est-on parti manger sur les boulevards, en se baladant, dans les troquets. Ah oui, au début, c'était infect... »

**(Jeannine Pomes, années 1960)**

« En face du bureau, il y avait deux cafés *la Cigale* et *la Fourmi*. Nous nous y rendions parfois afin de prendre un café ou un chocolat. Nous jouions au juke box et écoutions un disque au choix. »

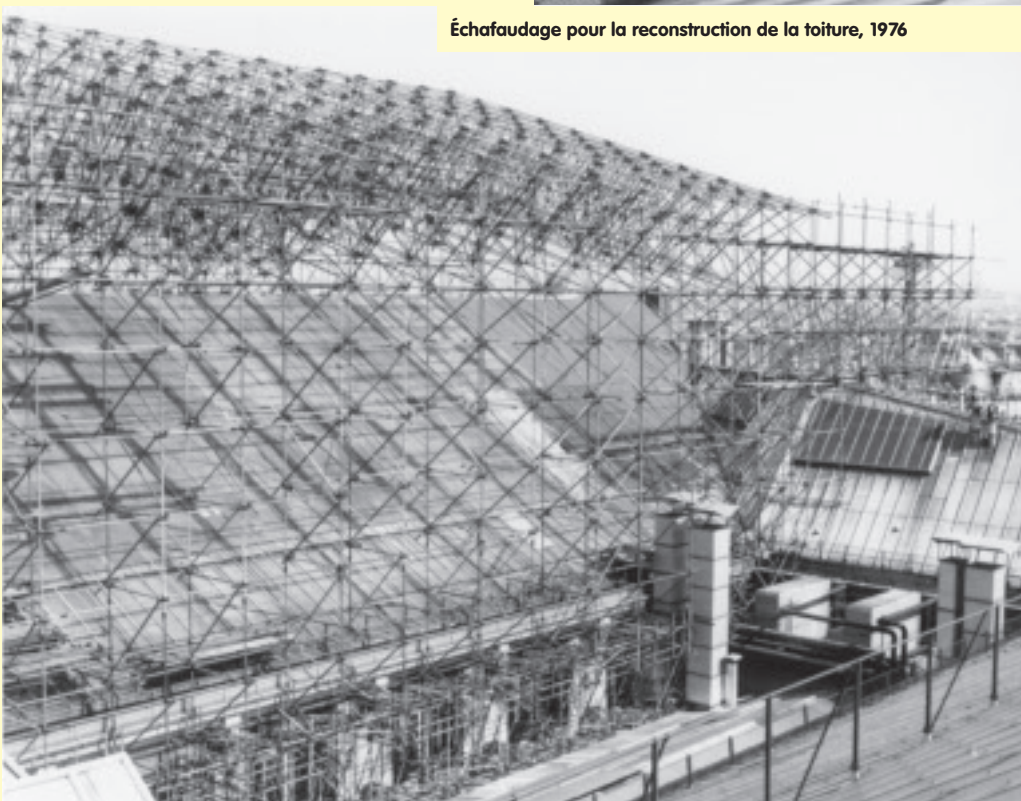
**(Francette Rigal, années 1960)**

« L'équipe de rugby de la RP s'appelait les *Auto1*. On descendait au métro Vincennes et on jouait au stade Pompadour, celui de l'ASPTT. Trois matchs par semaine. »

**(Joël Turon-Labar (fils), années 1970)**



Dégâts suite à l'incendie de la cantine, 1975



Échafaudage pour la reconstruction de la toiture, 1976



Jean-Michel Bourquard

RECEVEUR  
À PARIS  
LOUVRE

A Guy Meynier qui m'a lancé dans cette grande aventure en m'avouant honnêtement : « *Ne le voyez pas comme un cadeau, mais comme une marque de confiance.* » JMB

Aquarelles originales de l'auteur

### **Avant-propos**

Que les professionnels de la Poste ne cherchent pas dans témoignage, un manuel ou un guide de receveur. Ils n'y trouveront, ni ligne de conduite pour diriger un établissement, ni recettes de management ou de gestion.

De même, que les historiens postaux ne pensent pas trouver dans ces pages une tranche fidèle de quelques années de la vie de la poste du Louvre. Les faits racontés ne sont pas forcément les plus importants qui se soient déroulés dans le bureau au cours de ces années, et certains sont même totalement extérieurs au fonctionnement des services.

J'ai voulu surtout relater des événements, des anecdotes, des situations, qui m'ont marqué, intéressé, parfois enthousiasmé, étonné ou amusé.

J'ai cherché principalement à analyser et décrire la nature des relations pouvant se tisser entre les individus dans le cadre du monde du travail.

Dans la plupart des cas, les situations rapportées sont caricaturales, mais c'est plus pour donner de l'intérêt au récit que par dérision ou rancoeur vis-à-vis des personnes concernées.



Je peux dire à ce sujet, que je n'ai aucune animosité contre ceux qui voulurent parfois me mener la vie dure.

Je n'ai conservé que de bons souvenirs de cette dernière étape de ma carrière, et si tout ne s'est pas toujours déroulé dans la douceur et la sérénité, je peux affirmer que je n'ai jamais été affecté par la pression des événements, et que contrairement à ce que certains ont pu penser à l'époque, mon séjour à l'hôpital ne fut pas consécutif à ma vie mouvementée de receveur, mais tout simplement à une hérédité qui m'a transmis une faiblesse au niveau des coronaires. Si j'ai pu accepter sans peine certains débordements et quelques épreuves, je n'en ai pas de mérite. «C'est ton charisme» dirait Patrick Jacquet. Je crois que c'est plutôt une dose de philosophie basée sur la relativité des choses.

Rien n'est vraiment important, hormis la maladie et la mort, et dans le domaine professionnel il faut savoir travailler sérieusement sans se prendre au sérieux.

Je dois dire encore que toutes les personnes figurant dans ce livre ont existé. Celles extérieures à la poste du Louvre apparaissent sous leur véritable nom, mais j'ai cru devoir conserver l'anonymat du personnel du Louvre sous des pseudonymes.

Que ceux qui ne se reconnaîtront pas dans mes descriptions me pardonnent. Je les ai fait revivre sous la loupe parfois déformante de ma mémoire et de mon imagination. Je souhaite qu'ils en soient autant que moi en écrivant ces pages.

**Jean-Michel Bourquard**

# 1

## À LA DÉCOUVERTE DE PARIS RP

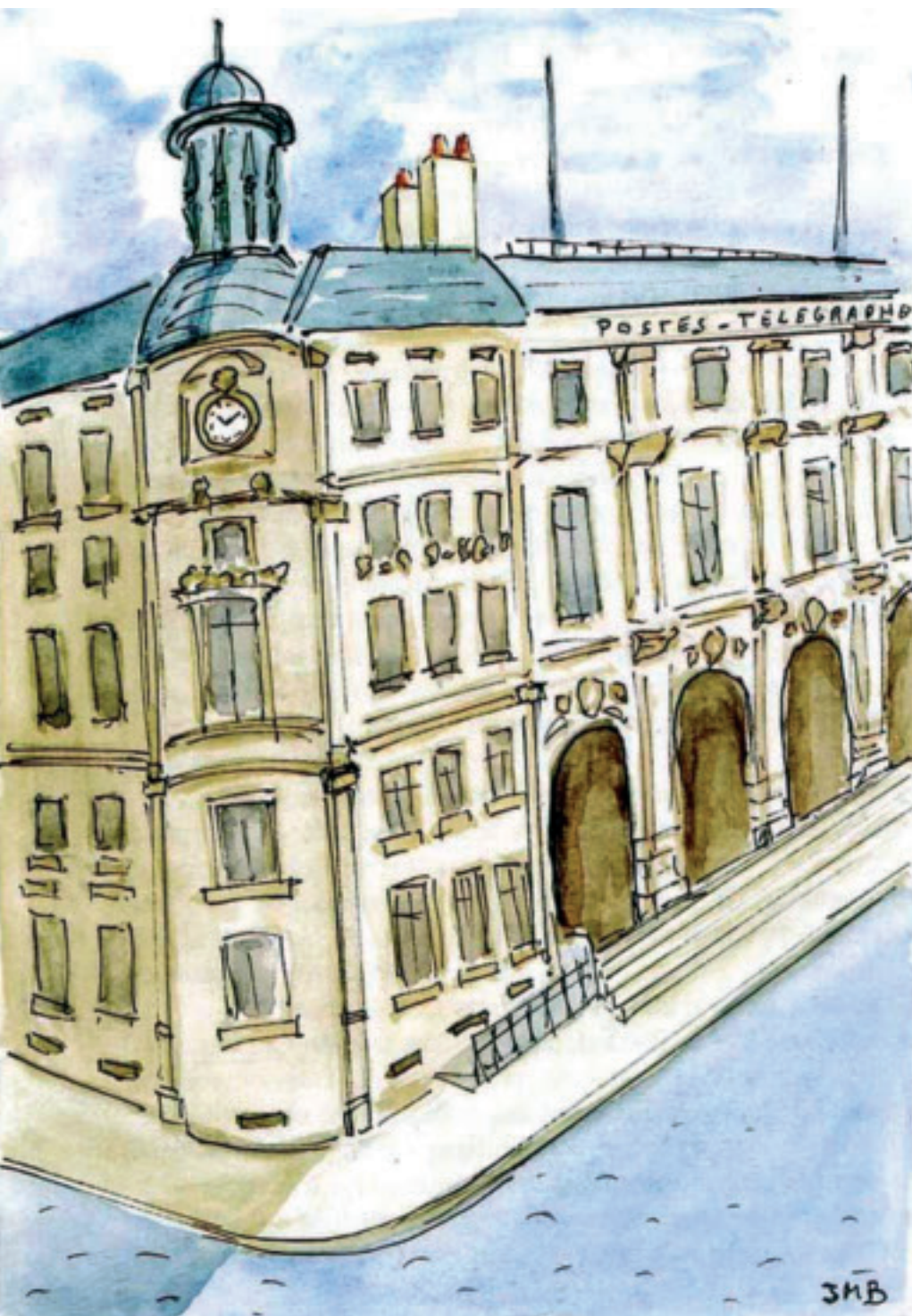
En cette belle matinée de juin 1992, je suis descendu du bus place des Victoires. J'ai besoin de marcher et de respirer avant de pénétrer dans la grande poste.

J'ai souhaité aussi descendre à pied ce bout de la rue Etienne Marcel pour contempler avec un peu de recul la grande bâtisse dont je vais devenir le patron (Annexe 1).

Dire qu'il avait été prévu de construire cette grande poste, place du Châtelet en 1855 (Annexe 2). Nous serions bien sur les bords de la Seine, les pieds dans l'eau, en face de la Conciergerie. L'histoire en a voulu autrement.

La pierre est gris sale comme l'était le musée du Louvre avant son grand nettoyage dans le cadre de la rénovation des monuments parisiens.

Ce gris lui-même accentue l'aspect majestueux, impressionnant, de cet énorme navire de pierre (pour reprendre une image d'une critique de 1887), dont la proue se dresse, haute et puissante, au croisement de la rue du Louvre et de la rue Etienne Marcel.



Cet énorme navire de pierre

Le péristyle, largement ouvert sur la façade, aligne ses huit piliers massifs posés en haut de trois rangées de marches et rompt avec une certaine élégance la monotonie des longues murailles percées de plusieurs rangées de fenêtres identiques, serrées côte à côte comme les hublots d'un paquebot.

Pourtant, ce bâtiment n'a pas été épargné par la critique, dès sa mise en service (Annexe 3).

Je me fais connaître des deux gardiens en faction sous le porche derrière leur paroi vitrée,

– Bonjour Messieurs, je suis Monsieur Bourquard, le nouveau receveur.

Instinctivement, les deux hommes ont abandonné leur attitude nonchalante pour se redresser et adopter une position virile qui sied à des agents de la sécurité, en y ajoutant une expression de respect, presque d'obséquiosité, pour se mettre à la disposition du nouveau patron.

– Voulez-vous qu'on vous accompagne jusqu'au secrétariat ?

– Merci, je connais le chemin.

Je leur serre la main. Le premier contact est toujours important.

Il serait ridicule de me faire taxer dès le premier jour, de crâneur et de hautain pour une poignée de main oubliée par négligence.

Je viens de pénétrer dans l'immeuble par le revers de la médaille. Tant que j'étais côté face, dans les rues avoisinant l'hôtel des Postes, je ne voyais que le bâtiment prestigieux écrasant de son architecture grandiose et riche les immeubles alentour.

Maintenant, je me retrouve dans le cadre vieillot, crasseux, d'un établissement industriel de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle.

Sur le transbordement au rez-de-chaussée, les camions jaunes égrènent des taches colorées sur le sol poussiéreux, le long des quais gris au ciment qui s'effrite, et où s'entassent dans une apparence de bric-à-brac, des chariots rouillés aux roues tordues, des sacs postaux empilés à même le sol, des corbeilles métalliques qui étalent leurs plaies et bosses sans aucune pudeur.

De larges bandes de plastique souples, sales et à demi arrachées sont sensées obstruer l'entrée du palier des ascenseurs. Mais peut-on

appeler ascenseurs ces espèces de monte-charge ? Guérites en bois rustiques ne conservant que quelques traces de peinture marron ou brique, et des boutons en bakélite n'indiquant même plus leur destination en raison de l'usure du temps.

– Si vous voulez monter à l'entresol du premier, c'est ce bouton là, m'informe un préposé aux cheveux ébouriffés ; et à condition que ce tas de ferraille veuille bien démarrer.

Même la dénomination des étages est archaïque. Ici on vit encore à l'âge des vieux entresols parisiens.

L'entresol en question n'est guère plus accueillant que le rez-de-chaussée. La couleur des murs du couloir hésite entre le gris délavé, le vert moisissure et le jaune pisseux. C'est d'un triste à fuir. Dire que je viens d'un centre de chèques dont les peintures avaient été refaites récemment sous les directives d'un architecte décorateur ! Dans ce décor lamentable, représentatif d'un ancien service administratif digne de Labiche, entre en scène un vieux beau déguisé en jeune premier ; costume paille bien coupé, chemisette orangée en tissu soyeux, chaussures chamois et blanc genre pompes de maquereau.

Il avance vers moi, main tendue, sourire engageant,

– Je me présente, Robert Bourdon, dessinateur. Je suppose que vous êtes le nouveau receveur ?

– Serait-ce visible sur ma figure ?

– Non, me dit-il, mais tout le monde sait que vous arrivez ce matin. Vous savez, j'en ai connu des receveurs dans cette grande Maison en 30 ans de service. Je constate d'ailleurs qu'ils restent de moins en moins longtemps. L'avant-dernier, Monsieur Navarre, est resté à peine deux ans ; Monsieur Tchinchang, votre prédécesseur, six mois ; vous êtes parmi nous pour combien de semaines ?

Il a de l'humour et de l'aplomb le dessinateur. Je lui réponds dans le même style,

– Je vais voir ; si je me plais aujourd'hui, je reviendrai peut-être demain.

Il m'accompagne jusqu'au secrétariat en me parlant de son prochain départ à la retraite.

J'ai déjà rencontré le personnel du secrétariat lorsque je suis venu faire une visite d'approche et de courtoisie le mois dernier.

Madame Laborde, la cinquantaine, règne en maîtresse femme sur ce service. C'est elle qui m'accueille.

Ses cheveux poivre et sel, les rides qui lézardent son visage, ses yeux foncés et perçants derrière des lunettes cerclées de métal doré, en imposent aux trois jeunes qui composent le service : Sylvie, la secrétaire en titre, petite brune d'une trentaine d'années, Marinette, réunionnaise au visage enfantin, et Jean Paul qui se déclare breton de Brest mais qui ne peut cacher son origine antillaise vue la couleur de sa peau.

Madame Laborde confirme son autorité et sa prépondérance en m'accaparant pour m'expliquer les fonctions de chacun dans le cabinet-secrétariat, et en me laissant entendre que sa présence auprès du receveur est essentielle pour la bonne marche de la Maison.

Sans avoir l'air de vouloir critiquer des collègues, elle en profite pour me glisser discrètement quelques potins sur les gens de la poste du Louvre, et je me crois donc autorisé à la questionner :

– J'ai rencontré le dénommé Bourdon tout à l'heure. Il m'a l'air sympathique, mais que fait-il comme dessinateur dans le bureau ?

Son regard et son sourire expriment un amusement moqueur teinté d'un certain mépris.

– Ce qu'il fait ? Mais il attend la retraite, Monsieur ! Vous avez pu voir que les grands chantiers de rénovation sont inexistants dans l'immeuble, alors personne ne lui demande de dessiner des plans. Elle prend un air malicieux pour ajouter,

– Son dernier travail important consistait à dessiner les plans d'une villa qu'un ancien receveur a fait construire près de La Baule pour sa retraite. J'en sais suffisamment pour le moment, c'est moi qui bats en retraite dans mon nouveau bureau, pour repenser tranquillement à tout ce qui vient de m'arriver depuis quelques semaines.

Le fauteuil est confortable, donc propre à la rêverie et à la méditation. La pièce ne brille pas par ce design moderne luxueux qu'on trouve chez certains PDG de grandes entreprises dans le vent ; elle a même un côté plutôt vieillot, mais de bon goût, avec son plafond souligné de larges moulures en plâtre, ses murs revêtus d'une épaisse toile

beige chiné de bonne qualité, son mobilier élégant en châtaignier qui ne sort pas d'un *Conforama* et n'a sûrement pas été livré en kit. Bien que nous soyons en juin, le bureau est sombre derrière les fenêtres enfoncées dans l'épaisse muraille et les voilages de lin qui cachent la vue vers l'extérieur.

Deux raisons supplémentaires expliquent la semi pénombre des lieux ; le bureau est orienté au nord et ne voit donc pas le soleil ; et les hauts immeubles de l'autre côté de la rue Etienne Marcel, ne laissent passer aucune luminosité vers la poste.

Tant mieux ma foi, je serai bien au frais s'il y a de grosses chaleurs cet été.

Je songe que des receveurs illustres se sont assis à cette place ; tous des hauts fonctionnaires du ministère, chefs de cabinet, sous-directeurs, inspecteurs généraux.

Ils n'étaient pas envoyés rue du Louvre pour l'importance du poste ou leurs compétences, mais pour se constituer une rente avant leur départ à la retraite. Le receveur principal, de la Seine à l'origine, puis de Paris après la création de la région Ile-de-France, faisait partie des fonctionnaires les mieux payés de France en raison des remises versées pour les placements financiers.

Le père Debrach que j'ai connu receveur ici, lorsque j'étais jeune cadre à la Direction de la Poste de Paris en 1966, nous disait sans pudeur, quand il passait dans le service,

– Les p'tits gars, ma paie de receveur, c'est mon argent de poche. Sa paie devait représenter quatre ou cinq fois la nôtre à l'époque, et en pensant à nos salaires de débutants nous en bavions d'étonnement et d'envie.

J'ai su par la suite qu'il versait cet « argent de poche » à l'orphelinat des PTT de Cachan dont il était le Président.

« Il peut le faire », m'avait fait remarquer un collègue. Je lui avais répliqué, « oui, mais il n'est pas obligé » ; et le père Debrach m'était devenu beaucoup plus sympathique ; surtout qu'en étant bavard sur ses revenus, il restait très discret sur les bienfaits dont il faisait bénéficier les plus démunis.

C'est probablement le personnage le plus pittoresque qui ait exercé la fonction de receveur principal.

Il était auréolé d'une telle autorité que personne à la Direction n'aurait osé faire une remarque désagréable sur son bureau de peur qu'il fasse une descente, boulevard du Montparnasse pour engueuler le directeur, qui tout penaud aurait mis son mouchoir par-dessus en s'excusant platement pour la hardiesse de son collaborateur diffamateur. On racontait que lorsqu'il était éméché, ce qui lui arrivait souvent, il prenait la rue Etienne Marcel à contre sens le long de la poste avec sa voiture, et criait à l'agent de police qui se permettait de l'arrêter, – Foutez-moi la paix, je suis le patron de cette grande Maison. Comme il devait être connu dans le quartier, le représentant de l'ordre le laissait tranquille. Aujourd'hui, je n'ai pas intérêt à en faire autant si je ne veux pas me retrouver au commissariat des Halles. Il avait aussi institué une coutume originale pour le « service des rebuts » de l'ensemble de la France qui était sous son autorité avant d'être délocalisé à Libourne.

Tous les ans, la Poste versait aux Domaines les objets qui n'avaient pu être restitués aux destinataires ou aux expéditeurs. Debrach passait la veille et faisait un tri pour récupérer certains articles en annonçant : « pour Cachan », « pour l'orphelinat ».

Les anciens riaient en nous disant,

– Debrach récupérait toutes les bouteilles de rhum, de vin, d'alcool, et c'est incroyable ce que les gens peuvent envoyer comme boissons alcoolisées par la Poste, et qui n'arrivent pas à destination pour adresse illisible, incomplète ou erronée. Tout cela arrivait aux rebuts dans des boîtes remplies de frison, pour le plus grand bonheur de Monsieur Debrach, et il aurait eu bien du mal à expliquer aux Domaines qu'il servait tout cet alcool à ses orphelins de Cachan.

Après tout, ces « prises de guerre » étaient aussi bien dans la cave de Debrach qu'entre les mains de fonctionnaires des Domaines.

Dire qu'il y a deux mois, je ne savais pas encore que je viendrais m'asseoir dans ce bureau où régnait le père Debrach en vrai despote.

Tout a commencé ce jour d'avril où nous avons parlé de la réforme des chèques postaux avec mon Directeur de l'époque, Michel Vargoz.



Il venait de me dire,

« La restructuration doit se traduire par le regroupement de plusieurs centres de chèques et donc par la suppression de postes de directeurs d'établissements à Paris. »

J'étais un de ceux-là, toutefois compte tenu de mon ancienneté à Paris chèques, j'aurais pu demander à conserver ma place, et tenter de m'accrocher à mon fauteuil.

Mais, je n'ai jamais aimé avoir l'air de quémander une faveur.

J'ai donc annoncé négligemment à Vargoz, avec peut-être un peu de provocation,

– Vous savez, s'il y a trop de chefs de centre à Paris, je peux laisser la place. Je ne suis pas marié à vie avec les services financiers. J'ai commencé ma carrière dans les bureaux de poste, je peux aussi la terminer là. Ce sera un retour aux sources et la boucle sera bouclée. Je le revois me regarder avec un soupçon d'étonnement et marquer un temps d'arrêt avant de me questionner,

– Vous parlez sérieusement ?

– Bien sûr ; le bureau de poste ce n'est pas l'enfer.

Je ne dirai pas qu'il était content de se débarrasser de moi car nous avons toujours eu de bons rapports, et j'ai la faiblesse de croire qu'il m'appréciait. Toutefois, je voyais bien à son air détendu que je venais de lui enlever une sacrée épine du pied.

Je pense qu'il fait partie de ces patrons qui n'aiment pas les complications, surtout quand il s'agit de régler des problèmes mettant en cause des personnes.

Le ballon étant lancé, il ne fallait pas le prendre en retour en pleine poire, et je devais donc le diriger dans la bonne direction ;

– Bien entendu il faudra me faire une proposition intéressante. Ma seule exigence est de ne pas quitter Paris.

Au cas où il n'aurait pas d'idées, je l'ai même orienté pour qu'il puisse en discuter avec Guy Meynier, le directeur de l'Île-de-France.

– Un bureau central d'arrondissement de Paris par exemple, me conviendrait parfaitement. Je sais notamment que celui du dix-septième est actuellement libre.

– Très bien, j'en parle à Meynier et je vous tiens au courant.

Je suis certain que je n'avais pas encore quitté les couloirs de la

Direction qu'il avait déjà appelé le patron de l'Île-de-France. Quelques jours plus tard, ce n'est pas Vargoz qui me rappelait, mais Meynier lui-même.

– Alors Bourquard, on veut quitter les centres financiers ?

– Je crois Monsieur Meynier, que ce sont plutôt les centres financiers qui peuvent se passer de moi.

– Ah ! vous savez bien que nous sommes tous soumis aux évolutions de notre grande Maison. Regardez mon cas ; quand nous étions ensemble au ministère, je ne pensais pas qu'un jour je serais responsable d'une région car mon avenir était programmé à l'administration centrale.

Nous avons toujours parlé librement Meynier et moi. Il m'avait à la bonne quand il était mon patron, et je lui dois en partie mon déroulement de carrière. C'est lui notamment qui m'a fait obtenir ma promotion de directeur départemental.

Il poursuivit,

– Michel Vargoz m'a parlé de vos souhaits. Vous auriez des vues sur Paris17 ?

– Oui, mais je n'en fais pas une idée fixe. C'était une simple suggestion.

– Et si aujourd'hui, je vous proposais la recette principale ?

Il a dû deviner mon air interloqué à l'autre bout, en jugeant probablement qu'il ne fallait pas laisser s'installer le silence et me donner trop de temps de réflexion. Il enfonça le clou,

– J'ai bien dit Paris Louvre RP.

Instinctivement je me suis dit : « pourquoi me propose-t-il la plus grande poste de France ; celle réservée jusqu'ici aux fonctionnaires au top niveau ? Autant lui demander directement ».

– Qu'est-ce que ça cache votre proposition ?

– Il n'y a pas de cachotteries entre nous cher ami. Voyez cette proposition comme une marque de confiance et non comme un cadeau. Si l'idée ne vous fait pas reculer, allez voir Rémi Hély ; il vous en parlera et à partir de ce moment là, vous serez « mon candidat ». Vous me rappelez après.

Rémi Hély, il est le directeur de la Poste de Paris qui deviendrait mon futur patron, si l'affaire devait se conclure.

Il m'a reçu dans son grand bureau directorial, 140 boulevard

du Montparnasse, à 18 heures, après la fermeture des services administratifs.

Nous nous sommes installés dans deux fauteuils autour d'une table basse sur laquelle étaient déjà préparés la bouteille de whisky et deux verres.

– Nous n'avons pas eu l'occasion de travailler ensemble directement, me dit-il, mais je vous connais de nom et de réputation.

– Moi je vous connaissais forcément, quand vous étiez directeur des Acheminements au ministère. Nous avons dû nous rencontrer dans quelques grandes réunions ou à l'occasion de cocktails importants.

Hély est connu pour être direct, concis et rigoureux. Ce n'est pas ce jour-là qu'il ferait changer l'image qu'on a faite de lui.

– Bien, ne tournons pas autour du pot, Monsieur Bourquard, parlons de Paris RP. Le directeur général nous propose un candidat qui ne nous convient pas à Guy Meynier et à moi. Trop jeune, manque d'expérience, pas de culture postale, décision trop politique. En face nous avons un tableau avec une quinzaine de postulants, mais il nous faut un garçon de poids pour présenter une contre-proposition.

Je l'ai regardé dubitatif,

– Et vous pensez que moi, je puisse faire le poids ? mis à part mes 85 kilos et bien sûr mon âge respectable en face d'un jeune cadre supérieur.

– Vous venez de passer trois ans à la tête d'un centre de chèques, vous avez donc l'expérience d'un établissement, vous connaissez la Poste, et puis votre passage pendant 20 ans à l'administration centrale fait que vous êtes connu et apprécié là-haut. Enfin vous avez une expérience du syndicalisme sans être marqué par des débordements excessifs, ce qui peut constituer un atout dans l'environnement de Paris RP.

Autant savoir tout ce qui allait m'attendre,

– Pourquoi me parlez-vous d'atout ? Le problème syndical serait-il le problème numéro un à Paris RP ?

– Je ne veux pas vous le cacher, et peut-être en avez-vous déjà entendu parler. Les syndicats sont très politisés, puissants et actifs

dans ce bureau. C'est un problème, mais ce n'est pas le seul. Il faut aussi revoir les règles de gestion. C'est un bureau qui a longtemps été dirigé par des hauts fonctionnaires à qui il était difficile de refuser des moyens en crédit et en personnel. En deux mots c'est un bureau qui vit au-dessus de ses moyens. Il faut aussi revoir le management ; les cadres n'ont pas été assez associés au fonctionnement de l'établissement.

– Et qu'attendez-vous du nouveau receveur ?

– Eh bien qu'il s'investisse dans les trois domaines que je viens d'évoquer, avec l'appui de la Direction : rétablir une autorité hiérarchique tout en développant les relations humaines avec les organisations syndicales et le personnel ; remettre de l'ordre dans la gestion en faisant des économies substantielles sur le plan des effectifs et du budget ; instituer un management participatif en impliquant les cadres à tous les niveaux.

Il avait mis les cartes sur table et me regarda avec un air interrogateur en regrettant peut-être d'avoir trop noirci le tableau ou tout du moins avoir trop amplifié les problèmes à résoudre.

J'en connais qui se seraient levés pour s'enfuir loin de cette galère, mais mon tempérament optimiste me poussa à penser que j'arriverais bien à diriger cette foutue Maison.

En fin de discussion, quand je lui ai donné un accord de principe, j'ai senti que Hély était soulagé. Je suis à peu près certain que Meynier, le vieux renard, lui avait donné pour mission de me convaincre.

J'avais besoin toutefois d'être éclairé sur un dernier point,

– Monsieur Hély, vous m'avez parlé tout à l'heure d'un candidat présenté par le directeur général. Quelle chance ai-je de l'emporter devant un postulant parachuté de là-haut ?

– Vous connaissez Guy Meynier. Il ne se laissera jamais imposer pour la poste principale, un Directeur dont il ne veut pas. S'il vous promet la place, vous l'aurez.

Je lui ai répondu alors en riant,

– Et comme ça, le directeur général et son équipe vont me regarder de travers.

– Non ne craignez rien, faites confiance à Meynier. Il va les persuader que vous êtes le meilleur candidat.

A partir de cet instant, les choses se sont accélérées.

Les Directeurs se sont mis d'accord pour que ma mutation intervienne le premier juillet. Pendant le mois de juin, à moi de m'organiser pour passer le relais à Paris chèque tout en faisant mon entrée progressivement dans la poste du Louvre.

La première personne à rencontrer ici était Bernard Tchinchang, car c'est lui qui a assuré l'intérim pendant six mois entre le receveur précédent, Navarre, et moi. Tchinchang devait préparer en même temps la mise en place d'une nouvelle Direction opérationnelle, celle de Paris Centre.

Voilà encore une évolution postale importante. Faire éclater la Direction de Paris de Rémi Hély, devenue gigantesque, en cinq directions indépendantes. Les promoteurs de la réforme ne se sont pas foulés pour le découpage et les appellations : Paris Nord, Paris Est, Paris Sud, Paris Ouest, et Paris Centre.

Tchinchang ! Avec un nom pareil je m'attendais à rencontrer un type jaunâtre aux yeux bridés.

Pas du tout ; je découvris un blond grisonnant aux yeux bleus qui m'affirma qu'il était lorrain de souche. Pourquoi pas ?

Il me regardait avec compassion comme si j'étais tombé dans la fosse aux lions.

– Mon pauvre ami, que viens-tu faire dans cette galère ? En six mois j'ai cru y laisser ma santé. Avant j'étais en Guadeloupe puis directeur de la Drôme à Valence. J'étais peinard, je n'étais pas habitué à me bagarrer avec une bande d'énergumènes comme à la RP.

– Tu veux parler des syndicats je suppose ?

– Oui bien sûr, mais aussi d'une grande partie des agents du bureau qui ne sont pas faciles à diriger.

Il avait vraiment l'air catastrophé, comme s'il me faisait un cadeau empoisonné. C'est peut-être ce que voulait dire Meynier quand il disait : « ne voyez pas ma proposition comme un cadeau ».

Pour m'encourager moi-même, j'essayai de trouver des points positifs,

– Je ne serai pas isolé dans ce que tu appelles une galère. Il y a bien des cadres dans ce bureau ?

– Oui, c'est vrai, tu as les cadres supérieurs sur qui tu peux

compter, mais en ce qui concerne l'encadrement dans les services, tu jugeras par toi-même ; en tout cas ne te fais pas trop d'illusions. Le mieux, c'est que tu reviennes dans les prochains jours ; nous ferons une réunion avec les cadres « sup ».

C'est ainsi que je retrouvais quelques jours plus tard, autour de Tchinchang, mes quatre cadres supérieurs. Globalement ils me firent bonne impression.

Le chef de la distribution, Paul Demange, un grand bonhomme au visage buriné, à deux ans de la retraite. Ce doit être un bon bougre, un vieux postier qui connaît certainement son métier.

La responsable des guichets et de la caisse, Colette Lecoq représente ce qu'on appelle une jeune cadre dynamique ; une bretonne que je devine bien entendu têtue, mais aussi, intelligente, travailleuse, et courageuse pour arriver à ses fins.

Le cadre chargé des affaires générales et de la gestion, André Collet, vient de la Direction, placé dans une position de chargé de mission. C'est un garçon sympathique à l'esprit vif. On doit pouvoir s'appuyer sur lui, mais il est là à titre transitoire et peut donc partir d'un jour à l'autre.

Le quatrième de mes adjoints est un chef de division faisant fonction de cadre « sup ». Il est responsable du service intérieur et de la sécurité, et s'appelle César Bonot. C'est un grand gaillard, réservé, qui regarde et écoute. Sorti du rang à l'ancienneté, il fait partie de ces vieux serviteurs reconnaissants et dévoués qui feront tout pour vous faciliter la vie.

Je suis encore absorbé dans mes pensées concernant les événements qui ont précédé mon arrivée, dans ce confortable fauteuil directorial, quand Sylvie frappe et entre dans le bureau.

– Monsieur, Madame Lecoq souhaiterait vous voir.

Celle-ci sans attendre lui a emboîté le pas et a déjà un pied dans la place, en m'indiquant le motif de sa visite,

– Je voulais vous prévenir que nous avons une réunion avec les syndicats cet après-midi au sujet du transfert des bureaux des conseillers financiers au premier étage du service des guichets. Je

vous en ai parlé l'autre jour. Je sais que vous n'êtes pas encore nommé officiellement, cependant voulez-vous assister à titre de premier contact et pour mieux connaître le dossier pour la suite ?  
– Bien sûr, je viendrai en observateur, mais remettez-moi en tête le dossier de cette affaire avant la réunion.

Pour discuter du déménagement de quatre conseillers dans le bâtiment, ils sont au moins dix représentants syndicaux. Ça promet ; qu'est-ce que ce sera quand il faudra parler du travail des 800 facteurs ?

Je me présente ; j'essaie de paraître décontracté tout en ayant l'air attentionné. Je demande qu'on fasse un tour de table pour me familiariser avec ceux qui vont devenir mes interlocuteurs.

La CGT est représentée par Delfarge, carré des épaules, beau parleur, sans complexe. La timidité et la réserve, il n'a jamais dû connaître.

Il est accompagné de deux ou trois lieutenants qui pour le moment se limitent à rester dans l'ombre du leader.

Ils doivent certainement savoir que j'ai des affinités avec leur syndicat. Le téléphone arabe et le téléphone tout court, ont forcément fonctionné entre Paris chèques et Paris RP. Il ne faudra donc pas m'étonner, ils vont me tester.

SUD est un syndicat relativement récent émanant de la CFDT. D'une façon générale, ce sont des contestataires, des virulents. J'ai intérêt à me méfier. Leur représentant est un barbu hirsute, débraillé, Coladon, facteur sur le deuxième arrondissement. Que vient-il faire dans cette histoire de guichetiers ? Il arrive certainement avec l'agressivité et le poids des mots. Les trois guichetiers qui l'accompagnent apportent leur connaissance du problème et sont donc un peu ses conseillers techniques.

FO est représentée par Mouchetard, baptisé La Mouche par les guichetiers. Visage fin encadré par un étroit collier de barbe grisonnant, avec un faux air candide ; tenue impeccable, abord très avenant, courtois et souriant. Mais attention, je flaire le renard, ce genre de vicieux qui fait tout pour vous mettre en difficulté et souligner vos propres contradictions en considérant que c'est de la mauvaise foi de votre part.

La CFDT est paisible dans son coin, un préposé timide, aimable, et sûrement pas vicieux comme Mouchetard. En somme un garçon honnête, plein de bonne volonté, un interlocuteur sympathique, mais probablement sans grand poids dans la balance syndicale du bureau. La CFTC est inexistante autour de la table. Je savais déjà que sa représentation était epsilonesque dans la Maison et que mes rapports avec elle resteraient au niveau des relations de simple courtoisie.

Madame Lecoz préside la séance puisque je ne suis pas encore officiellement le patron.

Elle s'est entourée de Madame Darget, cadre pilier du service des guichets, et de César Bonot, responsable des locaux.

Les conseillers financiers, pourtant les premiers intéressés, forment un groupe neutre entre les syndicalistes et nous. Ils sont venus écouter ce qu'il allait advenir de leur localisation dans le bureau, mais on peut penser qu'ils ont largement développé leurs souhaits auprès des ténors syndicaux.

Toute cette petite troupe a dû définir sa tactique avant d'entrer dans la salle.

Delfarge prend la parole spontanément, avec assurance. On lui a sûrement laissé le soin de présenter le problème.

– Nous sommes satisfaits de constater que le nouveau receveur est présent à cette réunion. Il va pouvoir examiner le type de problèmes qui se posent aux agents de la poste principale. Et nous comptons sur vous, Monsieur le receveur, pour régler cette affaire dans l'intérêt de nos collègues.

Et il désigne du regard les quatre conseillers financiers, très attentifs. Madame Lecoz me semble un peu crispée. Je pense qu'elle n'a pas apprécié le petit coup de patte lui faisant remarquer qu'elle n'est pas la patronne, et qu'en dernier ressort, ce n'est pas elle qui prendra la décision.

Ils ne sont pas fous les lascars. Ils doivent se dire, « la petite Lecoz est une inflexible, elle ne reviendra pas sur sa décision et elle va essayer de faire avaliser son projet par son nouveau patron. Si on s'adresse directement à lui, il va être gêné pour refuser dès son arrivée, une revendication qui somme toute n'est pas primordiale pour la bonne marche du bureau. »



Delfarge poursuit sur sa lancée,

– Madame Lecoz a décidé de faire déménager les conseillers financiers au premier étage des guichets. Nous avons très bien compris qu'elle voulait récupérer des surfaces au rez-de-chaussée, mais les intéressés ne sont pas d'accord ; leurs conditions de travail vont se dégrader car ils auront moins de place et ne seront pas bien situés pour travailler en direct avec les guichetiers de la salle du bas. Par ailleurs sur le plan du service ils estiment que ce déménagement va obliger leurs clients à monter l'escalier de la salle des guichets, ce qui va gêner notamment les personnes âgées.

Il faut que je me sorte du traquenard. Ne pas avoir l'air d'être sourd aux arguments des syndicats et débiter ma nouvelle fonction par un clash avec leurs représentants. Mais aussi ne pas désavouer Colette Lecoz devant le personnel en laissant entendre que le projet sera remis dans le tiroir.

Il s'agit de louvoyer sans mettre le pied à côté de la barque,

– Vous comprendrez Messieurs que je ne connais pas suffisamment le dossier pour prendre une décision aujourd'hui, décision que je ne suis d'ailleurs pas habilité à prendre puisque je n'ai pas encore pris mes fonctions officiellement.

Je ferai toutefois deux remarques au sujet de cette affaire :

Tout d'abord je ne viens pas ici pour imposer mes idées et annuler systématiquement tous les projets qui n'ont pas été initialisés par moi. Il y aura donc une certaine continuité pour tout ce qui est déjà engagé.

Cependant rien ne se fera sans avoir recueilli l'avis des agents concernés et sans avoir examiné l'intérêt de l'opération pour le bureau et globalement pour la Poste.

Ensuite, puisque vous me demandez mon avis sur ce dossier particulier des conseillers financiers, je vous dirai qu'a priori, leur installation au premier étage des guichets me semble une bonne chose. Leur situation en haut du grand escalier d'honneur en marbre, au milieu de la salle du public, me paraît préférable pour la mise en valeur commerciale plutôt que leur installation actuelle au fond d'un couloir peu accueillant et d'accès difficile, à côté des toilettes.

J'estime m'en être sorti assez honorablement.

Colette Lecoz peut espérer voir son projet aboutir. Les syndicats ont pu constater que j'avais le souci d'écouter le personnel ; et les conseillers financiers ont compris j'espère, que je voulais les mettre en valeur en les plaçant dans un lieu privilégié du bureau. En lisant à travers les lignes, moi j'ai deviné les raisons du manque d'enthousiasme des conseillers financiers : le frein au changement, réflexe naturel de tout agent, quel que soit son grade et sa fonction ; le souhait de garder leur petite vie tranquille dans leur coin, loin des regards indiscrets ; et la crainte aussi de voir un jour remettre en cause leur régime de travail. Ils bénéficient en effet de ce régime de brigade tant apprécié des postiers, avec vacations alternées matin et après-midi.

Il faut préciser que leur implantation actuelle justifie ce régime, car disposant de deux bureaux pour quatre, ils sont obligés d'être présents deux le matin et deux l'après-midi. Dans la nouvelle organisation, ils auraient quatre cabines d'accueil, ce qui pourrait nous inciter à en faire travailler certains en mixte. Je sens qu'il va falloir être particulièrement persuasif et leur faire miroiter le privilège de se tenir en haut de l'escalier d'honneur.

Ils ne me loupent pas les camarades syndiqués. Dès le lendemain de notre réunion, le tract «lutte ouvrière» reprend un seul aspect de mes propos.

«Lutte ouvrière», c'est la feuille de chou mensuelle du parti du même nom qui paraît dans tous les services postaux. Le recto est un éditorial politique commun à tous les services. Le verso est laissé à l'initiative de chaque bureau ou établissement qui signale ou critique les événements survenus localement. En général ce sont des «brèves» qui ne manquent pas d'esprit et de mordant.

La mienne est simple, humoristique et cinglante,

«Le receveur nouveau est arrivé. Il a eu le coup de foudre pour le magnifique escalier de la salle des guichets. Sûrement qu'à force de monter les échelons, il ne voit plus que les escaliers.»

Ironie du sort, le même jour un collègue m'envoie la feuille «lutte ouvrière» de Paris chèque qui salue mon départ par cette brève non moins sarcastique,

« La Direction générale vante la promotion interne à la Poste en affirmant que chaque postier doit bénéficier d'au moins une promotion dans sa carrière. Eh bien nous en avons trouvé un à Paris chèques 6 : le chef de centre promu à la recette principale du Louvre. La Poste sait parfois remercier ses bons serviteurs. »  
Deux fois la vedette de « lutte ouvrière » le même jour, quel honneur !

Pendant toute cette deuxième quinzaine de juin, je me partage entre Paris chèques et Paris Louvre.

Quand je viens ici au bureau de poste, je prends le train de 5 heures 20, celui des travailleurs en usine et des femmes de ménage. La distribution est une activité matinale ; les préposés doivent être en place derrière les casiers à 6 H 15.

J'ai gardé mon petit appartement de fonction rue de Moussy dans le Marais. Je l'avais obtenu quand j'étais chef de centre aux chèques. A pied, ce n'est pas loin du Louvre ; on traverse le Forum des Halles et le quartier Beaubourg. Même le matin à la fraîche ce n'est pas désagréable. Je pourrai y dormir une fois le mercredi ou le jeudi pour couper la semaine et éviter les trains du petit matin. Pour le moment je veux m'astreindre à être présent dès 6 heures le matin. La distribution avec son millier d'agents dont 800 facteurs est le secteur le plus important du bureau. Il me paraît anormal d'arriver après 8 heures lorsque la plupart des gars sont déjà sortis avec la sacoche sur le dos.

C'est encore plus justifié ce premier juillet où je prends officiellement mes fonctions.

A 6 heures pile, je franchis le porche au milieu des grappes de préposés, la sacoche flasque en bandoulière, silencieux, encore ensommeillés.

Certains ont quitté leur banlieue depuis 5 heures, ont somnolé dans un train ou un métro et arrivent en traînant les pieds. Les plus alertes me semblent être les jeunes femmes qui ont déjà pris le rythme, ayant probablement exercé une activité avant de venir : lever un enfant, courir jusqu'à une crèche ou chez une nourrice, peut-être préparer la cuisine pour le soir.

Il n'y a pas 10 minutes que je suis dans mon bureau, déjà plongé

dans un dossier de réorganisation laissé par Tchinchang, quand Acolla, l'un des chefs de division de la distribution fait irruption, l'air embarrassé.

– Comme vous êtes le patron maintenant, je viens vous prévenir que les préposés font une assemblée générale avec prise de parole.

– Comment ce type de réjouissances se déroule-t-il d'habitude ?

– Les syndicats appellent les agents à se regrouper sous la pendule. De notre côté nous leur rappelons que ces assemblées spontanées ne sont pas autorisées et nous leur demandons au moins de ne pas retenir les gens plus de 20 minutes.

– Quel est le motif de cette agitation ? je lui demande.

– Ils veulent qu'on leur accorde le pont le samedi qui suit le vendredi 14 juillet.

– Bien, je vous suis Monsieur Acolla.

Et je me dirige vers la porte. Lui, n'a pas encore bougé ;

– Attendez, je suis venu vous informer parce que vous êtes le patron, mais ce n'est pas la peine que vous veniez affronter la foule. Nous vous ferons un compte rendu. C'est ce qu'on faisait avec vos prédécesseurs.

– Non, non Monsieur Acolla, il faut toujours aller au devant de l'événement. Inutile de les laisser venir envahir mon bureau. Je suppose que c'est la suite habituelle de la procédure.

J'ai le souvenir des délégations de masse à Paris chèques, quand les employées s'amassaient dans le couloir de mon bureau, espérant exercer une sorte de pression sur moi par le poids des participantes.

Nous descendons à l'étage de la distribution, et en passant devant le bureau de Demange, le responsable du service, j'entrouvre sa porte. Il est tranquillement installé dans son fauteuil, plongé dans *Le Parisien*. Pour lui, ce doit être un matin comme un autre. Ce n'est pas l'excitation de ses préposés qui va le faire sauter de son siège.

– Tu viens ? je lui lance familièrement.

Il me regarde surpris. Dans ses yeux de vieux postier attendant la retraite je lis : « il est fou le nouveau patron ; s'il veut aller à l'affrontement c'est son affaire ; ça lui passera avant que ça me reprenne. De toute façon il est le chef, et c'est lui qui va se les coltiner en première ligne. Moi je vais rester sur des positions de repli. »

C'est pas croyable tout ce qu'on peut lire dans un regard. Résigné, il me suit, et en effet je sens qu'il reste à un mètre derrière moi, en me considérant certainement comme un bouclier. Par contre, Acolla est près de moi. Il est manifestement l'homme de terrain habitué à côtoyer les masses travailleuses. Lorsque nous entrons sur l'espace « distribution », j'esquisse un mouvement de recul, dans ma tête seulement, et j'espère que personne ne peut s'en douter ; je pénètre avec un faux air naturel et un calme qui n'est qu'apparent. C'est impressionnant ! La salle elle-même vous coupe le souffle. Un véritable hall de gare soutenu par deux rangées d'immenses colonnes et d'armatures métalliques. Je n'ai pas le temps de m'attarder sur la beauté de la construction et l'élégance des volutes de fonte. Je sais que l'ensemble est sorti tout droit des ateliers Eiffel et mérite une visite touristique, mais pour le moment il n'est pas question d'étudier les charpentes, l'événement se passe à ras du sol. Sous la fameuse pendule, là où nous arrivons à l'entrée des locaux, les délégués syndicaux discutent. Deux d'entre eux tiennent un porte-voix à la main. Je plaque mentalement des étiquettes sur ceux que je reconnais : Delfarge – CGT – guichets ; Coladon – SUD – distribution ; Mouchetard – FO – guichets. Je prends le temps de lever la tête vers la pendule, point de ralliement. En fait il y en a deux, enchâssées dos à dos dans un énorme support en chêne ciré, en forme de proue de bateau qui avance vers la salle. J'ai juste le temps de lire sur l'un des cadrans « Lepaute - 1885 ». Elle est d'époque et magnifique. Si elle est toujours en place depuis l'origine de la RP, c'est probablement grâce à son encombrement et à son poids, car le dessinateur Bourdon m'a expliqué que tout ce qui avait une valeur artistique, historique ou marchande avait été « pillé » par le musée de la Poste ou certains de mes prédécesseurs. Sur le terrain, au-delà des leaders syndicaux, à 5 ou 6 mètres, un premier rideau est formé de facteurs installés assis sur des chariots bas. Ils parlent, ils rient, ils cassent la croûte. Certains sont venus avec leur

canette de bière comme s'ils allaient au stade assister à un match. Derrière eux, la troupe est debout, plus compacte, apparemment plus calme aussi.

Combien sont-ils ? 200, 250 ? Sur un millier d'agents c'est peu ; mais de les avoir là, en face de moi, me fixant comme s'ils examinaient la combativité d'un taureau qui vient d'entrer dans l'arène, ça vous fiche un coup au plexus.

Les cadres se sont regroupés sur un côté pour montrer qu'ils ne font pas partie de la meute revendicative, tout en restant suffisamment loin de moi pour ne pas être accusés de collusion avec la Direction. Le grand Delfarge s'avance, le porte-voix à la bouche, sûr de lui, la mine légèrement goguenarde,

– Camarades ! Nous sommes réunis ce matin pour dire à la Direction, haut et fort, que nous voulons obtenir le pont du 14 juillet. L'Administration nous pressure suffisamment pour nous accorder cette demande de tous les collègues, qui d'ailleurs ne lui coûte rien car c'est vous qui distribuerez le papier le lundi. Puisque nous avons la chance d'avoir le nouveau Directeur parmi nous ce matin, posons-lui la question directement.

Et il me tend son engin sans autre préambule, très fier de me mettre au pied du mur, et probablement en souhaitant que je me ridiculise et que je me fasse chahuter par l'Assemblée des préposés. Je saisis le porte-voix, je respire, j'ai le temps d'entendre un syndiqué me dire : « plus près de la bouche, le micro », je fixe la grappe des agents installés sur les chariots, juste en face de moi, et je me lance, – Mesdames, Messieurs, bonjour. Pour la première fois que nous nous rencontrons, j'aurais préféré que ce soit dans d'autres circonstances, mais après tout, cela me permet de voir en même temps un grand nombre d'entre vous.

Sourires au premier rang.

J'improvise alors un couplet sur la nécessité de laisser la Direction générale prendre l'initiative en matière de fermeture des bureaux pour ne pas laisser chaque établissement fixer ses propres règles et tomber rapidement dans une anarchie que ne comprendrait pas la clientèle. Je termine en confirmant le rôle des syndicats dans ce type de discussion, ce qui est un peu démago mais de bon ton.

– Bien entendu, dès que j’aurai des réponses de la Direction, je recevrai vos représentants pour les informer des décisions prises.

Je les connais les réponses. Tchinchang m’a mis au parfum la veille,

– Mon pauvre ami, m’a-t-il dit, tu n’as pas de veine pour ton arrivée.

Tes gars de la « distri » vont faire le cirque pour obtenir le pont du 14 juillet ; or il ne faut pas compter sur un cadeau de la hiérarchie.

Tu parles ! au Siège c’est facile de pondre une circulaire en déclarant : « Samedi 15 juillet, travail normal des samedis ». Ce ne sont pas eux qui se retrouvent devant un millier d’excités à qui il faut expliquer que c’est pour le bien du service public.

Je laisse passer 48 heures pour bien montrer qu’on a pris suffisamment de temps pour examiner le problème, le discuter et prendre la meilleure décision dans l’intérêt de tous.

On ne peut pas dire que mon annonce du rejet de leur revendication calme les esprits.

Morand et Coladon, représentant respectivement la CGT et SUD, ont préparé un duo parfait,

– Nous allons rendre compte aux camarades.

– Nous ferons donc une assemblée générale demain matin.

– Ce sont les collègues qui décideront de la suite des actions à mener.

– C’est l’Administration avec son intransigeance qui pousse les postiers à engager des actions dures.

Je ne tiens pas à m’étendre sur cette affaire de 14 juillet, et à alimenter la polémique.

Inutile de sortir les bannières et les lampions. Les Delfarge et compagnie, en face de moi, sont prêts à les allumer à la première occasion, les pétards et le feu d’artifice.

Je prends le temps de laisser une ouverture sur un espoir,

– Si les directives confirment qu’il n’y a pas le pont du 14 juillet, nous regarderons avec Monsieur Demange comment nous pouvons alléger les services pour qu’un maximum d’agents puissent prendre un jour de repos ou de congé le 15.

J’en ai touché deux mots à Demange et à ses deux adjoints, Acolla et Brichoux avant la réunion.

Ils n’étaient pas très chauds en raison de la création d’un précédent.

C’est bien une réaction de vieux administratifs de la Maison. Ne

rien bouger de peur d'être entraîné trop loin. Ne pas prendre une décision qui pourrait être interprétée par les syndicats et le personnel, comme un engagement permanent. Ne pas se trouver plus tard dans des situations difficiles.

Ils n'ont pas entièrement tort. Historiquement, les syndicats ont toujours su brandir l'étendard glorieux des «avantages acquis».

J'ai tout de même voulu les sensibiliser à de nouvelles méthodes de management,

– Si la Poste veut devenir une entreprise dynamique, il faut cesser de rester frileux, de stagner dans l'immobilisme de peur de se faire un peu égratigner. Il faut traiter les problèmes quand ils se présentent et les résoudre au mieux des intérêts du moment, sans se demander ce qu'on fera dans un an ou plus dans un contexte similaire. En parallèle, il faut savoir aussi expliquer aux agents que notre Maison n'est pas figée, qu'elle évolue, que ce qui est possible aujourd'hui ne l'est pas forcément demain et réciproquement.

Quand nous nous retrouvons dans mon bureau avec les syndicats, une heure plus tard, mes trois collaborateurs ne sont donc pas pris au dépourvu, et ne bronchent pas lorsque je parle d'aménagement du service le samedi 15, à la distribution de Paris RP.

Les partenaires de l'autre côté de la table font la moue ; ce n'est pas ce qu'ils souhaitaient, mais ils ne peuvent pas non plus m'agresser violemment alors que je cherche des solutions.

Moi, je profite du moment de silence qui s'est installé, pour ouvrir le débat sur un sujet que ces messieurs des syndicats ont évoqué tout à l'heure, les Assemblées générales. Ce problème me titille depuis mon arrivée matinale sous la pendule.

Avec un air faussement candide, je demande,

– Lorsque vous avez parlé d'une Assemblée générale demain matin, c'était une demande d'autorisation, une menace, ou vous nous mettiez simplement devant le fait accompli ?

Coladon cache un sourire sarcastique dans sa barbe hirsute de clochard peu ragoûtant. Une réponse sort de cette broussaille poilue, – Voyez-le comme une information pour que vous ne soyez pas trop surpris en arrivant demain matin.

J'ai failli dire «trop aimable», mais je me retiens.



Les autres sourient béatement, croyant peut-être m'avoir rivé mon clou. Moi aussi je souris pour ne pas être taxé de susceptibilité ou d'agressivité,

– Eh bien pour éviter les surprises de part et d'autre, il faudra qu'on se réunisse quand nous aurons moins de préoccupations pour codifier un peu nos rapports et vos actions. Dans un premier temps, il y a deux choses qui m'ont étonné dans vos façons de faire : les réunions spontanées qui bloquent le service pendant une demi-heure ; et l'affichage sauvage dans les escaliers et les ascenseurs, en dehors des panneaux syndicaux. Cela fait un peu désordre et négligé.

– A Paris RP, nous avons toujours pratiqué comme ça, me jette à la figure Morand, qui contrairement à Coladon n'a pas le visage rubicond et rieur, mais plutôt constipé.

Je vais avoir du mal à le dérider celui-là avec sa mine de papier mâché. A croire qu'il a bouloté une liasse de lettres au lieu de la distribuer. Il parle peu, mais quand il ouvre la bouche, c'est de la bave amère et du fiel qui en sortent.

Je ne vais pas me laisser piétiner par ce pisse-vinaigre. Une mise au point s'impose.

– Je sais que pendant des années, Paris RP a été considéré comme un bureau à part, un bureau privilégié, aussi bien pour les receveurs que pour le personnel et les syndicats. Maintenant il va falloir comprendre que c'est un bureau comme un autre ; plus grand bien sûr ; mais avec les mêmes règles de gestion et les mêmes contraintes.

Je me doutais bien qu'une réplique de poids allait arriver sur la table. C'est Coladon qui la lâche ou plutôt qui la siffle, car son incisive absente dans sa mâchoire supérieure se traduit par un chuintement aigu dès qu'il veut assener une sentence en forçant sa voix.

– Nous ne laissons pas pers-sonne supprimer nos-s-avantages-s-acquis.

L'argument est lâché et c'est le moment de leur montrer que je suis prêt à jouer les hommes de dialogue, sans pour autant me laisser impressionner par leurs menaces.

– Tout peut se discuter. Vous pourrez me rencontrer autant que vous le souhaitez. Ma porte vous est ouverte. Cependant il y a des pra-

tiques que vous devrez abandonner ; par exemple l'affichage sauvage. On ne peut pas continuer à vivre avec des tracts collés sur les murs et les ascenseurs. Surtout qu'ils se superposent n'importe comment car vous n'enlevez jamais ceux qui sont périmés. Nous reverrons au besoin l'implantation et l'état des panneaux syndicaux dans le bureau si vous le jugez utile. En ce qui concerne ce que vous appelez des Assemblées générales, vous ne pouvez pas paralyser les services à chaque instant, dès que vous avez un message à faire passer à vos collègues. Vous disposez des tracts et de l'affichage que vous utilisez largement et qui sont d'excellents moyens de communication. Nous définirons donc ensemble dans quelles circonstances il peut y avoir Assemblée de personnel.

Ils me regardent avec une apparente docilité, mais je lis derrière des sourires acides, des mines sournoises, des hochements de tête réprobateurs, toute la violence et la combativité du monde syndical. Ils n'avaient pas prévu mon attaque directe sur ce terrain et n'avaient donc pas préparé une argumentation sur le sujet. La réunion se termine au milieu de protestations mal formulées et de mouvements d'humeur divers.

Je n'ai pas à me demander longtemps comment va arriver leur contre-attaque. Le lendemain à 6 heures du matin, sous le porche de la rue Etienne Marcel, les leaders, Coladon, Morand, Delfarge, distribuent aux facteurs encore endormis, le tract des nouvelles du jour : « Le nouveau receveur veut imposer son autorité ».

Ils ont voulu frapper fort par un tir de barrage dissuasif destiné à m'intimider, mais aussi lancer un ballon d'essai pour tester ma combativité et ma détermination à remettre en cause certains privilèges traditionnels.

Je sais maintenant qu'il ne faut pas m'attendre à de la demi-mesure. Ce sont les champions du tract offensif et percutant.

Les termes n'ont sûrement pas été choisis au hasard : « Méthodes dictatoriales du nouveau receveur – Il se prend pour le président d'une République bananière – S'il croit que nous allons l'écouter au garde-à-vous, il se trompe – Il va falloir lui montrer ce qu'est la RP – Il n'est plus aux chèques postaux. »

Et pour renforcer le message de leur papier, ma tête caricaturée (Annexe 4) a été placardée dans les ascenseurs et au niveau de chaque palier, pour bien montrer qu'ils font fi de mes remarques sur l'affichage.

Le coup de crayon n'est pas mauvais ; les lunettes en équilibre sur un nez plus busqué qu'au naturel, le menton carrément en galoche, le toupet de cheveux vaporeux sur le côté du crâne. Les règles de la caricature sont bien observées ; tête énorme sur un petit corps dans un costume étriqué assorti d'une cravate et d'une pochette. Puis ils m'ont équipé d'un mégaphone d'où sort un ordre péremptoire sous forme de bulle: « Faites ce que je dis ».

César Bonot arrive dare-dare dans mon bureau. Il est un peu penaud, et lui qui a tendance à courber l'échine, il se plie encore davantage, comme si j'allais le tenir responsable de tout ce qui a été collé sur les murs de la Maison sous prétexte qu'il est chef du service intérieur.

Il essaie de se dédouaner immédiatement,

– Vous avez vu Monsieur le tract distribué ce matin ? Ils exagèrent de vous attaquer de la sorte dès votre arrivée, mais ici ils ont toujours pratiqué cette méthode. J'ai fait retirer tout ce qui était collé sur les murs. Voulez-vous qu'on fasse autre chose ?

– Non non, merci Monsieur Bonot. Je ne vais pas commencer à me préoccuper uniquement des syndicats dès mon arrivée. Demain nous ferons une première réunion de cadres dans mon bureau. Nous verrons à cette occasion s'il est opportun d'aborder ce problème des syndicats.

– Qui souhaitez-vous pour cette première réunion ?

– Tous les cadres « sup » ou assimilés. Tous les responsables de service, les deux chefs de division de la distribution et celui de la caisse. Je vais voir avec le secrétariat pour convoquer tout ce monde. Sauf erreur ça fait sept participants.

A 9 heures, ils sont tous dans le secrétariat, un bloc de papier à la main, comme de bons élèves qui vont rencontrer leur nouveau professeur pour la première fois.

Nous avons déjà eu une réunion avec les quatre cadres « sup ». C'était

avec Tchinchang pour la présentation de l'équipe, sorte de rencontre de courtoisie. Aujourd'hui, il y a les chefs de division en plus. Je pense que je vais vraiment commencer à apprendre ce matin avec qui je suis appelé à travailler.

Sans directives particulières, chacun a trouvé sa place. Moi en bout de table, présidant la séance, de chaque côté les deux chefs de service, Madame Lecoz à ma droite, Demange à ma gauche, puis Collet et Bonot, les responsables des services généraux, enfin les chefs de division à l'autre bout de la table.

Je leur ai préparé un couplet sur ma carrière, les raisons de mon arrivée à la RP, la mission que Guy Meynier m'a confiée, confirmée par Hély et Tchinchang, et qu'on peut résumer en trois orientations : management participatif – réorganisation des services – gestion rigoureuse.

J'insiste principalement sur la communication et les relations humaines à tous les niveaux : cadres, personnel, syndicats.

Je devine des questions sous-crâniennes quand je parle de réunions d'inspecteurs, de cadres de maîtrise, de ma participation à des groupes de travail et à pratiquement toutes les interventions et audiences syndicales.

Lecoz et Demange essaient de me freiner : « vous savez, les réunions d'inspecteurs... Ils sont une trentaine, et les cadres de maîtrise une bonne cinquantaine. Les syndicats ? ils sont sur le terrain tous les quatre matins, ils vont manger tout votre temps. »

J'attendais un peu tous ces arguments. Il en faut plus pour me décourager.

– Ne vous inquiétez pas, si les cadres sont trop nombreux nous pourrons scinder les réunions. Par exemple une pour les guichets, une autre pour la « distri ». Mais de toute façon je veux au moins une réunion de tous les inspecteurs pour mon arrivée. Quant aux syndicats, laissez-les grignoter mon temps. Vous pourrez travailler tranquillement pendant que je m'occuperai d'eux. Votre rôle est d'abord d'assurer l'exploitation ; vous la connaissez mieux que moi. Je pourrai donc me consacrer plus que vous à la communication et aux relations sociales.

Apparemment ce n'était pas le genre de la Maison. Le receveur

principal était cloîtré dans son bureau-bunker et convoquait de temps en temps un ou plusieurs cadres supérieurs pour régler certains dossiers. Quelquefois il recevait en audience officielle les principaux responsables syndicaux, et tout le reste se réglait par l'intermédiaire du secrétariat.

Signe révélateur du système, la porte d'entrée du bureau du receveur restait anonyme. Aucune plaque, aucune indication, comme si le grand patron voulait passer incognito.

Madame Laborde a ouvert des yeux tout rond quand je lui ai demandé dès le deuxième jour de mon arrivée: « vous verrez le service intérieur pour qu'il me colle une plaque sur cette porte avec Jean Michel Bourquard. Directeur d'établissement ». Et j'avais ajouté pour que les choses soient bien claires,

– Ce n'est pas par fierté pour ma fonction, mais je n'aime pas avoir l'air de me cacher. Cet anonymat voulu par les anciens receveurs est d'ailleurs complètement ridicule puisque les syndicats savent très bien ou venir faire du pressing devant le paillason, s'ils en ont envie. Pour le moment, nous sommes en réunion de cadres « sup », et ceux-ci réceptionnent mes messages docilement.

J'en suis arrivé à l'étape où il faut les inciter à participer collectivement à la Direction de l'établissement.

– Quand nous sommes ici entre nous, en conseil de Direction, vous devez vous exprimer librement et dire tout ce que vous pensez, même si vous êtes en désaccord avec moi. De mon côté je tiendrai compte des avis des uns et des autres, jusqu'au moment où il faudra bien arbitrer en dernier lieu, et c'est mon rôle. Alors en sortant nous devons tous accepter qu'il s'agit de décisions collectives, même ceux qui n'étaient pas d'accord, et il ne devra pas rester ensuite de griefs entre nous.

C'est un principe qui en général plaît aux cadres, mais qui n'est pas facile à mettre en œuvre. Il y en a qui ne veulent pas ou ne peuvent pas s'exprimer ; d'autres qui s'acharnent à défendre leurs idées et ne comprennent pas qu'on ne les adopte pas.

Je pense que celle qui fonctionnera le plus difficilement sur cette base sera Colette Lecoz.

Elle a été cadre en Direction et a été habituée à diriger au nom d'un

patron de façon autoritaire et relativement indépendante.

En plus elle a assuré l'intérim pendant quelques semaines entre Tchinchang et moi, elle doit donc se dire qu'elle n'avait pas besoin de moi pour continuer à diriger le Louvre.

Je sens que je vais devoir lui laisser une certaine autonomie dans son service des guichets, ce qui va bien dans le sens de la déconcentration de la gestion. Surtout que professionnellement je peux certainement lui faire confiance. C'est déjà un point positif important. Son management sera peut-être un peu viril pour une jeune femme, mais je serai là pour arrondir les angles. Qu'elle fasse fonctionner parfaitement ses guichets et sa caisse, ce sera déjà très bien. Par contre, il n'est pas question qu'elle prenne des décisions de fond sur l'organisation des services et qu'elle se croit autorisée à monopoliser les relations avec les cadres et les syndicats.

Elle ne se rebiffe pas, mais de temps en temps elle esquisse un sourire forcé ou prend un air pincé où je crois lire : « parle toujours, je ferai ce que je veux. »

Demange, c'est la personnalité opposée. Prêt à me laisser venir traîner mes guêtres dans ses services. Peut-être même me laisser en avant pour s'abriter derrière moi à l'occasion.

À notre première rencontre il n'a pas hésité à m'annoncer triomphalement: « deux ans au jus. Je suis sur la dernière ligne droite. » Belle motivation pour le responsable d'un service de plus de 1 000 personnes !

Je sais donc que je pourrai circuler librement dans tous les immenses services de la distribution, là où selon des mauvaises langues, certains receveurs ne mettaient jamais les pieds.

Collet, c'est l'adjoint administratif fidèle, le type compétent en matière de budget, d'effectifs, de relations humaines.

Je pourrai m'appuyer sur lui sans réserve, et compter sur son efficacité. Dommage qu'il soit là en transit. Avec Tchinchang nous devons penser à son déroulement de carrière le moment venu.

Je peux aussi compter sur César Bonot. Serviteur dévoué, zélé même. C'est la mémoire historique de Paris RP. Il a fait pratiquement toute sa carrière ici, dans le sillage des grands receveurs. On ne peut avoir que de bonnes relations avec lui. Il ne doit pas

savoir dire non à un patron, et à son contact je dois certainement apprendre beaucoup sur tous les aspects cachés de cette grande baraque, sur les organisations plus ou moins tordues, sur les gens et leurs rapports entre eux, sur les problèmes que d'autres essaieront de me cacher.

Toutefois c'est un inquiet, il faudra le rassurer, lui montrer que je veux asseoir son autorité et que j'ai la volonté de lui donner les moyens en personnel et en matériel pour accomplir ses missions. Il faut lui laisser de l'autonomie, mais qu'il sente qu'il pourra venir s'abriter sous le parapluie du directeur d'établissement dès qu'un petit grain viendra contrarier son action.

Les deux chefs de division de la « distri » ne sont pas bavards. Ils ont été laminés par le système hiérarchique de Paris RP. Les deuxièmes rideaux ne devaient pas avoir leur mot à dire dans les discussions décisionnelles. J'essaie de les mettre à l'aise, mais ils sont en fin de carrière, et ce n'est pas leur culture. Je remarque toutefois que ce sont de bons techniciens de la distribution ; probablement des chefs ancienne école ; on ordonne plus qu'on ne communique.

Leur management ne doit pas se faire dans la souplesse, mais les agents doivent certainement avoir du respect pour ces anciens cadres du terrain qui connaissent le métier et qui se frottent chaque matin au personnel et aux syndicats.

Le chef de division de la caisse, Romario, me fait l'effet d'un cas particulier. Qu'il ne jouisse pas de la confiance de Colette Lecoz ce n'est pas un critère car il ne doit pas être facile de lui plaire. Moi je le sens effacé, peu motivé, et en première observation je n'arrive pas à évaluer sa compétence professionnelle.

C'est l'exemple type du vieux cadre monté sans efforts dans le sillage de patrons pas très regardant, en profitant discrètement des tableaux d'avancement à l'ancienneté, en courbant un peu l'échine, et en distribuant quelques sourires de complaisance à la hiérarchie. S'il fallait le classer et l'identifier, j'étiquetterais d'office « transparent ». C'est d'ailleurs ce que Lecoz a déjà dû faire. Elle doit le considérer comme quantité négligeable et je vois bien qu'elle s'appuie sur Madame Darget, inspectrice, valeur sûre du bureau. Il faut dire que celle-ci connaît tous les mécanismes du service et tous les

agents. Elle doit donc lui apporter une aide autrement précieuse que le père Romario.

Après un large tour d'horizon sur les réorganisations en cours, les problèmes à régler, les urgences, le budget et les effectifs, nous nous mettons d'accord pour systématiser deux conseils de Direction par mois, et ce qui semble les affoler davantage, une réunion plénière de tous les inspecteurs.

J'ai précisé,

– Il faut la faire rapidement, avant que je passe officiellement dans les services pour une visite générale.

Madame Lecoq sursaute,

– Parce que vous allez passer dans tous les services ?

– Bien sûr ; mais nous verrons cela plus tard.

Je ne sais pas ce qu'ils craignent de cette réunion ; que je me fasse agresser par les cadres ? ou que je traite directement avec eux en les dépouillant de leur rôle d'écran entre le terrain et moi ?

Il est vrai qu'en général, celui qui est en prise directe avec le patron, est jaloux de sa prérogative et aime bien rester le relais obligatoire pour répercuter les instructions directoriales derrière lui.

Pour éviter les discussions de fond sur le sujet, je ramène le problème à un niveau purement organisationnel en leur faisant remarquer,

– Le tout, c'est de trouver une salle suffisamment grande pour réunir tout le monde, si possible assis autour d'une table.

Bonot dont c'est le domaine, propose d'emblée,

– Oui Monsieur, nous pouvons tenir une cinquantaine dans la salle où se réunit le conseil d'administration de la cantine et le comité d'hygiène et de sécurité. Il faudra d'ailleurs que je vous reparle de ces deux instances dont vous êtes membre d'office.

Lecoq lui jette un regard réprobateur. Elle aurait certainement préféré que personne ne propose une solution de salle de réunion.

Le jour de cette grande réunion est arrivé. La population des inspecteurs me paraît très disparate. Ils arrivent par petits groupes ; formés comment ? par service ? par affinité ? par catégorie d'âge ? Je serre des mains comme un président dans un bain de foule. Des mains fermes et énergiques de jeunes cadres dynamiques, des



mains franches de collaborateurs dévoués, des mains potelées et moites de mollassons, des mains desséchées de vieux cadres sclérosés, des mains vives et nerveuses d’anxieux.

Tout ce monde doit se presser au coude à coude autour des deux longues rangées de tables.

Je préside à un bout, entouré de Colette Lecoq, de Paul Demange et des autres cadres « sup ».

Pendant que le brouhaha s’estompe, Demange me glisse à l’oreille, – Pour la plupart, et peut-être même tous, c’est probablement la première fois qu’ils sont réunis ensemble en face de leur receveur. Pas étonnant qu’ils soient un peu énervés.

Je replace mon couplet général pour me présenter et donner les grandes lignes de ma mission et de ma stratégie.

Puis je leur déverse le discours qui les concerne directement : ce que j’attends d’eux, la nature de nos rapports dans le fonctionnement du bureau, leur responsabilité, leur participation à l’organisation et à la vie des services, leur nécessaire implication dans la communication de terrain, la prise d’initiative. Tout un programme ! De quoi les asphyxier au départ.

J’insiste lourdement sur mon souhait de voir le dialogue s’instituer entre eux et moi, ma porte étant ouverte en permanence pour les écouter.

Je jette un coup d’œil du côté de la petite Lecoq ; elle ne fait aucun commentaire, mais elle doit se dire que je piétine ses plates-bandes. Ils sont attentifs, je crois deviner dans le regard de certains, que le discours est nouveau, que l’ère des anciens receveurs dinosaures est terminée. J’ai bien fait comprendre dans mon introduction que je n’étais pas un haut fonctionnaire parachuté par le ministère, que je sortais de la base, du bureau de poste, et que je ne venais pas pantoufler pour me constituer une rente de préretraite. Le règne des remises et primes mirobolantes est terminé.

Attentifs, ils le sont. Les faire parler c’est autre chose.

Sur une trentaine de cadres, deux seulement vont prendre la parole.

– Franchet des guichets, syndicat SUD me souffle Pasco,

– Et Bracoli de la distribution, amicale des inspecteurs, ajoute Demange.

Dois-je les considérer comme des porte-parole, officieux ou officiels ? En tout cas ce sont ceux qui ont l'habitude de s'exprimer en public. Ils ont préparé un petit baratin dans lequel ils apprécient le mode de management que je veux développer, confirment qu'ils souhaitent jouer le rôle de cadre qu'ils n'ont pas toujours pu exercer dans le passé, et terminent par quelques vœux à caractère plus ou moins revendicatif.

A la sortie, Lecoq veut marquer un point,

– Pas bavards vos cadres, n'est-ce pas ? à part les meneurs.  
– Justement Madame Lecoq, nous devons les former, les initier à la concertation et à la participation. Ils ont été étouffés par les structures, on les a laissés s'atrophier nos inspecteurs. Résultat, ce ne sont pas de vrais cadres capables de manager des services. Tout au plus de bons agents de maîtrise, quand ils connaissent le travail.

Demange sourit et me fait remarquer en prenant Bonot à témoin,  
– Tu sais, beaucoup d'inspecteurs ici n'avaient jamais rencontré un receveur de Paris RP avant toi.

Tiens, je n'avais pas remarqué qu'il me tutoyait, le chef de la « distri ». Peut-être en raison de son âge, proche de la retraite.

J'ai tellement entendu de Monsieur le directeur, Monsieur le receveur, et même Monsieur le receveur principal, depuis que je suis dans les murs, qu'un peu de familiarité ne fait pas de mal.

Je sais que ça n'a jamais été la coutume à Paris RP de tutoyer le receveur principal. Il va falloir y réfléchir.

C'est curieux comme le tutoiement entre le patron et ses collaborateurs pose un problème dans un établissement. On m'a souvent dit « le chef d'établissement est un homme seul », même quand il a l'impression d'être très entouré. Bien sûr il peut déléguer, mais dans un bureau comme Paris RP, il y a un tel poids derrière lui, en organisation et en personnel, que chaque décision peut entraîner des effets importants. Il doit donc décider seul pour en assumer les conséquences.

Je sais bien que certains arrivent à se défilier et à éviter de prendre des décisions, mais il y a toujours un moment où les réalités du terrain viennent se planter devant eux, et c'est alors la patauge, la fuite suicidaire ou le repli peureux derrière la Direction pour laisser les

ordres tomber du niveau au-dessus.

Je ne suis pas venu prendre en charge un bureau, et surtout celui-là, pour baisser les bras, démissionner devant les difficultés. Dans ce cas, il aurait mieux valu rester traîner sur les moquettes des bureaux du ministère.

L'image du patron isolé a donc un fond de vérité. Elle s'accompagne dans ma tête de deux sentiments contradictoires : sentiment de fierté d'être le responsable unique et reconnu d'une grande Maison, bénéficiaire sous une certaine forme de la gloire et des honneurs ; et à l'inverse sentiment de vulnérabilité en ayant conscience de pouvoir devenir la cible des critiques, des attaques, et de devoir se débattre seul, devant les problèmes qui se posent obligatoirement dans un pareil environnement.

Maintenant que j'ai une vue d'ensemble de l'encadrement, encore très superficielle je l'avoue, je vais devoir me frotter aux services.

Je pourrai d'ailleurs en profiter pour mieux connaître les inspecteurs eux-mêmes puisque chacun d'eux devra me présenter son secteur.

– Tu veux voir tout le monde ? me demande Demange en pensant probablement à son service hypertrophié qui représente près de 80 % des effectifs du bureau.

– Bien sûr, dans la mesure du possible. Je ne pourrai pas serrer la main de tout le monde, mais au moins aux cadres, agents de maîtrise et tous ceux avec qui je pourrai parler. Je vais me donner toute la semaine prochaine pour l'ensemble des services. Nous commencerons d'abord par la « distri ». Je pense que chez vous Madame Lecoq, je devrai passer dans les deux brigades si je veux voir tous les agents.

– Hé oui, nous fonctionnons encore avec un système de brigade, et vous ferez des jaloux si vous n'en voyez qu'une.

Lundi, 6 heures le matin, je suis dans le bureau de Demange. Je me demande s'il va m'accompagner spontanément ou s'il a prévu de me confier à un de ses chefs de division.

Oui, il plie son journal et se lève, tout en demandant à Acolla de venir avec nous.

Les derniers préposés arrivent encore dans le grand hall mythique

Cette immense plate-forme de la « distri »



en pressant le pas, pendant que les équipes s'installent derrière les casiers de tri.

Les agents de maîtrise répartissent les brassées de courrier devant les casiers en donnant de la voix pour réveiller tous ces travailleurs encore engourdis.

– Allez messieurs dames, au tri !

– Au travail ! Il y a du papier ce matin.

– Monsieur Pinchon, vos collègues sont déjà au casier. Il faudrait vous réveiller.

Ce n'est plus cette ambiance pesante de mon premier matin sous la pendule ; ambiance qui se dégageait de l'ensemble des préposés revendicatifs qui faisaient bloc dans une attente bruyante et fébrile. Aujourd'hui, c'est le lourd grondement des chantiers en activité qui nous enveloppe dès que nous avons pénétré sur cette immense plate-forme de la « distri ».

On entend encore peu de paroles et de rires dans le petit matin. La mise en route des hommes et des femmes est relativement silencieuse, mis à part les coups de gueule de l'encadrement.

Le souffle d'un millier de poitrines, et les efforts de 2 000 bras, suffisent à alimenter le ronflement de forge laborieuse où se mêlent le grincement des roues de chariots mal huilées, le frottement des sacs traînés sur le sol, les liasses de courrier qui tombent en cascade sur les tables métalliques.

Il n'est pas facile de circuler dans tout ce désordre apparent d'agents, de matériel, de sacs et de lettres.

En fait, rien n'est le résultat du hasard. Les cadres m'expliquent qu'il s'agit de gestes quotidiens identiques chaque matin aux mêmes heures. Tel sac qui semble oublié au pied d'un casier, sera ramassé dans sept minutes par un chauffeur qui viendra le chercher à cet emplacement sans hésiter. Telle liasse posée sur un coin de table, doit être placée solidement ficelée à cet endroit très précis à 6 heures 25.

Demange me présente. Les agents de maîtrise semblent surpris qu'un receveur vienne de si bon matin, traîner ses chaussures cirées dans toute cette poussière et ce papier, pour leur serrer la main.

Des préposés me lancent un bonjour familier pendant que j'échange quelques paroles avec certains de leurs collègues.

J'entends derrière moi, une question qui revient, posée à Demange ou à Acolla : « c'est le nouveau receveur ? »

A partir de 8 heures, les facteurs sortent progressivement des travées de casiers. Ils plient sous les musettes rebondies et les bottes de journaux. Beaucoup poussent ou tirent, un caddie bleu marine rempli jusqu'à la gueule. Gros balaise ou jeune femme fluette, chacun se débrouille avec son chargement.

Après deux heures d'activité maintenant, on discute, on rigole, on s'interpelle. Ca grignote un sandwich, un pain au chocolat ou un croissant, et à chacun son papier. Le classement des lettres, le coupage-piquage, pour parler postier [Tri des envois à distribuer par agglomérations, par quartiers, par rues ou par voies, le piquage précède le piquage qui consiste dans le classement des envois à distribuer, par numéros de maison ou par habitations, dans l'ordre de la distribution], le rangement des liasses dans la sacoche, c'est personnel. Seul l'intéressé peut s'y retrouver dans son barda qui représente son fond de commerce.

Un facteur qui me voit regarder une petite blondinette en train de se battre avec son caddie et deux énormes liasses de journaux, me lance en riant,

– C'est dur le métier ; elles ont voulu l'égalité des sexes, alors elles se coltinent les charges comme les bonshommes.

Spontanément, je l'aurais bien aidée à relever ses paquets, mais j'ai bien fait de m'abstenir. Je pense qu'une telle initiative n'aurait pas été comprise de l'encadrement et des agents eux-mêmes. Sans compter que ma petite factrice aurait pu être chambrée et vexée par les moqueries susceptibles de fuser dans les travées, du genre : « t'as tapé dans l'œil du nouveau patron », « emmène-le en tournée », ou encore « file-lui rencard tous les matins à 6 heures pour t'aider. »

Je connais déjà un peu le monde des facteurs. Pas à une pareille échelle, parce qu'ici c'est un ras de marée de préposés. Mais j'ai pu observer que si le facteur est en général sympathique et attachant, il peut-être direct, familier, moqueur, sans nuance.

Aux guichets, il s'agit d'une autre population. On devine un petit sentiment de supériorité chez ces agents qui occupent les fonctions

nobles de la Poste, le contact avec le public.

Pourtant il y en a deux ou trois qui n'ont pas lieu d'être fiers ; je ne les aurais certainement pas mis derrière un guichet si on m'avait demandé mon avis. Notamment une espèce de Papou aux cheveux gras et frisés qui s'évasent sur ses épaules comme un fétu de paille. Mal rasé, mal habillé, il ne fait pas honneur à la plus grande poste de France.

– Monsieur Andrillot, représentant SUD, me signale Colette Lecoz avec un sourire résigné. Inutile d'espérer l'écarter des guichets. Il fait partie de ces piliers syndicaux qui se sont incrustés à Paris RP et qui se sont fixés comme des berniques sur le rocher des guichets. Vous connaissez les berniques ?

– Oui chère Madame, je connais ces coquillages en forme de cône ; je ne suis pas comme vous un pur breton, mais je le suis quand même par ma mère.

En plus d'Andrillot, il y a aussi parmi ces berniques, Delfarge pour la CGT, Mouchetard pour FO, et quelques autres que je ne connais pas encore.

Il avait raison Tchinchang, c'est un des problèmes du bureau, un clou qui va être difficile à extraire.

Pas fous les militants ! Ils se sont cuisinés un gâteau sur mesure. A se demander s'ils n'ont pas créé eux-mêmes des postes de travail pour pouvoir assurer leurs tâches syndicales en toute tranquillité.

Le matin en début de vacation, ces messieurs participent au tri des boîtes postales sur un chantier élastique où on ne sait pas trop combien d'agents sont nécessaires. Après, ils ont le privilège de tenir deux guichets d'instances dans les arrière-boutiques. Un seul agent pouvant s'occuper des deux positions, l'autre peut vaquer vers ses activités syndicales.

Je vois que cette situation irrite Colette Lecoz qui en profite pour aborder ses projets de réorganisation en concluant,

– Ce réaménagement des positions de guichets réglerait ce type d'anomalie plutôt scandaleux.

– D'accord sur le principe, mais si vous voulez bien, nous regarderons cela tous les deux. Je suppose que dans cette affaire il va falloir jouer finement avec vos lascars.

Elle me fait un signe avec la tête qui dit «oui» mais voudrait dire «non».

Un peu plus loin, je repère une guichetière qui elle aussi ne me fait pas une très bonne impression. Avant de la mettre face au public, il faudrait revoir sa tenue et sa coiffure.

Sur la dizaine d'agents à qui je serre la main, deux sont vraiment dignes de représenter la Poste au guichet : une jeune femme blonde en jupe droite et corsage blanc, et un garçon d'une trentaine d'années en blazer bleu marine et cravate club.

L'inspecteur de service que je vais saluer dans sa cage de verre, me confirme ce que j'avais découvert le jour de la réunion des cadres ; leur mise à l'écart au niveau du management et de la gestion dans l'établissement.

A la décharge des patrons précédents, il faut reconnaître que l'inspecteur en question, Francis Bournet, n'est pas un modèle de dynamisme, il n'incite pas à la délégation de responsabilité ; et sans oser affirmer qu'il s'est complu dans un rôle passif, ce n'est pas lui qui a dû faire les premiers pas pour prendre des initiatives.

Ce qui n'empêche pas que notre dialogue est instructif.

Je lui demande,

– Si vous n'aviez pas de contact avec le patron, comment vous étiez répercutées les directives à appliquer au service des guichets ?

Il hésite à répondre ; j'insiste,

– Allez-y Bournet, n'ayez pas peur. Il faut que je sache tout ce qu'il faut modifier dans les pratiques de la Maison.

– Eh bien, la plupart du temps les représentants syndicaux montaient chez le receveur, et quand ils redescendaient ils nous mettaient au courant de ce qui avait été décidé. Plus tard nous avions la confirmation par les chefs de division ou une note de service.

Je suis interloqué. Comment peut réagir un cadre qui reçoit pratiquement ses instructions des syndiqués qui sont sous ses ordres ?

Ce n'est plus un dysfonctionnement, c'est une aberration structurelle.

Les Meynier, Hély, Tchinchang dans les hautes sphères, sont en dessous de la réalité quand ils parlent du poids des syndicats. Se doutent-ils que ça va jusque là ?

Pendant ma visite, je constate que nos guichetiers ne sont pas



débordés. Il y a vraiment de la réorganisation à entreprendre. Sur mon passage, les piliers syndicaux restent discrets, sur la défensive. Je sens que certains aimeraient bien éviter de me serrer la main. Ils ne veulent pas avoir l'air de fayoter avec le chef devant la base, mais ils ne peuvent pas non plus m'agresser sans raison. Seul Mouchetard de FO est très à l'aise. Il s'approche pour discuter avec moi ; attention, pas comme un agent respectueux qui vient saluer son patron. Costumé et cravaté, l'air sérieux presque suffisant, on pourrait croire qu'il s'agit d'un de mes collègues receveurs en visite. Il me parle d'égal à égal, des réformes de la Poste, des problèmes d'effectifs, et même de la situation économique de la France. Il cherche sans avoir l'air d'y prêter grande attention, à glaner quelques précisions sur les réorganisations prévues à Paris RP. Le vieux renard sait manœuvrer, mais le vieux singe que je suis sait aussi s'en sortir avec une grimace.

En deux jours j'ai vu la plupart des guichetiers. Après ma mauvaise image du début, beaucoup finalement me font bonne impression, et je me demande si Lecoz ne noircit pas le tableau quand elle affirme qu'ils font tous bloc derrière les leaders syndicaux.

Il va me falloir un troisième jour pour aller visiter les deux annexes de Paris Louvre.

– Si vous voyez les guichets du Louvre sans aller dans les annexes, ils vont être vexés, m'avait prévenu Colette Lecoz.

Elle avait raison ; il ne faut jamais donner l'impression qu'on diminue l'importance de certains agents par rapport à leurs collègues. L'annexe du Forum des Halles est un véritable trou à rat au troisième sous-sol, en face de la sortie du RER. On est écrasé par le plafond bas peint en noir. Je dois baisser la tête pour éviter de me cogner dans les tuyauteries peintes également en noir.

Tout a été calculé au millimètre, les guichets, la place de la comptable, la table où s'installe le responsable d'annexe. Se croiser dans l'arrière-boutique tient du numéro de contorsionniste. A la limite, il faudrait faire une sélection de postiers de petit calibre pour venir travailler ici.

– Vous pouvez voir Monsieur le receveur, que nos conditions de travail ne sont pas formidables, me fait remarquer une guichetière.

Elle le dit avec le sourire, mais le principal pour elle était certainement que ce soit dit devant tous les collègues.

Une autre ajoute :

– Il ne faut pas être claustrophobe pour rester toute une vacation dans ce trou.

En repartant, Colette Lecoq remet les choses au point,

– Ils se plaignent devant vous pour obtenir des compensations, mais en réalité ils sont très contents d'être ici. Ils sont tous volontaires. Ils terminent plus tôt le soir, et surtout ils sont indépendants ; ils forment une équipe soudée, loin des chefs.

La deuxième annexe me paraît nettement plus agréable. Située au milieu de l'île Saint-Louis, son environnement est plus attrayant que les galeries souterraines du Forum. Encore que le Forum peut convenir à ceux et celles qui aiment le shopping.

Cependant à l'île Saint-Louis, le bureau est plus spacieux, clair, bien agencé. On n'y vit pas comme des taupes, mais dans l'ambiance touristique de cette île du centre de Paris.

N'empêche qu'un agent, sans doute délégué par l'équipe, présente une revendication collective.

– Vous pouvez constater Monsieur le receveur que nous sommes loin du bureau central. Or le matin à 6 heures nous devons prendre notre service là-bas. Ca nous fait un trajet important pour venir ouvrir les guichets à 8 heures.

Je devance les explications de Madame Lecoq, car elle m'avait averti que ce serait une question qui serait mise sur le tapis.

– Je suppose qu'on vous fait venir à la RP parce qu'on peut vous y utiliser, alors qu'ici à 6 heures, que feriez-vous ?

Ils ont prévu cet argument et préparé la réponse,

– Nous ferions des travaux d'ordre.

Les travaux d'ordre, c'est une pratique courante à la Poste. Ca peut recouvrir beaucoup de tâches, mais aussi une simple justification pour cacher un trou dans un emploi du temps.

Sous ce vocable, on trouve le rangement des imprimés, le classement des archives, la gestion des fournitures...

Ils ne vont tout de même pas faire des rangements à trois ou quatre tous les matins entre 6 et 8 heures.

Moi aussi j'ai prévu leur proposition,

– Nous allons regarder votre problème avec Madame Lecoz, mais je pense que la solution ne peut être trouvée que dans le cadre d'une modification de vos horaires.

Ca va certainement les calmer. Ils vont comprendre que le système de brigade auquel ils tiennent tant, risque d'être remis en cause. Ils vont sentir passer au-dessus de leur tête, la menace des horaires de travail en mixte que la Poste aimerait bien étendre dans les services.

Il faut avouer que faire travailler les agents le matin et l'après-midi permet des organisations plus rationnelles et se traduit par des gains d'effectifs.

Le problème réside dans la difficulté à faire admettre cette évolution dans l'esprit des postiers.

On a beau leur démontrer que c'est pour leur bien, qu'un horaire administratif en mixte permet d'avoir une vie familiale beaucoup plus régulière, que le système de brigade dérègle le rythme de vie, en se levant très tôt un matin sur deux et en prenant ses repas à des heures variables. Rien à faire, la brigade donne l'impression de disposer de beaucoup plus de temps libre. Terminer son travail à midi pour ne reprendre que le lendemain midi semble apporter une qualité de vie appréciable.

Ne soyons pas faux-jeton, j'ai goûté en son temps les plaisirs et les avantages du service de brigade, et je comprends donc qu'on puisse s'y accrocher. Mais ce n'est plus dans l'air du temps et il faudra admettre, avec regret, la disparition progressive de cette particularité postière.

Il me reste la caisse à visiter, service propre à Paris RP, qui distribue et collecte les fonds pour tous les bureaux de Paris. Il assure également leur approvisionnement en timbres-poste. Il centralise en outre, tous les chèques bancaires reçus dans les bureaux, afin de les remettre à la Banque de France.

Monsieur Bonot m'a apporté la veille de ma visite, une carte magnétique avec un code pour franchir toutes les barrières du blockhaus de la Caisse.

– Vous êtes le patron, m'a-t-il rappelé, il faut que vous puissiez entrer dans la Caisse librement, sans être accompagné par une personne accréditée.

Il veut flatter l'amour-propre du chef, César Bonot, mais sur le fond il a raison. Je ne vois pas pourquoi je devrais galoper derrière Colette Lecoq ou quelqu'un d'autre pour entrer dans ce service.

C'est un peu la prison les locaux de la Caisse. Murs gris, couloirs étroits, grilles aux barreaux robustes, sas de protection, encore des grilles. Ma première pensée est de me dire : « s'il y avait un incendie dans cette taupinière, tout le monde grillerait avant de pouvoir franchir tous les barrages. »

Il vaut mieux ne pas aller confier mes réflexions aux syndicats ; par contre à l'occasion je demanderai au père Bonot ce qu'il en pense. Encore une porte verrouillée à double tour. Derrière, les caissiers constituent des bottes de billets de banque pour envoyer aux bureaux parisiens.

Rolin, FO, et Acolla, SUD (Le frère du chef de division de la « distri »), m'attendaient manifestement, pour critiquer le système informatique mis en place.

Je les écoute, je leur demande de lister toutes les imperfections, en leur promettant d'intervenir auprès de la société qui a fourni le logiciel.

Ils semblent satisfaits de constater qu'un chef veuille bien essayer de comprendre leurs soucis techniques.

Dans la pièce voisine, une dizaine d'agents manipulent les chèques bancaires. Je remarque trois dames qui ont le poignet bandé, et je n'ai pas besoin d'en demander la raison ; les explications arrivent spontanément,

– Monsieur le receveur, me dit l'une d'elles, vous pouvez vous rendre compte qu'à force de timbrer tous ces chèques avec ce gros tampon, nous attrapons toutes une tendinite.

J'espère qu'elles ne se sont pas bandées le poignet spécialement pour ma visite.

Je regarde Colette Lecoq qui me confirme les dégâts produits par des chèques bancaires qui paraissent pourtant bien inoffensifs.

– Oui, c'est vrai, la plupart des agents du service ont un problème

au poignet. Il faut savoir qu'il y a plus de 10 000 chèques à timbrer à la main tous les matins.

– On n'a pas pu trouver une machine à timbrer automatiquement? je demande innocemment.

Tout le monde se regarde en silence comme si j'avais parlé d'une machine à fabriquer les billets de banque.

Venant des chèques postaux, j'en ai vu des mises en place d'automatisation, et je connais en gros tout ce qui peut se faire en matière de traitement des chèques bancaires.

Je me tourne vers Lecoz,

– Nous allons mettre ce problème dans les priorités. On ne peut tout de même pas laisser les agents supporter un tel inconvénient alors qu'il existe des solutions techniques.

La cheftaine des guichets et de la caisse garde un air sceptique. Elle n'est peut-être pas loin de penser que je m'attaque à l'impossible et que je suis en train de faire de la démagogie pour mettre ce service dans ma poche.

Moi je me dis que je n'ai pas intérêt à manquer cette modernisation et qu'il faudrait la réussir rapidement, et surtout pas dans trois ans comme ça arrive souvent dans l'administration.

Dès que je revois César Bonot, je lui soumetts le problème de l'incendie éventuel à la Caisse.

Il me rassure,

– Ne craignez rien, en cas d'incendie, le poste central de sécurité débloque automatiquement toutes les portes et les grilles verrouillées pour que tous les agents puissent sortir sans difficulté. C'est un choix qui a été fait à l'origine. La sécurité des personnes avant la protection de l'argent.

– C'est une sage décision, Monsieur Bonot. De toute façon, qu'est-ce qu'on risque? Que des caissiers indéliques s'enfuient avec une liasse de billets dans la poche? C'est aussi bien que de les laisser brûler dans l'incendie, et on peut penser que nos caissiers sont honnêtes et qu'ils sauveraient un maximum d'argent sans mauvaises idées.

– Touchons du bois, mais avant qu'il y ait un incendie à la caisse... Ce ne sont que des murs avec revêtement ignifugé, de la ferraille,

des portes blindées, des machines, et des détecteurs d'incendie dans tous les coins. Il n'y a que les billets et les chèques qui brûleraient bien, mais juste de quoi faire un feu de joie.

– Puisque vous me parlez de sécurité Monsieur Bonot, je voulais vous dire que j'aimerais bien visiter vos services. Celui de la sécurité bien sûr, mais aussi les ateliers de menuiserie, serrurerie, peinture, etc.

Bonot, ce n'est pas Lecoz. Lui, il est fier que le receveur consacre une partie de son temps pour aller saluer ses équipes.

– Je pense que ça leur fera plaisir me dit-il l'œil brillant d'émotion. Les agents de ces services annexes, en général font plus ou moins un complexe d'infériorité. Ils ont l'impression de ne pas effectuer les tâches nobles de la Poste, d'être considérés comme des larbins, et de ne pas intéresser les patrons.

Je veux donc rassurer Bonot à ce sujet,

– Il faut leur expliquer que tout est important dans une grande Maison comme le Louvre. Si le plombier nous laisse des fuites d'eau et les WC bouchés, vous allez voir si la distribution va fonctionner. Les facteurs vont commencer par râler, puis les syndicats vont monter au créneau et en 48 heures le service sera bloqué, les sacs abandonnés au pied des casiers.

Il se marre César, et se permet même une plaisanterie,

– Evidemment, si les WC sont bouchés, on est vite dans la m....

Je suis agréablement surpris lors de ma visite dans les différents points gardés par les agents de sécurité. Je ne trouve que des types bien habillés, très aimables, expliquant leur rôle avec beaucoup de détails.

Bonot est visiblement fier de ses gars,

– Vous comprenez me dit-il en aparté, ils ont tous été choisis sur le volet. Ils sont recrutés parmi les facteurs d'après leur aptitude. Les chefs de la « distri » rouspètent assez qu'on leur arrache leurs meilleurs éléments. Mais il a toujours été admis qu'on ne pouvait mettre que des gens sérieux à la sécurité ; et en plus présentant bien car ils font de la surveillance dans la salle du public.

Dans les ateliers du sous-sol, c'est autre chose. On entre dans les catacombes du monde postal. Les piliers sont couleur de vestiges archéologiques, les murs s'effritent. Quelques ampoules éclairent faiblement les voûtes où suinte le salpêtre.

Les ouvriers d'Etat, tel est leur grade, menuisiers, peintres, serruriers, n'ont pas l'air très vivaces. Ils sont au maximum une dizaine. Plusieurs ont l'œil vitreux témoignant qu'ils ne doivent pas sucer de la glace. Un peintre dans sa combinaison qui a dû être blanche à l'origine, doit attendre comme Demange, sa retraite en promenant nonchalamment un pot de peinture.

Les femmes de ménage, dont la plupart sont antillaises sont flattées, mais pas impressionnées de voir le receveur déambuler dans leur lingerie où sèchent torchons et essuie-mains.

Elles rient bruyamment et parlent toutes en même temps sous l'œil amusé de Bonot.

– C'est gentil d'être venu nous voir. à la cave.

– Oh là là, Monsieur le receveur. personne ne vient jamais nous dire bonjour. ici.

– Si on nous avait prévenu, on vous aurait préparé un punch de chez nous. Bonot profite de notre passage dans les sous-sols pour me montrer tout ce qui s'y trouve en plus des ateliers et de ses services : les archives, les réserves de matériel, la chaufferie, un garage pour les voitures des fonctionnaires qui habitent l'immeuble, et plus étonnant encore, un champ de tir à balles pour l'entraînement des convoyeurs de fonds et un champ de tir à la carabine et à l'arbalète pour l'association sportive des PTT.

On trouve ainsi tout un monde d'activités diverses dans les sous-basements de notre immeuble centenaire. Bonot en connaît tous les recoins, l'historique et les raisons plus ou moins secrètes de ces implantations multiples.

Après la « distri », les guichets, la caisse et cette plongée dans les caves, je peux dire que j'ai vu le principal de la Poste.

Il me reste à voir les services annexes, importants au niveau de la fonction mais dont on a vite fait le tour : le service du personnel, la gestion, les réclamations, la douane...

Je peux constater sur place que ce sont des services privilégiés. Ils bénéficient d'une certaine autonomie et ne paraissent pas être submergés de travail.

On y trouve en général des agents avec une bonne ancienneté, qui ont dû gagner leur poste en jouant des coudes et peut-être en intrigant. Collet me donne une explication,

– Ces services annexes ont toujours gravité autour du patron. Ils n'ont jamais connu de problèmes d'effectifs et étaient souvent en surnombre car on y trouvait tous les pistonnés. C'est sûrement pour ça qu'on n'y trouve pratiquement pas de représentants syndicaux comme à la distribution ou aux guichets.

– Entre nous Collet, je me demande si les patrons n'auraient pas mieux fait de les aiguiller dans ces services là pour les isoler de la masse des agents. Moi je verrais bien Delfarge au deuxième étage à la douane, et Mouchetard au premier à traiter les réclamations. Ils pourraient difficilement jouer le rôle de meneurs des guichetiers.

– Ah tu sais, jusqu'à l'arrivée de Tchinchang, ce n'était pas leur souci principal aux receveurs. Ils se constituaient leur rente tout en sachant qu'ils arriveraient à satisfaire la plupart des exigences des syndicats. Pour eux qui avaient occupé des postes élevés à « la Centrale », ce n'était pas un problème d'obtenir des effectifs et des crédits.

À force de me promener dans le labyrinthe et tous les recoins de la RP, j'ai failli oublier un service, et la petite Lecoz, volontairement ou involontairement, ne m'y a pas fait penser. Le service de nuit. Pourtant je n'aurais pas dû oublier cette particularité de la seule poste de France ouverte jour et nuit, dimanches et jours fériés. En plus je sais parfaitement que ce service pose des problèmes d'organisation et de fonctionnement.

Colette Lecoz prend un air étonné quand je lui parle de venir passer une nuit aux guichets, mais je la rassure tout de suite,

– Colette, je ne vous demande pas de m'accompagner ; tout au plus de me présenter au responsable du service, qui je crois arrive vers 19 heures.

J'ai failli lui dire : « je ne vous demande pas de venir passer une nuit



avec moi », mais je me suis abstenu car je ne suis pas certain qu'elle apprécie ce genre de plaisanterie.

Nous nous en tenons à ma proposition ; elle me présente Monsieur Brusseau, le responsable de nuit ; un garçon jovial, direct, bavard, avec qui je n'appréhende pas de passer quelques heures nocturnes. Il connaît le service depuis des années, j'ai donc droit à toutes les anecdotes qui émaillent la vie de la poste du Louvre la nuit. Les clochards avec leurs cartons qui prenaient la salle du public pour un dortoir pendant l'hiver 1991, et qu'il fallait faire évacuer chaque soir par le commissariat du quartier. Les maghrébins qui arrivent de banlieue en moto ou en mob, et qui font un scandale d'enfer pour retirer 50 francs sur un livret de Caisse d'épargne qui la plupart du temps ne leur appartient pas. Les dragueurs de la nuit qui veulent savoir à quelle heure terminent les guichetières pour les emmener boire un dernier verre dans les brasseries des anciennes halles. Les touristes qui sortent du *Pied de cochon*, rubiconds, et qui viennent acheter quelques timbres pour envoyer les cartes écrites en fin de repas sur les nappes tachées de jus d'andouillette ou de sauce gribiche. Les types éméchés qui se sont fait virer des derniers cafés ouverts, et qui entrent à la Poste pour provoquer nos gardiens de nuit, nos guichetiers et nos clients.

Il remonte jusqu'à l'époque des halles où la RP jouait un rôle clé. Les mandataires venaient déposer en fin de nuit des sommes colossales. Certains faisaient entièrement confiance aux postiers en remettant leurs billets en vrac sans en connaître le montant global. Au cours des années, un marché parallèle s'était établi à l'intérieur de la poste. Des correspondants centralisaient l'approvisionnement en fruits et légumes, et en viande, pour redistribuer aux collègues.

J'ai vite compris que mis à part le côté folklorique de la nuit, Brusseau aime ce service. Il le défend et tente de justifier son existence. Il m'embarque dans des histoires d'architectes qui répondent à des appels d'offre et veulent pouvoir expédier leur proposition en lettre recommandée jusqu'à minuit, le cachet de la Poste faisant foi.

Il me parle longuement de la nuit des impôts où les retardataires

peuvent venir déposer leur déclaration en dernière limite à minuit. Des inspecteurs des impôts sont présents dans la salle pour aider les contribuables à remplir leur feuille.

C'est peut-être intéressant sur le plan de la collaboration entre la Poste et l'administration des Finances, mais ça ne se reproduit qu'une fois par an.

Il m'évoque aussi la nuit des transferts des footballeurs professionnels. Dans ce cas aussi il y a une date à respecter avec le butoir fatidique de minuit.

Ce que je retiens pour ma part, c'est qu'au cours d'une nuit normale, il y a plus de guichetiers que de clients à partir de 22-23 heures.

Quand je lui demande son avis sur la fermeture éventuelle du bureau à minuit, il m'avance des arguments sur la tradition de Paris RP, l'image de marque de la Poste, le besoin commercial pour certains clients.

Moi je ne suis pas persuadé de l'intérêt du service sur le plan économique, au niveau de la prestation rendue et de la qualité des clients concernés.

Faut-il prendre en compte la poignée d'architectes qui ont besoin de cinq heures supplémentaires pour préparer leur offre de travaux, les quelques contribuables qui attendent la dernière minute pour venir remplir leur imprimé sur un coin de guichet au mois de février, les paumés de la Région parisienne qui tentent de grappiller trois sous à partir d'un livret de Caisse d'épargne ou d'un carnet de chèques dont ils ne sont pas forcément le titulaire.

Nos agents de nuit sont un peu en dehors de la vie du bureau, par la force des choses puisque nous avons rarement l'occasion de les rencontrer, mais aussi parce qu'ils ont de fortes personnalités. On trouve parmi eux des débrouillards qui cumulent leur travail pendant plusieurs nuits de suite au lieu d'appliquer le régime des deux nuits sur quatre, et qui partent ensuite faire un périple d'un ou deux mois à l'étranger.

Quand je pense qu'un directeur de la Poste a déclaré qu'il était fier de ce service permanent, unique en France et en Europe, mis à part Berlin qui offrirait peut-être une prestation similaire, je me dis que le directeur en question ferait bien de venir gratter un peu le ver-

nis pour voir ce qui se passe à la RP entre 22-23 heures et 6 heures du matin.

Vers 4 heures, alors que depuis minuit on ne voit pas plus de trois clients par heure, j'abandonne Brusseau et sa fine équipe qui a l'air très à l'aise. On boit du café, on grignote, on discute, on lit ou on somnole. Une fille a sorti son canevas sans se préoccuper de moi, comme s'il s'agissait d'une activité normale de guichetière.

Je traverse le Forum des Halles encore très animé en ce milieu de nuit. *Le Pied de cochon* affiche encore complet et déverse sur le trottoir, les rires et les chants de ses clients plus ou moins éméchés. Il n'y a pas que du français là-dedans. Les discussions en anglais et en allemand se mélangent aux accents parisiens, marseillais ou du sud-ouest, dans une grande communauté de gens heureux de boire et de manger.

Les touristes sont plus rares sur le parvis du Centre Pompidou. Quelques attardés boivent un dernier verre au bar de la seule brasserie encore ouverte.

Après avoir traversé la rue du Renard, le début de la rue Saint-Merri est pratiquement désert. Je croise uniquement trois noctambules qui abandonnent le Marais pour se rabattre vers le Forum. C'est presque arrivé au niveau de la rue de Moussy que l'activité reprend. Beaucoup de garçons entrent ou sortent des cafés homos qui commencent à prospérer dans le quartier. On croise des jeunes en jeans, pantalon et blouson, et des groupes d'hommes plus âgés bardés d'accessoires en cuir clouté, gilet de peau largement ouvert sur la touffe de poils poivre et sel de leur poitrine.

Tout ce monde déambule bruyamment dans la rue malgré l'heure plus qu'avancée. Je comprends que des riverains aient déposé des pétitions à l'Hôtel de Ville pour se plaindre de cette population sympathique et joyeuse, mais peu discrète.

J'en sais quelque chose puisque j'ai mon petit deux pièces de fonction au-dessus du bureau de poste de la rue de Moussy. De mon lit, j'entends passer par petits groupes tous ces gars qui sortent du café *Le Quetzal*, au début de la rue, et qui rejoignent les autres cafés spécialisés rue Sainte-Croix-de-la-Bretonnerie et rue Vieille-du-Temple.

Il est vrai que la rue est bruyante la nuit, mais malgré cette nuisance, quel quartier agréable, vivant, pittoresque, en plein centre de Paris. La petite place située entre la rue des Mauvais garçons et la rue Bourg-Tibourg garde un aspect de vieille province où il fait bon vivre, avec ses terrasses de cafés et ses restaurants.

Rue des Mauvais garçons ! Quel nom prédestiné pour cette rue qui arrive juste au niveau du Quetzal, le café devant lequel se regroupent en permanence, des bandes de garçons à l'allure non équivoque.

Et puis le quartier est riche en curiosités : la place des Vosges, le musée Carnavalet, ancienne demeure de la marquise de Sévigné, la rue des Rosiers où on a l'impression d'être transporté à des milliers de kilomètres de Paris, les petits cafés-théâtres où les spectateurs s'entassent sur une dizaine de bancs inconfortables logés difficilement dans des caves minuscules.

A deux pas on se retrouve place de l'Hôtel de Ville, à Beaubourg ou au Forum des Halles ou encore en bord de Seine.

Je ne regrette vraiment pas de pouvoir fréquenter un tel quartier.

L'été s'est passé dans le calme, mis à part l'explosion de mauvaise humeur du 14 juillet à la distribution.

Comme partout, la période des vacances apaise les esprits ou tout au moins amène d'autres préoccupations. Moi-même je suis parti trois semaines, laissant la RP ronronner sous l'œil vigilant de Colette Lecoz et de Collet.

Maintenant la rentrée est là, et il va falloir attaquer plusieurs chantiers en trouvant sur mon chemin, des leaders syndicaux qui ont dû reprendre eux aussi des forces et des idées au bord de la mer ou en montagne.

Ils ne chantent pas encore un air bien connu, que j'ai chanté moi-même : « chaud, chaud, chaud, l'automne sera chaud », mais il ne faut pas rêver, ils ne vont pas rester en veilleuse jusqu'à Noël.

Comme par hasard, Guy Meynier, le directeur de l'Île-de-France à qui je dois d'être assis dans ce fauteuil de receveur, se manifeste par téléphone le jour même de la rentrée des classes.

– Bonjour Bourquard, comment se passe cette prise de fonction à Paris RP ?

– Pour un début ce n'est pas si mal. Je pense que je n'aurai pas le temps de m'ennuyer.

– C'est parfait, je ne vous avais pas mis là pour ça. Justement j'aimerais passer vous voir pour qu'on discute de vos débuts.

– Quand vous voulez ? Vous êtes ici chez vous.

– Très bien. Alors demain 9 heures si vous êtes libre.

– D'accord ; je pense qu'il est toujours de bon ton d'être libre pour la visite d'un patron.

Il rit à l'autre bout du fil. Je sais qu'avec lui on peut plaisanter, et même faire un peu de provocation, à condition d'être bien dans ses papiers. Il est de ces directeurs qui peuvent accepter d'être plaisantés par ceux qu'ils apprécient, mais ne tolèrent rien de ceux qui n'ont pas la chance de leur plaire. Dans ce cas ils peuvent même devenir impitoyables.

A 9 heures 02, sa tête directoriale et joviale, surmontée de sa chevelure blanc-gris, frisée et vaporeuse, apparaît dans l'entrebâillement de ma porte.

Costume croisé assorti à ses cheveux, cravate rouge, porte-documents en marocain sous le bras, il a vraiment l'allure d'un chef.

Il se cale dans un fauteuil et me scrute comme si j'étais un animal rare.

– Alors Monsieur le receveur, quelles sont vos premières impressions ?

– Bonnes dans l'ensemble. Vous aviez raison ; je ne vois pas ma nomination ici comme un cadeau de tranquillité avant ma retraite. Mais ce n'est pas ce que je cherchais, je ne suis donc pas déçu.

Nous abordons en vrac, l'organisation, le fonctionnement, les moyens, le personnel, les syndicats, sans trop approfondir les problèmes. C'est son style à Meynier. Le patron reste au niveau des généralités. A nous les hommes de terrain de régler les affaires en plongeant les mains dans la glaise.

En fait je me demandais pourquoi il voulait me voir. Peut-être me préciser les objectifs de ma mission ? Pas du tout, je suis fixé après 20 minutes de discussion à bâton rompu.

– Je voulais juste me rendre compte si vous vous portiez bien à la suite de votre prise de fonction. Je vais vous avouer que la dernière

fois que je me suis assis dans ce fauteuil, c'était Navarre le receveur. Il sursautait à chaque fois qu'une porte claquait. Je me suis dit alors : « il est complètement stressé le malheureux ; il faut le retirer de là avant qu'il craque définitivement. »

Il se lève, souriant ; me serre la main, apparemment content de lui, – Je suis rassuré Bourquard. Je vois que vous n'êtes pas un inquiet. Je vous ai confié un gros morceau et je suis sûr que vous vous en sortirez. Appelez-moi quand vous voulez.

C'était donc ça. Il voulait vérifier qu'il ne s'était pas trompé sur son candidat. Ce n'était pas pour moi qu'il s'inquiétait, mais pour lui. Il aurait perdu sa crédibilité si le directeur général, vexé de ne pas avoir placé son protégé, avait pu lui lancer perfidement : « Dis donc Guy, ton poulain, c'était un tocard ».

Et le Directeur Meynier, bien qu'il ne soit pas plus chinois que Tchinchang, il ne faut pas lui faire perdre la face. Il peut se montrer très sympa, mais quand son amour-propre est mis à mal, il peut devenir redoutable.

Face à lui, je pense avoir réussi honorablement mon véritable examen de passage de receveur principal. Pour d'autres, notamment Rémi Hély, il faudra que je fasse preuve de mes qualités de manager et de gestionnaire.

# 2

## VIE QUOTIDIENNE D'UN RECEVEUR

Octobre ; il va falloir ouvrir les chantiers de réorganisation. J'ai eu trois mois pour examiner les projets initialisés par Tchinchang, et y réfléchir. J'ai dit que je ne remettrais pas en cause les actions programmées avant mon arrivée, c'est le moment de le prouver. Toutefois, il y a un projet qui va tomber aux oubliettes ; celui consistant à rogner mon bureau de 4 ou 5 mètres carrés, pour installer une seule secrétaire dans un réduit près de moi, et récupérer la pièce du secrétariat actuel pour y loger un autre service.

Je fais venir Collet. Il est concerné en tant que responsable des affaires générales.

– Dis donc Collet, qui a eu cette idée saugrenue de remodeler mon bureau et le secrétariat ?

Il est gêné ; il hésite ; il n'ose pas me regarder en face, les yeux vaguement fixés sur le plan du projet.

– Eh bien, c'est nous tous avec Tchinchang. On avait pensé qu'une seule secrétaire travaillant pendant des heures de bureau en mixte, était suffisante, et qu'on pouvait ainsi gagner de la place.

– Vous aviez pensé ? alors n'y pensons plus. Ça ne le gênait peut-être pas Tchinchang. Il savait qu'il faisait un passage éclair ici. Moi ça ne me convient pas. Premièrement, je ne veux pas d'un secrétariat qui réponde uniquement à certaines heures de la journée. On doit pouvoir joindre le bureau du receveur de 6 heures le matin à 19 heures, c'est à dire en permanence pendant que les services fonctionnent. Ensuite je ne suis pas attaché au nombre de

mètres carrés pour mon bureau, mais puisqu'il est grand, je veux pouvoir y faire des réunions de cadres, de syndicats, recevoir des délégations extérieures diverses, sans aller courir après une autre pièce dans le bâtiment.

Le pauvre Collet tente une dernière offensive,

– Oui, tu as raison ; seulement il faut qu'on crée un service de gestion, et nous ne savons pas où l'installer.

Je balaie l'argument sans savoir s'il existe une solution de rechange.

– Le bâtiment est tout de même suffisamment vaste pour trouver quelques mètres carrés sans défigurer ce beau bureau qui peut être appelé à recevoir des personnes importantes. Si les anciens receveurs voyaient ça, ils lèveraient les bras au plafond.

J'ai d'autant plus envie de m'opposer à ce projet que j'ai l'impression que Tchén a voulu me cueillir par surprise en pensant que je ne verrais rien compte tenu de l'épaisseur du dossier des modifications prévues dans la Maison.

Finalement, c'est Colette Lecoz qui me trouve indirectement la solution.

– Avez-vous eu le temps de voir mon projet concernant l'implantation de la comptabilité ? me demande-t-elle un matin.

– Oui, je sais que vous souhaitez descendre le service vers les guichets.

– Ce serait en effet plus rationnel. La compta est aujourd'hui à votre étage, ce qui n'est pas pratique pour ses relations avec les guichetiers. En outre, la grande réforme comptable de la Poste prévue l'année prochaine, obligera les deux services à travailler encore davantage ensemble.

J'ai vite compris que si elle fait descendre la comptabilité, elle libère de la place à mon étage et nous pouvons loger la gestion sans rogner mon bureau.

Je l'invite à me suivre,

– Si vous avez une minute, descendons voir sur place comment vous imaginez cette réorganisation.

Elle m'entraîne d'abord dans un recoin sombre et poussiéreux du rez-de-chaussée, près des cages d'ascenseurs, où sont stockées des corbeilles roulantes et des pochées de sacs postaux vides.



– Vous voyez, me montre-t-elle, nous murons ici côté ascenseurs, et nous abattons cette cloison de parpaings pour déboucher derrière les guichets.

Vu ainsi dans son aspect actuel, je vois mal cet espace abriter un service administratif, mais allons voir de l'autre côté de la cloison comment se présente le local vers les guichets.

C'est déjà mieux ; la pièce est séparée des guichets par une cloison vitrée à mi-hauteur.

Les murs sont tapissés d'armoires métalliques où sont classées les archives.

En récupérant au fond la réserve des corbeilles vue tout à l'heure, on peut réaliser un bureau spacieux, mais avec tout de même un inconvénient sérieux. Ca restera toujours une pièce aveugle.

Mouchetard est à l'affût ; il nous a vus passer, et pas de doute, le projet est déjà commenté dans les services.

Il s'approche,

– Monsieur le receveur, bonjour, vous n'allez pas laisser installer nos collègues dans ce trou à rat, sans lumière du jour et sans possibilité d'aération. Jusqu'ici, tout le monde était d'accord pour dire que c'était très bien pour des archives, mais pas pour des agents.

En toute mauvaise foi, j'essaie de maintenir le projet de Colette, la tête hors de l'eau.

– Ne soyez pas aussi catégorique Monsieur Mouchetard. Vous savez, dans les immeubles modernes, on arrive maintenant à créer des bureaux dans des espaces sans fenêtres. C'est un problème d'agencement, de couleurs et d'éclairage.

Il reprend la balle au bond,

– Justement, nous ne sommes pas dans un immeuble moderne, donc ne faisons pas les mêmes erreurs que les architectes actuels.

– Nous aurons l'occasion d'en reparler, je lui réponds en entraînant Colette Lecoq vers la sortie.

Nous en reparlerons sûrement, et ce ne sera pas facile.

Les six agents de la comptabilité sont aujourd'hui dans un bureau confortable à l'entresol du premier, qui a sans doute besoin d'être repeint, mais qui est bien éclairé dans la journée par quatre fenêtres qui ouvrent sur la rue du Louvre.

Les ouvriers de Bonot vont devoir faire des miracles pour rendre la pièce du rez-de-chaussée habitable et suffisamment attrayante pour ne pas déclencher une révolution chez le personnel.

Colette Lecoq n'a pas d'états d'âme au sujet de la question ;

– De toute façon, il n'y a pas d'autre solution affirme-t-elle. Nous allons commencer les travaux, et il faudra bien que les agents acceptent la nouvelle implantation.

Elle nous collerait bien une grève sur les bras la patronne des guichets. Elle doit se dire qu'après tout c'est mon problème, et qu'elle est là pour organiser et commander.

Je ne veux pas la braquer;

– Colette, nous allons peaufiner le projet, puis nous le présentons aux agents de la compta et aux syndicats.

Cette attitude de compromission ne fait pas partie de ses méthodes de travail. Elle serait capable de demander à Bonot de faire réaliser les travaux de bâtiment en cachette, éventuellement la nuit, puis de pondre une note de service annonçant que la comptabilité est transférée à partir du ...

Elle mène tout de front Colette ; la compta, les guichets d'instances, les boîtes postales. Bonot n'ose pas se plaindre qu'il est fréquemment sollicité. Il me fait simplement une remarque de temps en temps, du genre,

– Vous êtes au courant que Madame Lecoq me fait déplacer une cloison aux guichets ?

Je ne veux pas avoir l'air de rester insensible à ses soucis,

– Je pense que c'est lié à son projet des boîtes postales, mais montrez-moi ça quand même.

Sur le fond elle a raison ; elle agrandit un local de travail avec un espace qui ne servait à rien ; mais elle excite nos garçons qui tournent comme des mouches dès qu'ils voient un maçon ou un menuisier pointer son nez dans leur secteur avec un outil en main.

Je m'y attendais un peu. Demande de délégation syndicale avec pour motif : « les travaux aux guichets ».

Pour une fois, c'est Andrillot, le Papou, qui expose le problème. Pourtant ni Delfarge ni Mouchetard ne semblent souffrants ou aphones pour lui laisser prendre la parole à leur place.

Il se lance dans une critique nébuleuse sur la façon dont une porte a été installée par l'équipe Bonot ; porte ayant déjà servi, récupérée dans les sous-sols, scellement du montant n'inspirant pas confiance, risque d'accident, etc, etc...

Le pauvre Bonot le regarde, surpris d'entendre ainsi démolir le travail de son équipe. Lecozy bout intérieurement. Je le vois à ses lèvres pincées, ses joues qui se colorent et sa respiration qui s'accélère.

A moi aussi la moutarde monte au nez. Vraiment tout est bon pour récriminer et mettre des bâtons dans les roues dès qu'on veut modifier quelque chose, même s'il s'agit d'une amélioration.

Avant qu'Andrillot s'attaque à la solidité des gonds et au degré de sécurité de la serrurerie, je lui coupe la parole;

– Messieurs, que les choses soient claires entre nous. Vous n'êtes pas des contrôleurs des travaux de bâtiment que je sache, et personne ne vous a chargé de cette mission. Je suppose que vous ne connaissez pas mieux que moi les normes pour préparer un ciment solide. Donc faisons confiance aux spécialistes dont c'est le métier. Si un jour il y a une malfaçon, nous en reparlerons et nous rechercherons les responsabilités.

– Mais, Monsieur le receveur, la sécurité... commence Mouchetard.

– Il n'y a pas de mais. Si chacun se met à critiquer le travail de ses collègues dans tous les domaines, la vie ici ne sera plus possible. Que diriez-vous si un peintre ou un électricien venaient dire que votre accueil de la clientèle n'est pas irréprochable, ou que vous ne savez pas affranchir un paquet ? D'ailleurs, votre attitude est d'autant plus étonnante que si on sanctionnait un maçon pour avoir monté un mur de travers, vous seriez les premiers à venir le défendre. Alors si vous n'avez pas d'autres questions à évoquer, nous en resterons là ; et ce n'est plus la peine de demander des audiences pour venir débattre de problèmes de maçonnerie ou de menuiserie.

Aucune réaction en face de moi. Je crois qu'ils ont été soufflés par mon accès de colère. Bonot et Lecozy aussi étonnés que nos partenaires n'osent pas étaler un sourire triomphal.

Andrillot semble le plus vexé. Il devait penser avoir son petit succès. Même Delfarge ne fait pas de commentaire. Il se lève avec un léger sourire sur les lèvres ; peut-être parce que Andrillot ne fait

pas partie de son syndicat.

Mais je peux être certain qu'il me retrouvera sur un autre terrain, l'ami Delfarge.

Ca ne tarde pas ; trois jours après c'est fait.

A 9 heures 30, Madame Lecoz m'appelle pour me prévenir que les guichetiers ont abandonné leurs postes de travail et tiennent une réunion spontanée dans les services arrière. « Ils s'apprêtent à monter en délégation chez vous », me précise-t-elle.

– Retenez-les une minute. Je descends.

Elle m'attend à l'entrée du service des boîtes postales pour m'expliquer la situation en deux mots;

– Ils sont tous là, très remontés car ils ont compris que la prochaine réorganisation allait se traduire par la suppression d'un ou deux emplois.

– Le motif est une chose ; mais ça leur arrive souvent d'abandonner les clients sans prévenir ?

– De temps en temps. Ils appellent cette pratique « réunion d'information spontanée ».

Je vois bien que les grands coqs de file syndicaux sont mécontents de me voir débouler au milieu de leur basse-cour. Venir discuter dans mon bureau leur donne de l'importance devant les agents, et surtout vis-à-vis des cadres.

Delfarge, Mouchetard, Andriillot, sont en première ligne.

J'approche, et sans m'adresser particulièrement à eux, je déclare calmement :

– Il y a le feu dans la Maison ? Il y a une décision immédiate à prendre pour justifier que vous abandonniez ainsi votre guichet sans prévenir personne ?

Delfarge prend la parole,

– Nous avons des informations importantes à communiquer à nos collègues.

– Je ne nie pas l'importance de vos informations. Concernent-elles des directives à appliquer aujourd'hui ou demain ? Non ? Alors vous pouvez reprendre votre travail et planifier votre communication avant l'ouverture des guichets, ou après leur fermeture. Vous rendez-vous compte de l'impression que vous donnez à la clien-

tèle en fermant le service brusquement sans rien dire ? En agissant ainsi, les problèmes vont être vite réglés ; il n'y aura plus de clients à Paris Louvre.

Quelques guichetiers et guichetières opinent de la tête, discrètement pour ne pas s'attirer les foudres de Delfarge.

Je l'ai complètement occulté le grand manitou de la revendication. Je m'adresse directement à deux guichetières qui m'ont l'air de bonne famille et de bonne composition.

Ça doit les énerver les leaders de ne plus être les interlocuteurs privilégiés. Pour eux qui mettent sans arrêt la démocratie en avant, paradoxalement ils n'admettent pas qu'on discute avec la base.

C'est pourtant ce que je vais continuer à faire. J'ai déjà constaté au centre de chèques qu'il vaut mieux s'adresser directement aux agents plutôt qu'à leurs représentants. On se heurte moins aux positions de principe et à la combativité naturelle des militants.

Mollement, guichetiers et guichetières repartent vers leurs postes de travail.

Je fais signe à Colette Lecoz de ne pas faire de commentaires supplémentaires pour ne pas freiner cette marche de retour vers le travail.

Seuls Delfarge, Mouchetard et Andrillot restent près de moi. Je préfère qu'ils accaparent mon temps plutôt que celui de leurs collègues. Je les entraîne dans mon bureau. Comme ceci, ce ne sont plus eux qui s'imposent en force chez moi, appuyés par une délégitimation de masse. C'est moi qui les convie pour débattre des problèmes calmement. Le rapport de force est tout à fait différent.

Je les invite à prendre les fauteuils autour de la table basse pour créer un climat plus convivial que celui qui règne pendant les audiences ordinaires, autour de la table de réunion. Je ne fais tout de même pas comme un de mes prédécesseur qui menait ses audiences syndicales avec une bouteille de whisky sur la table. Chacun ses arguments !

Mouchetard prend l'attitude pleurnicharde des gamins à qui on refuse un jouet sous prétexte que ce n'est pas encore Noël.

– Vous comprenez, Monsieur le receveur, nous sommes bien obligés de réagir vivement, car à chaque fois qu'il y a du nouveau dans la Maison, c'est pour nous retirer quelque chose.

Je me dis qu'il ne faut pas essayer de les détromper et les laisser se bercer d'illusions,

– Monsieur Mouchetard, il faut être lucide. Jusqu'à maintenant, vous avez tout eu à Paris RP, et souvent plus qu'il n'aurait fallu. Aujourd'hui on ne peut donc que vous retirer...

– C'est justement pour ça que nous sommes ici ; pour défendre nos acquis, intervient l'ami Delfarge.

– Vous savez que la politique actuelle consiste à faire des économies de gestion. Je le regrette autant que vous, car un receveur ne sacrifie pas une partie de ses moyens budgétaires par plaisir. Cela ne veut pas dire qu'il y aura des économies dans tous les bureaux, mais la Direction sait très bien qu'il y a des moyens surdimensionnés à la RP. Il ne faut donc pas attendre de miracles.

C'est encore Delfarge qui réagit :

– Surdimensionnés ? C'est vous qui le dites. Nous pensons, nous, qu'il manque des effectifs pour rendre dans de bonnes conditions, tous les services souhaités par la clientèle.

– C'est très bien Monsieur Delfarge de vous préoccuper de l'approche commerciale à la Poste. Mais il faudrait y penser aussi quand vous déclenchez des grèves surprises en fermant les guichets au nez des clients. Désormais, quand vous voudrez discuter d'un problème que vous jugerez important, vous me le direz et je vous promets que nous nous réunirons le jour même.

Je soulève là, un des aspects des relations syndicats-Direction.

Traditionnellement, le syndicat qui veut rencontrer le Directeur, dépose une demande d'audience au secrétariat, puis est reçu dans les jours suivants, selon la bonne volonté du patron qui a tendance à faire mijoter ses correspondants pour ne pas traiter les problèmes à chaud. Résultat, lorsque le personnel s'impatiente et commence à s'exciter, on débouche sur les délégations de masse, les assemblées spontanées et les manifs explosives.

En espérant ainsi faire retomber la pression en jouant la pendule, on risque au contraire de remettre de la vapeur et faire péter les soupapes de sécurité.

Je sens bien que depuis mon arrivée, les leaders ne sont pas ravis de me voir casser les coutumes locales en matière de relations

patron-syndicats.

Les représentants syndicaux sont les premiers à dénoncer le manque de communication et de dialogue social, mais si vous adoptez un système de relations directes et immédiates avec le personnel, ils ont l'impression que vous mangez leur pain.

J'ai milité suffisamment de l'autre côté de la barrière pour connaître le problème.

Le patron idéal pour la lutte syndicale, c'est le pur et dur qui ne parle aux représentants syndicaux que dans le cadre des audiences. Il ne se crée pas alors de liens affectifs et on peut lui rentrer dans le chou à la première occasion.

Le début novembre a fait tomber la grisaille parisienne sur le bâtiment du Louvre. Dans mon bureau, la lumière reste allumée du matin au soir. Les facteurs ont sorti capes et cirés, et ça sent le chien mouillé dans les ascenseurs.

Sylvie entre dans le bureau :

– Je viens vous demander si vous assisterez aux dépôts de gerbes du 11 novembre, Monsieur ? Ca se déroulera la veille, le 10.

Cette question demande des compléments d'information :

– Dites-moi déjà Sylvie quelle est la coutume de la Maison pour le 11 novembre ?

– Eh bien, un ou deux jours avant le 11, il y a le dépôt d'une gerbe à 6 heures le matin par la CGT, dans la salle de la « distri », devant une plaque commémorative pour deux préposés fusillés pendant la dernière guerre. Après, à 8 heures, une autre gerbe est déposée par les anciens combattants devant la plaque des morts pour la France dans la salle du public.

– Et que fait le receveur dans ces deux cérémonies ?

– La plupart du temps, le receveur se faisait représenter par le responsable de la « distri » ou un chef de division au premier dépôt de gerbe, et assistait à celui de la salle du public.

– Bon, nous allons changer les habitudes Sylvie. J'assisterai aux deux. J'examine avec Bonot le détail des deux manifestations pour ne pas gaffer et ne pas être pris au dépourvu. Et finalement, tout se passe comme il me l'a expliqué.

A 6 heures 15, je me retrouve avec Demange, Bonot et Acolla devant la plaque qui porte le nom des deux facteurs martyrs.

Je n'avais encore jamais repéré cette plaque, de la couleur du mur beige crasseux, fixée à deux mètres de haut sur la paroi de la cage d'ascenseur. Une demi-douzaine d'agents en demi-cercle, attendent dans une attitude de recueillement. Au-delà, c'est l'activité habituelle autour des tables d'ouverture du courrier et derrière les casiers de tri.

Le 11 novembre ne doit plus faire recette. Les quelques types qui sont là pensent-ils vraiment à l'Armistice de leur grand-père, ou sont-ils plantés devant cette plaque pour éviter de trier des lettres pendant une demi-heure ?

Loiselet, le responsable CGT de l'immeuble, qui travaille au centre de tri dans les étages supérieurs, apparaît sous la pendule, une gerbe de glaïeuls dans les bras, encadré par Delfarge et Morand. Ils ont l'air sérieux comme s'ils allaient eux-mêmes signer l'Armistice. Ils viennent directement vers moi, me serrent la main avec un « Monsieur le receveur » cérémonieux, et déposent leurs fleurs sous la plaque, sur une « cocotte », ces chariots à roulette sur lesquels on entasse les brassées de lettres à trier.

Loiselet a le papier de son allocution dans la main. Une seule feuille, ce ne sera pas trop long.

C'est bien tourné ; tout en rappelant ce qui s'est passé le 11 novembre 1918, il arrive à évoquer les peuples libres, la responsabilité du capitalisme dans le déclenchement des guerres, les travailleurs qui paient les pots cassés avec leur sang et leur maigre salaire.

A 7 heures 30 tout est terminé au niveau de la « distri ». On me remercie de ma présence parmi les travailleurs et nous partons vers les guichets pour notre deuxième séance.

Devant la plaque de marbre noir où s'alignent les noms des postiers tués pendant les deux guerres, l'assistance est différente.

Le président des anciens combattants et ses deux adjoints sont déjà au garde-à-vous en costume cravate. Trois agents de sécurité en blazer accompagnent Bonot. Un quatrième joue les porte-drapeaux, en chemisette bleu clair et blouson bleu marine, baudrier en bandoulière dans lequel est planté un magnifique drapeau bleu-blanc-rouge frangé d'or.





La plaque commémorative

JMB

– Vous connaissez Monsieur Berry ? me demande Bonot en se tournant vers un garçon à demi caché par le drapeau. Il est cadre de maîtrise à la « distri ». C'est notre clairon.

Je le connais en effet. Il est splendide avec sa veste bleue, cravate noire, gants blancs, casquette à galons dorés toute neuve et clairon en main.

Cette casquette réservée aux chefs d'équipe, n'est en principe jamais portée par les intéressés. Ils ont tort, ça leur donnerait un petit air « pilote de ligne » séduisant ; mais c'est déjà très difficile d'obtenir que les facteurs portent la casquette, il ne faut pas rêver avec les cadres de maîtrise. Il n'y a qu'un type comme Berry, certainement à tendance militariste, pour accepter le port d'un uniforme.

Le président des Anciens Combattants me demande de porter la gerbe avec lui jusqu'à la plaque commémorative. Deux pas en arrière, et voilà mon Berry en train de faire éclater son solo de clairon sous les voûtes de la salle du public. Il devient rouge comme la partie du drapeau qui pend à côté de lui. La sonnerie retentit et s'amplifie sous les lustres.

Les quelques clients matinaux présents sursautent et se retournent. Ils n'osent plus bouger comme s'ils venaient de découvrir qu'ils se sont égarés sur un champ de mines.

La minute de silence paralyse encore davantage ceux qui se sont aventurés dans le bureau de poste. Une pauvre femme reste en suspens, le timbre à deux centimètres de sa langue, de peur de troubler cet instant pathétique.

La vie reprend lorsque le porte-drapeau roule consciencieusement son étendard, et que Berry range ses gants blancs et son clairon dans un sac de sport.

Bonot se penche vers moi,

– J'ai oublié de vous dire qu'après le dépôt de gerbe, la tradition veut que le receveur offre le café à la brasserie en face.

– Ne changeons rien aux traditions. Messieurs si vous voulez bien, allons prendre un café de l'autre côté de la rue.

Nous sommes sept ou huit à nous diriger en défilé improvisé vers la brasserie « La fourmi ».

A l'époque glorieuse des Halles de Paris, ils étaient deux cafés à

quelques mètres de distance sur le même trottoir : *La cigale* et *La fourmi*. Comme dans la fable, *La cigale* a disparu quand la bise fut venue, ou plutôt quand les Halles ont disparu.

J'entre en tête dans le bistrot, entouré du président des Anciens Combattants, du porte-drapeau et du clairon.

Moi qui ne suis pas militariste pour deux sous, je me serais bien offert le luxe de déclencher une véritable révolution à la RP en venant boire le coup avec Loiselet et les camarades cégétistes, et en renvoyant les combattants se faire voir au champ d'honneur.

Je les regarde assis, raides sur la banquette de skaï rouge, en train de tourner la cuillère dans leur café. Ils ont conscience de ce qu'ils représentent, les valeurs morales de la patrie ; et ils sont fiers de venir prendre à ce titre ce petit jus matinal avec le receveur principal.

Ils ne comprendraient certainement pas si je leur disais sans ménagement : « Vous croyez qu'on va le commémorer encore longtemps cet Armistice de 1918 ? Toutes ces guerres, victoires ou défaites, on devrait en avoir honte et essayer d'oublier, comme on le ferait pour une mauvaise action. Vous pourriez me répondre, et le souvenir des morts pour la France ? Ca leur fait une belle jambe aux pauvres types après les avoir envoyés à la boucherie. Si encore ça pouvait empêcher de recommencer, ça vaudrait le coup de donner du clairon une fois par an. Mais il n'y a même pas cette justification. Une guerre n'a jamais développé la soif de paix, mais le plus souvent un esprit de revanche. »

Si je leur tenais ce langage, mes gars partiraient en courant, drapeau en avant, pour aller brailler dans le Louvre que le receveur est un dangereux anarchiste, un individu irresponsable et sans morale. Parfois, il faut savoir ne pas toucher aux coutumes.

Tchinchang, qu'on a baptisé Tchîn dans l'intimité, a créé un comité de direction qui doit se réunir tous les mois, et auquel participeront, ses directeurs fonctionnels (personnel, gestion, guichets, commercial, distribution...), et les directeurs d'établissements (Paris RP, Paris 9, Paris 10, centres de tri).

Ce qui me frappe lors de la première réunion, c'est le nombre de jeunes femmes bombardées « directeur » auprès de Tchîn.

La responsable des guichets ? Une grande pin-up à la chevelure opulente brun-roux qui ondule sur ses épaules, style star d'Hollywood des années 40.

Pour la « distri », une petite brunette au nez en trompette, cheveux courts en baguettes de tambour.

Au commercial, une grande femme à l'allure sportive en tailleur sobre mais bien coupé. Elle est souriante, ce qui est normale pour une commerciale.

A la gestion, encore une jeune femme aux cheveux courts encadrant un visage sympathique.

J'arrête mon petit tour de table personnel au moment où Tchou commence le sien pour nous présenter son équipe. Je peux donc maintenant mettre des noms sur les silhouettes détaillées précédemment. Toutes ces jeunes prennent des airs sérieux et légèrement supérieurs de directeurs en poste. Pourtant, certaines pourraient être charmantes avec un sourire et une attitude un peu plus décontractée. Elles sortent du même moule que Colette Lecoz. On leur a donné des responsabilités à moins de 40 ans avec le titre pompeux de « directeur ». Elles se croient obligées de tenir un rôle de composition. Jusque dans leur correspondance administrative, elles veulent montrer qu'elles sont des cheftaines.

C'est ainsi qu'un mois après ma prise de fonction j'ai reçu cette lettre d'instructions en matière de personnel se terminant par : « Je compte sur votre sens des responsabilités pour faire appliquer avec rigueur... ». J'avais alors demandé à Tchou : « Tes gamines directrices auraient-elles un doute sur mon sens des responsabilités ? Après 40 ans de bons et loyaux services, ça surprend d'entendre de pareilles recommandations. »

Le comité de direction est avant tout le lieu d'échange d'informations dans les deux sens entre les établissements et la Direction.

En fin de séance, je coince la Rita Hayworth des guichets pour la brancher sur l'automatisation du traitement des chèques bancaires. Je n'ai pas oublié mes agents atteints de tendinite, et il faut que la Direction s'engage pour financer l'opération.

Comme il ne faut pas que la Miss ait l'impression d'être simplement prise pour une tirelire, je l'associe à l'étude :

– Si vous le souhaitez mademoiselle Bailbé, je prendrai contact avec un représentant de chez Burrough's, fournisseur de lecteur bancaire que je connais, puis nous irons étudier le problème ensemble.

– D'accord, avec plaisir, j'attends que vous me fassiez signe.

Monsieur Renaud de chez Burrough's que j'ai connu aux Chèques est heureux de me revoir. C'est réciproque. Le garçon est jovial, sympathique. Nous avons déjà déjeuné ensemble quelquefois aux frais de son entreprise. Nous nous retrouvons en tête-à-tête dans un petit restaurant du quartier des Halles ; cuisine bourgeoise, simple mais de bon goût.

C'est de bonne guerre que je débroussaille l'affaire seul avant de traîner Miss Bailbé dans mon sillage. Il vaut mieux avoir une longueur d'avance pour bien connaître mon dossier, et montrer que c'est moi qui pilote le projet.

Il a la solution adaptée à mon problème, ce qui est normal pour un fournisseur digne de ce nom, et après en avoir fait le tour devant une fricassée de coquilles Saint-Jacques, nous prenons rendez-vous à son bureau, chacun accompagné de ses spécialistes techniques.

Je viens justement de constituer une équipe « Organisation et Méthodes » (OM) avec trois jeunes inspecteurs. Ils vont pouvoir faire leurs preuves.

C'est une fonction qui n'existait pas à la poste du Louvre alors que j'avais été habitué à travailler avec des cadres OM aux chèques postaux. Dans un bureau aussi important, c'est incroyable de ne pas disposer d'une équipe d'études pour engager tous les changements à prévoir.

Colette Lecoq m'a bien expliqué qu'on pouvait demander ce travail au coup par coup aux meilleurs inspecteurs des services d'exploitation, mais je reste persuadé que rien ne peut remplacer une équipe permanente de spécialistes des études, dégagés des soucis de l'exploitation quotidienne.

Je devine ses craintes. Elle sent que je vais garder en prise directe cette équipe OM qui mettra son nez dans tous les services, qu'elle ne pourra plus diriger les projets de son secteur, et que j'aurai des espèces d'indics qui me signaleront tout ce qui ne tourne pas rond dans les différents secteurs de la Maison.

Pour lui prouver que je ne souhaite pas la court-circuiter, je l'amène chez *Burrough's* avec ceux qu'elle appelle dédaigneusement « Vos OM », ainsi que la Miss Bailbé de la Direction.

En deux mois l'affaire est réglée. Les tampons à endosser les chèques sont définitivement remisés dans une armoire. Les trois lecteurs de chèques crépitent pendant que mes agents « tendinistes » pianotent derrière leur écran. Ils ont l'air satisfaits de l'évolution de leur service où l'automatisation et l'informatisation ont remplacé le stylo à bille, le timbrage à la main et la calculatrice de papa.

Colette ne perd pas le nord ; elle m'annonce,

– Grâce à cette automatisation, nous allons pouvoir récupérer au moins trois emplois.

– Attendez Colette, je vais vous expliquer mon point de vue. J'estime que le progrès technique devrait profiter à la fois à l'entreprise et au personnel. Je sais que ce n'est pas ce qui se fait la plupart du temps, mais pour notre opération nous ne supprimerons que deux emplois.

Elle n'épouse certainement pas mes théories, mais Tchou, lui, s'est arrêté de pleurer sur ses crédits dépensés quand je lui ai dit qu'il récupérerait deux emplois en fin d'année au titre du traitement des chèques bancaires.

Quand on sait que le coup annuel d'un agent tourne autour de 200 000 francs, et que l'opération s'est soldée par un financement de 250 000 francs, les comptes sont vite faits. Les machines *Burrough's* sont en place au moins pour 5 ou 6 ans, et elles seront amorties en quelques mois.

Les deux emplois à supprimer, je n'en parle ni aux agents, ni aux syndicats. On verra ça en janvier dans l'habillage du budget que je présenterai.

En revenant du service des chèques bancaires où je suis allé vérifier que les machines *Burrough's* ronflaient à plein rendement et qu'elles donnaient entière satisfaction, Sylvie, la secrétaire m'annonce,

– Il faudrait que vous rappeliez Monsieur Cros, le receveur de Paris 15. Il vous a téléphoné à 9 heures 15 quand vous veniez de sortir de votre bureau.

Cros, je le connais de nom comme beaucoup d'autres directeurs des bureaux centraux de Paris, mais je ne l'ai jamais rencontré.

En fait, sur les seize collègues en place, je n'en connais que deux avec qui j'ai travaillé dans le temps, Boré à Paris 9 et Rinaldi à Paris 7. Le dénommé Cros me fait part de la raison de son coup de fil.

– Tu sais peut-être que la coutume veut que les directeurs des bureaux centraux se réunissent une fois par trimestre sous la présidence de celui de la RP. Comme tu es arrivé récemment, je voulais savoir si tu souhaitais maintenir cette tradition.

– Bien entendu ! Je pense qu'il est bon qu'on se connaisse car nous devons avoir le même type de problèmes à régler et il peut être intéressant de se coordonner pour certaines actions menées notamment avec nos Directions respectives.

– Tout à fait. En général, nous déjeunons ensemble. Si tu veux, nous pouvons le faire à Paris 15 pour notre première réunion.

Je ne suis pas mécontent de pouvoir rencontrer ces dinosaures de la Poste.

Pendant des décennies, les receveurs des centraux de Paris ont représenté une force influente de la Poste parisienne. Le père Debrach à la RP dans les années 60, en est la caricature type.

Puissants, indépendants, et pratiquant allègrement la politique de la force d'inertie, ces fonctionnaires n'étaient plus appelés les receveurs, mais les « barons ». Ils étaient devenus une sorte d'aristocratie postale intouchable, un cercle très fermé qui nécessitait de jouer des coudes et d'intriguer pour y pénétrer.

Il en reste au maximum six des receveurs de cette trempe. Les autres actuellement en place sont des types comme moi, arrivés là dans la lignée d'un plan de carrière, et pas pour parader et se remplir les poches, mais pour rentrer dans le rang sous l'autorité d'une Direction en vue de remettre de l'ordre dans la gestion, dans l'organisation, et dans le développement commercial.

Le dernier « carré des barons » se reconnaît facilement. Ils sont regroupés en cercle autour de Cros. Ils parlent haut, d'un ton supérieur, tous en costume gris sombre et cravate de couleur. L'uniforme de la baronnie certainement.

L'un d'eux se détache pour venir vers moi ;

– Alors, c’est toi le RP ? Qu’as-tu fait pour arriver là ?

Il a volontairement utilisé le diminutif familial « le RP » pour ne pas m’appeler « le receveur de la RP ».

– Je n’ai rien fait de spécial ; on m’a demandé poliment de prendre la place et je l’ai prise.

Ils restent perplexes. Je me doute que la plupart d’entre eux se sont mis sur les rangs et qu’ils doivent se demander comment cet intrus qui ne fait pas partie de la confrérie a pu leur souffler la place.

Maillard, qui ne fait pas partie de la clique des anciens et qui me paraît un bon rigolo, veut faire de l’esprit pour détendre l’atmosphère :

– Ce n’est pas de la promotion canapé ? Tu n’aurais pas couché avec Meynier par hasard pour te retrouver ainsi dans les sofas de la RP ? J’entre dans le jeu,

– Tiens, je ne savais pas qu’il fallait coucher pour devenir receveur dans un bureau central. D’ailleurs, tu prêtes à Meynier des penchants que je ne lui connais pas. J’ai l’impression qu’il s’entoure plutôt de jeunes et belles collaboratrices.

Après notre petit numéro sur la promotion canapé, version « gay », les barons rient jaune. Maillard, lui, se marre et m’entraîne pour se placer à côté de moi pour le repas.

Nous n’avons pas milité ensemble à la CGT, mais je sais qu’il a aussi fréquenté la grande centrale syndicale.

En général, les patrons qui ont flirté avec le syndicalisme affichent plutôt la teinture Force ouvrière.

À notre niveau, nous ne sommes pas plus d’une dizaine au plan national à s’être accroché une étiquette CGT rouge grand teint à une période de notre carrière. Pas étonnant donc que je me sente des atomes crochus avec Maillard, qui en plus de ses idées gauchisantes m’apparaît comme un gai luron aimant rire, boire et manger. Un tel garçon ne peut pas être foncièrement mauvais.

Nos grands patrons doivent penser qu’un passage par la CGT n’est pas un handicap pour diriger une grosse boutique postale.

Certains sont même persuadés, comme moi, que c’est un avantage pour les relations avec les syndicats en général, et avec le personnel.

Il faut dire que les expériences de patrons ultra antisyndicaux dans



notre Maison ont rarement été des réussites. Principalement dans les grandes entités comme les centres de tri, les gros bureaux, les centres de chèques, où les coups de bâton un peu raides reviennent souvent en pleine poire de celui qui les donne.

– Tu comprends, me confie Maillard, tous les fossiles de la vieille garde parisienne n'ont pas digéré de voir débarquer un inconnu des Services Financiers. Moi, ça m'amuse, c'est bien fait pour leur gueule. Pendant des années ils se sont crus des super mecs intouchables, alors ils se sont laissés vivre et ont fini par faire des conneries.

– Et toi ? Que fais-tu au milieu de ce clan des barons ? je lui demande.

– Les barons, c'est fini. Autour de cette table, il reste encore deux ou trois dinosaures en voie de disparition. Ils le savent. Tu peux les reconnaître, serrés les uns contre les autres, avec leur tête d'aristo en fin de règne. Ils vont te faire bonne figure car ils ne savent pas quelles sont tes relations avec Meynier, mais à la première occasion, s'ils peuvent te faire un croche-pied, ils ne vont pas se gêner. En effet, Boré, pilier de Paris 9 depuis des années, avec son regard de faux-jeton et son sourire aigre doux, se lève et proclame,

– Bienvenue au nouveau RP. Nous souhaitons tous mon cher Bourquard que tu prennes en compte avec nous, les intérêts de notre corporation qui ont tendance à être ignorés par la Direction depuis quelques années.

Il est de bon ton de me lever, le verre en main.

– Amitiés à vous tous. Heureux d'entrer dans la famille des receveurs des centraux. Il ne vous a pas échappé que les temps ont changé et que le receveur de la RP n'a plus la place particulière qu'il occupait quand le poste était réservé aux hauts fonctionnaires de «la Centrale». Je me considère receveur comme vous et j'arrive donc avec les mêmes préoccupations que vous. A mon avis, il est souhaitable de garder le principe de réunions des receveurs des centraux pour examiner nos problèmes spécifiques et partager nos expériences. Mais si vous le voulez bien, le RP, pour reprendre votre terminologie, sera un receveur comme les autres. Et bien sûr, c'est avec plaisir que je vous recevrai au Louvre quand ce sera mon tour d'organiser notre réunion.

Bourigan, le receveur du 12, se lève à son tour. Il est dans le carré des barons. Il a les joues flamboyantes, et je sais pourquoi. Au moment de l'apéritif il n'arrivait pas à décoller sa main de la bouteille de whisky. Il est gonflé à bloc pour devenir le porte-parole idéal des anciens.

– Mon cher Bourquard, tu arrives dans notre... Voyons, je dirai... dans notre communauté, et il est normal que... que tu ne connais pas encore le fond de nos problèmes. Il faut... que tu saches que de réforme en réforme, notre po... position s'est dégradée. N'est-ce pas les amis ? Avec la création des nouvelles Directions parisiennes la... situation va empirer. En plaçant un patron à la tête de quelques arrondissements, nous allons l'avoir sur...sur le dos en permanence et notre pouvoir de décision va encore diminuer. Il faut... faudrait envisager une délégation auprès du délégué d'Ile-de-France, Guy Meynier pour appeler son attention sur ce point et... et veiller à garder nos prérogatives.

Depuis le début du repas tout le monde l'a appelé Albert, Papa Bourigan. Je me mets donc au diapason :

– Vois-tu Albert, je suis ouvert à toutes les propositions, surtout si elles concernent notre avenir. Mais je veux vous dire deux choses : Tout d'abord, la réforme des Directions de Paris se met en place et a été initialisée bien avant mon arrivée. Si elle pose des problèmes, il fallait vous manifester le moment voulu et essayer de bloquer le processus avant que les services s'installent.

Deuxièmement, quand je suis venu à la RP, je n'ai pas été pris en traître. Meynier et Hély m'ont bien précisé dans quelle structure et quelle organisation j'allais fonctionner.

Je ne peux pas retourner les voir aujourd'hui en leur disant : « j'ai rencontré mes collègues, j'ai réfléchi, je ne suis plus d'accord pour exercer mes fonctions dans ces conditions. »

– Il a raison ! s'exclame Maillard. Nous étions bien d'accord pour faire cette réunion amicale pour mieux se connaître. Je suis dans la même situation que Bourquard. J'ai pris Paris 6 en toute connaissance de cause, et j'ai commencé à travailler avec mon directeur d'arrondissement. Il n'est pas question de débouler demain dans son bureau en lui annonçant : « on gomme tout, je ne veux plus tra-

vallier avec toi, je n'ai pas besoin d'un directeur potiche pour m'aider à diriger mon bureau».

Boré ne perd pas l'occasion de déverser un peu d'acidité dans le débat ;

– Tu vois, tu le dis toi-même que c'est un directeur potiche. Il ne sert donc à rien, sauf à rester sur notre dos si on a affaire à un casse-pieds.

Cros, le plus ancien de l'assemblée, a compris que deux camps étaient en train de se constituer. Celui des barons, tout puissant il y a encore quelques mois, mais en perte de vitesse, et en face, l'équipe des nouveaux dont je fais partie, mis en place par les directeurs actuels, et donc avec le vent en poupe.

Pas fou le vieux Cros, il a pigé que les jeunots ne viendraient pas au secours de la vieille garde, surtout pour se battre contre des réformes étudiées et décidées à leur époque et non pas à la nôtre.

Il cherche manifestement à calmer le jeu :

– Bon, je vous propose que chacun observe comment les choses se passent avec sa Direction ; et dans deux mois nous ferons le point pour examiner les problèmes éventuels et vérifier que toutes les Directions fonctionnent de la même manière.

Nous sommes d'accord sur ce point, et nous nous rejoignons aussi sur l'excellente qualité gustative du vieil Armagnac du gérant de la cantine.

– Dis donc Bourquard, peux-tu nous organiser un repas à la RP pour notre prochaine réunion ? me demande Boré. Je crois savoir que tu as un chef à la hauteur dans ton restaurant administratif.

– Oui, bien sûr ; je ne vous promets pas du caviar, mais c'est vrai que notre chef se débrouille très bien.

Il est exact qu'elle fonctionne parfaitement notre cantine, pilotée par un conseil d'administration actif dans lequel tous les syndicats sont représentés et où la CGT est majoritaire.

Loiselet, le président, numéro un de la CGT au centre de tri sait être revendicatif et dur en négociation, mais intelligent, spirituel, honnête et fidèle à ses opinions, il est respecté dans la Maison, aussi bien par le personnel que par les cadres.

Moi, j'apprécie son efficacité pour diriger à la fois avec autorité et

souplesse, une boutique comme la cantine où il n'est pas facile tous les jours de se confronter aux clients postiers, aux fournisseurs et au personnel de cuisine.

Le gérant, Lagarrigue, est un grand type sympa du sud-ouest. Son accent chantant et son sourire semblent suffisants pour aplâner tous les problèmes de gestion.

Dans cette organisation alimentaire, ma fonction de receveur m'attribue automatiquement le titre de président du comité de surveillance du restaurant administratif.

Toutes les tâches de paperasserie et de surveillance de ce comité sont assurées par Bonot et son équipe, et je pourrais me contenter d'apposer des signatures. Mais je me suis fixé le devoir d'assister à toutes les réunions mensuelles du conseil d'administration. Comme beaucoup de mes prédécesseurs, je pourrais déléguer, mais j'estime que dans ma fonction on ne doit pas essayer d'échapper à certaines obligations. Celle-ci, liée aux activités sociales de l'établissement, en fait partie.

Les relations avec les syndicats font également partie de ces obligations incontournables.

La meilleure façon de se faire accepter comme patron par les représentants syndicaux, est de rester en prise directe avec eux en toutes circonstances, même quand les rapports deviennent chauds. Autre domaine que j'ai classé dans mes prérogatives depuis ma prise de fonction de directeur d'établissement aux chèques postaux : les enterrements.

Qu'il s'agisse d'un agent ou d'un membre de sa famille, j'estime que la présence du patron de l'établissement, est la marque élémentaire de soutien moral et de respect vis-à-vis des personnes avec qui on travaille. Il faut respecter l'individu et lui témoigner de l'intérêt, surtout dans les épreuves que lui réserve la vie.

Je ne peux m'empêcher de repenser à ce collègue de Paris-chèques qui me disait : « Si tu commences à faire les enterrements, tu n'as pas fini. »

Oui, bien sûr, j'en ai suivi des convois funèbres, j'en ai écouté des discours de prêtres sur le repos de l'âme, le rappel à Dieu et la résurrection de la chair. J'en ai vu couler des larmes sur des visages torturés.

Mais mon pauvre collègue, que faisait-il de plus pendant que je passais des heures dans les églises et les cimetières ? Il déambulait probablement dans des services qui auraient continué à rouler normalement sans lui ce jour-là. Ou bien, peut-être bouclait-il un dossier qui de toute façon, aurait été terminé le soir même ou le lendemain.

Le merci d'une famille dans la peine, un serrement de main, un regard reconnaissant, me confirmaient que c'était là que je devais être.

J'aurais bien assez des jours et des mois à venir pour m'intéresser au fonctionnement du centre de chèques, alors que cette journée était unique pour me consacrer à celui qui partait pour sa dernière demeure.

Mais revenons à la cantine de Paris RP.

Les réunions du conseil d'administration sont instructives.

Pour comprendre la complexité des différentes facettes d'un individu, il faut avoir observé le comportement du militant avec sa casquette revendicative, puis son attitude quand il prend son rôle de gestionnaire d'une organisation.

Même vis-à-vis de moi, ce ne sont plus les mêmes relations. Dans cette instance nous sommes tous sensés faire corps pour le meilleur fonctionnement du restaurant administratif.

Souvent, il faut bien ingurgiter de longues discussions sur le prix du sandwich, l'opportunité de proposer une mayonnaise maison aux clients, ou sur le bien fondé d'accorder une prime de fin d'année au personnel des cuisines.

Pour une fois les décisions ne sont pas de mon ressort, et je me borne à donner mon avis quand une question divise le conseil.

L'après-midi peut se prolonger en discussions oiseuses où chacun veut apporter sa réflexion en souhaitant être cité dans le compte-rendu, afin de bien montrer au personnel l'action de ses représentants.

Or, dans sa grande majorité le personnel se fiche des réunions du conseil d'administration comme de l'an 40, et ne prend pas la peine de lire les comptes-rendus affichés à la cantine.

La séance peut traîner plusieurs heures, mais lorsque Loiselet est satisfait des débats du CA, il se lève en déclarant,

– Nous avons bien bossé. Allons boire un verre à la cafétéria. Bien

entendu, Monsieur le receveur, vous nous accompagnez.

En général j'accompagne, sauf quand je sais que des problèmes urgents m'attendent au bureau.

Et il ajoute pour Bonot,

– Et toi César, je ne t'invite même pas. Tu fais partie d'office de l'équipe du restaurant.

Je me laisse un peu vivre au CA du restaurant. J'écoute les administrateurs débattre, parfois âprement, et quand il s'agit de points concernant le Comité de surveillance, je laisse César se débrouiller tout seul, en donnant un avis de temps en temps.

Dans une deuxième instance à caractère social, le CHS « comité d'hygiène et de sécurité », c'est une autre paire de manches.

Là, il n'est pas question de se pointer sans connaître tous les problèmes qui seront évoqués par les représentants syndicaux. Et les problèmes, ils savent les trouver. C'est une véritable surenchère entre syndicats. On pourrait croire qu'il y a une palme pour celui qui aura accumulé le plus de revendications à présenter et à obtenir.

Le plus vicieux dans le domaine, c'est Morand de la CGT distribution. La semaine avant le CHS, il fait systématiquement le tour des services pour répertorier les doléances des agents.

Je l'entends d'ici faire la retape,

– Dites-moi tout ce qui ne va pas. Nous allons nous bagarrer pour que le receveur nous donne satisfaction.

Avec Bonot, nous disposons de quelques jours avant la séance pour trouver des réponses à chaque question.

Au cours des premières réunions, je me suis aperçu qu'on perdait un temps fou à discuter sur la propreté des locaux, l'approvisionnement en papier toilette, les tiroirs cassés et le manque de fournitures de bureau.

Pas étonnant de voir les discussions se prolonger au-delà de 19 heures. Assis autour d'une longue table de réunion depuis 14 heures, ras le bol des listes de Morand. Il fait vraiment dans la petite épicerie.

Le jour où j'annonce que j'aimerais bien ne plus voir les petits problèmes d'intendance se régler en CHS, il y a quelques protestations notamment du sieur Morand.

Forcément, je suis en train de lui supprimer son fond de commerce. Il ne va plus pouvoir prendre son pied en listant tout ce qui cloche dans la Maison.

Je finis d'ailleurs par abandonner mon projet d'assainir le contenu des réunions du CHS, car tous les syndicats continuent à soulever systématiquement des problèmes qui pourraient se régler dans le cadre de la gestion quotidienne.

J'ai beau insister en répétant : « il y a des cadres et des agents de maîtrise qui sont là pour remédier à toute difficulté qui se présente au niveau de l'exploitation. Ce n'est pas la peine d'attendre le CHS pour faire réparer une serrure cassée ou obtenir des fournitures de bureau. »

Ils opinent tous du chef, mais ce qui ne les empêche pas de ramener à la séance suivante, les waters sales, les essuie-mains non changés dans les lavabos, le manque de crayons, etc.

Les questions les plus embarrassantes sont celles concernant la propreté, le chauffage et l'exiguïté des locaux.

Dès qu'on touche aux questions liées au budget (le contrat de nettoyage par exemple), il est difficile de donner satisfaction aux demandes.

Les plus extrémistes voudraient que l'entreprise de balayage passe trois fois par jour dans la salle de la « distri ». Ce sont peut-être les mêmes qui jettent sur le sol les vieilles ficelles et les étiquettes froissées des liasses de courrier.

Pour le manque de place de certains services, c'est encore pire. Comment agrandir cette vieille bâtisse ? En général on rogne chez l'un pour donner à l'autre.

Beaucoup pensent qu'on devrait tirer parti de la hauteur de plafond de l'immense salle de la « distri » pour installer des mezzanines tout autour des locaux et créer des bureaux administratifs. Mais là, on bute sur des problèmes de crédits. Comment débloquer quelques millions pour les travaux ?

Avec Demange, nous savons bien comment gagner un peu de surface. Il suffit de réorganiser la distribution. Le courrier a diminué dans le centre de Paris, et rien que sur le deuxième arrondissement on pourrait supprimer deux ou trois quartiers de distribution, c'est

à dire une dizaine de facteurs et quelques casiers de tri.

Pour le moment nous en parlons tous les deux en vase clos dans mon bureau ou le sien. Le jour où ça va circuler dans les couloirs, l'agitation va commencer.

La plupart des facteurs du deuxième ne sont pas fous. Ils savent bien que beaucoup d'entre eux travaillent à peine 32 heures par semaine, même en traînant les pieds, et ils se doutent bien que ça ne peut pas durer.

Première étape, réunir les inspecteurs de l'organisation de la distribution. Ils sont quatre (un par arrondissement), et en temps normal font des aménagements de tournées ou de circuits de voiture. Une réorganisation générale, c'est la partie noble de leur métier. Ils n'ont plus l'impression d'être des petits gratte-papier dans un bureau. Ils deviennent des patrons d'entreprise, des décideurs. Ils tiennent entre leurs mains le sort de centaines d'agents. Comme ils sont les seuls à posséder la compétence pour le découpage et l'équilibrage des tournées, il faut aussi qu'ils puissent faire face à l'opposition des facteurs, et surtout des syndicats qui souhaitent avoir des quartiers le moins chargés possible.

Ce sont quatre cadres dynamiques, compétents, entrepreneurs et courageux. Nous pouvons compter sur eux.

Je leur ai fixé l'objectif global :

– Il faudrait pouvoir dégager un gain de 9 à 12 PT (positions de travail), uniquement sur le deuxième arrondissement. Pour y arriver, vous avez carte blanche. Nous approchons de la fin 92, il serait bien de viser une mise en place pour la fin 93.

Bernardeau, le plus maximaliste, et celui qui est directement responsable du deuxième arrondissement, est particulièrement optimiste :

– Quand on voit la charge actuelle, je suis sûr qu'on peut reprendre une quinzaine d'emplois sans trop pressurer le service. Nous pouvons commencer l'étude avec mes collègues après la période des fêtes de fin d'année.

– Pour le moment, restons sur mes chiffres, entre 9 et 12. C'est une proposition que je peux présenter à la Direction pour le budget 1994. Inutile de faire de l'excès de zèle et de se faire hara-kiri pour



la gloriole. Comme disait un spécialiste des questions de personnel et d'emplois au ministère : « il faut toujours laisser un peu de viande sur l'os pour pouvoir encore grignoter plus tard. » Il avait raison, n'oubliez pas qu'il faudra encore trouver des gains d'emplois l'année suivante.

– D'accord, fait Demange. Nous commencerons les comptages et les accompagnements vers la mi janvier. Quand penses-tu aviser le personnel ?

– Ce n'est pas vraiment un cadeau de Noël, mais je pense que nous devons le faire avant les fêtes. Ce serait bien de pouvoir leur accorder une petite fleur pour Noël et Jour de l'an, pour amortir le coup. Demange qui n'aime pas trop les conflits est certainement prêt à lâcher du lest ; mais il sait aussi que c'est une période chargée pour la Poste, et que ça ne va pas être facile.

– Nous allons regarder avec les chefs de division si on peut alléger les tournées le jour du réveillon et si on peut accorder des heures « sup ». Dès cet après-midi nous te préciserons jusqu'où nous pouvons aller.

Une semaine avant Noël, je me retrouve en face des représentants syndicaux de la « distri », entouré de Demange, des deux chefs de division, et de l'inspecteur d'organisation du deuxième arrondissement.

Je comprends vite qu'il n'y aura pas d'effet de surprise. Les rumeurs sont déjà arrivées jusque derrière les casiers de tri. Difficile de garder un secret dans une pareille usine.

Mais finalement ce n'est pas plus mal ; ils ne pourront pas jouer les travailleurs offusqués et me faire un numéro de facteurs scandalisés devant les manœuvres de la Direction pour pressurer le citron.

Je m'avance quand même sur la pointe des pieds,

– Nous avons deux types d'informations à vous communiquer ce matin. Celles concernant les modalités du service pendant les fêtes, et celles relatives à la réorganisation de la distribution sur le deuxième arrondissement.

Je vois Coladon froncer le sourcil, tout en esquissant un sourire que je ne cherche pas à interpréter.

C'est probablement de lui que viendra la plus grande résistance. Par nature il est déjà accrocheur, mais en plus il est facteur sur le deuxième. Il faut donc s'attendre à ce qu'il défende âprement les intérêts de ses collègues qui sont en même temps les siens.

Heureusement pour moi, les syndicats ont pour principe de donner priorité au présent ; ils traitent les problèmes à chaud.

Actuellement, leur préoccupation, c'est l'organisation des fêtes de fin d'année, et sur le sujet ils ne vont pas nous lâcher avant la Saint Sylvestre.

S'agissant de la refonte des tournées du deuxième, Coladon reste au niveau des avertissements de principe.

– Nous allons rester très vigilants au moment des accompagnements effectués par les inspecteurs d'organisation. Après nous attendrons les propositions de la Direction (au cas particulier, la Direction c'est moi), et nous pouvons déjà vous dire que nous n'accepterons pas de suppressions d'emplois, car il n'est pas question de voir nos conditions de travail se dégrader.

– Vous savez bien Monsieur Coladon que le trafic a baissé sur certains quartiers, et qu'il faudra rééquilibrer les tournées. Maintenant pour les suppressions d'emplois éventuelles, ce sont les chiffres qui parleront. Tout ce que je peux vous promettre, c'est que les comptages ne seront pas faits à votre désavantage.

– On se méfiera quand même, insiste Coladon.

Il a raison de se méfier puisque, avant de commencer tout comptage, je sais déjà que je rendrai une dizaine d'emplois. Une simple question d'obligation de résultats et d'évaluation au pifomètre postal.

Une légère agitation se poursuit encore les jours qui précèdent Noël. Je demande à Demange de calmer tout le monde en accordant un maximum de facilités d'horaire, et je lui allonge une bonne pincée de crédits exceptionnels pour payer des heures supplémentaires aux volontaires qui voudront bien travailler au-delà de leurs horaires. Nous allons tirer sur les heures de « califs ».

Ce sont des heures de travail payées à un tarif forfaitaire unique, et dénommées « californies » à la Poste, par analogie avec les travaux payés à l'heure en Californie aux ouvriers agricoles qui venaient ramasser les fruits dans les grandes plantations avant la guerre.

Les « californies » représentent un salaire d'appoint pour beaucoup de postiers, et une force de travail indispensable pour les bureaux qui peuvent l'utiliser pendant les heures de pointe, notamment pour le tri des lettres en fin de journée.

La souplesse du système permet en outre à chaque postier de faire des « califs » dans n'importe quel bureau de poste ou centre de tri. Les « califs » auront été ainsi le cadeau de Noël aux préposés. Cadeau de consolation, car ce qu'ils voulaient, c'était faire le pont pour partir plusieurs jours dans leur région d'origine.

Les syndicats tentent une dernière fois de battre le rappel, mais je sens bien que nous finirons l'année sans grève.

Ceux qui ont réussi à s'arranger pour partir chez eux n'ont pas envie de perdre une journée de salaire pour arriver au même résultat. Ceux qui vont faire des « califs » ne sont pas mécontents de profiter de cette rentrée d'argent supplémentaire au moment des fêtes.

Et puis, nous sommes encore en période des calendriers. Certains facteurs n'ont pas eu le temps de présenter leurs cartons à tous leurs clients. Il ne s'agit pas d'indisposer l'utilisateur alors qu'il attend peut-être un colis de province ou les cartes de Noël de la famille. Il risquerait de répondre au facteur : « Votre calendrier... vous pouvez vous le foutre... dans votre soulier. »

Voici encore quelques tracts matinaux pour insister sur l'intransigeance de la Direction devant les revendications légitimes des travailleurs, et nous allons pouvoir attaquer une nouvelle année.

Qui dit nouvelle année, sous-entend « nouveau budget ». Et de ce côté pas de surprise. Sans parler d'austérité, nous sommes au moins sous le signe de l'économie. Les grands chefs ne m'avaient pas laissé d'illusions à ce sujet. Je ne suis pas arrivé à la RP avec l'idée de mener la grande vie. Je suis là pour resserrer les effectifs et les crédits.

Pour cette première année de gestion, je ne m'inquiète pas trop au sujet des réductions d'effectifs. Trouver une quarantaine d'emplois sur plus d'un millier, c'est jouable quand on sait qu'on peut trouver du « gras » dans presque tous les services.

Pour les crédits, il y a aussi de la marge, et j'arriverai toujours à

grignoter une petite resucée d'argent auprès de la Direction, en cas de coup dur.

Le plus délicat va être de présenter l'addition aux syndicats. Tout l'art va consister à prouver que les conditions de vie dans le bureau vont s'améliorer malgré la diminution des moyens. Je vais être obligé de m'appesantir sur les créations d'emplois dans certains secteurs, même si les suppressions dans les autres domaines sont plus importantes.

Pour la préparation de ce budget Collet m'a été d'un précieux secours. En place depuis plus d'un an, il connaît parfaitement la répartition des dépenses et a répertorié les postes où on peut espérer faire des économies. Les notes de téléphone notamment sont époustouflantes. Il est trop facile de décrocher le combiné pour régler la moindre affaire, s'occuper de ses affaires personnelles et appeler la famille à l'autre bout de la France. La plupart des gens ne se rendent même pas compte qu'ils pompent sur le budget du bureau ; il va falloir faire de la sensibilisation.

Malheureusement cet adjoint de gestion, compétent et efficace, me quittera avant le printemps. Il a postulé pour devenir directeur d'un groupement de bureaux en banlieue, et je lui ai préparé le dossier qu'il mérite, c'est à dire un rapport en béton qui lui assure presque à coup sûr sa promotion, mais m'assure à moi que je devrai me passer de ses précieux services d'ici peu.

Je ne fais pas partie de cette catégorie de chefs, trop courante dans la vie professionnelle, qui coupent les ailes aux bons éléments pour les conserver jalousement près d'eux, et qui au contraire poussent les agents moyens avec bienveillance pour se débarrasser d'eux.

Cette façon d'envisager la promotion m'a toujours révolté, car elle combine à la fois l'égoïsme primaire du chef qui s'accroche à son confort au détriment de ses collaborateurs méritants, et une injustice profonde qui fait parfois passer les médiocres devant les meilleurs.

Le comble est atteint quand il s'agit de chefs qui, eux, n'ont aucun scrupule pour abandonner immédiatement leur propre poste dès qu'on leur en propose un plus intéressant.

La Direction semble avoir anticipé ce départ, et me propose les ser-

vices d'un inspecteur principal femme, actuellement chargée de mission dans une Direction.

Je me renseigne discrètement, et je découvre qu'ils ne savent pas trop quoi en faire de leur Annette Paganelli, puisque tel est son nom. Dans ce genre de manœuvre il y a toujours le risque de se faire refiler un boulet qu'il faudra ensuite traîner des mois ou des années, mais en général je suis confiant. Je la reçois ; elle me fait bonne impression. Cheveux raides, nez pointu, lèvres pincées. Elle semble avoir du caractère, et ce n'est peut-être pas de la tarte à la crème tous les matins, mais elle me paraît avoir l'esprit vif et être travailleuse.

Je suis preneur. Je pars du principe qu'on a toujours besoin de cadres « sup ». dans un gros établissement.

Certains receveurs de centraux d'arrondissement ne me suivent pas dans cette voie. Nous avons déjà évoqué le problème au cours de nos repas-réunions.

Bourigan de Paris 12, l'a posé en ces termes :

– Que pouvons-nous faire de ces cadres « sup » qu'on nous impose simplement pour leur trouver un point de chute ?

Boré a été encore plus direct,

– J'estime que je fais mon boulot de receveur convenablement ; Paris 9 n'a pas besoin d'un patron bis.

Il est bien là le problème. C'est la crainte exprimée plus ou moins franchement par ces receveurs « ancienne génération ». Peur de voir débarquer un jeune cadre compétent aux dents longues, cherchant à diriger à leur place. Peur d'être critiqué par la nouvelle vague et de laisser ces jeunes découvrir leurs faiblesses, leur archaïsme, leur degré d'incompétence. Peur de ne pas savoir comment utiliser efficacement cette matière grise disponible.

J'ai essayé d'expliquer l'intérêt de cet apport de cadres dans nos établissements, à condition de bien préciser la place du cadre « sup » dans l'organigramme du bureau et de bien définir sa mission. A condition aussi de remplir pleinement notre rôle de receveur et ne pas laisser la fonction vacante pour un cadre prêt à en assurer la charge.

Je sais que je n'ai pas convaincu, et je passe certainement pour un mégalo ou un original pour vouloir ainsi m'entourer d'une équipe dirigeante structurée.

Je mets mes principes en application en définissant une mission précise à la jeune Paganelli. Comme elle vient d'un service spécialisé dans le matériel, je lui confie une étude sur la gestion et l'utilisation du parc automobile de Paris-Louvre.

Ce ne sera pas du luxe, car à part les chauffeurs, personne parmi les cadres du bureau ne se préoccupe prioritairement de ce parc d'une centaine de véhicules.

Demange s'intéresse tout juste aux préposés ; alors les bagnoles ! Pour lui c'est de la ferraille qui roule, et quand ça ne marche plus, il n'y a qu'à remplacer. Là aussi il y a des économies à faire !

A notre première réunion du conseil de direction, je présente ma nouvelle recrue et son ordre de mission.

Tout le monde est poli avec elle, mais je sens bien que mes cadres ont des réactions proches de celles de mes collègues receveurs : « pourquoi a-t-il recruté cette Nana ? ».

Demange, bien que le parc automobile fasse partie de son domaine, s'en fout un peu en raison de son attitude de préretraité ; mais je devine que ses chefs de division voient cette arrivée comme un jugement négatif de ma part sur leur compétence et le sérieux de leur travail.

De son côté, Bonot responsable de la logistique doit penser que j'aurais mieux fait de mettre une sorte de garagiste sous ses ordres pour surveiller le parc auto.

Quant à Colette Lecoz, je suis à peu près sûr qu'elle estime qu'il est inutile d'ajouter des cadres « sup » autour de cette table de direction. A la limite, elle verrait bien tout le bureau sous sa coupe, en écartant le superflu, y compris moi.

Après un mois d'activité d'Annette, je ne regrette pas de l'avoir recrutée. Elle a eu le temps de mettre son nez dans bon nombre de dossiers, et mettre son doigt sur ce qu'on appelle pudiquement des dysfonctionnements.

Maintenant qu'elle a relevé les points noirs, il nous reste à nous attaquer à des problèmes aussi importants et délicats que la consommation d'essence, l'entretien et la propreté des véhicules, les règles de conduite...

Elle n'est pas empotée la petite Paga. Elle est allée discuter avec

le patron des garages PTT pour voir plus clair dans les factures de ses ateliers.

Comme personne ne vérifiait les travaux effectués et leur facturation, on ne nous faisait pas de cadeau. Eh oui, dans les garages PTT, fonctionnaires ou pas, c'est comme dans le privé, il faut rentabiliser l'entreprise.

Paganelli s'est également mise en cheville avec les responsables de la Sécurité routière pour organiser des stages de formation à l'intention des préposés chauffeurs.

Je préside les premières réunions pour montrer que nous sommes sensibilisés au problème. Le commandant qui dirige la prévention de la route en est ravi.

– Pour nous, me dit-il, c'est important et valorisant pour nos gars de travailler avec une grande administration comme la Poste. Jusqu'à maintenant nous n'avions pu mener de telles actions qu'avec la RATP.

Au conseil de direction suivant, je fais mousser Annette et sa mission. Personne ne dit mot ; elle a gagné sa place de cadre à part entière parmi nous.

Cependant, je ne peux pas lui faire contrôler les véhicules pendant des mois. Puisque Collet est sur le départ, je lui demande d'initier Annette à la gestion du personnel et des crédits.

En attendant sa prise de fonction officielle dans ce secteur, je lui confie le service Communication.

Pour le moment ce service se limite à une jeune inspectrice assistée d'un correspondant à temps partiel à la distribution.

Elle tombe bien, Annette. La Direction vient justement de nous demander d'organiser des conseils postaux d'arrondissement. Il s'agit d'une instance de communication créée par la Poste dans tous les départements pour établir des contacts avec les autorités locales (mairies), les grandes entreprises et les représentants de la clientèle (associations de défense des consommateurs – groupes sociaux ou culturels).

Les réunions se feront en fin d'après-midi, et puisqu'il est question de communication, elles se termineront par un cocktail aux frais de la Poste.

Une rencontre à programmer avec chacun des quatre premiers arrondissements de Paris avant la fin de l'année, voilà de quoi occuper Annette Paganelli, et moi aussi, car en ma qualité de président de séance, j'ai intérêt à préparer mes interventions sérieusement.

Pour les premières réunions cette année, pas de problème ; nous ferons une présentation de la Poste en général, et de la poste du Louvre en particulier. Mais les années suivantes, il faudra se creuser la tête.

J'ai une crainte ; c'est que ça n'intéresse pas grand monde et qu'on fasse un bide.

Pour corser le tout, les textes ont prévu que la délégation Poste doit comprendre deux ou trois représentants syndicaux. Il ne faudrait pas que nos séances se terminent en pugilat interne sur les suppressions d'emplois. Je vais prévoir une réunion préalable pour qu'on cadre bien la nature de ce type de réunions.

Dans l'ensemble les syndicats sont d'accord pour ne pas transformer le conseil postal d'arrondissement en tribune revendicative, et s'engagent à ne pas semer la pagaille. Toutefois, ils ne veulent pas jouer les potiches et veulent pouvoir s'exprimer sur les sujets qui touchent aux effectifs, aux conditions de travail, à la qualité du service. La partie risque d'être serrée en fonction des syndiqués qui seront présents. Je vais devoir mener l'affaire à la fois avec diplomatie et fermeté.

La première réunion, consacrée au troisième arrondissement, me redonne un élan d'optimisme.

Les quatre conseillers municipaux prévus n'ont pas laissé une seule chaise vide. Ils sont manifestement ravis d'être invités à cette instance postale.

Je pensais qu'en raison de leurs fonctions municipales probablement absorbantes, ils allaient bouder cette visite à la poste. Je me trompais. En fait, j'ai compris qu'un conseiller d'arrondissement est une personnalité accessoire cantonnée dans les domaines de cantines d'écoles, de secours sociaux, et dans les inaugurations des expositions de peinture.

Tous les grands problèmes parisiens sont débattus dans l'enceinte très fermée de l'Hôtel de ville.



Du coup, ils ont peut-être l'impression d'avoir pris de l'importance en pénétrant dans la grande poste de Paris.

En tout cas, ils s'intéressent à ce qui se passe dans le monde postal. Ils écoutent, ils posent des questions, ils commentent.

Les représentants des entreprises, eux, s'intéressent à leur courrier, aux retards de distribution, aux tarifs des paquets.

Nous avons parmi nous le patron d'une maison d'édition et le sous-directeur du Crédit municipal, autrement dit, le mont-de-piété ou *Ma tante*.

J'imaginai cet organisme sous forme d'une vieille échoppe avec quelques usuriers en manchettes de lustrine, penchés sur la montre du grand-père ou le manteau de fourrure râpé de la Belle-mère. Pas du tout; je découvre les activités d'une véritable banque brassant un volume de courrier important.

Finalement, bonne réunion, ambiance amicale, vivante et gaie. Les syndicats ? parfaits ! dans un style bon enfant. Le cocktail de soirée réussi. Accrochés à leur verre de whisky ou à leur flûte de champagne, ils ne veulent pas nous quitter tous ces braves gens.

Oui Monsieur, on ne s'est pas fichu d'eux. J'avais donné les directives à Lagarrigue, mon gérant de restaurant, pour qu'il propose ce qu'il faut en qualité et en quantité, au niveau du liquide et du solide.

J'avais précisé,

– Il n'est pas question que nos invités repartent en disant : « nous avons été reçus à la Poste avec un verre de blanc et une tartine de rillettes. »

Encore que je n'ai rien contre le blanc et les rillettes, mais il y a temps et lieu pour tout.

Annette Paganelli a bien joué son rôle d'hôtesse, décontractée, souriante, allant de l'un à l'autre, alimentant la conversation pour compléter les nourritures terrestres.

Seul petit reproche que je pourrais faire à notre soirée. La petite Bailbé qui représentait la Direction en qualité de responsable des services guichets, s'est montrée à mon avis, un peu trop administrative. Elle a pris son rôle au sérieux en nous imposant un exposé sur la Poste, structuré et scolaire, comme si elle était venue distribuer la bonne parole à une session de jeunes postiers fraîchement recrutés.

Ah, ces jeunes Directeurs nouvellement promus ! Ils sont tendres d'aspect mais fermes et rigides dans leur tête. Sans doute un besoin de se faire respecter en voulant paraître plus mûrs qu'ils ne sont. Et Miss Bailbé n'est pas une exception. Janine Rossetto, responsable de la distribution, est bâtie sur le même modèle. Pas physiquement, car elle se présente comme une petite fille gentille à côté du style vamp de Bailbé. Mais le comportement, c'est kif-kif. Elle est devenue la bête noire de Demange. Quand il vient me dire : « Janine a encore frappé », je m'attends au pire.

En réalité il ne l'appelle Janine que devant moi. En face d'autres personnes, il allonge des « Madame Rossetto » longs comme le bras, avec tout le respect dû à un Directeur.

C'est vrai que par moments, elle est pénible la petite Janine. Moi je peux encore me permettre de lui dire avec le sourire : « Janine, quand vous décidez de faire un contrôle à Paris Louvre, venez m'en parler. Les cadres ont l'impression qu'ils ne font pas leur travail et que vous venez le faire à leur place. »

C'est sa marotte de directeur de la distribution, les contrôles inopinés. Elle débarque en fin d'après-midi sur deux ou trois positions de facteurs pour voir s'ils n'ont pas laissé des lettres pour le lendemain. C'est le travail de base d'un agent de maîtrise, au mieux d'un inspecteur.

Je comprendrais à la rigueur que Demange fasse quelques tests dans l'année ; mais lui, ce n'est pas le genre. Et moi, j'estime que ce n'est pas mon boulot. Il y a quatre échelons hiérarchiques entre le préposé et moi.

La petite Rossetto a fait fort le mois dernier en venant à 5 heures le matin, voir si le service de nuit avait bien fait son travail de tri avant l'arrivée des facteurs.

Là je lui ai dit deux mots,

– Madame Rossetto (pour la circonstance, je ne l'ai pas appelée Janine), ne venez pas à n'importe quelle heure dans les services sans me prévenir, vous pourriez vous faire éjecter par les agents de la sécurité.

– Il ne manquerait plus que ça ! qu'elle me répond.

– Vous savez, tous les gardiens ne sont pas sensés vous connaître, et ils ont pour consigne de virer toute personne étrangère trouvée

dans les services sans s'être présentée à l'entrée.

Elle a dû comprendre. Au bout de quelque temps, Demange m'annonce radieux,

– Tu l'as calmée notre Janine nationale, elle ne traîne plus ses fuseaux à la « distri ».

Il a raison en parlant de fuseaux ; on dirait en effet qu'elle est toujours en pantance pour les sports d'hiver avec son petit pantalon noir, bien tiré et resserré à la cheville.

A l'occasion d'un comité de direction de Tchén, il est apparu que la mise en instance d'objets recommandés dans les bureaux satellites (bureaux de quartier), posait des problèmes d'organisation.

Comme trois receveurs de ces bureaux représentent leurs collègues au comité de direction, nous en avons discuté. A la sortie, je demande à Colette Coly (un nom prédestiné pour une personne qui travaille dans les colis postaux), receveuse de Paris-Les Halles, si il lui paraît judicieux d'organiser une réunion à la RP avec tous les receveurs des quatre arrondissements.

J'y suis allé sur la pointe des pieds, car je me méfie de la susceptibilité de ces receveurs dont certains ont de la bouteille, et sont même en fin de carrière. Je ne voudrais pas qu'ils croient que je me prends pour un super receveur par rapport à eux ; une sorte de seigneur réunissant ses suzerains pour percevoir la dîme.

– Personnellement, je suis tout à fait d'accord, me dit-elle. Ce sera une occasion de se réunir entre collègues, ce qui n'est pas fréquent. Je te dirai même que ce sera la première fois que nous serons invités à la RP ; je suis sûre que les copains apprécieront.

Ils apprécient, c'est certain, car ils sont tous présents.

J'ai fait réserver une petite salle à la cantine pour que l'on puisse déjeuner ensemble, et là aussi ils sont tous d'accord.

Dès le début, je précise bien que je suis un receveur comme un autre et que j'occupe une situation particulière uniquement parce que mon bureau assure la distribution sur les quatre arrondissements. Il faut souvent savoir masquer sa propre prééminence pour faire ressortir la valeur des autres et ne pas laisser se développer en eux des sentiments d'infériorité, de jalousie ou d'amertume.

Ils sont sympa les receveurs des satellites. Presque plus que beaucoup de mes collègues des centraux d'arrondissements. Ils n'ont pas d'arrière-pensées au sujet de leur carrière ; beaucoup d'entre eux ont atteint leur niveau maximum. Ils ne se prennent pas trop au sérieux, savent boire, manger et rigoler ; de vrais postiers quoi !

C'était prévu, Collet s'en va. Il a été reçu par le directeur des Yvelines qui lui propose l'arrondissement de Mantes-la-Jolie. Hasard de la vie administrative, il coiffera la Poste des Mureaux, ma banlieue de résidence. J'aurai peut-être l'occasion de le revoir en dehors de la RP.

Bien sûr, il accepte ce poste puisque son objectif était de devenir directeur d'un groupement postal. Celui-là lui paraît un peu loin de Paris, mais dans notre métier il faut savoir accepter les contraintes. Comme le répétait Lignac, mon chef de bureau au ministère : « il ne faut jamais refuser une proposition d'avancement, car le plat passe rarement deux fois ».

Une qui est contente, c'est Annette. Elle pourra s'installer dans le bureau de l'ami Collet, et reprendre ses attributions. En fait, je lui fais cumuler le service du personnel, la gestion, et la communication.

Les agents n'ont peut-être pas la même raison de se réjouir. Collet était un brave type, souple, jamais un mot plus haut que l'autre. Annette Paganelli, c'est un autre style. Elle va mener tout ça rondement, sèchement et autoritairement. Elle mettra le feu, et je serai obligé de jouer les pompiers.

Dès les premiers jours elle commence par s'attaquer à la famille Corbin.

Les Corbin, ce sont des martiniquais, logés comme concierge en bas de mon escalier. Ils disposent d'un petit logement de deux pièces et font le planton à tour de rôle, à la porte vitrée qui sépare la salle du public de l'escalier. Le matin ils ouvrent la porte, et je sais qu'ils faisaient des travaux divers pour mes prédécesseurs domiciliés dans la poste du Louvre. En termes concis, deux planqués. Lui, fait partie des effectifs de la distribution sans distribuer ; elle, occupe un poste de surveillance chez Bonot, sans surveiller autre

chose que le bas de l'escalier.

Annette en se penchant sur les problèmes de personnel, met les pieds dans le plat,

– Dites voir Monsieur Bourquard, les Corbin ? Ils ne sont pas malheureux ! logés, chauffés, éclairés, pour faire un peu de présence au pied de l'escalier, on se demande dans quel but. Lui au moins, nous doit bien quelques heures de travail à la « distri ».

– Vous avez peut-être raison Annette. Je vois le problème avec Bonot et Demange, et je vous en reparle.

A la première occasion, je branche Bonot sur l'affaire,

– Monsieur Bonot, racontez-moi donc ce que font les Corbin à Paris RP, et comment ils ont obtenu cette situation privilégiée un peu particulière.

Je vois qu'il aurait préféré que je lui parle de la pluie et du beau temps plutôt que de soulever ce buisson d'épines.

Il prend un air catastrophé,

– Oh, là, là, l'affaire Corbin c'est une vieille histoire ; ils ont été protégés, et vous ne pourrez pas changer grand chose à la situation.

– Eh bien, commencez par tout me raconter ; et après on verra.

– Les Corbin sont arrivés il y a au moins dix ans, à l'époque des « grands receveurs ». Je ne dis pas cela pour vous, mais tout était différent dans ces années là. Les patrons voulaient des concierges ou des plantons à toutes les entrées, et ils obtenaient facilement le personnel correspondant.

Le petit logement au rez-de-chaussée était libre. Les Corbin ont profité des circonstances pour s'y installer. Ils se partageaient la surveillance de l'escalier d'honneur, celui du receveur, et à l'occasion faisaient de menus travaux pour eux. Ca faisait partie de la règle du jeu. Ils étaient logés et devaient en contrepartie rendre service au receveur, y compris pour ses problèmes personnels, et à n'importe quelle heure. En contrepartie, il a toujours été admis qu'on ne les ferait pas travailler sur un poste précis dans le bureau.

– Pourtant Monsieur Bonot, je le vois parfois à la distribution, Corbin ; très tôt le matin d'ailleurs.

Il hésite un instant avant de poursuivre,

– Je vais tout vous dire. Quand il vient le matin, il travaille en heures

supplémentaires. Et l'après-midi il a un autre job, il est moniteur d'auto-école.

– Ah d'accord ; il est logé, il travaille à l'extérieur, et pour le peu qu'il fait chez nous, nous lui payons des heures supplémentaires.

– Oui, en gros c'est ça, mais lorsque nous avons besoin d'un coup de main au service intérieur, nous pouvons compter sur lui.

– C'est tout de même la moindre des choses. Vous allez me l'envoyer votre Corbin. Je ne vais pas le brutaliser, mais je vais lui expliquer certaines choses.

– D'accord, mais si vous voulez modifier les habitudes, ça va être dur, dur.

Il arrive souriant et décontracté mon Corbin. Il a la face ronde et joviale d'un antillais bon vivant. Il me tend une main franche et sympathique ; mais je sens qu'il est tout de même légèrement sur la défensive.

– Vous avez demandé à me voir, Monsieur le receveur ?

– Oui, entrez Monsieur Corbin. Je voulais vous parler des conditions de votre utilisation à la poste du Louvre. Vous avez pu constater que la place de planton au bas de l'escalier ne se justifiait plus tellement. Il faudrait voir ce qu'on peut vous faire faire.

J'ajoute en riant,

– On ne peut pas vous laisser vous promener à longueur de journée dans le bâtiment.

J'ai bien enregistré son point sensible ; ses cours d'auto-école l'après-midi.

– Je sais que vous avez une occupation annexe les après-midi ; je ne veux absolument pas vous ennuyer de ce côté-là ; je suppose qu'elle marche bien cette activité ?

– Oui, oui, fait-il timidement, en s'attendant au pire.

– Eh bien, disons que désormais vous travaillerez pour nous le matin ; mais pas en heures supplémentaires bien entendu. Je vous mettrai à la disposition de la distribution, et je verrai avec Monsieur Demange comment il peut vous utiliser.

– Pas de problème, me dit-il, manifestement soulagé d'avoir pu sauver ses activités de moniteur de conduite.

Nous nous séparons très amis après avoir parlé un peu de sa famille et de son pays.

C'est Bonot qui est étonné,

– Je viens de voir Corbin. Je ne comprends rien. Vous l'avez mis au travail, vous lui avez sucré ses heures supplémentaires, et en plus il était tout heureux en me disant que vous aviez été très sympa avec lui.

– Forcément que je suis sympa. Je n'ai pas touché à son auto-école. Comme ça tout le monde est content. L'important est que les privilèges et les abus ne soient pas trop criants. Je ne veux pas l'embêter Corbin, mais vis à vis de ses collègues il y a un minimum de principes à respecter.

Puisque nous en parlons, récapitulons ; on le loge, on le chauffe, on l'éclaire ; il faudrait au moins regarder si nous lui faisons payer son téléphone.

– Ah, non ; il est sur le standard de la RP et on ne facture jamais rien.

Bonot me sort ça comme une évidence, et je ne peux pas être d'accord,

– Vous rendez-vous compte Bonot que nous nous bagarrons contre les agents pour éviter les communications personnelles sur les postes de service. S'ils savaient que la famille Corbin peut appeler la Martinique tranquillement du fauteuil de leur salon, on entendrait crier au scandale dans tout le bâtiment, et ce serait normal.

– D'accord, vous avez raison ; je vais faire mettre un compteur téléphonique sur son installation.

Il faut dire que le budget téléphone est énorme dans la gestion du bureau et que peut-être la moitié de la dépense correspond à des communications d'ordre privé.

Comme les agents de la distribution étaient défavorisés par rapport à ceux installés dans les bureaux administratifs on a mis un poste à leur disposition dans une espèce de cabine publique gratuite. Avec nos 1 000 agents à la « distri », c'est un gouffre, aussi j'ai décidé qu'à partir de 1993, une consommation mensuelle maximum serait accordée pour ce poste dans le cadre du contrôle de gestion. Dès que ce chiffre sera atteint, Bonot devra

couper le poste jusqu'au premier du mois suivant.

Quand j'ai annoncé cette mesure aux syndicats, ils ont rouspété, mais je leur ai cloué le bec avec un discours auquel ils n'étaient pas habitués,

– Débrouillez-vous avec vos collègues pour faire des économies sur cette enveloppe qui est vraiment du gaspillage ; vous savez bien que ce sont toujours les mêmes qui abusent du téléphone pour appeler la famille ou les copains. Moi de mon côté, je m'engage à laisser à votre disposition les sommes économisées pour acheter ce que vous voudrez dans le domaine des loisirs, de la détente, du confort... Par ailleurs, comme les agents des DOM réclamaient depuis longtemps la possibilité d'appeler leur pays, nous leur ouvrons un poste deux fois par semaine avec un crédit pris sur l'enveloppe générale du téléphone «agents».

La solution est un peu sournoise car on prend d'un côté pour redonner à d'autres, mais les syndicats n'osent rien dire pour ne pas se mettre à dos les agents des DOM qui sont assez nombreux dans le bureau.

Ce matin, réunion des receveurs des bureaux centraux. Il y a de l'agitation chez les «barons».

Je me doutais bien qu'un jour ou l'autre, il y aurait du ménage de fait parmi tous ces vieux receveurs qui jouaient un peu trop les gros bras depuis plusieurs années.

Meynier et Hély nous ont bien organisé un repas de fin d'année à la Direction, pour montrer qu'ils ont de la considération pour les receveurs principaux. Mais ils n'ont pas abandonné l'idée de se débarrasser des vieux gêneurs qui croient encore faire partie des grands patrons intouchables de la Poste.

Le receveur du cinquième arrondissement est poussé vers la retraite à 61 balais, alors qu'il espérait bien résister jusqu'à 65.

Celui du dixième se retrouve au placard pour pratiques douteuses avec les jeunes préposées nommées dans son bureau. Monsieur est artiste peintre, spécialisé dans le nu ; et il avait trouvé le filon en demandant aux factrices les plus mignonnes de poser pour lui.

L'une d'entre elles a mis les syndicats sur le coup. Ceux-ci au



mépris de l'art, comme des ignares, ont demandé qu'on renvoie le receveur avec ses peintures et son chevalet. Lui, il joue le maître incompris et brimé dans son expression picturale ; mais moi, avec mon ami Maillard, on se marre.

– Tu parles, pour manier le pinceau, il doit s'y connaître.

– Tu crois qu'il donne des noms à ses toiles ? La factrice aux seins blancs, préposée au bain, relaxation après la tournée ?

Un autre patron d'arrondissement a fait fort. Ce receveur astucieux a créé au nom de sa fille, une entreprise de messagerie qui assure le transport des paquets dans l'ouest de Paris.

Installer une boîte concurrente de la Poste à côté du bureau dont on est le receveur, c'est déjà gonflé. Mais utiliser les véhicules postaux et éventuellement des facteurs en heures supplémentaires pour faire fonctionner son entreprise, c'est carrément de l'abus de biens sociaux.

Ses vieux copains de la baronnie commencent à nous motiver pour défendre ce pauvre collègue qui risque gros ; révocation sans droit à la retraite, ou même poursuites pénales.

Je demande si on connaît les intentions de la Direction. Apparemment pas encore. J'émet alors l'idée qu'il serait plus judicieux d'attendre la suite des événements. Plus nous ferons du bruit autour de l'affaire, et plus il deviendra délicat pour la Direction d'essayer de l'étouffer.

Et en effet les choses se passent au mieux des intérêts de notre collègue. Le receveur entreprenant est prié discrètement de demander sa mise à la retraite, moyennant quoi, tout le monde fermera les yeux pudiquement. Il va ainsi s'évaporer dans la nature. Encore un que nous ne reverrons plus.

Je ne donnerais pas cher non plus de la peau des receveurs du dix-septième et du vingtième. Ils ne sont pas en odeur de sainteté. Style trop vieux, et plus cotés à l'argus.

L'odeur de sainteté chez nous, vient de Meynier et Hély qui, petit à petit, vont réussir à rénover la corporation des receveurs parisiens. Finie la caste ; il faut des responsables qui acceptent les réformes et qui veulent bien rentrer dans le moule des contraintes de gestion à la mode.

Et, point le plus difficile à admettre pour certains vieux patrons habitués à un autoritarisme dépassé, il faut savoir ouvrir le dialogue avec tous les partenaires, en interne et en externe, et le faire non par obligation, mais par vocation.

Ce matin, je suis justement en train de lire attentivement un document sur la réforme de la Poste. Il s'agit de redéfinir les emplois avec leurs attributions et leur grille de rémunération. Il va falloir s'atteler à cette véritable révolution dans le courant 1993 en vue d'une mise en œuvre en 1994.

Reprendre la situation de plus de 1 000 agents à Paris-Louvre, nous allons avoir de quoi nous occuper.

Au moment où j'essaie de démêler les différents niveaux de fonction de la Poste de demain, le téléphone sonne.

La voix de Marinette est fébrile, à la limite de l'effolement ;

– Monsieur, c'est une dame du cabinet du Président de la Poste qui vous demande.

– Passez-moi votre correspondante, Marinette.

Une voix relativement jeune s'annonce ;

– Monsieur Bourquard ? bonjour, ici Sylvie Pélissier, responsable de la communication auprès d'André Darrigrand.

C'est très dans le vent d'appeler les grands patrons par leur prénom et leur nom, comme si on avait grandi dans la même cour d'école.

– Monsieur Bourquard, est-il possible de visiter votre grand bureau de poste ?

– Bien sûr, sans problème. Quel jour vous conviendrait ?

J'accepte, non pas parce qu'elle gravite autour de Darrigrand, mais parce que je suis habitué à ce genre de demande et que faire visiter la poste du Louvre, à mon avis, fait partie de mes fonctions.

Il m'arrive de promener des groupes de japonais, l'appareil photographique autour du cou, je ne vais donc pas refuser de recevoir une collaboratrice de mon PDG.

Cependant j'appelle son attention sur un point, car je pense qu'elle n'est pas une postière de terrain.

– Madame Pélissier, si vous voulez voir les services de distribution en pleine activité, il faudrait venir tôt le matin.

– C'est à dire ? me demande-t-elle en riant.

– Disons à 7 heures au plus tard. Si vous êtes parisienne, vous avez dû constater que les facteurs sont dans les rues à partir de 8 heures, alors je ne voudrais pas vous montrer des grandes salles vides, uniquement avec des casiers et des chariots.

– Très bien, à 7 heures moins le quart nous serons dans votre bureau. Je viendrai avec cinq ou six personnes, dont Madame Debuisson que vous connaissez peut-être, c'est une de vos clientes du quatrième arrondissement.

– Ce nom ne me dit rien, mais nous recevons ces personnes avec plaisir et comme il convient. A bientôt.

Je préviens Tchou de cette visite pour qu'il n'apprenne pas par hasard qu'une collaboratrice de Darrigrand s'est promenée dans nos murs. Je le mets à l'aise,

– Tu n'es pas obligé de suivre toute la visite. Comme ils viennent tôt, j'organiserai une pause café vers 9 heures, 9 heures 30. Tu pourras donc venir les saluer dans la petite salle de la cantine. Au fait, tu connais Sylvie Pélissier ?

– J'ai vu son nom dans l'organigramme du Siège, sans plus.

Le fameux matin, Marinette entrouvre ma porte à sept heures moins cinq,

– Vos visiteurs sont arrivés.

Une petite femme se détache du groupe de sept ou huit personnes qui attendent dans l'antichambre.

– Sylvie Pélissier, enchantée, et merci de nous recevoir dans votre grande Maison, me dit-elle en me tendant la main.

C'est une petite brunette d'une quarantaine d'années, plutôt élégante dans son tailleur beige bien coupé. Son coiffeur a mis tout son talent pour faire croire qu'elle est ébouriffée naturellement.

Pour faire encore plus décontracté, elle a renoncé au maquillage, et elle peut encore se le permettre.

Elle parle vite, par saccades, avec un léger accent du midi ;

– Permettez-moi de vous présenter Madame Roxane Debuisson, une grande admiratrice de la Poste.

L'admiratrice fait un pas en avant, décidée, et me tend un bras énergique.

– Monsieur le directeur, laissez-moi vous remercier chaleureusement ; voilà des années que je passe souvent devant cet imposant bâtiment, et j’ai toujours rêvé d’y entrer pour voir ce qu’on faisait à l’intérieur. Je vous présente Jacques Debuissou, mon mari.

– Enchanté, dit le mari, avec une légère inclinaison du buste.

La poignée de main est ferme et amicale, accompagnée du sourire courtois et distingué d’un homme de grande famille.

Madame Debuissou se tourne sur sa droite :

– Je vous présente également Charles Bridoux, qui avec énormément de talent, travaille pour votre Maison. Dessinateur et graveur de timbres, il met son art au service de La Poste.

Bridoux salue poliment d’un léger mouvement de tête, comme un petit prodige du dessin présenté par ses parents.

Malgré sa barbe grise et la mèche blanche qui barre son front, il a l’air poupin d’un jeune garçon aux pommettes rosées, avec les yeux à la fois tendres et malicieux d’un poète du siècle dernier.

Roxane Debuissou a pris la direction des opérations. Elle est au centre de la pièce, redonne des précisions sur chaque personne qui l’accompagne, parle de la Poste comme s’il s’agissait de sa deuxième mère.

La petite Pélissier était le sauf-conduit lui permettant de pénétrer dans le bâtiment du Louvre. Maintenant elle est dans la place. Rien ne l’empêchera de déguster la Poste comme elle l’entend, c’est à dire avec gourmandise. Les autres n’ont plus qu’à suivre sa silhouette.

Chacun a trouvé un siège autour de ma table de réunion, et je me lance dans la traditionnelle présentation du bureau, en m’attardant sur les détails historiques de la construction du bâtiment, et surtout sur les structures métalliques sorties directement des ateliers Eiffel, la même année que la tour du même nom.

La troupe se met en marche derrière Roxane Debuissou et moi. Elle a oublié les autres participants, y compris la petite Pélissier qui lui a ouvert les portes de ce monde postal, et qui n’avait peut-être pas particulièrement envie de venir slalomer entre les corbeilles débordantes de journaux et d’enveloppes, et de venir respirer les effluves de 800 facteurs manipulant des brassées de lettres.

Nous progressons sur les chantiers, Roxane dominant de sa forte stature ce champ de bataille postal où les chariots surchargés de sacs

avancent comme des tanks, entourés des facteurs fantassins, des bottes de lettres plein les bras, se fauflant entre les casiers de tri, et s'interpellant comme pour se donner le courage de monter au front avant de s'attaquer au tri du papier.

Le général Roxane a l'œil partout et s'intéresse à tout ce qui bouge. Elle me lance des « Monsieur le directeur » tonitruants pour me questionner sur le pourquoi de chaque geste effectué par les facteurs. Je lui demande,

– Voulez-vous dire bonjour à votre facteur ?

– Bien sûr que je veux voir où il travaille Stéphane. C'est un facteur charmant et serviable. surtout ne me le changez pas.

Le dénommé Stéphane, devant son casier de tri, est tout étonné de voir Madame Debuissou arriver avec sa suite sur son lieu de travail.

– Stéphane, que je suis contente de vous voir, clame-t-elle dans la travée.

Tous les collègues du préposé se retournent pour voir cette grand-mère imposante venue rendre visite à l'un des leurs avec une pareille compagnie. Lui, il est manifestement ravi d'être la vedette du chantier.

Je m'avance vers lui,

– Aujourd'hui, exceptionnellement, vous allez pouvoir remettre directement le courrier de Madame Debuissou, avant même d'être sorti de la Poste.

Il cherche dans ses liasses de lettres et journaux, et en ressort une, relativement épaisse qu'il remet à sa cliente avec précaution et gravité comme s'il s'agissait du Saint-Sacrement.

Comme une gamine à qui on distribue un bonbon, elle semble toute joyeuse de cette mise en scène improvisée.

En regardant la liasse qu'elle glisse sous son bras, je la flatte un peu,

– Vous êtes une très bonne cliente Madame Debuissou. Je constate que vous faites travailler la Poste. Je vais faire porter votre liasse dans mon bureau, vous la récupérez en partant.

– Mon cher Directeur, j'ai toujours été passionnée par la Poste ; je ne pourrais pas vivre sans elle. Déjà petite fille, j'étais émerveillée de pouvoir glisser une lettre dans une boîte, elles étaient bleues à l'époque, et de penser qu'elle serait remise le lendemain au desti-

nataire à des kilomètres de là. Aujourd'hui encore, il ne se passe pas une semaine sans que j'écrive plusieurs lettres.

Tout en parlant de la Poste, nous nous sommes dirigés vers le salon du restaurant administratif où Lagarrigue a bien fait les choses. Café, thé, jus de fruit, viennoiseries, gâteaux, pain, beurre, jambon. Le tout très bien présenté, dans le style buffet d'un hôtel de bonne catégorie.

Tchin nous a rejoint, et présente rapidement le rôle de sa Direction et sa place dans la Poste parisienne.

Je ne le sens pas très à l'aise ; il doit se demander d'où sort cette famille Debuissou, Roxane en tête, qui veut absolument découvrir les coulisses de la poste du Louvre.

Le temps de circuler à nouveau dans les services, de refaire une pause dans mon bureau, et il est déjà plus de 11 heures.

Au moment de se séparer, Madame Debuissou m'attrape le bras, – Monsieur..., vous permettez que je vous appelle Monsieur Bourquard ? Vous nous avez consacré du temps qui doit être précieux pour diriger une pareille Maison. Nous avons été reçus royalement, avec énormément de gentillesse et de prévenance. J'aimerais beaucoup vous remercier. Serait-il possible de vous inviter à déjeuner un jour prochain ?

Je la trouve légèrement excessive, mais il est difficile de refuser.

– Ce serait avec plaisir ; mais nous n'avons rien fait d'extraordinaire. Pour nous c'est très agréable de rencontrer des personnes comme vous qui apprécient la Poste.

– Très bien, nous allons vous laisser à vos tâches importantes, et je vous téléphonerai dans les prochains jours.

Ce n'était pas une parole de politesse en l'air. Trois jours plus tard, Madame Debuissou s'annonce au téléphone,

– J'ai pensé, me dit-elle, que nous pourrions déjeuner dans votre quartier pour rester pas trop éloigné de votre Poste.

– Oui, avec plaisir, c'est un quartier agréable.

– Que diriez-vous de *Chez Besson* ?

Elle vient de me coller un uppercut. J'avais pensé rapidement à tous les restaurants touristiques du coin des anciennes halles, y compris *le Pied de cochon* qui est d'un bon niveau. Mais Besson ! c'est le top

niveau ; haute gastronomie, chef reconnu par Gault et Millau. Il est situé rue Coq Héron, presque en face de la Poste. Il m'est arrivé de regarder le menu ; des plats à faire saliver, à fantasmer ; mais des prix à vous laisser paralysé sur le bord du trottoir. Sept à huit cents francs par tête de pipe, et à condition de faire l'impasse sur l'apéritif et éviter les grands crus.

J'arrive à articuler,

– *Chez Besson*, ça ne peut être que parfait.

Je ne peux pas lui dire : « vous avez vu le prix de la carte ? Ce n'est pas raisonnable. »

Elle reprend calmement,

– Vous demandez à votre directeur, Monsieur Tchín, je ne sais plus comment, de se joindre à nous, et invitez également de ma part la petite dame qui nous accompagnait le jour de la visite.

La petite dame, c'est Annette. Elle ne va sûrement pas faire la fine bouche pour traverser la rue et entrer *Chez Besson*.

Le rendez-vous est pris. Tout est parfait.

Un qui fait la fine bouche, c'est Tchín ; et il me fait part de ses inquiétudes,

– On nous invite *Chez Besson*. Qu'est-ce que ça cache ?

– Ca ne cache rien. Que crains-tu Bernard ? Viens te régaler sans arrière-pensée. Si Madame Debuisson nous invite *Chez Besson*, c'est que ça lui fait plaisir, et qu'elle en a les moyens.

– Et si après, elle nous demande de nous engager en signant une carte politique, ou autre chose ?

Il a vraiment l'air préoccupé Tchín, et j'essaie de le détendre,

– Elle peut toujours m'avancer une carte du Front national à côté de ma tasse à café, je ne suis pas prêt de la signer. Toi, tu fais ce que tu veux. On ne va pas se sentir engagés parce qu'on nous aura offert une salade de langoustines ou un bar grillé au fenouil.

Trois jours plus tard, nouvelle intervention de Roxane Debuisson, – Figurez-vous, Monsieur Bourquard que je viens de me rendre compte que nous serions sept à table. C'est un chiffre qui ne me convient pas. Huit ce serait mieux. Vous n'avez personne à inviter dans votre grande poste pour faire le huitième.

Ben voyons, donc je peux lui amener tous les cadres du bureau si

elle veut organiser un banquet.

En pareille circonstance, il ne faut pas tergiverser. En deux secondes j'ai écarté Demange qui ne me semble pas avoir le profil pour ce genre de réunion, et j'ai retenu Colette Lecoq qui doit être de compagnie agréable dans ce type de repas.

– Je peux vous proposer d'inviter Madame Lecoq, mon adjointe responsable de services importants à Paris-Louvre, les guichets et la caisse.

Puisque Madame Debuissou s'intéresse surtout au courrier, acheminement et distribution, elle aurait pu m'orienter vers mon responsable « distri » ; mais non, je lui ai réglé son problème, elle est satisfaite.

– C'est parfait, conclut-elle, donc rendez-vous jeudi prochain *Chez Besson* à 12 heures 30.

Nous sommes ponctuels. Tchin commence par me dire,

– Il faudra que je parte vers 14 heures ; j'ai une réunion avec les syndicats.

Je trouve qu'il aurait pu s'arranger. On ne se laisse pas inviter *Chez Besson* pour partir en courant dès la dernière cuillerée de dessert avalée.

Une Rolls cabriolet bleue se range au bord du trottoir, et en descendant, Madame Roxane Debuissou en costume beige avec jabot en soierie, son mari, son chauffeur, et Charles Bridoux.

Elle donne ses directives avec une décontraction autoritaire,

– Daniel, vous nous reprendrez entre 15 heures 30 et 16 heures.

Je me dis intérieurement : « mon petit Tchin, tu vas faire un tabac avec ton départ vers 14 heures moins des poussières ».

Nous entrons dans le palais de la gastronomie où nous attend déjà Sylvie Pélissier.

Derrière la tenture qui cache la porte, Monsieur Besson et Madame attendent Roxane Debuissou. Congratulations, embrassades ; elle est vraiment une habituée des lieux.

Elle a préparé son plan de table, et préside entre Tchin et moi. Maintenant, la fête peut commencer.

Champagne Ruinart cuvée 1986 (sélection préférée de Madame Debuissou). Toasts aux truffes. Salade de homard sur fond d'artichaut ; rôti d'agneau de pré salé. Le sommelier a sorti le meilleur



Bordeaux de sa cave, un Saint-Julien je crois.

Pas une fausse note, ni dans le décor, ni dans le service, ni dans le contenu de l'assiette, ni dans l'ambiance du repas.

Au moment du dessert, le chef en toque vient se joindre à nous pour trinquer avec une dernière flûte de Ruinart.

Tchin est parti depuis plus d'une demi-heure. Il a fallu accélérer son dessert et son café. Roxane m'a glissé un coup d'œil réprobateur, comme s'il avait commis une incongruité.

Les premières pluies d'automne font briller les trottoirs de l'autre côté de la baie vitrée. Nous sommes protégés par les pans du grand voilage drapé avec des embrases de mousseline de soie rose. Nous sommes douillettement installés dans les fauteuils Louis XVI aux tons vieux rose. Annette a les yeux qui brillent. Colette très volatile aujourd'hui, rit sans retenue. Charles Bridoux a remis un peu plus de carmin à ses joues. Et la reine de la journée, Roxane, est radieuse. Elle domine toute sa cour. Elle n'a pas quitté ses lunettes fumées, mais on devine que ses yeux lancent des éclairs de bonheur.

Elle s'accroche à mon bras, et se penche pour me faire une confidence, – Je suis bien ici avec la Poste. Mais votre directeur, Tchinchang, il ne doit pas être rigolo tous les jours.

Je la remercie en notre nom à tous pour ces merveilleux instants qu'elle nous a fait connaître.

La grande poste est là en face, à moins de 200 mètres, mais je la sens lointaine en ce moment, avec ses problèmes, la lourdeur de son organisation, ses mesquineries de personnel.

La vie de receveur réserve quand même de bons côtés. C'est ce que je me dis en avalant une dernière gorgée de Ruinart 1986.

A partir de ce jour, je garde le contact avec Roxane Debuissou et Charles Bridoux. Avec Roxane par courrier pour ne pas démentir son intérêt pour le service postal ; avec des messages d'amitié qu'elle m'envoie sur des papiers à lettre anciens décorés de dessins du début du siècle. Avec Charles, par ses visites à la poste du Louvre quand il vient déposer du courrier. Grâce à lui, je connais mieux la vie de Madame Debuissou :

– Elle est une femme de passion, m'explique-t-il. Ses centres

d'intérêt sont Paris et son histoire, la gastronomie, les Rolls Royce, et la Poste. Pas étonnant qu'elle fréquente les meilleures tables de Paris. D'ailleurs elle œuvre pour la gastronomie. C'est elle qui a poussé les grands chefs parisiens à se réunir périodiquement pour faire évoluer leur profession dans le bon sens. Elle les a pratiquement obligés à organiser à tour de rôle un petit déjeuner des chefs au seul moment de la matinée où ils peuvent se libérer. Et depuis peu elle organise la même chose pour les sommeliers.

Quand Roxane me téléphone, je me doute que c'est pour une invitation. Dans ces cas là Sylvie me sonne et m'annonce,

– Madame Debuissou vous demande.

Je reconnais sa voix à la fois décidée et chaleureuse,

– Monsieur Jean Michel Bourquard ? Je suis heureuse de vous entendre. J'aimerais vous présenter deux personnes qui méritent d'être connues et qui habitent dans votre circonscription postale.

Il s'agit de Jean-Marc Léry, conservateur du musée Carnavalet, un garçon très cultivé, plein d'humour, enfin très intéressant ; et Florine Asch, une jeune femme superbe, charmante, artiste jusqu'au bout des doigts, aquarelliste de talent.

– Ce sera avec plaisir Madame Debuissou. Souhaitez-vous leur faire visiter la Poste ?

– Plus tard, je pense qu'ils ne demanderont pas mieux, mais pour le moment nous pourrions nous retrouver au *Ritz*, si vous êtes libre le jeudi de la semaine prochaine.

Il ne me faut pas un quart d'heure pour consulter mon agenda et profiter d'une telle occasion de fréquenter un des plus grands hôtels parisiens, qui est d'ailleurs un de nos clients sur le plan de la distribution.

– Oh c'est parfait, je vous réserve mon après-midi avec grand plaisir.

J'arrive devant le *Ritz* dix minutes avant l'heure de notre rendez-vous. Flâner sur la place Vendôme à midi par cette belle journée d'automne est agréable.

Une Rolls bleu marine, genre transatlantique, débouche majestueusement de la rue de la Paix. Tiens elle est encore plus imposante que celle de notre journée *Chez Besson*. A l'intérieur Roxane et

Charles Bridoux trônent souriants comme un couple royal débarquant à Paris.

Dans le somptueux salon du *Ritz* où dominent les rouges et ors, nous retrouvons les deux autres invités.

Avec beaucoup d'aisance, Roxane embrasse tout le monde, y compris le maître d'hôtel, et fait les présentations,

– Messieurs-dames je vous présente Jean-Michel Bourquard, le grand directeur de l'immense bureau de poste de la rue du Louvre (elle en ajoute un peu !). Et voici Jean-Marc Léry qui gère avec beaucoup d'intelligence le musée Carnavalet, ainsi que notre talentueuse et ravissante artiste Florine Asch.

Le conservateur de musée est un petit homme frétilant à l'œil vif derrière ses lunettes cerclées d'or. Avec sa veste pied de poule rose et gris on peut le prendre pour un jeune premier en réunion mondaine, ou un fantaisiste sorti d'une opérette de Vincent Scotto, voire un garçon ambigu en milieu gay.

Florine est un personnage de rêve ; jeune femme élancée dans une robe serrée à la taille aux couleurs d'automne, longs cheveux flottants et vaporeux mettant en valeur un visage fin à la peau soyeuse et au regard doux, un sourire enjôleur ; la grâce et le charme faits femme. Charles Bridoux dans sa façon de la prendre dans ses bras et de l'embrasser ne peut pas cacher son penchant pour la belle Florine. A part moi, modeste postier sans talent particulier, quelle table de choix dirigée de voix et de main de maître par l'impératrice Roxane. Les plaisirs terrestres sont comblés autour de la table du *Ritz*. Cela vaut la cuisine de Besson ; depuis les mises en bouche aux truffes et au foie gras jusqu'au dessert, le meilleur Saint-Honoré de Paris selon Roxane. Elle est d'ailleurs catégorique sur la valeur gastronomique du *Ritz*,

– Il y a des imbéciles qui disent qu'on mange mal dans les grands hôtels. Ils ne connaissent rien. C'était peut-être vrai il y a dix ou vingt ans, mais maintenant ils sont obligés d'avoir des chefs de haut rang s'ils veulent fidéliser leur clientèle de personnalités.

– C'est bien pour cela que les personnalités que nous sommes, sont autour de cette table Roxane, fait remarquer Jean-Marc Léry avec un sourire appuyé.

– Mais bien sûr qu’il n’y a que des personnalités ici, insiste Roxane. Puis se tournant vers Florine,

– Ma chérie, vous n’avez pas un échantillon de vos œuvres à montrer à Monsieur Bourquard ?

La belle Florine se baisse et sort d’une petite serviette en cuir, deux aquarelles d’une fraîcheur et d’une légèreté exquises.

Roxane me demande :

– Elle a du talent notre Florine, n’est-ce pas ? Il faudra que je vous montre un jour les enveloppes superbes qu’elle m’a faites dans le cadre du mail art. Vous, le grand postier, connaissez-vous cette activité ?

– Je suppose que ce sont des enveloppes décorées que vous expédiez par la poste.

– Tout à fait. Charles est également un expert en la matière ; mais lui c’est quand même son métier.

Florine intervient,

– Ne soyez pas modeste Roxane, vous aussi vous réalisez des enveloppes magnifiques !

– Oh moi je ne suis qu’une gourde, je tire parti du graphisme d’un timbre, sans aucun sens de la création et sans technique artistique.

– C’est déjà très bien de faire quelque chose d’esthétique à partir du dessin d’un timbre, insiste Florine.

– Je crois que je vais être obligé de me lancer dans votre mail art, Roxane, pour faire honneur à la Poste, lui dis-je en dégustant un vieil Armagnac de la réserve du *Ritz*.

Il est seize heures lorsque nous nous levons de table. J’ai une légère ankylose dans les jambes, une lourdeur naissante au niveau de l’estomac, et quelques brumes dans la tête.

– Je vous ramène à la poste, décrète Roxane.

A dix-sept heures je suis enfin dans mon fauteuil, peu motivé pour attaquer un travail de réflexion comme le dossier des réformes postales.

Je sais qu’il faudra faire une croix sur mon après-midi à chaque fois que je ferai un repas avec Roxane. Il ne faudrait tout de même pas que ça se reproduise trop souvent.

# 3

## AVATARS ET RÉFORMES

Les années 1993, 1994 et 1995 seront marquées dans ma vie de receveur, d'un côté par des réformes postales, par ailleurs par des incidents sur le plan personnel et professionnel.

S'agissant des réformes notamment, La Poste doit s'aligner sur l'ensemble des entreprises françaises et abandonner sa vieille comptabilité administrative pour adopter la comptabilité générale en partie double. C'est une réforme d'envergure qui touche les pratiques internes et la micro-informatique des bureaux de poste.

Pour qu'il y ait cohérence sur l'ensemble de la France, tous les services doivent basculer le même jour dans le nouveau système.

Le premier novembre, jour férié, a été choisi pour cette grande opération ; date particulièrement mortuaire ; pourvu que nous ne soyons pas obligés de déposer des chrysanthèmes sur une comptabilité postale moribonde.

Du haut en bas de notre grande Maison, tout le monde est inquiet. Les informaticiens sont sur le qui-vive et ont constitué des cellules de crise. Les patrons craignent la catastrophe du siècle, avec intervention de la presse et de l'opinion publique.

Nous sur le terrain, nous ramons pour être fin prêt le grand jour. A la Direction, on n'arrête pas de nous répéter que Paris RP est un gros morceau ; qu'en raison des implications comptables sur tous les bureaux parisiens nous allons devoir surmonter des difficultés énormes ; que si par chance la réforme arrive à passer chez nous, elle passera partout.

Ils vont finir par nous foutre les chocottes.

Colette Lecoz a pris le problème à bras le corps avec sa fidèle adjointe, Madame Darget.

Techniquement je ne peux pas leur être d'un grand secours et je leur fais confiance.

Je critique parfois la jeune Lecoz pour son manque de souplesse, mais là, je suis prêt à parier mon fauteuil de receveur contre un crayon bic qu'elle va nous mener ça rondement. Intelligente, bossue, connaissant parfaitement le travail des guichets et de la compta, je n'imagine pas qu'elle puisse échouer.

Pour une fois, je suis heureux de lui laisser la bride sur le cou. Elle veut prendre toutes ses responsabilités pour mener cette affaire, et je ne veux pas avoir l'air de contrôler son action.

Les trois derniers jours d'octobre, je reste très présent sur le terrain, près d'elle et de ses équipes ; mais plus pour les soutenir moralement et intervenir le cas échéant auprès de la Direction, que pour superviser leur travail et ajouter mon grain de sel.

Le premier novembre, tout le monde est sur le pont dès 7 heures le matin.

Avec Colette, nous avons fait mettre du champagne au frais, preuve que nous sommes certains de la réussite de l'opération.

Le grand directeur de l'équipe de conception des traitements informatiques au niveau du Siège de La Poste, est Michel Combe. J'ai travaillé avec lui lorsque j'étais au ministère, et il habite dans le quartier. Je l'appelle,

– Michel, c'est un grand jour pour les bureaux, mais aussi pour ton équipe. J'espère que tous vos programmes sont au point.

– Ecoute mon petit vieux, nous patinons les applications depuis plus d'un an ; si vous trouvez un défaut, je paie le champagne à tout ton service.

– Fais gaffe, il y a plus de 1 000 personnes à la RP, et même si on se limite au service des guichets, ça te fait à peu près 200 personnes à régaler. Mais viens plutôt ce soir au résultat des courses puisque tu es notre voisin. C'est nous qui te paierons le champagne.

Il est prudent l'ami Combe,

– On ne sait jamais ; si vous êtes en pleine « cagatte », et si vous

finissez au milieu de la nuit ; rappelle moi ce soir vers 20 heures, pour me dire comment ça se présente. Si tout va bien, en 10 minutes je serai là.

A 19 heures 30, les comptables nous annoncent que tout se passe pour le mieux et que tout devrait être terminé sans problème, dans un quart d'heure.

J'appelle Combe qui est là en 10 minutes chrono, comme il l'avait promis.

– Bravo, nous dit-il en arrivant. Je viens d'appeler la Direction. Vous allez terminer avant Versailles RP. C'est très bien ; car maintenant je peux vous le dire, tout le monde avait pensé que Paris RP ne pourrait pas faire sa bascule en une journée, et qu'il faudrait probablement prendre des dispositions particulières pour vous laisser terminer le 2 novembre.

Le champagne est bien mérité. Au point où nous en sommes, nous pouvons encore traîner au bureau jusqu'à 22 heures.

La réforme comptable, c'était de la technique, du travail de longue haleine, minutieux mais maîtrisé par les spécialistes.

Pour moi ce n'était pas un gros souci dans la mesure où je ne suis pas stressé par nature et où j'ai confiance à Colette et ses équipes.

Maintenant, il va falloir s'attaquer à la réforme des métiers de la Poste. C'est une autre paire de manches, car ce sont des problèmes de personnel, de carrières et de rémunération.

Les syndicats sont sur le pont, car ils sentent l'entourloupe, et ils n'ont pas entièrement tort. La Direction générale a beau répéter, « aucun agent ne restera sur le bord du chemin », je suis bien sûr qu'il y aura des laissés-pour-compte, peut-être à juste titre d'ailleurs pour certains.

Mais ce qui est plus grave, c'est que la réforme sera l'occasion de faire quelques ponctions supplémentaires dans les effectifs.

Je me suis fixé deux règles : construire un organigramme sur la base des effectifs actuels pour qu'on ne puisse pas m'accuser de profiter de la situation pour rogner dans les emplois, et puis essayer d'éviter que des agents soient perdants par rapport à leur carrière administrative actuelle.

En conseil de direction interne à la RP j'expose ma méthode de travail consistant à construire un premier organigramme à partir de toutes les directives reçues sur la réforme, à le soumettre aux cadres « sup », puis à en discuter ensemble.

En ce qui concerne les cadres « sup », il n'est pas difficile de les placer sur l'organigramme, de leur trouver une fonction en rapport avec leur niveau hiérarchique et correspondant aux nouveaux métiers de la Poste.

Le cas des inspecteurs est beaucoup plus délicat.

Premier problème à résoudre : le déroulement de carrière des inspecteurs est aujourd'hui le même pour tous, ce qui n'est pas toujours juste en fonction de la valeur des uns et des autres. Mais la réforme institue deux catégories de cadres. Il faudra donc trancher pour savoir qui sera classé parmi ce qu'on pourrait appeler des inspecteurs au rabais.

Pour quelques-uns qui ne font vraiment pas le poids, ils vont être écartés d'office. Mais autre problème ; ces derniers ne sont même pas aptes à tenir un poste de cadre de deuxième classe, donc comment les intégrer dans l'organigramme ?

Je pense immédiatement à Pauvert et Obret, deux vedettes à qui on a donné des postes d'agents de maîtrise, et encore dans un service qui n'a pas besoin d'eux pour fonctionner.

Ils n'ont pas l'air plus éveillés l'un que l'autre. Par quel miracle sont-ils devenus inspecteurs ?

Dans la nouvelle organisation, on va leur demander de faire du management d'agents, de gérer un service, et de prendre des initiatives. Bonjour les dégâts ! Autant demander à un sourd-muet d'animer un service de communication.

Il y a aussi Epalier qui n'est pas un cadeau. On l'a placé au service des réclamations car on ne devait pas savoir où le mettre ailleurs. Il n'est pas méchant, c'est le genre à faire des courbettes en souriant. Il ne bégaye pas vraiment, mais il semble mastiquer tellement de bouillie en parlant, qu'il est obligé de s'y reprendre à plusieurs reprises pour aligner une phrase entièrement.

Quand Madame Laborde m'a expliqué qu'il partait tous les ans en expédition en Afrique noire, j'ai failli tomber sur les fesses. Je



l'imagine plutôt faire une collection de timbres ou réaliser des modèles réduits, ou même faire du tricot, et non pas parcourir la brousse et la forêt vierge en rangers et en Jeep.

Il n'est pas le seul à aimer les expéditions. Il y a aussi Mademoiselle Schmit, une originale passionnée de grands espaces, responsable de la « distri » sur le deuxième arrondissement. Sa spécialité, c'est les déserts, et elle est bien taillée pour ce type d'activité ; deux guiboles fines ; toute en longueur, une allure de grande libellule desséchée qui semble progresser par bonds sur son chantier de distribution. Les agents l'ont baptisée Olive, la fiancée de Popeye. Et pas bavarde avec ça. Elle doit pouvoir rester des heures à crapahuter dans le Sahara, les discussions de salon ne doivent pas lui manquer.

Ses seules paroles sont des rappels à l'ordre pour faire turbiner ses préposés. En voilà encore une qui va nous faire du management participatif à sa manière, autrement dit sans gants et sans nuances. La gestion va être un peu sèche (désertique), du style « faites ceci, faites cela, et que je ne vous entende pas ».

Je fais part de mes préoccupations à Tchou qui ne m'arrive pas à sensibiliser au problème,

– Tu comprends Bernard, nous allons avoir des difficultés à la RP avec le reclassement des cadres. On a tellement pris l'habitude de déverser ici tous ceux dont on ne savait que faire dans Paris ; nous avons maintenant une réserve de boulets à gérer. Jusqu'ici tout allait bien ; on disait : « Ils sont noyés dans la masse ; quelques poids morts dans la RP, ça passe inaperçu. » Mais maintenant, chaque inspecteur va devoir occuper un véritable poste de cadre. C'est pas gagné. Et comme en plus, nos bons éléments vont essayer d'améliorer leur carrière à l'occasion de la réforme, ils vont quitter le navire en nous laissant les brèmes.

– Oh, tu crois ? me répond Tchou qui a l'air de se désintéresser complètement de la question.

Je n'insiste pas. Je vois bien que ce n'est pas sur lui qu'il faudra compter pour régler ce type de problème. J'irai plaider ma cause moi-même le moment venu au niveau supérieur, si on me laisse le faire. Quand il s'agit d'examiner le cas particulier de chacun, je constate qu'Annette Paganelli se ferait un malin plaisir à couper des têtes

en série. Si elle pouvait, elle dégraderait bien la moitié des cadres du bureau.

Il est vrai que beaucoup ne sont pas des lumières pour tenir correctement un poste d'inspecteur, mais il faut savoir accepter les gens avec leurs qualités et leurs faiblesses, même si ces dernières dominent.

Annette est de la même veine que Colette. Ce sont des femmes dynamiques, lutteuses, ne se plaignant jamais de leur sort. Mais elles n'admettent pas que les autres puissent ne pas avoir leur force de caractère, même lorsqu'il s'agit d'agents diminués physiquement. C'est ainsi que je suis obligé de régler le cas de Madame Brachet, cas extrême qui montre l'état d'esprit de mes deux cadres «sup» femmes. Madame Brachet travaille au service des douanes, service spécifique à Paris RP, et placé sous l'autorité de Colette Lecoq.

En dix ans la pauvre femme a combattu deux cancers dont un avec ablation d'un sein.

Son assiduité et son rendement dans le service sont évidemment en rapport avec la gravité de son état de santé.

Malgré qu'elle soit très affectée par sa maladie, elle ne se plaint pas des exigences et des reproches de Madame Lecoq, et c'est une de ses collègues qui m'a confié récemment,

– Vous savez Monsieur le Directeur, Madame Brachet ne viendra jamais se plaindre chez vous, mais Madame Lecoq ne comprend pas qu'à certaines périodes, quand elle suit des séances de chimio, elle soit plus absente que ce qui est prévu sur ses actes médicaux. Après avoir consulté son dossier, en avoir parlé avec le service du personnel, puis avoir reçu Madame Brachet elle-même pendant plus d'une heure, l'affaire pour moi est entendue.

Ayant convoqué Colette Lecoq en tant que chef du service, et Annette Paganelli en qualité de responsable du personnel, je leur expose le problème,

– Vous connaissez toutes les deux le cas de Madame Brachet. Je souhaite qu'on ne l'ennuie pas sur le plan du travail, et qu'on lui laisse les plus grandes facilités pour se soigner. Si c'était nécessaire, je vous renforcerais votre service des Douanes, mais je sais très bien qu'il n'y a pas surcharge dans ce secteur. D'ailleurs les activités de ce service disparaissent progressivement, et en supposant que

Madame Brachet ait un rendement « zéro », tout continuerait à fonctionner normalement.

Elles se sont certainement concertées avant d'entrer dans mon bureau Annette et Colette.

Leur avis est concordant, ferme et définitif ; puisque le corps médical a jugé Madame Brachet apte à reprendre son travail, elle doit être considérée comme un agent à part entière.

Et Colette d'ajouter,

– Si tout le monde commence à mettre ses maladies en avant, il va falloir multiplier les passe-droits, et il n'y aura plus moyen de faire tourner les services.

Annette ne veut pas être en reste dans cet assaut d'argumentation,  
– Pour la Direction, votre protégée compte pour un emploi à plein temps. Vous ne pouvez donc pas demander des renforts pour les heures qu'elle ne fait pas.

Elles commencent à me courir les deux cheftaines inflexibles. Inutile de perdre mon temps à vouloir introduire un soupçon d'humanité dans leur cervelle et leur cœur. Je souhaite simplement qu'elles ne soient jamais confrontées à une maladie grave.

Je sais bien qu'il faut se méfier des malades imaginaires et de ceux qui tirent sur la ficelle. Mais c'est justement le rôle d'un chef de savoir faire la différence et de détecter les cas qui méritent une attention et une bienveillance particulières.

Pendant que je médite sur ces considérations profondes, elles doivent penser qu'elles m'ont convaincu et que je vais me ranger à leur avis. Elles se gourent, ma décision est prise,

– Vous connaissez mes principes. Je fais passer la personne humaine avant le fonctionnement des services. Alors, puisque le cas de Madame Brachet vous pose un problème, je vais vous le régler. A partir de la semaine prochaine elle ne fera plus partie du service de la douane. Je la transfère au bureau OM, et vous n'aurez plus à vous occuper d'elle, ni l'une ni l'autre, puisque c'est un service qui est placé directement sous ma coupe.

Colette prend son air boudeur mais ne réplique pas.

Annette, piquée au vif, me sort de sa voix aiguë, qui trahit chez elle l'énervement,

– Elle fait toujours partie des agents du bureau je suppose ? Et je suis encore responsable du personnel ?

– Bien sûr ma petite Annette. Mais s'il y a un problème de personnel au sujet de Madame Brachet, vous viendrez m'en parler directement.

Elles sortent de mon bureau, raides comme la justice qui viendrait d'être bafouée.

Moi je vais voir Madame Brachet immédiatement pour lui annoncer la nouvelle. Je ne voudrais pas qu'Annette me fasse un coup par derrière. Elle en est capable, alors qu'à mon avis Colette ne fera rien pour me mettre des bâtons dans les roues. Elle ruminera dans son coin pendant un moment et ça n'ira pas plus loin.

Je sais en tout cas maintenant, qu'il faudra me méfier de mes deux adjointes pour le traitement des affaires à caractère social.

La Maison est grande et cependant les potins circulent vite. Viviane Nataf, une des deux assistantes sociales de la RP demande à me voir.

– Je voulais vous remercier pour Madame Brachet. J'aurais dû venir vous voir plus tôt, mais maintenant le problème est réglé, c'est parfait. Mais puisque j'ai l'occasion de vous rencontrer, je souhaitais vous parler d'un projet que nous sommes en train de préparer avec ma collègue. Il s'agit de la constitution d'un groupe de travail sur la prévention contre l'alcoolisme.

Je vois rapidement défiler dans ma tête, les derniers arrosages auxquels j'ai assisté dans la Maison, et aussi les bouteilles dégustées en compagnie de Roxane et Charles Bridoux : le Ruinart 1986, le Meursault, le Château Laffite, encore le Ruinart, le vieil Armagnac... Je redescends sur terre en regardant la petite Viviane,

– C'est une excellente idée ; je sais que le problème se pose principalement chez Monsieur Demange et Monsieur Bonot.

– Oui en effet, nous avons cinq ou six dossiers en cours avec ma collègue. Mais nous ne voyons que les cas extrêmes ; ceux qui ont des conséquences néfastes dans le service ou ceux qui se traduisent par des drames familiaux.

– Je ne demande qu'à vous aider dans votre action. Dans un pre-

mier temps que puis-je faire dans le cadre de votre projet ?

– Eh bien, nous aimerions que vous présidiez notre groupe pour donner plus de poids à notre action. En dehors des représentants du bureau, infirmières, cadres, agents, nous aurons un responsable de l'association « amitié PTT » qui s'occupe de la lutte contre l'alcoolisme, et aussi un spécialiste extérieur, un professeur de l'Université de Paris 7, Monsieur Thomas.

– Pas de problème, préparez un dossier et une première réunion que je présiderai. Ensuite je suivrai vos travaux régulièrement. Mais n'oubliez pas d'associer les syndicats à cette initiative. Je pense qu'ils seront intéressés, et ils pourront nous donner un sacré coup de main pour entraîner le personnel dans une orientation qui ne sera pas forcément populaire. Invitez aussi le gérant du restaurant administratif ; il est concerné indirectement.

Nous nous mettons d'accord pour mener l'affaire rondement. Et je sais que je peux faire confiance à Madame Nataf. C'est un petit bout de femme, mais elle est vive, dynamique et décidée.

L'alcoolisme n'est pas propre à la Poste. L'image du facteur qui picole est très caricaturale. C'est le cliché du facteur rural à qui on proposait pendant sa tournée, le coup de rouge pour la route, et la petite goutte pour se donner du jarret.

Aujourd'hui, ce n'est plus la même chose, surtout à Paris où les préposés voient rarement leurs clients.

Mais il est vrai que nous avons une vingtaine de facteurs qui démarrent tôt à la bière. Le casse-croûte de 8 heures est sacré et compréhensible, mais il ne faut pas qu'il devienne un prétexte pour vider les canettes en série à la cantine.

Surtout que parmi ceux-ci plusieurs conduisent un véhicule, fourgonnette ou triporteur de paquets.

Récemment, j'ai été obligé d'enlever un dénommé Bazek, de son poste de chauffeur, car il devenait un danger public dans les rues de Paris. Le responsable des chauffeurs m'avait avoué que certains matins un collègue devait accompagner Bazek jusqu'à son véhicule. Je lui ai dit deux mots à ce cadre inconscient qui était tout étonné quand je lui ai annoncé que sa responsabilité aurait pu être engagée en cas d'accident sur la voie publique.

Quand j'ai convoqué mon Bazek, celui-ci n'a trouvé qu'une excuse,  
– Que voulez-vous Monsieur le directeur, je suis descendant de polonais, alors c'est normal que je boive.

– Eh bien moi je suis descendant de breton, ce n'est pas une raison pour boire le cidre au tonneau. Monsieur Bazek, je ne vous enlève pas de votre poste par sanction, mais par mesure de sécurité pour vous et pour les autres. Nous allons essayer de régler ensemble, et avec l'aide de l'assistante sociale, votre problème de descendance polonaise.

Depuis ce jour, je vais parler avec lui le matin quand je fais mon tour à la « distri ». Il occupe un poste de manutentionnaire à pousser les chariots et tirer les sacs de courrier.

J'ai demandé aux agents de maîtrise de l'aider et d'avoir un œil sur lui, mais sans menaces ni brutalité.

Il va mieux ; un matin je lui annonce,

– C'est bien Bazek, je vois que vous avez de la volonté ; continuez dans cette voie et je vous promets que vous retrouverez rapidement votre poste de chauffeur.

Pour le moment il semble sorti d'affaire. Mais tiendra-t-il longtemps ? Si nous y arrivons en lui évitant la cure de désintoxication, nous pourrions être contents de nous.

La première réunion de notre groupe de travail « prévention alcool », donne l'occasion de présenter les gens qui ne se connaissent pas, et d'exposer les problèmes posés par la dépendance à l'alcool. Monsieur Thomas, l'universitaire, nous explique qu'il ne faudra plus utiliser les termes alcoolisme et alcoolique qui entraînent une culpabilisation des personnes concernées.

Nous sommes vraiment dans la civilisation des non-dits ; les malentendants, les non-voyants, les non valides, et maintenant les dépendants à l'alcool.

Il y a une belle unité autour de la table pour s'attaquer à bras le corps à ce fléau de l'alcool.

Où les choses se compliquent, c'est quand il faut aborder la nature des actions à mener.

La prévention tourne autour des arrosages, de la fréquentation de

la cafétéria, et des boissons introduites dans le service.

Pour ces dernières c'est simple, il y a une interdiction réglementaire d'introduire toutes boissons alcoolisées sur le lieu de travail. Monsieur Thomas et Viviane Nataf nous font un plaidoyer détaillé pour défendre les arrosages à base de jus de légumes et de cocktails de fruits.

A voir les mines étonnées des autres participants, la carotte et la tomate n'ont pas encore fait d'adeptes dans notre milieu.

Moi-même, je ne suis pas d'accord pour faire une croix sur les bouteilles de champagne et de whisky, et pourtant je suis capable à l'occasion de déguster un jus de tomate avec du sel de céleri.

J'essaie de recadrer le problème :

– Ne commençons pas à entrer dans les positions extrêmes des interdits et de la prohibition. N'essayons pas de supprimer les arrosages traditionnels entre amis parce qu'il y a quelques débordements de la part de certaines personnes qui ne savent pas se contrôler. Voyons plutôt comment nous pouvons encadrer et limiter la consommation d'alcool.

J'ai l'impression qu'il y a un soulagement du côté des syndicats qui se méfient toujours des interdictions systématiques, et du côté des représentants de la cantine qui craignent une baisse importante de leur chiffre d'affaires.

Lagarrigue, le gérant, a d'ailleurs un argument très pertinent,

– Si je ne vends plus de bière, les collègues iront dans les cafés autour de la RP prendre leur pause, et tout le monde sera perdant. Nous, parce que nous perdrons nos clients ; les préposés qui dépenseront davantage d'argent ; et la Poste car les agents seront absents plus longtemps en n'étant plus dans les locaux du bureau. Et finalement, vous pourrez encore moins surveiller les débordements de ceux qui ne savent pas se contrôler.

J'approuve cette façon d'analyser la situation et je demande qu'on s'oriente vers l'élaboration de directives modératrices. Par exemple, limiter la durée des arrosages pour éviter les fiestas qui débudent vers midi et dégénèrent tout l'après-midi ; proposer systématiquement des boissons non alcoolisées dans les réunions amicales et favoriser leur consommation...

Pour le problème des casse-croûte du matin, c'est plus délicat. Le gérant de cantine ne veut pas instituer un système de contrôle sur les quantités bues par les uns et les autres. Il veut bien qu'on régleme mieux les heures d'ouverture de son bar ; mais dire à un facteur « tu as assez bu », pas question.

Le point important à mon avis, est de sensibiliser les cadres.

La tendance habituelle dans les services est de fermer les yeux, ou même boire et rire avec les gars, puis de passer aux sanctions quand l'état des agents devient une gêne dans le travail.

Il y a un rôle de soutien, de conseil, de prévention, qui est rarement tenu.

Le responsable de l'association « amitié PTT », un ancien « alcoolique », sait très bien aborder le problème et doit sûrement être efficace pour aider les agents en difficulté.

J'aurais aimé que Demange joue ce rôle à la « distri », car lui aussi a eu des problèmes d'alcool dans sa carrière. Aujourd'hui, il ne boit que des jus de fruits. Mais je vois bien qu'il ne veut pas s'investir dans une pareille croisade ; soit qu'il ne veuille pas faire renaître les tristes souvenirs de son passé, soit qu'il craigne qu'on apprenne cette période de sa vie à l'intérieur de ses services.

Nous avançons tout de même dans notre projet, et nous arrivons à mettre au point une note de service sur la réglementation des arrosages, ce qui représente déjà de gros efforts pour parvenir à un accord. Avec la petite Nataf, nous avons encore du pain sur la planche.

Notre deuxième action va se porter vers les cadres et les agents de maîtrise, pour obtenir leur aide sur le terrain. Ce n'est pas gagné, car parmi eux il y en a qui ont tendance à lever le coude.

Activité plus souriante dans le bureau, celle de l'association « mieux vivre ».

Elle a été créée par trois jeunes préposées, dont Claudine Bordier, une jeune militante de SUD qui suit Coladon comme son ombre. Autant lui est du genre homme des bois, hirsute, débraillé, à la limite de la propreté, autant elle, est coquette, jolie avec de grands yeux clairs, souriante, toujours prête à plaisanter. Ce qui ne l'empêche pas d'être ferme en discussion et de rester fidèle à ses convic-



tions. Coladon et elle font vraiment un couple pas ordinaire quand ils circulent dans les services.

Lorsque je passe sur le chantier du deuxième arrondissement le matin à la fraîche, j'aime échanger quelques mots avec elle devant son casier de tri. C'est une fille intelligente, droite, agréable, avec des idées généreuses qui me conviennent bien, sur la justice, la tolérance, le respect de l'être humain, l'entraide...

Ca ne m'étonne pas qu'elle se soit impliquée dans « mieux vivre », elle, une célibataire, alors que c'est une association fréquentée surtout par des mères de famille. Il s'agit d'une amicale propre à la RP, un groupement d'entraide mutuelle, un centre d'activités de distractions : organisation d'un loto, d'un rallye aux beaux jours, de samedis récréatifs pour les enfants, et principalement de l'arbre de Noël annuel.

Récemment, l'amicale a organisé une tombola, et le hasard a voulu que je gagne le premier prix, un vélo VTT. Il faut dire que j'avais pris tout un carnet de billets, ce qui augmentait mes chances.

Je ne pouvais décemment pas repartir avec mon vélo à la main, et j'avais alors proposé à la présidente,

– Remettez ce VTT en jeu à l'occasion de votre prochain loto. Il serait préférable que ce soit un agent qui le gagne, et non pas le receveur. Aujourd'hui, je sais qu'il va être question de l'arbre de Noël quand Sylvie vient me dire que la présidente de «mieux vivre» et ses deux adjointes, ont demandé à me rencontrer.

Il faut encourager les initiatives de ce genre. Voilà des jeunes femmes de moins de trente ans, qui donnent de leur temps et de leur énergie pour faire vivre cette amicale de postiers à but uniquement relationnel et tournée vers la famille et les enfants.

De plus, j'ai un sentiment de culpabilité en pensant qu'une poignée d'agents se débrouillent pour organiser un arbre de Noël alors que la poste du Louvre, un établissement de cette importance, ne peut même pas offrir une petite fête de fin d'année aux enfants de ses agents. Il faudra y penser pour l'année prochaine. Je ne compte pas trop sur Tchou pour financer ce genre d'opération mais je regarderai avec sa spécialiste de gestion comment on peut monter une astuce budgétaire avec des crédits du bureau.

La présidente de «mieux vivre» est une jeune martiniquaise mère de famille, très sympathique, et bien organisée.

Je demande d'abord à mes trois interlocutrices de me parler de leur association ; le nombre des adhérents, leurs ressources et leurs activités.

Quand je vois que leurs seules ressources sont les cotisations minimales des adhérents (50 francs par famille et par an), je leur demande,

– Vous n'avez jamais pensé à distribuer des cartes de membres bien-faiteurs ? Vous arriveriez bien à en placer parmi tous les cadres du bureau, à commencer par moi.

– Nous allons y penser ; vous serez notre premier membre.

– Alors comment puis-je vous aider pour votre arbre de Noël ?

La présidente a récapitulé ses demandes sur un petit papier,

– Tout d'abord, il nous faut une salle car nous avons prévu un spectacle. Nous avons pensé à la salle du foyer. Ensuite, il nous faudrait l'aide du service intérieur pour aménager la salle, installer des sièges, faire une estrade et des décors ; et enfin, les jouets coûtent cher ; si le bureau pouvait nous accorder une petite subvention, ce serait bien.

– Pour tout ce qui concerne les problèmes matériels, c'est d'accord.

Je vais demander à Monsieur Bonot de vous voir pour examiner tout ce qu'il vous faut. Pour la subvention je ne peux pas faire de miracles, mais je vous promets de dégager au minimum 2 000 francs dans le budget du bureau.

Cela peut paraître une somme ridicule dans le total des crédits dépensés en une année pour un bureau comme Paris RP. Mais le problème est de réussir à passer l'écriture en comptabilité sans s'attirer les foudres des contrôles supérieurs.

Il ne faut pas croire qu'un receveur dépense ses crédits comme il le veut. Tout est affecté sur des postes précis, et le poste « arbre de Noël » n'existe pas.

Je vais devoir jongler avec Bonot pour passer les factures en produits d'entretien ou autres fournitures diverses. C'est comme cela qu'on commence à entrer dans un système de fausses factures.

– J'ai une dernière demande à vous faire, me dit la présidente. Nous aimerions que vous assistiez à notre arbre de Noël. C'est le samedi

20 décembre. Et les collègues seraient contents si vous participiez à la distribution des jouets après le spectacle.

– Eh bien c'est entendu, je jouerai les pères Noël et je dirai quelques mots à la fin de votre représentation.

Il n'est pas mal du tout leur spectacle. Un scénario conçu par une équipe de facteurs à partir de personnages de Walt Disney.

Il se termine par un numéro musical préparé par un agent de sécurité de chez Bonot. Il s'appelle Tour, et avec sa guitare, ses cheveux frisés jusqu'au cou, et ses traits burinés de voyageur de grands chemins, il fait penser à un troubadour venu séduire la population postale du Louvre. Ses deux filles de 16 et 18 ans, l'accompagnent, et leur trio est vraiment de bonne facture. Le récital comprend des chansons connues, mais aussi des ballades provençales, et des compositions de Tour lui-même, qui ne manquent pas de poésie. Je l'apprécie bien ce garçon. Quand il est de service à l'entrée de la Poste, et que j'arrive de bonne heure, je m'arrête échanger quelques paroles avec lui. C'est un homme de bon sens, un philosophe, un homme attaché à la terre et à sa région. Je ne savais pas qu'il avait en plus un talent de poète.

Je constate que la salle du foyer est archipleine, et pourtant c'est un grand local où on installe en temps normal, des billards, des ping-pong, des baby-foot, un coin télévision...

Nous n'avons pas pu asseoir tout le monde, et Bonot me dit discrètement,

– Nous ne respectons certainement pas les règles de sécurité de la ville de Paris pour l'organisation d'un tel spectacle. Heureusement que nous n'aurons pas la visite des responsables des pompiers.

Dans ce genre d'initiative improvisée, il vaut mieux ne pas penser aux risques d'incendie et autres catastrophes, sinon on ne ferait rien. J'ai préparé mon speech pour les enfants en essayant de rester simple et drôle ; avec juste un mot final pour remercier l'association «mieux vivre» et les féliciter pour le travail accompli.

Jouer le père Noël auprès des enfants de postiers, ce n'est pas désagréable, mais maintenant 1994 est arrivé, et la mise en œuvre



Nöel au foyer du Louvre

de la réforme et des re-classifications, ça ne va pas être un cadeau de Noël.

Avant d'ouvrir ce dossier épineux, j'ai pensé qu'il serait courtois et sympathique d'inviter Meynier et Hély à la RP pour que les receveurs des centraux de Paris leur présentent des vœux de bonne année.

L'année dernière nous étions conviés à la Direction, il serait normal que nous invitions nos directeurs cette année.

J'appelle mes collègues, tout en sachant que certains n'apprécient pas trop nos deux patrons qui les ont fait descendre de leur piédestal.

N'empêche qu'ils approuvent tous le projet et répondent présents. Comme il me paraît difficile d'organiser un repas, je propose à Meynier un buffet apéritif, ce qui lui convient parfaitement, et je demande à mon gérant Lagarrigue de prévoir du beau et du bon, notamment des toasts au foie gras.

En tant que receveur de la RP, je me dois de faire un speech pour présenter les vœux au nom de mes collègues et de moi-même.

Pour ne pas tomber dans le traditionnel administratif, en rappelant les actions de l'année écoulée et les perspectives à venir, je cogite un pseudo livre de bord, où les principaux faits sont imagés en termes de marine.

L'idée m'en a été fournie par l'actualité. Nous sommes en plein dans les aventures du bateau « la Poste ». Petit caprice, certainement un peu onéreux d'un directeur général qui a voulu donner l'image d'une Poste qui travaille en équipe, avec ce grand voilier qui sillonne les mers. A mon avis, il aurait mieux fait de financer une équipe de foot ou de rugby. Toujours est-il, que le fameux bateau vogue vers l'Australie ou la Nouvelle-Zélande, et qu'il y a, sinon mutinerie, au moins discorde à bord, entre le skipper, Mahé, et l'équipage.

Guy Meynier a été dépêché d'urgence aux antipodes, par le directeur général, pour régler le litige et confier la direction du voilier à Eric Tabarly. Il a réussi sa mission, et je me crois donc autorisé à plaisanter sur le sujet.

Tous les participants, y compris Meynier, sourient de mes plaisanteries, parfois un peu faciles, et me demandent de diffuser des copies de mon texte.

Maintenant, il va falloir m'attaquer sérieusement à la réforme, et me battre avec les définitions de postes d'inspecteurs. Je monte souvent à la Direction voir Dominique Petitfils, le responsable des ressources humaines, pour lui expliquer mon point de vue.

Les technocrates du siège ont pondu des fiches types qui ne s'adaptent pas à l'organisation d'un gros bureau comme la RP.

Ils ont tellement axé leurs réflexions sur la polyvalence, le management et le commercial, que tous les inspecteurs des bureaux satellites seraient en classe supérieure III.3, et la plupart des nôtres seraient considérés comme des sous-inspecteurs en III.2.

– Tu comprends bien Dominique qu'on ne peut pas laisser dire que les fonctions d'inspecteur à Paris RP, sont moins importantes que dans un petit bureau, sous prétexte que dans un petit bureau le cadre s'occupe un peu du commercial et un peu du personnel. Chez nous, ils sont plus spécialisés, mais ils ont autant de responsabilités et autant de connaissances professionnelles à acquérir. C'est tout simplement un autre métier.

Heureusement, Dominique est un jeune cadre « sup » prêt à écouter et à comprendre, et le cas échéant à défendre des dossiers qui sortent des règles transmises de là-haut.

Nous triturons les fiches de postes dans tous les sens pour les faire entrer de force dans les moules définis par des têtes pensantes qui n'ont certainement jamais mis un pied dans un établissement comme Paris RP.

Je n'aurais peut-être pas obtenu la même écoute et la même coopération si le Directeur des ressources humaines avait été une femme.

Ce n'est pas une réaction machiste, mais en général, les femmes sont plus attachées à suivre les directives scrupuleusement. Avec Dominique, on joue les francs-tireurs et les innovateurs. Je n'aurais probablement pas pu le faire avec une Rossetto ou une Bailbé. Je me heurte au même problème de principe en interne avec Annette qui souhaite appliquer les textes à la lettre. La différence, c'est qu'ici je suis le chef, et c'est moi qui prépare les dossiers et vais les discuter.

Elle peut toujours me dire,

– Vous savez, il ne passera jamais votre dossier, Monsieur Bourquard.  
Je lui réponds systématiquement,

– Eh bien, j’aurai essayé Annette, et je me battraï pour qu’il passe.  
Elle n’ajoute rien, mais je sais qu’elle pense,

– Pourquoi se casse-t-il la tête pour tous ces inspecteurs qui n’en valent pas la peine ?

Pourtant quand elle veut, elle sait défendre un dossier.

Il est vrai que celui de Madame Laborde qui fait partie de son service, est facile.

Il s’agit d’un contrôleur divisionnaire, c’est à dire un agent de maîtrise, et Annette me fait remarquer qu’elle mériterait de passer dans le corps des inspecteurs à l’occasion de la réforme.

Je suis d’autant plus d’accord avec elle, que j’y avais pensé moi aussi.

Toute la gestion du bureau repose sur elle, et puisque les normes officielles prévoient un poste d’inspecteur de gestion, il est normal qu’il lui revienne. On ne pourra pas dire que c’est un passe-droit, une faveur faite à une employée restée dans le sillage des receveurs.

Un autre contrôleur divisionnaire, Jean-Claude Fontaine, se trouve un peu dans le même cas. Il a longtemps travaillé en parallèle avec Madame Laborde, et aujourd’hui il fait de la gestion et de la coordination chez Monsieur Bonot.

Curieusement, pour son cas, Annette et Laborde se sont mises d’accord pour venir m’expliquer qu’il serait scandaleux de faire passer cet agent de maîtrise dans la catégorie des cadres.

Bonot est bien sûr de mon avis. Il ne voit pas pourquoi on ferait passer Laborde et pas Fontaine alors qu’ils ont assuré des fonctions très proches pendant des années.

– Elles sont gonflées, me dit Bonot, offusqué par cet acharnement contre Fontaine. Je ne vois pas ce que ça retire à Laborde si Fontaine devient inspecteur. Il ne peut pas lui faire de l’ombre puisqu’il n’est plus dans le même service, et que nous avons un poste à pourvoir à la logistique.

Cela fait partie de la complexité de la nature humaine. La jalousie gratuite, sans raison profonde. Un fond de méchanceté peut-être, qui chez certains, fait qu’ils ne supportent pas de voir les autres avoir un peu de chance ou de bonheur.

Je rassure César,

– Ne vous inquiétez pas. Fontaine passera III.2 comme Laborde. Mais ne lui dites rien pour le moment ; attendons que les dossiers soient acceptés par la délégation de l’Ile-de-France.

Pour les cadres supérieurs, catégorie IV, c’est relativement plus simple. Demange sera en IV.3 grâce aux effectifs importants mis sous ses ordres. Encore une ineptie des penseurs, car Lecoq pour cette même raison d’effectifs, beaucoup moins nombreux chez elle, ne sera que IV.2, alors que son rôle est largement aussi important et aussi délicat que celui de Demange.

Annette s’en tire bien avec le même niveau que Lecoq, IV.2, et que j’appuie d’ailleurs fermement en faisant jouer sa responsabilité en ressources humaines, gestion et communication.

Je m’avoue intérieurement que c’est un peu injuste par rapport à Lecoq, car elle est loin d’avoir les mêmes contraintes, les mêmes soucis, et la même charge. En fait, il aurait fallu hisser Colette au IV.3, mais j’ai vite compris que c’était une bataille perdue d’avance. Par contre, il est rageant de voir que certains jeunes cadres « sup » de la Direction, accrocheront ce fameux IV.3 relativement facilement. Tout ce que je peux faire, c’est expliquer à Colette qu’elle est placée sur un IV.2 fort, et qu’à la première occasion nous la pousserons vers un IV.3. Je pense que Tchou m’aidera car il a beaucoup apprécié sa collaboration pendant son passage éclair à la RP. Il l’a appréciée, et pour cause ; il pouvait s’appuyer lourdement sur elle, ce qui l’arrangeait à cette époque où il préparait la mise en place de sa Direction.

Bonot et les chefs de division peuvent espérer être promus au premier niveau des cadres « sup », IV.1.

Voilà encore une perspective qui défrise Annette,

– Après tout, me dit-elle, ce sont d’anciens inspecteurs qui n’ont jamais fait l’effort de passer un concours, qui sont montés à l’ancienneté, et qui maintenant vont se retrouver cadres « sup » comme nous.

– Pas tout à fait Annette ; ils commencent à la base IV.1, et vous, vous serez placée directement en IV.2.

Toujours cette jalousie malade !

Mon cas sera réglé au niveau du Siège et de la délégation Ile-



de-France. Normalement je devrais me situer en IV.4, comme tous les receveurs des centraux de Paris et les directeurs des centres de chèques.

Le niveau IV.5 a été réservé à des directeurs administratifs. C'est le cas de Tchîn.

Je ne veux pas jouer les Josette ; je ne suis pas jaloux ; mais à mon avis c'est une erreur, ils auraient pu réserver quelques postes IV.5 aux plus gros établissements de France. La nature du travail et des responsabilités le justifie. Avec l'option choisie, les cadres « sup » de valeur éviteront de s'orienter dans la filière directeur d'établissement, puisqu'ils auront la certitude d'être bloqués en IV.4.

Or nos grands établissements ont besoin de véritables chefs d'entreprise, ce que je ne suis pas, je le reconnais.

Et pour bien montrer que je ne plaide pas pour ma cause, j'aurais très bien compris qu'on dise, « les directeurs en place seront au maximum en IV.4, mais les postes passeront ensuite en IV.5 avec un recrutement particulier ».

Il y a bien sûr une autre façon de régler le problème, c'est de casser les grands établissements, et il n'y aura plus besoin de trouver des grands patrons.

Les orientations actuelles semblent d'ailleurs accréditer cette solution. Périodiquement, on entend dire : « Les grosses unités sont difficilement gérables. Faisons de petits établissements, et nous supprimerons une grande partie de nos problèmes. »

Ce qu'on appelle « nos problèmes » en haut lieu, ce sont les conflits de personnel et les relations avec les syndicats.

En réexaminant mon dossier des cadres, je m'aperçois qu'Annette n'a pas entièrement tort. Les inspecteurs qui en ont vraiment la carrière peuvent se compter sur les doigts d'une main, alors qu'ils sont plus d'une trentaine dans le bureau.

A la « distri », nous avons Clarmont, un garçon de valeur, bras droit des chefs de division, pour l'organisation et le fonctionnement général du service. Il veut devenir receveur et y arrivera certainement dans le cadre de la réforme.

Bracoli, que j'ai aspiré de la « distri » dans mon service Organisation

et Méthodes (OM), et qui rêve de repartir dans sa Corse natale. Avec ses qualités, lui non plus ne restera pas longtemps ici. Au guichet, Madame Darget, inspectrice en fin de carrière, est une valeur sûre pour faire tourner les guichets. Son professionnalisme et son âge, lui assurent le respect des agents et des leaders syndicaux. Chez Bonot, Monsieur Barnet est un adjoint sur qui on peut s'appuyer en toute confiance. Garçon discret et efficace.

Il y en a encore quelques autres, et après, nous trouvons du bon et du moins bon, mais pas de hors pair. D'honnêtes inspecteurs, fonctionnaires dans l'âme, comme Jaffre, responsable de la « distri » sur le troisième arrondissement ; et en fin de liste les calamités du bureau, Pauvert et Obret dont j'ai déjà parlé.

Ce matin, tout semble tranquille.

– Monsieur Meynier vous demande, m'annonce Sylvie.

Il a certainement quelque chose à me demander. Il m'aime bien, mais pas au point de m'appeler pour me dire bonjour et me parler de la santé de la Poste.

Toujours avec le sens de la concision qui le caractérise, il me dit sans fioritures,

– Bonjour Bourquard. J'ai une jeune femme cadre supérieur à vous proposer. Pourriez vous la prendre à la RP ?

– J'ai toujours soutenu que nous avons besoin de collaborateurs cadres « sup » dans les grands établissements, je peux donc lui trouver une fonction chez moi. Mais dites-moi d'où elle vient, ce qu'elle a fait, et pourquoi vous me l'offrez si généreusement.

– Je ne vais rien vous cacher. Il s'agit de Madame Gaubert. Chez moi, elle est dans un service d'organisation et de statistiques dirigé par un administrateur femme qui a du caractère. Il y a incompatibilité d'humeur entre elles. Vous savez que ce n'est pas toujours facile les femmes cadres entre elles. J'ai pensé qu'avec vous ça devrait fonctionner. Vous la prenez à l'essai, et si vous sentez qu'elle ne s'adapte pas à la RP ou qu'elle ne fait pas l'affaire, vous m'appellez et je la reprends sans problème.

– D'accord, c'est un marché honnête. Dites à votre Madame

Gaubert de passer me voir. Dans un premier temps, je la mettrai responsable de mon bureau OM qui a besoin d'être structuré et dirigé, et de toute façon, je vous dirai dans quelques temps ce que j'en pense.

En fait je sais très bien que je la garderai, et qu'il faudrait qu'elle sème la pagaille à la RP pour que je la rende à Meynier.

Christiane Gaubert est une jeune femme agréable, à l'allure moderne. Robe ample et colorée, cheveux à la garçonne, yeux noirs et rieurs d'une méditerranéenne, une bouche pulpeuse qui dessine le doux sourire des femmes légèrement potelées.

Elle ne cache pas les raisons qui l'ont poussée ici,

– Pour moi, ça devenait l'enfer à la délégation. Je ne pouvais plus travailler avec une caractérielle. Vous savez qu'elle est à moitié folle cette bonne femme ; personne ne peut rester avec elle.

J'aimerais bien savoir ce que la caractérielle de son côté raconte d'elle. Ca ne doit pas être mieux.

Pour peu que Christiane Gaubert soit plus jeune, plus jolie et plus séduisante que sa cheftaine administrateur, ce qui est fort probable, la jalousie féminine n'a pas dû arranger les choses.

Le fin du fin serait que le Délégué Guy Meynier ait eu un faible pour la dénommée Christiane. Alors là elle pouvait prendre le large et venir se réfugier dans la forteresse de la poste du Louvre, sous mon aile protectrice.

– Bienvenue chez nous, Christiane Gaubert. Il paraît que vous venez d'un service d'organisation. Il se trouve que j'ai créé un bureau OM en arrivant à la RP, et que je n'ai pas le temps de m'y consacrer comme je le souhaiterais. J'aimerais donc vous le confier en vous fixant un calendrier des travaux à réaliser, avec leur priorité.

Je poursuis,

– Nous avons une petite équipe de trois inspecteurs et deux agents seulement, mais elle représente une concentration de matière grise, et il faut travailler en collaboration avec les services de Madame Lecoz, de Demange, et bien sûr les spécialistes de chez Bonot pour tout ce qui fait appel à des travaux matériels.

Je présente ma nouvelle recrue en conseil de direction. L'accueil est conforme aux traditions ; chaleureux de la part des hommes ravis

de voir une jeune femme charmante se joindre à nous, plus mitigé de la part des femmes, pour la même raison.

Par ailleurs, tant que le bureau OM était sous ma coupe directe, personne ne contestait son rôle. Maintenant qu'il va être dirigé par Christiane Gaubert, je me doute qu'il y aura parfois des grincements de dents, surtout du côté de Colette.

Pour éviter toute récrimination, j'annonce la couleur :

– Bien entendu, les réorganisations seront décidées ici en conseil de direction sous mon arbitrage, et Madame Gaubert en assurera la mise en œuvre avec son équipe, en liaison étroite avec les services concernés.

Pour son baptême du feu, je vais lancer Christiane sur un chantier de chez Lecoz, mais pas sur une réorganisation des guichets. En effet, pour Colette et Madame Darget, les guichets constituent ce qu'on pourrait appeler leur domaine réservé.

Inutile de déclencher des conflits dès la première étude. Commençons par la caisse qui comporte une partie informatique importante et des spécificités de sécurité. Et puis, les inspecteurs OM ont déjà travaillé à la caisse pour l'automatisation de l'encaissement des chèques bancaires.

– Voyez-vous Madame Gaubert, il faudrait reprendre toutes les procédures informatiques qui ont été modifiées récemment, rédiger des modes opératoires et vérifier que tout fonctionne convenablement. Il faudrait également refaire les consignes de sécurité qui n'ont pas été revues depuis des années.

Colette semble décidée à laisser opérer l'équipe Gaubert librement, à condition d'être tenue au courant de tous les projets avant mise en application. C'est la moindre des choses !

On ne peut parler de prémonition, mais voilà une semaine que Christiane Gaubert se penche sur les problèmes de sécurité, quand Madame Lecoz suivie de Romario, son chef de division, arrive dans mon bureau à 7 heures le matin.

Pour qu'ils soient chez moi tous les deux à une heure si matinale, c'est qu'il se passe quelque chose de grave.

Colette prend la parole. Avec l'émotion sans doute, elle a retrouvé les accents saccadés des bretonnes du Finistère.

– Nous sommes très embêtés. Un envoi de fonds n'est pas arrivé dans un bureau satellite. Nos caissiers ne comprennent pas ce qui s'est passé.

– C'est un envoi d'hier après-midi ? je demande ; et combien contenait-il ?

Madame Lecoq hésite,

– C'est à dire qu'il s'agit d'un envoi d'avant-hier, contenant... 700 000 francs.

– Et comment se fait-il que vous ne m'en parliez qu'aujourd'hui ? 700 000 francs, ce n'est pas une paille.

– Oui, mais nous pensions qu'il allait ressortir ce matin au plus tard. Il est déjà arrivé qu'un sac soit livré dans un autre bureau ou que notre transporteur, Sécuripost, n'ait pas pu approvisionner tous les bureaux dans son circuit du soir.

– Ce n'est tout de même pas normal que de l'argent se promène sans qu'on sache exactement où il est. Nous avons bien fait de mettre Christiane sur ce problème de sécurité. Pour le moment je vais avec vous à la caisse pour qu'on essaie de voir clair dans cette affaire.

Les caissiers ont le profil bas. Les syndiqués qui d'habitude n'ont pas leur langue dans la poche, Rolin, le petit Acolla, et Bernier, restent silencieux.

– Eh bien messieurs, racontez moi ce qui s'est passé. De quel envoi s'agit-il ? Qui était de service ? Montrez-moi tous les documents où il y a une trace de ce fameux sac de 700 000 francs.

Acolla a retrouvé une partie de sa verve et me décrit par le menu la chronologie de ce qui a pu arriver.

Les faits sont relativement clairs. Le sac a disparu au moment de la livraison à Sécuripost. Ou il a été subtilisé chez moi avant d'être remis aux convoyeurs ou il a été gardé par ces derniers.

L'ennui, c'est qu'une irrégularité sur le bordereau de livraison peut accrédi- ter les deux hypothèses. Le sac est inscrit, mais il n'est pas pointé. En plus il n'est pas totalisé dans l'ensemble des envois remis. En tout état de cause, il y a faute de service chez moi au niveau des contrôles. Mais est-ce pour cacher un vol à la caisse ou les convoyeurs ont-ils profité de l'erreur pour subtiliser le sac ?

En toute logique les convoyeurs vont pouvoir se défendre car il y a faute des caissiers.

J'appelle le patron de Sécuripost, Roger, Victor-Marie de son prénom. J'ai travaillé avec lui au ministère, ce qui devrait faciliter les choses.

– Victor, es-tu au courant du sac de la RP qui a disparu ? Je voudrais examiner l'exemplaire du bordereau de livraison ramené par tes gars.

Il est au courant bien sûr, et nous faisons le tour des différentes hypothèses.

Quand il me rappelle, je le sens embarrassé.

– Ecoute Jean-Michel, impossible de mettre la main sur l'original du bordereau. Je n'ai qu'une photocopie que nous faisons systématiquement dès la rentrée des convoyeurs.

Evidemment, la question se pose. Le bordereau original a-t-il été trafiqué ?

Je lui fais part de ma réflexion, et nous nous mettons d'accord pour faire notre enquête chacun de notre côté, et confronter ensuite nos résultats.

Chez nous, compte tenu de l'importance de l'affaire, l'enquête doit être menée par le service Justice de la Direction régionale.

L'inspecteur principal chargé du dossier arrive le jour même. Il a tout du policier de choc ; carrure de catcheur, mains larges comme des battoirs, œil noir et scrutateur, voix tonitruante.

Il prend en main chacun de mes quatre lascars présents le jour fatidique pour un interrogatoire musclé.

A l'issue de la première confrontation, il fait une descente avec deux collègues chez trois de mes agents pour une perquisition en règle ; avec l'accord des intéressés toutefois, car les fonctionnaires de la Poste n'ont pas les droits de la police pour faire irruption chez les gens par la force.

Le lendemain matin, les syndicats m'attendent au pied de l'ascenseur. Delfarge et Mouchetard s'avancent,

– Monsieur le receveur, nous voudrions vous voir pour vous parler de l'incident de la caisse.

– La disparition de 700 000 francs, vous appelez ça un simple inci-

dent ? Que voulez-vous me dire ?

– Nous nous inquiétons pour le sort de nos collègues. Ils sont soupçonnés de vol abusivement, et on parle de leur déplacement de la caisse. Nous voulons les défendre.

J'attrape l'avant-bras de Delfarge pour l'arrêter immédiatement dans son plaidoyer,

– Ne vous inquiétez pas pour vos collègues. Pour le moment ils sont mieux entre mes mains qu'entre les vôtres. Je ne les ai jamais accusés de voleurs. Par contre il y a plusieurs fautes de service lourdes qui ont permis à quelqu'un de détourner un sac avec 700 000 francs. Si pour ces fautes, la sanction se limite à ce que j'envisage, leur déplacement à l'intérieur de la RP, ils pourront s'estimer heureux. Le tarif normal, vous le savez comme moi, pourrait être un blâme et une mutation d'office dans un autre bureau.

Je ne leur dis pas que moi aussi je pourrais être viré de la RP. C'est la règle ; grosse perte d'argent dans le service, le patron saute.

Ils repartent lentement, indécis, mais probablement en espérant que je vais sauver la tête de leurs copains.

Je convoque les trois principaux agents ayant pu manipuler le sac, après avoir consulté leur dossier de personnel et les cadres de la caisse.

Mallet me semble hors de cause ; agent modèle ; vingt ans de services parfaits, dévoué, reconnu par tous les cadres qui ont travaillé avec lui. Ancien président de l'association d'entraide des guichetiers en matière d'erreurs de caisse. Pourtant je sais que personne n'est infallible. Autre point positif, il ne semble pas avoir de problèmes d'argent.

Morgnol a un dossier moins brillant ; agent moyen, plusieurs incidents dans le service, quelques sanctions. Cependant, pas fiable dans le travail ne veut pas dire malhonnête.

Boulois de son côté peut justifier un point d'interrogation ; agent à peine médiocre, problèmes d'alcool à répétition, connu pour jouer aux courses et avoir rencontré de sérieuses difficultés financières.

Une collègue aidait ces trois garçons à la caisse le jour de la disparition. Elle vient d'acheter une résidence secondaire en Bretagne et aurait des problèmes de financement selon des sources bien informées.

Je me surprends soudainement à soupçonner tout le monde, alors que j'ai plutôt tendance à ne pas condamner a priori, puis à excuser, même quand il s'agit de fautes lourdes. Mais là, je ne fais pas de détail, il faut surveiller tous les intéressés. Mon passage professionnel à Paris chèques me permet de demander à mes ex-collègues de mettre sous surveillance les comptes chèques postaux et les livrets de caisse d'épargne de mes quatre agents. Toutefois, il ne faut pas rêver ; si l'un d'eux est coupable, il y a peu de chance pour qu'il prenne le risque de faire transiter une pareille somme par son compte courant.

Mes trois caissiers ne sont pas fiers en entrant dans mon bureau. C'est Mallet qui parle au nom des trois,

– Vous comprenez Monsieur le receveur, nous sommes très perturbés. Nous avons été traités comme des délinquants. Une perquisition chez soi, c'est traumatisant. Etre soupçonné de vol devant sa femme et ses enfants, c'est dur à vivre.

Je compatis,

– Je sais Mallet ; mais vous vous rendez bien compte que l'affaire est grave et que nous ne pouvons pas refermer le dossier sans faire d'enquête. Dites-vous que si j'avais porté plainte, ce que je peux encore faire, c'est la police qui vous aurait interrogés. Ce serait autre chose qu'avec les fonctionnaires de la Poste.

– Mais nous ne sommes pour rien dans cette affaire ! s'insurge Mallet.

– Je suis prêt à vous croire ; mais alors pouvez-vous m'expliquer où est passé le sac ?

Il n'ose pas accuser directement les convoyeurs de fonds, mais c'est tout comme.

– Pour nous, il est certain que nous avons livré le sac. Nous sommes simplement d'accord pour reconnaître que les pointages n'ont pas été faits correctement.

– C'est justement pour cette faute de service que nous allons vous retirer de la caisse. Je vous garde à la RP, ce qui prouve bien que je ne vous soupçonne pas de vol. Vous, Monsieur Mallet, je propose de vous muter au service des dossiers de sociétés, où à mon avis vous serez aussi bien qu'à la caisse. Et vous deux, messieurs Morgnol et Boulois, nous vous trouverons une place dans les cabi-



nes des recommandés à la distribution. Vous ne serez pas à plaindre non plus. En outre, je veillerai à ce qu'il n'y ait pas de répercussion sur votre avancement éventuel, notamment dans le cadre de la réforme.

Ils semblent un peu soulagés, mais les 700 000 francs doivent leur laisser un sacré poids sur les épaules. Surtout que je suis de plus en plus persuadé que ce n'est pas l'un d'eux qui a profité de ce gros lot providentiel.

Du côté de Sécuripost, Victor-Marie Roger reste très évasif sur les résultats de son enquête. Il essaie de défendre ses gars, et probablement sa place en même temps.

Ca piétine depuis quatre jours, et j'appelle Tchou pour lui faire part de mon intention de porter plainte contre X à la police.

– Appelle Hély avant de mettre la police dans nos affaires internes, me répond-t-il sans enthousiasme.

Hély est aussi hésitant que lui ;

– Je vais en parler avec le Siège, et je vous rappelle.

J'ai ma réponse dans la journée, ce qui est un délai très court à ce haut niveau de la hiérarchie.

– J'ai eu le patron du contentieux au Siège. Il nous demande de ne pas bouger pour l'instant. Il faut que je vous tienne au courant ; vous savez que Sécuripost est une filiale de la Poste. Or le Siège est en pourparlers actuellement avec un organisme bancaire pour créer une société de transport de fonds commune. Il ne voudrait pas que cette histoire qui fait peser des soupçons sur des agents de Sécuripost, gêne les transactions commerciales. Je vous tiens au courant si la question évolue.

– Très bien, j'attends les instructions. J'avais fait cette proposition de plainte contre X pour qu'on ne puisse pas me reprocher un jour d'avoir voulu étouffer l'affaire. Mais de toute façon, je ne me faisais pas d'illusions ; je ne pense pas que la police puisse retrouver mes 700 000 francs.

Je n'avais pas besoin d'étouffer l'affaire, elle s'étouffe toute seule. On en parle de moins en moins au fil du temps. Le service Justice de la Direction a remis ses comptes-rendus d'interrogations et ses rapports de conclusion. Il estime donc que son rôle est terminé.

Tchin semble avoir oublié les 700 000 francs. Seule sa responsable de gestion m'appelle une ou deux fois pour voir les incidences comptables dans ma gestion.

Sécuripost reste muet.

Les syndicats ne bougent pas dans leur coin. Ils doivent penser que les agents s'en sont tirés au mieux.

Moi, je continue à faire surveiller les comptes de mes agents, sans conviction.

Finalement, il n'y a que Mallet qui se passionne encore pour l'affaire. A chaque fois qu'il me rencontre, il me demande si l'enquête avance. Il voudrait une confrontation avec les gars de Sécuripost. Il veut la lumière sur cette ténébreuse affaire, et me répète,

– Mon honnêteté de postier a été mise en cause. Je veux retrouver mon honneur. Je ne retrouverai pas ma tranquillité tant qu'on n'aura pas découvert le ou les coupables.

– Ne vous rendez pas malade, Monsieur Mallet. Je vous assure que je n'ai jamais douté de votre honnêteté. Si cela avait été le cas, vous ne seriez plus à la RP, et surtout pas dans un service qui est tout de même privilégié par rapport aux services d'exploitation.

– C'est vrai, c'est vrai, admet-il. Je vous en suis très reconnaissant, mais il n'empêche que dans le bureau, il reste une ombre sur moi et mes deux collègues.

Je me dis que c'est une ombre qui pèse 700.000 francs, et que malheureusement, il va falloir faire une croix dessus. Mais je garde la rage au cœur, en pensant au salopard qui a réussi à me dérober une pareille somme, et j'en veux à Victor-Marie de n'avoir pas fait grand chose à Sécuripost pour faire éclater la vérité. C'est seulement un an plus tard que nous apprendrons qu'un agent de Sécuripost a été arrêté pour vol de fond dans une banque. Bien qu'il ait été de service le jour de la disparition de mon sac, jamais il n'avouera être l'auteur de ce vol, et Mallet restera avec ses rancœurs.

Sept heures le matin ; il fait encore sombre dans les bureaux, et frais aussi car Bonot n'a pas encore fait pousser les chaudières.

Marinette m'annonce l'air étonné, qu'un Monsieur Bridoux demande à me voir. Elle a de quoi être étonnée, car les visites de

personnes extérieures à cette heure matinale sont très rares.

J'arrive dans le secrétariat où Charles m'attend, toujours très courtois.

– Excusez-moi Jean Michel ; je ne voulais pas spécialement vous déranger dans vos occupations ; je souhaitais seulement demander une faveur à votre secrétaire ; déposer directement chez vous une lettre illustrée pour Roxane. Figurez-vous que j'en ai déposé une identique le mois dernier dans une boîte, et qu'elle n'est jamais parvenue.

– Dans une boîte du bureau ? je lui demande.

– Oui, oui, les boîtes des guichets qui ouvrent sur le péristyle.

– C'est vexant Charles, car cela veut dire qu'elle a disparu dans le bâtiment entre le centre de tri du troisième étage et le service de la distribution au premier, chez moi.

– Ce n'est pas grave, me dit-il en tendant une magnifique enveloppe ; je l'ai refaite.

– Mais si, c'est grave. L'honnêteté est une des principales qualités exigées d'un postier. Le détournement d'une lettre est considéré comme un motif de renvoi, et la tentation d'un de vos chefs-d'oeuvre, n'est pas une excuse. Si vous avez l'occasion de passer par ici de temps en temps Charles, je vous propose de déposer vos lettres pour Roxane à mon secrétariat. Je les remettrai directement à son facteur ; et j'aurai en plus le plaisir de vous saluer.

– Très bien Jean Michel, je ferai comme ça maintenant. Au fait, Roxane devrait vous appeler bientôt, elle voudrait nous emmener à l'Ambroisie. Vous connaissez ?

– Je pense que c'est ce restaurant très renommé, sous les arcades de la place des Vosges, mais je n'y ai jamais mis les pieds.

– Oui, il compte parmi les meilleures tables de Paris. Les tarifs aussi sont en haut du classement. Elle voudrait inviter également Monsieur Lormand, le nouveau patron de la philatélie chez vous à la Poste. Son prédécesseur était un corse très sympathique qu'elle avait déjà eu à sa table. Ce sont des gens avec qui je travaille régulièrement dans le cadre de la création des timbres ; et Roxane gentiment veut faciliter mes relations avec votre grande Maison. Ce n'est pas toujours facile de s'introduire dans votre ministère quand on est un modeste artiste comme moi.

– Ne soyez pas modeste Charles, je suis d'accord avec Roxane, vous êtes un dessinateur et un graveur de talent.

Il avait raison au sujet de cette invitation ; nous nous retrouvons quelques jours plus tard, sous les arcades sombres et humides de la place des Vosges. Mais Lormand très pris par ses nouvelles fonctions n'a pas pu se joindre à nous. C'est dommage car moi aussi j'avais besoin de le voir pour un projet philatélique, et en interne j'ai le même problème que Charles, il n'est pas facile d'approcher un patron du ministère quand on ne le connaît pas personnellement. Roxane nous informe immédiatement,

– Monsieur Lormand est indisponible aujourd'hui, mais il assistera à l'un de nos prochains repas.

En cette fin d'hiver, le rouge brique des immeubles s'estompe dans les gris bleutés des toitures, du ciel et de la brume. Les arbres dénudés, derrière les grilles du jardin au centre de la place, donnent une note de tristesse et de romantisme à ce cadre d'un autre siècle.

Même l'entrée de l'Ambroisie n'apporte pas une touche de lumière et de gaieté. Le porche de cet ancien hôtel de Luynes est massif, en gros blocs de granit aux reflets gris, vert, et brun. De part et d'autre de l'entrée, deux orangers austères, taillés en boule, et raides sur leur long tronc droit, sont au garde-à-vous dans leurs bacs noirs. Au-dessus de la porte, le nom du lieu, l'Ambroisie, est gravé dans la pierre sobrement, sans clinquant ni lumière tapageuse pour attirer le client. Les seules lumières sont fournies par deux lanternes de fiacre dissimulées derrière les boules d'orangers.

Les deux lourds portails de bois vert wagon, sont entrouverts, mais en arrière plan, des tentures épaisses en velours encore plus foncé que les portails, cachent la richesse des décors intérieurs et l'éclat des lustres.

Roxane est arrivée drapée dans un manteau de vison, et le chef de cuisine, Bernard Pacaud, accompagné de sa jeune femme Danièle, et de Pierre, le maître d'hôtel, sont venus nous accueillir sous les arcades. On nous a installés tous les trois dans un coin douillet, à côté d'une tapisserie du XVII<sup>e</sup> siècle représentant une bataille d'hommes en

armure, dans les tons or, vert, et beige.

Le mur derrière nous est recouvert de boiseries sculptées et astiquées. Un bouquet géant étalé dans une immense potiche en faïence de Gien rehausse le décor de teintes jaunes, orangées et blanches.

Roxane est à son affaire ;

– Vous ne trouvez pas que nous sommes bien ici, entre hommes ? s'exclame-t-elle en nous prenant à témoin, Charles et moi.

Le maître d'hôtel, digne et pince sans rire, à côté d'elle, prend un air innocent,

– Vous avez dit «entre hommes ? » ; je n'ai rien entendu Madame. Si Madame et ces messieurs commencent, comme je le pense, par la truffe en pâte, je vous conseillerais un *Château Figeac* 1957.

– Très bien Pierre. Vous savez que je vous fais entièrement confiance. Dans le domaine du vin uniquement bien sûr. Mais dites-moi, la patronne n'a pas l'air en forme aujourd'hui. Aurait-elle fait des folies toute la nuit ?

Pierre reste droit comme un if,

– Peut-être Madame, mais pas avec nous.

Lorsqu'il s'éloigne, Roxane nous confie,

– Il a de la classe ce garçon, je l'adore.

Ce que j'adore, moi, c'est le croustillant de bar à la cassonade de poivrons, qui est une pure merveille.

Après de tels instants de bonheur, en agréable compagnie, comment refuser les invitations de Roxane ?

Lorsqu'elle monte dans sa Rolls en nous disant : «Jean-Michel, Charles, nous nous retrouvons bientôt», je sens la salive monter lentement.

Ce qui est incroyable, c'est que cette charmante dame déjeune pratiquement chaque jour dans un grand restaurant parisien avec des invités : des artistes, des gens de télé, des écrivains, des historiens, et aussi des postiers...

Elle précise comme pour s'excuser,

– Vous savez le soir je ne dîne pas, et le week-end je grignote.

Ce matin, Tchou est venu jusqu'à mon bureau, chose rare pour mériter d'être notée.

– Je voulais te voir, me dit-il, pour t'apprendre une nouvelle avant que ça t'arrive par les bruits de couloir. Je vais partir. Ce n'est pas encore officiel, aussi je ne le dis qu'à quelques personnes comme toi.

– Et où vas-tu ?

– Au contrôle général ; tu sais ce service qui a été créé à côté de l'inspection générale pour effectuer des études dans les services.

– Tu ne sais pas encore qui te remplace ?

C'est important de savoir qui va devenir mon nouveau directeur. Tchinn n'est pas un directeur de choc, mais au moins il me laissait tranquille, et je m'y étais habitué.

– Non, pas encore, mais si ça se fait, ce sera rapide. Nous serons fixés avant la fin du mois.

Nous sommes en février, au printemps ce sera donc réglé.

Le nouveau directeur va se pointer au moment de la restructuration du troisième arrondissement.

J'espère qu'il ne prendra pas son service avec des grèves musclées à Paris RP.

Justement, les syndicats s'agitent au sujet de cette restructuration. Encore quelques suppressions d'emplois qui sont dures à avaler. Coladon et la petite Bordier essaient de mobiliser les troupes du troisième arrondissement. Et ils aimeraient bien obtenir une action de solidarité de la part des autres arrondissements et du chantier des paquets.

Morand, pour bénéficier d'un appui de poids, a fait appel à un leader de la CGT au niveau de la fédération parisienne, un dénommé Auchère. Et Auchère, c'est véritablement un appui de poids car il doit approcher du quintal.

A neuf heures, c'est le moment où les facteurs rentrent de leur première tournée et préparent leur deuxième sortie, avec les imprimés et les recommandés.

Bonot arrive essoufflé dans mon bureau,

– Monsieur ! Auchère est sur le troisième arrondissement avec un mégaphone. Il harangue les facteurs pour qu'ils ne repartent pas en tournée.

Je suis Bonot comme son ombre, en direction de la salle de distribution.

En passant sous l'horloge, j'entends un brouhaha, là-bas au fond vers le chantier du troisième.

Devant les casiers de tri, la carrure de Auchère ne peut pas m'échapper.

Une vingtaine de facteurs environ l'entourent. Les autres l'écoutent en continuant à ranger leur courrier.

Il vitupère dans son micro, toujours les mêmes refrains : pas de suppressions d'emplois – Montons à la Direction pour négocier – Arrêtons le travail...

S'il est rubicond à éclater, il y a des raisons ; d'abord, c'est un costaud sanguin ; ensuite il crie dans son engin plus fort qu'il est nécessaire, et enfin il n'a pas une tête à boire du vichy fraise.

Je m'approche pour lui parler, mais je me rends vite compte que je n'existe pas. Il poursuit son discours après avoir jeté un coup d'œil dédaigneux dans ma direction.

Il sait parfaitement que je suis le receveur, mais pour lui je ne représente pas plus que les casiers de tri alignés contre le mur.

Je ne sais quel réflexe me pousse ; j'attrape vigoureusement le cordon en spirale qui relie son micro à son mégaphone, et je le tire vers moi.

Là, au moins il réagit ; il se tourne face à moi, interloqué, et j'ai le temps d'en placer une ;

– Monsieur Auchère, non seulement vous ne m'avez pas demandé l'autorisation de pénétrer dans mes services, mais vous n'avez même pas eu le minimum de politesse de me faire prévenir de votre venue. Je ne vous aurais pas interdit d'entrer ici.

– Mais je suis chez moi, me répond-t-il avec arrogance ; je suis délégué officiel de la fédération, et je vais là où sont les travailleurs.

– C'est justement parce que vous êtes délégué que vous devez montrer l'exemple de la politesse.

Je sens qu'il s'énerve, mais je vois qu'il ne veut pas faire de gestes brusques tant que je le tiens par son fil.

– Lâchez mon matériel, s'insurge-t-il. C'est personnel. Vous savez combien ça coûte un appareil comme celui-là ?

– Ce n'est pas mon problème. Vous êtes ici chez moi ; je vous lâcherai quand nous serons à l'extérieur.

Progressivement, je le tire vers les ascenseurs au bout de son fil dont les spires commencent à se tendre.

Bonot ne me quitte pas d'une semelle.

Les préposés autour de nous ne disent rien. Certains se sont approchés de notre groupe. Ils ont l'air surpris ; peut-être époustouffés de voir leur receveur tirer ainsi un grand leader syndical par un cordon. Ce n'est pas dans les pratiques postales.

Moi je me dis : « pourvu qu'ils restent sous le coup de la surprise, et qu'ils ne viennent pas au secours de Auchère. S'ils se mettent tous à me huer et à m'empêcher de passer, nous n'allons pas être frais avec l'ami Bonot ; surtout que nous sommes venus sans gars de la sécurité. On joue carrément les kamikazes. » Pour le moment, j'évite la discussion avec Auchère. Je n'ai qu'un objectif en tête, le tirer vers l'ascenseur.

Lorsque nous sommes tous les trois dans la cabine, je me dis que la partie est gagnée, mais je ne lâche pas mon fil pour autant.

– Laissez mon matériel maintenant, me demande Auchère, sur un ton devenu étonnamment calme.

– L'ascenseur, c'est encore chez moi. Je vous ai dit que je vous laisserai tranquille à l'extérieur du bureau.

Sous le porche d'entrée de la rue Etienne Marcel, cinq agents de sécurité sont en faction. Le téléphone arabe a dû fonctionner, « le patron est en train de virer un représentant de la CGT », et ils n'ont pas voulu manquer ça.

En arrivant à leur niveau, je leur lance,

– Vous voyez bien ce Monsieur, je lui interdis d'entrer dans le bureau, donc vous ne le laissez pas pénétrer sans mon autorisation. Je lâche enfin Auchère et son matériel sur le trottoir. Il me menace en s'éloignant,

– Vous en entendrez parler. C'est la première fois qu'un receveur se permet d'expulser un représentant fédéral de la CGT.

Avec Bonot, nous nous serrons la main, assez satisfaits de notre exploit.

Dans la journée, il vient me revoir,

– Vous savez que vous en avez étonnés plus d'un à la « distri ». Beaucoup de préposés vous approuvent. Même Coladon rigolait



de l'aventure. Il faut dire qu'Auchère n'est pas de son syndicat. Deux jours plus tard, les menaces de Auchère se concrétisent sous forme d'un tract diffusé dans tous les centraux de Paris.

« Le receveur de Paris RP adopte des méthodes de dictateur. Au mépris de toutes les règles de concertation et de relations avec les organisations syndicales, il expulse par la force de son bureau, un de nos délégués départementaux. La riposte doit être immédiate et puissante, pour montrer à ce Monsieur que nous n'acceptons pas la mise en application de tels débordements. »

Je suis traité de tous les noms d'oiseaux en recto-verso, et au cas où ce tract m'aurait échappé, Boré, le receveur de Paris 9, toujours bien intentionné m'en envoie un exemplaire recueilli dans son bureau. J'attends une intervention du bureau fédéral de la CGT, mais rien n'arrive.

J'apprends finalement par Loiselet, le responsable CGT dans le bâtiment, que Auchère n'a pas les faveurs des dirigeants cégétistes.

– C'est un balourd, me confie-t-il. Il intervient dans les services en conquérant, sans même prévenir les sections locales. Il n'avait qu'à vous passer un coup de fil avant de débarquer à la distribution.

– Bien sûr Monsieur Loiselet. Je ne vous ai jamais interdit de venir dans mes services ; même si parfois je préférerais que vous manifestiez votre talent oratoire au centre de tri.

Nous nous serrons la main en riant.

La restructuration du troisième arrondissement a été fixée au mois de mai, et Demange a prévu de partir en retraite avant le mois d'avril.

Je ne veux pas penser qu'il a voulu éviter les soubresauts qui accompagnent généralement une réorganisation, principalement à la distribution. Je me force à croire que nous sommes soumis au hasard du calendrier.

J'appelle Tchou, Tchou,

– Ecoute Bernard, je ne peux pas empêcher Demange de partir en retraite puisqu'il a dépassé 60 ans. Reculer la restructuration ? cela veut dire que nous la reportons à l'automne, après la période des congés. Je peux la faire comme prévu avec les chefs de division, donc sans chef de centre, mais ce serait tout de même plus correct

d'avoir un patron pour coordonner les travaux. Moi je garderai de toute façon les relations avec les syndicats et le personnel.

Pour une fois, Tchou se démène ; et en deux jours il me trouve une solution ;

– Je suis allé voir Hély, me dit-il ; il nous propose un inspecteur principal de sa Direction, Bernard Prigent que tu dois connaître, et qui s'occupe depuis plusieurs années de réorganisation dans les services de distribution.

– Oui, je l'ai déjà rencontré, et je pense que techniquement, il connaît parfaitement son affaire.

Le candidat me convient, mais je ne dis pas à Tchou que je sais également que la souplesse n'est pas son fort. Pour l'instant, ce n'est pas important ; la souplesse, je la lui apprendrai sur le terrain, et je la pratiquerai à mon niveau si c'est nécessaire.

En moins d'une semaine, Bernard Prigent est dans mon bureau, prêt à prendre ses fonctions. Quel record pour l'administration ! Cependant il est vrai que nous ne sommes plus une administration mais un établissement à caractère public et commercial.

Dès les premiers jours, il me fait bonne impression. Il est entré tête la première dans le dossier du troisième arrondissement, et a tout de suite compris où se trouvaient les points délicats.

Contrairement à Demange, il examine les détails, réunit l'encadrement régulièrement, et ne ménage pas ses pas pour se rendre sur le terrain.

Il discute avec les syndicats pour garder le contact, mais a bien compris que les décisions finales se prenaient chez moi.

Les rencontres avec les syndicats sont souvent âpres et animées. Et je dois maintenant en supplément, affronter le mouvement trotskiste, des virulents d'extrême gauche dont j'ai deux représentants actifs et hargneux au service de la distribution, deux facteurs, Garlin et Carbou.

Dans leur feuille de chou, « Toute la vérité », ils cherchent manifestement à me provoquer et me déstabiliser, pour que je fasse un faux-pas.

Ils m'injurient carrément, et la presse syndicale à côté reste un feuilleton à l'eau de rose.

Ils me traitent régulièrement, de dictateur Adolphe Burkart, de receveur-menteur, de receveur traître et félon, de directeur perfide et cynique.

Je ne veux pas entrer dans leur démarche de l'escalade injurieuse, mais à la première occasion, je ne vais pas les louper.

J'ai demandé à Bernard Prigent,

– Signalez-moi tout ce qui ne va pas au niveau de leur travail. Je ne leur ferai pas de cadeau.

Je sais que de toute façon, il n'y a pas de possibilité de discussion avec eux. Ce sont des utopistes révolutionnaires.

Un jour que Garlin s'agitait à la distribution, sans motif apparent, je lui ai demandé ce qu'il voulait. Il m'a répondu froidement,

– 300 000 postiers devant la Chambre des députés.

Je suis reparti en lui disant,

– Vous devriez savoir, Monsieur Garlin, qu'il n'y a plus 300.000 postiers en France depuis de nombreuses années.

Ce qui m'a valu, dès la diffusion du numéro suivant de « Toute la vérité », la remarque cinglante : « Le receveur se réjouit des suppressions d'emplois à la Poste ».

Ce qui me reconforte, c'est que je ne suis pas la seule cible de Garlin. De temps en temps, il sort des attaques virulentes contre les syndicats traditionnels eux-mêmes, jugés trop timorés, manquant de combativité, et même traîtres à la cause de la classe ouvrière.

J'essaie de profiter de la situation en remontant les représentants syndicaux contre la petite bande à Garlin.

– Vous ne devriez pas tolérer certaines agressions contre le syndicalisme, je glisse discrètement à l'oreille de Loiselet. La semaine dernière, Garlin s'en est pris à votre conseil d'administration du restaurant administratif. Je l'ai prévenu que s'il injurait des collègues qui assurent des fonctions bénévolement, je le sanctionnerais.

Je lui ai précisé que s'attaquer à moi faisait partie des règles du jeu puisque je représente les patrons, mais qu'il n'était pas question de discréditer ses collègues. Je me demande s'il est intelligent ce garçon ; ça l'a fait rire.

Loiselet me remercie et m'avoue,

– Vous, vous pouvez le contrer ; mais pour nous c'est difficile. Il est

sensé agir dans l'intérêt des postiers, même si quelquefois il exagère et pousse le bouchon un peu loin. Nous avons déjà beaucoup de mal à l'empêcher de s'introduire dans nos sections syndicales. En ce moment il doit être à SUD, mais il a aussi été chez nous, à la CGT.

J'ai heureusement des activités plus calmes que mes rapports avec des garçons comme Garlin. Depuis quelques mois je me suis lancé dans le Mail-Art avec des échanges de correspondances avec Roxane, Charles et Florine (Annexe 5).

Une amie de Roxane, Claudine, est également dans notre circuit. Elle est professeur de dessin à Munich, et envoie une enveloppe décorée chaque mois à Roxane, depuis plusieurs années. Elle réalise de vrais petits chefs-d'œuvre, dans un style différent de ceux de Charles et Florine, et de temps en temps, j'en reçois un d'Allemagne.

Moi, j'ai un style particulier, un peu maladroit, en face de ces professionnels du crayon et du pinceau, mais Roxane est indulgente : – Jean-Michel, vous avez des idées originales, surprenantes parfois, et toujours en harmonie avec le timbre utilisé. Vous avez un style qui vous est propre, et il ne faut pas essayer de faire des comparaisons avec ce que font nos trois artistes.

Je place mes œuvres sous double enveloppe, et je vais les oblitérer moi-même au service du courrier.

Deux agents sont maîtres des lieux. Ils font partie du secrétariat, et dépendent donc de moi directement ; toutefois, ils ont acquis une indépendance royale, personne ne venant troubler leurs activités et leur tranquillité.

Le duo est mal assorti ; d'un côté un garçon effacé, replié sur lui-même, on peut même dire, complètement dépressif. Tout le monde l'appelle Alcide, et c'est son vrai prénom.

Dans l'autre brigade, Marius Palonde fait éclater sa verve, son humour et son accent provençal. A presque 60 ans, il a conservé cet accent chantant de Marseille, bien qu'il ait accompli pratiquement toute sa carrière à Paris. Comme il le dit avec enthousiasme : « Je suis arrivé jeune postier à la poste du Louvre, et j'ai été

conquis par la vie parisienne. C'était la gaieté, le bonheur ; c'était dimanche tous les jours. »

Son collègue Alcide, c'est un inquiet. Il a peur de ne pas pouvoir assurer sa fonction, de ne pas faire son travail correctement. Il doit même avoir peur de son ombre. Pourtant, ils ne sont pas débordés de travail tous les deux, et je n'exige jamais rien de particulier. Ils s'occupent du courrier d'arrivée le matin et en début d'après-midi, du courrier de départ le soir, et j'avoue que je ne sais pas trop ce qu'ils font le reste du temps.

Marius, lui, a compris qu'ils avaient une place en or. Il mène sa petite vie tranquille, fait salon dans la pièce du courrier ou discute devant sa porte dans le couloir. Mais je sais qu'en cas de besoin, je peux compter sur lui.

A force d'en parler, Tchén est sur le départ. Il n'a pas l'air mécontent de quitter la responsabilité de son importante Direction du centre de Paris. Il va pouvoir pantoufler au contrôle général, et attendre tranquillement sa retraite.

Nous connaissons enfin le nom de son remplaçant : Patrick Jacquet. Je n'ai jamais travaillé avec lui, mais directeur du Val-de-Marne actuellement, il est connu dans toute l'Ile-de-France.

Sa réputation circule dans les services : directeur jeune et dynamique, efficace, exigeant, convivial avec les personnes qu'il apprécie, impitoyable avec les feignants et les incapables.

Il passe pour être un excellent professionnel de la Poste, qui ne rechigne pas à mouiller la chemise sur le terrain et à prendre les problèmes à bras le corps.

Selon ceux qui l'ont approché, il ne fait pas partie de la lignée de ces directeurs hautains et distants qui à l'occasion peuvent se montrer cauteleux et mielleux pour essayer de tromper le monde. En deux mots, ce n'est pas le directeur faux-jeton qu'il est préférable d'écouter avec méfiance. Il dit ce qu'il pense ; peut-être trop au gré de certains. Il sait défendre ses idées et son point de vue, et il ne doit pas faire de concessions sur les principes qu'il considère essentiels. Justement, je ne devrais pas entrer en conflit avec lui sur les problèmes de principes généraux ; il est très marqué à gauche. Il

aurait fréquenté paraît-il, les rangs de la CGT, et peut-être ceux du parti communiste.

Notre première rencontre est chaleureuse. Il ne dément pas son image ; direct, vif pour comprendre les situations locales, plein d'idées pour diriger, entreprendre, gérer, réformer les différents services placés sous sa responsabilité de directeur.

On ne va pas ronronner comme avec Tchén. Je m'en fous, je n'aime pas ronronner ; mais je connais quelques vieux receveurs du quartier qui vont avoir du souci à se faire.

J'apprécie son comportement dès notre premier contact. Il sait s'attirer la sympathie par son discours franc, sa familiarité spontanée, son humour, sa façon d'apparaître à la fois comme un Directeur et un ami.

Quand nous abordons le problème des syndicats, il me demande en riant,

– Alors, c'est toi qui as sorti un représentant départemental de la CGT de la poste du Louvre ?

Je lui raconte notre aventure, à Bonot et à moi, quand nous nous sommes affrontés à Auchère.

Il rigole franchement en répétant,

– Ah, vous avez fait fort, vous avez fait très fort.

Il me dit son intention de rencontrer mes deux chefs de centre, Lecoq et Prigent.

– Je sais bien, me dit-il, que tout est préparé pour les reclassifications. Le chef de centre « guichets » est prévu en IV.2, et celui de la « distri » en IV.3. Mais comme je serai obligé de donner mon avis au moment de l'officialisation des fonctions, il vaut mieux que je les voie.

Après les avoir reçus, il me déclare,

– Ils ont du caractère tes deux chefs de centre. Ils ont des exigences pour leur déroulement de carrière. Pour le moment, ils vont prendre leurs fonctions sur les deux postes qu'ils occupent déjà. Nous verrons pour la suite.

– Oui ; à mon avis, Lecoq, même avec son caractère a déjà fait ses preuves aux guichets. Elle est un cadre « sup » valable, et je pense qu'elle n'a pas à s'inquiéter pour son avancement. Bernard Prigent,

nous allons le voir à l'œuvre dans quelques semaines avec la réorganisation du troisième arrondissement. Je trouve qu'il s'est déjà mis dans le coup rapidement et sérieusement. Je crois que tout se passera bien, même si on doit subir quelques attaques syndicales. En fait, les attaques se limitent à des distributions de tracts le matin à 6 heures ; deux assemblées sous l'horloge au cours desquelles les syndicats ne demandent même pas le déclenchement d'un mouvement de grève. Ils doivent sentir les troupes trop tièdes et ne veulent pas essayer un désaveu de la part de la base.

La suppression de trois quartiers de facteurs semble avoir été avalée après quelques récriminations diverses et maintenant, tout semble fonctionner parfaitement rue du Louvre. Les services tournent comme des mécaniques bien huilées, le climat social est redevenu serein, les cadres sont détendus, mes relations avec mon nouveau patron, Jacquet, sont au beau fixe. Un beau mois de mai en somme, calme, doux, et légèrement ensoleillé.

Pourtant, tout se gâte ce dimanche de la mi-mai. Douleur dans la poitrine le matin, médecin de garde à midi, service de réanimation à l'hôpital de Meulan le soir.

Je ne me sens pas mal, mais le diagnostic est clair et précis ; début d'infarctus, mise en observation jusqu'à nouvel avis.

C'est curieux comme tout bascule en l'espace d'un instant.

Ce matin encore, j'étais par la pensée à la poste du Louvre ; je préparais la semaine à venir : une réunion avec Bernard Prigent pour faire le bilan du démarrage sur le troisième arrondissement ; un coup d'œil sur la gestion avec Annette Paganelli et Madame Laborde pour voir où nous en serons de nos dépenses à la fin du premier semestre ; un repas avec Roxane au Grand Véfour programmé pour jeudi. Annette doit également y participer. Je dois aussi revoir Viviane Nataf pour suivre l'avancement des travaux de notre groupe de travail «prévention contre l'alcool».

Et ce soir, allongé dans mes draps blancs, bercé par les tut, tut, tut... des appareils de mesure cardiaques, j'ai l'impression que c'est un autre qui est concerné par tous ces problèmes professionnels. A cet instant, mon univers se limite à cette salle de réanimation aux cloi-

sons vitrées, derrière lesquelles je vois des formes allongées et immobiles, comme moi.

Les médecins et les infirmières circulent sans dire un mot, comme s'il fallait respecter le repos de pauvres moribonds. Je ne panique pas, je ne ressens aucune douleur, je m'abandonne complètement entre les mains de la médecine, je ne veux penser à rien, mais dormir, dormir.

Dès le lendemain, je suis dirigé sur le centre de cardiologie d'Evéquemont, pour examens plus approfondis.

Je découvre les mystères et les prouesses de l'angiographie qui vous permet de regarder avec le médecin vos artères sur un écran, grâce à une minuscule caméra promenée dans vos vaisseaux.

– Vous voyez, me dit le toubib, vos coronaires sont ici. Je vais envoyer un colorant, et vous allez voir le résultat directement sur l'écran.

En effet, je vois deux traînées noires qui avancent, et qui à un endroit se resserrent dans une sorte de goulot d'étranglement.

– Regardez, les coronaires ne laissent pas passer suffisamment le sang. Maintenant il faut rechercher les causes. Etes-vous fumeur ? Buvez-vous un peu ? Avez-vous eu des ascendants fragiles de ce côté dans votre famille ? Etes-vous stressé ? Avez-vous une vie très active ?

Un véritable interrogatoire de police.

Finalement je ne vois que des raisons héréditaires du côté paternel. Mon grand-père mort d'une crise cardiaque à 63 ans, le frère de mon père, même sort mais à moins de 50 ans, mon père, mort également d'un problème cardiaque, plus âgé toutefois, à 80 ans.

Quand le médecin commence à me parler de pontages, je me sens changer de tête. Il a dû le remarquer, et il essaie de limiter les dégâts,

– On pourrait tenter une dilatation des vaisseaux par introduction de ballonnets, mais l'effet est souvent temporaire et il faut ensuite passer à l'opération.

La proposition est déjà plus raisonnable, tentons donc l'aventure « ballonnets » ; et me voilà ainsi embarqué à l'hôpital Marie Lannelongue à Plessis Robinson.

Tout se passe bien, mais l'épée du père Damoclès reste suspendue au-dessus de ma tête,



– Nous ferons un contrôle en octobre pour voir si nous pouvons éviter l'opération, me déclare le médecin, très décontracté. Partez en vacances, tranquille.

Il en parle à l'aise ; évidemment ce n'est pas lui qui risque de se faire ouvrir le poitrail.

Heureusement que je suis optimiste de nature, car il y a de quoi se faire du mouron. Je me persuade que les ballonnets auront remis d'aplomb toutes mes tuyauteries.

En rentrant à la maison, je trouve une carte postale du Grand Véfour sur laquelle Roxane et ses invités me font part de leur regret de mon absence en me souhaitant un rapide rétablissement.

Je passe deux ou trois coups de fil au Louvre. Je me rends compte que j'avais complètement déconnecté en une seule petite semaine. Je reviens à la surface en parlant à Patrick Jacquet, Madame Lecoz et Bernard Prigent.

Les docteurs ont décrété que j'avais évité l'infarctus de justesse, mais ils estiment que du repos pendant le mois de juin, plus mes congés en juillet me permettront de reprendre le collier en pleine forme au mois d'août.

Après deux mois et demi loin de la Poste, j'ai l'impression d'avoir été écarté pendant des années.

C'est dur de reprendre place dans mon fauteuil de directeur ; il va me falloir plusieurs jours pour retrouver le rythme. Tout le monde me ménage et s'inquiète de ma santé, comme si j'avais frôlé la mort. Même les syndiqués acharnés prennent de mes nouvelles quand ils me rencontrent.

Loiselet est venu discuter avec moi, très amicalement. Il me branche sur un projet qui lui tient à cœur,

– Le 25 août, ce sera le cinquantenaire de la Libération de Paris. Compte tenu de la part prise par les travailleurs pendant ces journées, il serait intéressant de rappeler l'événement à la poste centrale du Louvre. Des combats ont eu lieu dans le quartier, et plusieurs facteurs ont participé à la Libération avec les FFI, sous les bannières de la CGT et du parti communiste.

L'idée me plaît assez, mais il faut se méfier des débordements et

de la récupération d'un mouvement à des fins de propagande politique ou syndicale.

– Sur le principe, je suis d'accord Monsieur Loiselet, mais il faudrait me dire avec précision en quoi consistera la cérémonie.

– Nous avons pensé à une mise en scène sous le péristyle, en reconstituant une barricade, avec de la musique de l'époque, et des interventions de personnes ayant vécu l'événement. Il y a encore d'anciens Résistants parisiens qui seront d'accord pour venir parler de leurs souvenirs.

– OK pour le péristyle. Je demanderai à Bonot de vous aider pour l'installation matérielle. Mais avant, je voudrais qu'on se mette d'accord tous les deux. Vous ne me placardez pas des banderoles « parti communiste » ou « CGT » sur les murs, et vous ne sortez pas les drapeaux rouges. Des drapeaux tricolores de l'époque, ce serait parfait. Loiselet accepte mes restrictions, cependant il souhaite faire une allocution où il pourra rappeler sommairement, le rôle du parti communiste et de la CGT dans la Libération de Paris.

– Oui, je ne peux pas vous empêcher de citer certaines organisations, mais je vous fais confiance, nous restons bien sur le thème de la Libération, et le péristyle ne devient pas une tribune de propagande pour la CGT. Et puisque je vous fais confiance, je ne vous demande pas de me montrer votre texte avant le 25 août.

Une fois le projet mis sur pied, j'appelle Jacquet, pour qu'il ne découvre pas tout un spectacle devant la poste du Louvre, le 25 août. Sur le moment, je le sens réticent,

– Tu n'as pas peur que les autres syndicats veuillent également faire une manifestation pour la Libération ? Il ne faudrait pas que ça devienne une grande journée syndicale, coiffée pratiquement officiellement par nous-mêmes.

– Au départ, j'avais un peu tes craintes. Mais si on refuse, on va dire que nous sommes hostiles aux hommes qui se sont battus pour libérer Paris. Certains ne vont pas hésiter à nous traiter de fachos et de nostalgiques du nazisme. Je pense notamment à Garlin qui aime bien faire référence à Hitler, au dictateur, aux SS, quand il s'agit de nous. Pour les autres syndicats, il y a SUD qui pourrait être tenté de faire une démonstration de force. Mais ce syndicat n'existait pas

en 1944, alors je leur expliquerai que leur intervention serait mal venue. De toute façon, je préfère maîtriser l'opération avec Loiselet, plutôt que de laisser se développer des actions incontrôlées.

J'ai l'impression d'avoir convaincu Jacquet,

– Tu as peut-être raison. Ecoute, je te laisse suivre l'affaire de près, et surtout ne te stresse pas trop. Ne va pas encore nous faire peur avec une alerte comme au mois de mai.

Les clients qui entrent dans la Poste ce 25 août, sont étonnés de trouver une barricade avec des chariots, des sacs, des planches, et des drapeaux.

Certains posent des questions, et ne savent même pas ce que représente le 25 août à Paris. La Libération est loin, et beaucoup n'étaient pas encore nés ce jour mémorable.

Je suis resté un bon moment sur le péristyle pour saluer les personnalités venues honorer cette commémoration de leur présence ; d'anciens résistants, de vieux militants de la CGT, quelques communistes parisiens aux cheveux blancs.

Jacquet a fait une apparition, pour montrer qu'il n'est pas indifférent à cette célébration du souvenir par des postiers patriotiques.

Loiselet a tenu sa promesse ; intervention courte, pour rappeler les faits qui se sont déroulés dans le centre de Paris ; évocation rapide du rôle de certains postiers communistes et cégétistes. Il cite bien les travailleurs et la classe ouvrière, mais honnêtement, il n'en fait pas un placard. Juste ce qu'il faut pour qu'on puisse dire que la grande poste à fêter dignement le cinquantenaire de la Libération.

L'échéance d'octobre est arrivée très vite. Je pars confiant faire mon contrôle cardiaque à Evéquemont. Le résultat ne peut être que bon ; pas la moindre alerte, pas de douleurs, pas de fatigue. Je me retrouve serein sur la table des angiographies. Qu'ils en finissent avec leurs incursions dans mes artères.

Je fais moins le fanfaron lorsque j'entends le médecin déclarer, comme s'il se parlait à lui-même,

– Ah, ce n'est pas brillant ; la dilatation des vaisseaux est insuffisante ; je crois qu'il va falloir penser sérieusement à l'opération.

Je pâlis intérieurement et extérieurement ; toutefois je n'ai pas ce réflexe de rejet et de panique qui m'avait pris à la gorge au mois de mai.

Le toubib se veut rassurant,

Ne vous affolez pas, il n'y a pas urgence. Nous pourrions envisager l'intervention pour la fin de l'année. Je vous propose de le faire à Marie Lannelongue car ils disposent d'une très bonne équipe spécialisée dans ce genre d'opération, mais vous pouvez choisir un autre hôpital si vous préférez.

Inutile de tourner autour du pot ; je ne vais pas vivre en guettant la moindre douleur, dans la crainte d'une attaque cardiaque.

Je prends rendez-vous avec le docteur Nottin à Marie Lannelongue. Un homme sympathique qui se met à la portée du profane que je suis. Il me fait un croquis sur un bout de papier pour m'expliquer en termes simples, ce qu'il se propose de me faire.

Il voit que je ne suis pas rassuré,

– Que craignez-vous ? me demande-t-il gentiment. Après cette opération vous serez remis à neuf. Vous pourrez faire un centenaire.

– Eh bien, comme tout le monde je suppose, devant une opération importante, j'ai peur de ne pas me réveiller.

– Oui, bien sûr, on y pense. Mais pensez aussi que je fais pratiquement une opération de pontages par jour. Si j'avais beaucoup de morts sur les bras, ça se saurait. En fait, il y a des risques lorsque le malade arrive en pleine crise grave d'infarctus ; c'est à dire, presque en train de mourir. Ce n'est pas votre cas.

J'ai réussi à me persuader que je n'avais pas le choix, donc inutile de faire traîner.

Nous prenons rendez-vous pour le 30 novembre, avec intervention prévue le premier décembre.

Je préviens mon entourage à la Poste. A la mine des gens, je vois qu'ils doivent penser, « nous ne sommes pas près de le revoir. »

Jacquet me reconforte,

– Tu sais Jean-Michel, c'est maintenant une opération courante ; un bon mois de repos et tu viendras reprendre ta place parmi nous.

Moi, je ne dis rien, mais j'ai la vague impression que ma carrière est terminée. J'ai 60 ans, l'âge de la retraite. Je me dis que je suis



Une barricade avec des chariots, des sacs

bon pour le repos forcé. Je n'aurai peut-être plus la pêche pour mener cette grande baraque, et les patrons ne voudront peut-être pas prendre le risque de me voir terminer raide sur la moquette de mon bureau, et de se faire reprocher : « vous êtes gonflés d'avoir remis ce type à un pareil poste, après ce qu'il a subi. »

Je fais mes dernières recommandations aux cadres « sup » au cours d'un ultime conseil de direction.

Colette Lecoz assurera mon intérim, mais je demande à Bernard Prigent de garder son autonomie à la distribution. Colette a suffisamment à faire avec ses guichets et sa caisse sans aller se mêler des problèmes de Bernard. Surtout que les connaissant tous les deux ça ne se passerait pas dans la douceur.

Quelques collègues des bureaux centraux m'appellent pour me souhaiter bon courage et un retour rapide rue du Louvre. Bourigan, le receveur de Paris 12 me signale que sa belle-fille est infirmière à Marie Lannelongue et qu'elle va s'occuper particulièrement de moi.

À partir du moment où je me couche dans le lit blanc de l'hôpital, les choses vont vite.

Calmant le soir pour passer une nuit paisible ; bain le matin, et rasage de tout poil visible entre les épaules et les genoux ; visite de l'anesthésiste qui semble venir me dire deux mots uniquement par courtoisie,

– Rien ne presse, me dit-il, en posant sa main sur mon épaule. Je vais simplement vous faire une petite piqûre pour vous détendre. Le traître, et hop, je n'ai pas le temps d'entendre la fin de son discours. Je suis déjà loin.

Réveil très vaseux pendant lequel une voix très lointaine me répète, – Réveillez-vous Monsieur Bourquard. Je suis la belle-fille de Monsieur Bourigan.

Encore dans les vaps, je n'accroche que le nom de Bourigan et je me demande ce qu'il fait dans cette ambiance cotonneuse mon collègue Albert.

Quand enfin je suis en mesure de réfléchir et de réaliser que je suis installé dans un lit d'hôpital après mon opération, je demande à une infirmière quel jour nous sommes.

– Samedi, me répond-t-elle.

Comme j'ai été endormi le jeudi, je viens de comprendre que j'ai sauté un jour sans m'en rendre compte.

Ma femme et ma mère apparaissent dans la journée, enveloppées dans des blouses blanches avec un bonnet et les chaussures empaquetées dans des chaussons en plastique.

En deux jours je commence à me lever, à circuler, à discuter avec les infirmières.

Au bout d'une semaine, les médecins estiment que je n'ai plus rien à faire à Marie Lannelongue et qu'il me faut partir au repos, au centre cardiologique d'Evicquemont.

Je me retape lentement. La maison est agréable sur les coteaux de Vaux-sur-Seine avec vue sur la vallée de la Seine. J'ai le droit d'inviter des personnes à déjeuner avec moi au réfectoire. Ma famille peut ainsi venir partager mon repas.

Jacquet a la gentillesse de venir également prendre un déjeuner ici. Nous parlons bien entendu de la Poste. Il me rassure sur le bon fonctionnement de Paris RP.

– Madame Lecoz et Bernard Prigent se débrouillent, mais il manque tout de même la patte du grand chef pour coordonner l'ensemble, me dit-il en souriant. Ce sont de très bons dirigeants d'exploitation, mais ils n'ont pas ton charisme.

– C'est mon grand âge et les années passées à la Poste qui me donnent ce que tu appelles mon charisme.

En réalité, je me sens encore très loin de la Poste. Je n'ai probablement pas suffisamment récupéré pour m'imaginer reprendre les trains du matin et me frotter aux personnes et aux activités du bureau.

Je reste sur l'idée que l'heure de la retraite a sonné et qu'il faut envisager ma reconversion dans une vie de convalescent.

Malgré tout, j'appelle Lecoz et Prigent, mais l'enthousiasme n'y est pas.

Pour couronner le tout, Prigent me confie que ce n'est pas la joie en mon absence,

– Revenez vite car l'ambiance n'est pas terrible. Moi je m'accroche avec Colette Lecoz. Paganelli et Bonot ce n'est pas le grand amour.

Les chefs de division sentent qu'il y a du mou dans l'équipe de Direction, alors ils manquent de motivation. Il n'y a que Christiane Gaubert qui reste tranquille dans son coin et semble compter les coups.

Je me pose sérieusement la question : «Dois-je retourner dans l'arène ?»

C'est le Docteur Martin, celui qui me fait faire de l'exercice, vélo d'entraînement et gymnastique, qui me pousse à trouver la solution ;

– A mon avis, votre problème de vaisseaux est réglé. Votre cœur est en parfait état de marche. Les électrocardiogrammes ne font apparaître aucune trace d'infarctus. Finalement vous êtes en forme. Si vous en avez la possibilité, reprenez votre activité professionnelle. Si vous restez à la maison, vous allez devenir frileux, vous serez tenté de rester dans un fauteuil à lire ou regarder la télé. Vous vivrez en convalescent. Dans un an ou deux, vous serez un vieillard avant l'âge.

Il a raison. Secoue-toi mon pote. Je peux encore travailler un an, et partir en retraite normalement, et non pas en sortant d'une chambre d'hôpital.

Je sors d'Evicquemont le premier janvier 1995, signe d'un nouveau départ.

Le médecin à qui je demande s'il ne serait pas prudent de reprendre mon activité à mi-temps, est catégorique,

– Pourquoi à mi-temps ? Vous vous sentez malade ? Pour nous, vous êtes guéri et apte à assurer vos fonctions.

Il rit en ajoutant,

– Vous un patron, vous n'allez pas tirer au flanc, vous devez montrer l'exemple.

Eh bien, c'est décidé, je ferai ma rentrée le premier février.

J'avais pensé organiser un conseil de direction dès mon arrivée, mais à la réflexion je me laisse deux jours pour rencontrer chaque cadre «sup» en tête-à-tête.

L'idée n'est sûrement pas mauvaise, car ainsi chacun pourra se confesser en toute liberté, et j'aurai les différentes versions de



l'analyse de la situation.

S'il y a un malaise, et il y en a un, c'est bien sûr de la faute des autres. Ils ont réussi à déclencher un sacré remue-ménage dans la Maison pendant mon absence ! Il y a eu manifestement une succession d'accrochages.

Les animosités, les rancœurs, les reproches acides ou amers se répandent au creux de mes fauteuils.

Finalement, Lecoq est la plus réservée, la plus discrète sur tout ce qui a pu se passer. Elle ne veut sûrement pas s'abaisser à venir pleurnicher dans mon giron, et elle pense probablement aussi qu'elle peut régler ses problèmes elle-même.

En conseil de direction, ils s'installent tous sagement autour de la table comme des enfants timides et dociles le jour de la rentrée.

Les conflits qui couvent commencent à se faire jour lors de l'examen de dossiers précis ; des affaires de personnel, de budget, de locaux... C'est aussi tendu qu'au cours d'une audience syndicale. Annette ne cache pas son désaccord avec Bonot au sujet de deux dossiers de personnel. Les autres se mettent du côté de Bonot, ce qui est loin de la calmer. Je l'achève en tranchant dans le sens de la majorité. Non pas parce que c'est la majorité, mais parce qu'Annette s'entête dans une direction qui ne tient pas la route.

En fin de réunion, elle laisse sortir ses collègues et tombe en larme, en m'accusant entre deux sanglots,

– Vous êtes injuste, vous m'avez désavouée devant tout le monde. Je suis humiliée.

– Mais non Annette, il n'a jamais été question de vous humilier. Les choses ont toujours été claires entre nous. Je vous ai toujours dit qu'on débattait des problèmes très librement en Conseil et qu'à la fin j'étais bien obligé d'arbitrer en tenant compte des arguments des uns et des autres, et de ma propre opinion. Allez, Annette, ne vous mettez pas dans un état pareil pour un dossier qui n'en vaut pas la peine.

Je la prends par les épaules, j'essaie de minimiser le problème, je la rassure sur ma confiance en elle, mon amitié ; mais je vois bien qu'elle en a gros sur la patate.

Je sais qu'elle a déjà fait de la dépression quand elle travaillait à la Direction. Il ne faudrait pas qu'elle s'enfonçe dans la déprime à la poste du Louvre.

Christiane Gaubert, que Bernard Prigent avait jugée la seule calme et sereine du bureau, vient à son tour vider son sac,

– Moi, je ne veux pas entrer en bagarre avec les autres mais quelquefois c'est dur à avaler. On me fait sentir que je suis une quantité négligeable. Comme vous n'étiez pas là pour m'épauler, on m'a fait comprendre qu'on pouvait se passer des études du bureau OM.

Je n'ai pas besoin de dessin, le « on » c'est Lecoz.

Je vais finir par me demander si je n'étais pas mieux dans mon lit d'hôpital, tranquille, entouré de jeunes infirmières souriantes.

A mon secrétariat, autre problème, Sylvie a été hospitalisée pour une tumeur à la tête.

Marinette m'explique,

– Depuis quelques temps, pendant votre absence, elle avait des réactions bizarres. Elle s'accrochait beaucoup avec Madame Laborde qu'elle accusait de vouloir lui prendre sa place.

Laborde envier une place de secrétaire ? Faut pas rêver. Etre la patronne du service, oui.

En l'espace d'une quinzaine de jours la pauvre Sylvie est emportée.

Tumeur détectée trop tard, développement foudroyant, intervention chirurgicale impossible.

La disparition d'une personne jeune est quelque chose de révoltant, d'injuste et de profondément triste, mais la levée du corps dans la morgue d'un hôpital ajoute un côté sinistre et bouleversant à l'événement.

En passant devant le cercueil laissé ouvert, je ferme lâchement les yeux pour ne pas voir le visage de Sylvie. Je préfère garder le souvenir de la jeune femme gaie et vivante qui riait dans le secrétariat.

Et voilà que la mort frappe de nouveau la RP. Cette fois, c'est Jean-Pierre Tour, l'agent de sécurité, poète et chanteur à ses heures qui vient de disparaître, après ce qu'on appelle pudiquement

«les suites d'une longue maladie».

Il fumait comme un pompier mais ce n'était pas une raison pour que le cancer se jette voracement sur ses poumons.

– Vous ne pourrez pas faire le voyage, me dit Bonot qui sait que je tiens à assister aux enterrements, la famille veut le ramener dans leur caveau en Provence.

– En effet, ce n'est pas la porte à côté. Nous allons faire une collecte et nous enverrons des fleurs par Interflora.

– D'accord, il était très connu et très apprécié ; beaucoup de collègues voudront verser quelque chose. Je vais vous donner une copie de son dernier poème «lettre avant le néant» (Annexe 6).

Quand on sait qu'il est décédé, on ne peut pas rester insensible devant cette annonce poétique de sa mort. Ca donne même froid dans le dos.

La loi des séries, ça doit exister. Voilà qu'on vient m'annoncer que Alcide, le déprimé du service courrier, en congé de maladie depuis quelques mois, vient de se suicider en se jetant sous le RER.

Je fais connaissance de sa veuve et de ses deux filles à l'enterrement à Boissy-Saint-Léger. Trois femmes, effondrées, désemparées, culpabilisées, cherchant à comprendre l'incompréhensible.

Au milieu de cette actualité attristante, l'invitation de Roxane pour déjeuner chez Drouant, est la bienvenue. Il y a des circonstances où cela fait du bien de se raccrocher aux nourritures terrestres.

La voix énergique et enthousiaste de Roxane est réconfortante :

– Jean-Michel, nous aurons le plaisir d'avoir Monsieur Lormand votre grand chef de la philatélie, et je vous présenterai mon amie Claudine de Munich, qui est de passage à Paris. Je viendrai vous chercher à la Poste ; je vous appellerai dès que nous serons garés devant votre bureau.

A midi un quart, Marinette me passe Roxane qui m'appelle de sa Rolls, sur son portable.

Quand j'arrive sur le trottoir, Stéphane son facteur est assis à côté du chauffeur, sa musette sur les genoux. Il descend, me salue, fait ses adieux à Roxane.

Je fais remarquer à celle-ci,

– Vous l’aimez bien votre facteur. Vous ne seriez pas un peu amoureuse de lui ?

– Oh, Jean-Michel, vous n’avez pas vu qu’il est pédé comme un foc ? Quand il termine sa tournée chez moi vers midi, je le ramène souvent à la Poste. Je voudrais que vous voyiez comme il est fier quand je le dépose devant sa cantine, et que ses collègues le voient descendre de la Rolls.

– Ca mériterait une photo. Mais comment pouvez-vous savoir qu’il est homo ? Intuition féminine peut-être ?

– Mais non mon cher, je ne suis pas son directeur, moi ; il me raconte tout. Il me parle de son copain, de ses voyages sur la Côte d’Azur, et même à New-York.

– Vous êtes vraiment sa confidente.

Tout en parlant de Stéphane, nous sommes arrivés devant chez Drouant, le restaurant des Goncourt.

Charles est en discussion devant la porte, avec la fameuse Claudine. Une femme dans les âges de Roxane, 70 ans. Mêmes cheveux gris, tirés en arrière et rassemblés en chignon.

Le visage est plus rond, le regard moins volontaire, moins perçant. Une certaine douceur émane de sa personne.

Dans le hall du restaurant, Monsieur Lormand nous attend.

Après les présentations, le traditionnel Ruinart 86 débute les réjouissances.

Je m’étonne,

– Dites-moi Roxane, toutes les grandes tables parisiennes sont-elles en mesure de vous servir votre champagne préféré ?

– Pratiquement toutes celles que je fréquente. Cependant, la première fois que je suis allée chez Guy Savoy, il n’en avait pas. Le lendemain, je lui en ai fait livrer une caisse ; il a compris. Depuis, il n’est jamais en rupture de stock.

Dans le salon Arts déco où nous sommes installés, Claudine nous parle de ses activités artistiques à Munich en qualité de professeur de dessin.

Charles s’est laissé tenté par le Saint-Pierre aux petits calmars en jus safrané. Claudine et moi, nous partageons un filet d’agneau de

Pauillac en croûte d'herbes, avec Roxane, qui, je l'ai constaté a un faible pour l'agneau rôti.

Après le café et les mignardises, Roxane demande au directeur venu nous rejoindre,

– Cher ami, je sais que c'est un lieu secret que vous gardez jalousement, mais j'aimerais beaucoup que vous montriez le salon des Goncourt à ces messieurs et cette dame.

Je pense qu'aucun restaurateur parisien n'oserait refuser une requête de Madame Debuison.

Nous montons avec recueillement le célèbre escalier de Rulhmann en haut duquel une porte en chêne protège le salon historique.

Le directeur l'ouvre avec le recueillement d'un prêtre ouvrant le tabernacle ; nous restons en arrêt à l'entrée comme si nous étions en face d'un salon-musée où il est interdit de poser un pied sur le tapis.

La pièce est une rotonde avec une table centrale ronde. Sur les murs sont accrochés les portraits des membres du jury disparus. J'ai le temps de reconnaître Sacha Guitry et Colette.

– Chaque membre a sa place fixe, avec une assiette à son nom, nous explique le directeur. Savez-vous que ces messieurs déjeunent à très bon compte ? A l'origine, le président de l'Académie avait signé un contrat avec le restaurant, prévoyant un tarif non modifiable dans le temps. Aujourd'hui c'est donc devenu un prix symbolique. Je ne veux tout de même pas avoir l'air de pleurer. La publicité que nous font les réunions du jury du Goncourt mérite bien cette faveur. Et le personnel qui fait le service ne se plaint pas ; les pourboires sont nettement supérieurs à l'addition.

En sortant du restaurant je retiens Lormand quelques minutes,

– Je suis heureux de pouvoir vous rencontrer dans ces circonstances agréables. Vous savez que je suis à la poste du Louvre ? Avec ma responsable des guichets nous cherchons à développer des actions commerciales. Comme nous avons des guichets philatéliques nous avons pensé mettre en vente tous les petits objets déclinés sur la Poste, et qui sont commercialisés actuellement uniquement au Musée postal : articles de papeterie, petits jouets, bibelots...

Lormand réfléchit une minute et semble séduit par l'idée,  
– C'est un projet intéressant, je vais en parler à la responsable du musée et je vous rappelle.

En revenant au bureau, je fais un tour sur le chantier du quatrième arrondissement.

Je jette un coup d'œil sur le casier de tri de Stéphane, et il n'y a pas d'ambiguïté, Roxane avait raison. Ce ne sont pas des photos de pin-up qu'il a affichées, comme le font certains facteurs, mais de beaux garçons exhibant leurs pectoraux, leurs abdominaux, leurs biceps et autres muscles luisants de crème.

La semaine suivante, Lormand me rappelle comme promis. Je le sens embarrassé,

– J'ai discuté de votre projet avec la responsable du musée. Cela va être difficile à mettre en œuvre ; le musée a une exclusivité pour la vente des objets concernés, il va se poser des problèmes d'approvisionnement et de comptabilité ; pour le moment on ne fait rien, je vous tiendrai au courant si la question évolue.

– Mais Monsieur Lormand, les ventes se feraient pour le compte du musée. Celui-ci ne perdrait donc pas ses prérogatives et ses revenus.

– Oui, j'entends bien, mais je comprends qu'il y a des réticences du côté du musée.

Inutile d'insister, la patronne du musée a peur qu'on vienne piétiner ses plates-bandes. Il n'est pas question de venir concurrencer une activité qu'elle est la seule à exercer sur la place de Paris. Et tant pis si commercialement c'est l'intérêt de la Poste.

On vient de proposer à Colette Lecoz un avancement de carrière comme receveur à la poste principale de Rennes.

Elle est intéressée, bien que son mari travaille à paris.

– Vous comprenez, je suis bretonne, alors je suis attirée par l'air du pays. Rennes ce n'est pas le bout du monde, je rentrerai en TGV en fin de semaine.

Je ne peux pas dire que je suis ravi de ce départ, car même si nous avons parfois quelques divergences d'idées je reconnais sa valeur

professionnelle et son aptitude à mener son service avec efficacité.

L'honnêteté m'oblige à lui préparer un dossier excellent, pour que sa candidature soit retenue sans problème. Jacquet me suit dans cette voie, et c'est donc tout naturellement que Madame Lecoz est convoquée par le directeur de la délégation de la région Ouest.

Ce n'est pas tout de penser à son avancement, il va falloir la remplacer, si possible avant son départ.

Jacquet me fait part de son idée à ce sujet,

– Je ne vois personne parmi les cadres « sup » qui nous entoure. Que dirais-tu d'un jeune administrateur sortant de l'école ? D'habitude, on leur fait remplir une mission dans les services administratifs. Ce ne serait pas mal de commencer une carrière sur le terrain, au niveau de l'exploitation. Qu'en penses-tu ?

– Ca me paraît bien. Nous aurions un jeune, d'un bon niveau intellectuel, et on peut penser qu'il viendrait avec une forte envie de bosser car sa carrière par la suite dépendra de son démarrage. Le principal est de dénicher le bon spécimen.

– Eh bien, je vais me débrouiller pour en sélectionner deux ou trois qui terminent leur année scolaire à l'ENA. Nous les recevons chacun de notre côté, puis nous confronterons nos avis.

Le premier candidat que je reçois, est un grand type au front dégarni, sûrement intellectuel. Il a lu beaucoup d'articles sur la Poste. Il m'inonde de chiffres, de théories. Je ne peux pas lui en vouloir de n'avoir jamais mis les pieds dans un bureau de poste, mais je ne le vois pas parmi mes guichetiers et mes caissiers.

C'est un homme de dossiers, il faut lui confier des études.

Le deuxième me fait bonne impression. Il travaillait déjà dans un bureau de poste quand il a passé le concours de l'École supérieure des PTT. Il a bien compris les réalités du terrain, et il a des idées pour régler les problèmes. Il me paraît ouvert, clair dans ses explications.

Il a un peu l'allure militaire, dynamique, sportif, le regard perçant, cheveux blonds coupés en brosse. Je ne suis pas surpris lorsqu'il m'apprend qu'il est officier de réserve, et qu'il sera amené à faire une période militaire d'une semaine une fois par an. J'espère seulement qu'il n'est pas d'extrême droite.

Le troisième candidat est grillé dès la première demi-heure d'entretien.

Ce qui l'intéresse, c'est ce qu'il va gagner, les avantages éventuels de la fonction, les horaires de service, les possibilités de liberté, les facilités pour repartir dans sa province...

Il y a une quatrième candidate, une jeune femme qui vient par curiosité mais qui n'a manifestement pas envie de venir prendre en charge un service comme les guichets de la poste du Louvre.

Notre confrontation avec Jacquet est vite faite. Nous avons pointé le doigt, tous les deux sur le deuxième, Frédéric Legrand.

Il arrive à la mi juin et va donc pouvoir rester en doublure pendant un mois avec Colette qui doit s'installer à Rennes le 15 juillet.

Il tombe bien le jeune Frédéric, nous sommes en pleine mise en place du plan « vigipirate » lancé par le gouvernement à la suite de l'explosion de bombes dans Paris.

Les terroristes arabes tapent dans tous les coins, métro, rues, magasins. Nous avons intérêt à surveiller notre poste centrale, notamment la salle du public, et aussi les paquets déposés au guichet. Frédéric doit s'y connaître en opérations militaires antiterroristes, il va pouvoir s'activer avec les gars de la sécurité de chez Bonot.

Justement, ce soir ils viennent d'annoncer à la télévision, qu'un facteur a déjoué un attentat en trouvant une bonbonne de gaz transformée en bombe devant la station de métro Maison-Blanche dans le treizième arrondissement.

Trois jours plus tard, coup de fil de la préfecture de police à mon bureau,

– Monsieur le receveur ? Vous devez avoir un facteur qui s'appelle Bernat dans vos effectifs. Vous avez peut-être entendu parler d'un facteur qui avait trouvé une bombe dans le treizième arrondissement. Eh bien, c'est lui. Le préfet de police voudrait lui envoyer une lettre de félicitations et nous n'avons pas conservé son adresse personnelle dans nos services.

Je reste légèrement abasourdi. Qu'est-ce qu'un facteur de chez moi faisait donc dans le treizième ?

– Le nom ne me dit rien, mais nous avons plus de 800 préposés.



Je vérifie, et je vous rappelle.

Je descends à fond chez Bernard Prigent :

– Bernard, avez-vous un facteur qui s'appelle Bernat ?

– Oh, ce n'est pas un facteur ; il est manutentionnaire et serait bien incapable de faire une tournée. C'est un type un peu simple, lambin dans la vie et dans son travail, probablement feignant sur les bords. On lui fait pousser les chariots et ouvrir les sacs, mais ce n'est pas une vedette. Qu'est-ce qu'il a encore fait ?

– On ne rit pas Bernard. C'est un héros votre gars ! Il a trouvé une bombe et a peut-être évité une catastrophe dans le treizième arrondissement. Le préfet de police veut le féliciter.

Alors là, il est écroulé mon Bernard Prigent.

– Bernat ? Vous êtes sûr ? C'est une erreur ; ou alors il ne l'a pas fait exprès.

– Faites le venir, nous allons en avoir le cœur net.

Un type avec un léger embonpoint entre dans le bureau, drapé dans une blouse grise tenue vaguement par une ficelle qui pend sur son ventre. Il a une tête ronde avec des joues rougeaudes qui semblent remplies de bouillie. Deux mèches se croisent sur sa tête dégarnie. Il a l'œil endormi, la paupière tombante.

Ce n'est pas possible, il n'a pas la tête d'un héros.

Je lui serre la main ; elle est flasque.

– Alors, Monsieur Bernat, racontez-nous cette affaire de bombe. J'ai reçu un coup de téléphone de la Préfecture qui veut vous envoyer des félicitations.

Il esquisse un sourire de bienheureux, il rougit légèrement et reprend son souffle avant de commencer ;

– J'habite dans le treizième arrondissement, et en sortant du métro à Maison-Blanche, j'ai trouvé une bonbonne de gaz dans une corbeille à papier au bord du trottoir.

Je l'interromps,

– Mais comment avez-vous eu l'idée d'aller regarder dans cette poubelle ?

– Il y avait le journal *L'Equipe* sur le dessus, et un gros titre m'a attiré, « exploit de Jannie Longo ». Comme je m'intéresse au cyclisme, je me suis baissé pour prendre le journal, et dessous il y

avait la bonbonne de gaz bleue.

– Et vous avez tout de suite pensé que c'était une bombe ?

– Oui, ils en ont parlé à la télévision de ces bombes faites avec des bonbonnes de camping-gaz.

– Alors, qu'avez-vous fait ?

– J'ai traversé la rue jusqu'au kiosque à journaux. Je sais que le marchand de journaux a le téléphone dans sa baraque. Il a tout de suite appelé la police ; en deux minutes ils étaient là et ils ont bouclé le quartier. Trois hommes en civil se sont approchés de la poubelle. Ce devait être des spécialistes en explosifs. Après, deux inspecteurs m'ont emmené au Commissariat pour m'interroger.

Nous nous regardons avec Bernard Prigent. Nous sommes sciés à la base. Mais je reprends rapidement mes esprits pour féliciter notre vedette.

Lui, il garde son sourire béat puis repart de son pas lent et lourd.

– C'est incroyable, me dit Bernard dès que Bernat a disparu. Si Jannie Longo n'avait pas été sur l'équipe, la bombe aurait peut-être explosé au milieu de tous les passants qui doivent être nombreux en pleine journée près d'une bouche de métro. On devrait écrire à l'Equipe et à Jannie Longo pour les remercier.

– En fait, notre Bernat il fait peut-être toutes les poubelles pour récupérer les journaux. Je vois des gars le matin à Saint-lazare qui repèrent les voyageurs qui jettent leur journal en arrivant à la gare. Ça permet d'avoir les nouvelles du jour gratis. Les actes d'héroïsme tiennent à peu de chose. En tout cas il ne faut pas se fier aux apparences, qui aurait vu un héros dans la peau de notre préposé ?

Le plan Vigipirate excite tout le monde. Les agents de sécurité n'arrêtent pas de regarder dans les coins, d'examiner les sacs postaux abandonnés par terre, d'épier la tête des clients dans la salle des guichets.

Les guichetiers prennent les colis avec méfiance. Ils demandent des détecteurs de bombe.

Au centre de tri, au troisième étage c'est la panique. Un agent croyant entendre un tic-tac dans un paquet, on a fait venir la police pour trouver finalement, un bocal de rillettes, quelques

paires de chaussettes, et une plaque de chocolat.

Les agents de l'annexe du Forum des Halles, estiment qu'ils sont plus exposés qu'à la poste centrale, et ils veulent absolument être protégés par un agent de la sécurité toute la journée.

Avec Colette, nous recevons une délégation conduite par le dirigeant d'annexe, Monsieur Bodin, assisté de l'incontournable Delfarge.

Compte tenu de la sécurité à assurer rue du Louvre, nous ne pouvons pas mobiliser deux agents en permanence au Forum.

Puisque Bodin a insisté sur la peur des guichetières et de lui-même, je me permets de proposer,

– Je comprends que vos collègues féminines puissent avoir peur. Celles qui le souhaiteront pourront être rapatriées au bureau central, et nous demanderons des guichetiers hommes volontaires pour les remplacer. C'est valable aussi pour vous Monsieur Bodin. Je vois Delfarge qui fronce les sourcils,

– Que voulez-vous dire par-là, Monsieur le receveur ?

– Rien de particulier ; mais puisque Monsieur Bodin a fait part de ses craintes, je lui propose de revenir à Paris RP.

Après le départ de la délégation, Colette me dit en riant,

– Vous avez frisé l'incident diplomatique en assimilant Bodin à ces dames. Vous ne saviez pas qu'il est homosexuel ?

– Ma foi non ; pourtant je sais qu'il y en a dans cette poste et qu'il vaut mieux faire attention.

– Eh oui, soupire-t-elle. A ce propos, vous a-t-on dit que Monsieur Grelier, l'inspecteur de la caisse était en arrêt maladie ? Il a le sida, paraît-il. Un de ses collègues m'a confié que ce n'était pas étonnant, vu le genre de types qui l'attendaient le soir à la sortie.

Décidément, il n'y a pas que le facteur de Roxane touché par ce penchant.

A la réflexion, ce n'est d'ailleurs pas surprenant cette concentration d'homos à Paris RP. Le quartier des Halles et du Marais est favorable au développement de cette population. Et dans un grand établissement comme la poste du Louvre, la communauté homosexuelle peut vivre dans l'incognito, noyée dans la masse, et sans poser de problèmes particuliers.

Avec la fin de l'été, un nouveau vent de réformes souffle sur la Poste. On parle sérieusement de couper les centraux de Paris en deux, en créant d'un côté un centre de distribution du courrier, et de l'autre un centre des guichets.

Les promoteurs de l'idée mettent en avant la différence entre les deux métiers, la distribution et l'activité « guichets » et proclament que cette réorganisation permettra de développer la branche commerciale de la Poste qui en a bien besoin.

En fait, la Poste est soumise à la loi universelle des cycles d'expansion et de concentration.

J'ai connu dans ma carrière des périodes de regroupement des services en vastes entités, et des périodes d'éclatement donnant naissance à une atomisation de cellules de production.

Les raisons qui poussent dans l'un ou l'autre sens sont totalement différentes. La constitution de grosses unités répond à des soucis économiques de diminution des coûts, à des souhaits de simplifier et rationaliser les organisations. L'éclatement des services affiche un objectif de rapprochement vers le client et la volonté de ramener les structures à l'échelle humaine. Il s'agit aussi, bien souvent de faciliter la gestion en cassant les grosses concentrations de personnels dont la puissance peut être redoutée, surtout quand elle est canalisée par les forces syndicales.

La mise en place des centraux « nouvelle formule » est programmée pour le premier janvier 1996, sauf à la poste du Louvre.

Patrick Jacquet m'a précisé,

– On ne touche pas à la RP tant que tu seras en place. La nouvelle organisation va être testée sur les autres centraux, et quand nous envisagerons ton départ, nous examinerons le problème du Louvre.

– Merci de ne pas me pousser dehors, mais je vois bien qu'au bout d'un certain temps je vais gêner.

– Mais non Jean-Michel ; c'est toi qui me diras quand tu souhaites partir, et de toute façon nous aurons besoin de toi pour préparer la coupure. Tu peux même commencer à y réfléchir car ça ne va pas être une petite affaire de créer deux établissements avec une pareille boutique.

– Je trouve que c'est dommage de casser ce grand bureau. Ca

enlève une forme du prestige de la Poste à Paris. Mais je pense qu'on ne me demandera pas mon avis. Je suis en fin de carrière, je ne vais pas me battre sur ce genre de problème.

– Tu as raison, surtout que les décisions sont prises et que nous n'y pouvons plus rien, ni toi, ni moi.

Quelques jours plus tard, nous faisons un tour d'inspection avec Bonot dans la salle du public, toujours dans le cadre du plan Vigipirate. A mon retour dans mon bureau, Marinette m'attend impatiemment, le téléphone à la main.

Elle me chuchote,

– Monsieur, c'est Madame Debuissou ; elle a déjà appelé.

– Merci Marinette passez-la-moi dans mon bureau.

– Ah, Jean-Michel, êtes-vous libre ce midi ? J'aurais une requête à vous formuler ; ce serait bien de le faire autour d'une bonne table, à l'hôtel *Meurice* par exemple. Je pense que je ne vous y ai pas encore emmené.

– Je peux toujours me libérer pour vous, Roxane. Enfin, sauf impératif professionnel, ce qui n'est pas le cas aujourd'hui.

– Très bien, rendez-vous à 12 heures 30. Il y aura Charles, et ma fille France.

Les salons du *Meurice* sont cossus et de bon goût. Quand je pense que c'était le quartier général de l'armée allemande pendant la guerre ! Ils n'avaient pas choisi un hôtel de quartier miteux, les fridolins.

– Ma fille France, me présente Roxane.

– Ah, c'est vous, Jean-Michel ; j'ai déjà beaucoup entendu parler de vous par Maman ; et c'était en bien, cela ne vous étonnera pas. France est une grande femme, avec des formes bien placées, un visage rieur et accueillant, de grands yeux pétillants. Elle porte avec élégance, une robe discrète, mais sortant certainement de la collection d'un bon couturier. La coupe, légèrement resserrée à la taille, met en valeur poitrine et fesses.

Le chef du *Meurice* est digne de figurer parmi les relations de Roxane au même titre que ceux du *Ritz* et du *Crillon*.

Alors que nous commençons à déguster une merveilleuse salade

de homard au jus de truffe, Roxane me présente sa fameuse requête,  
– Figurez-vous que mon mari, ma fille et son époux, aimeraient beaucoup visiter les services de l'Aéropostale. Vous un grand patron de la Poste, pourriez-vous leur organiser ce genre de visite ?

– Avec vous également je suppose, Roxane ?

– Moi, je serais ravie ; l'Aéropostale m'a toujours fascinée avec ses grands aventuriers qui s'envolaient la nuit vers l'autre bout du monde avec leurs sacs de courrier. Mais je sais que c'est une activité nocturne, et moi je suis une vieille femme qui ne met pas un pied dehors dès que le soleil est couché.

Tout le monde se récrie poliment, et surtout sa fille,

– Mais Maman, arrête de te faire passer pour une vieille sénile.

Tu es en pleine forme.

– Peut-être, mais tu sais bien que je ne sors pas le soir. Tu me raconteras ma chérie.

Sans trop savoir comment je vais m'y prendre, j'affirme sans hésitation,

– Très bien Roxane, je regarde votre affaire et je vous rappelle dans les jours qui viennent.

L'équipe des cuisines vient nous rejoindre pour le café. Ils ont tous coiffé la toque bien raide en toile plissée.

Les seconds restent sages et droits sur leur chaise, un verre de Ruinart à la main. C'est le chef qui parle au nom de la brigade.

Maintenant je connais plusieurs chefs ; Besson bien sûr, mais aussi Pacaud, celui de l'Ambroisie, ceux de *Taillevent*, du *Ritz*, du *Crillon*...

Je demande à celui du *Meurice*, assis près de moi,

– C'est étonnant comme tous les grands chefs que j'ai rencontrés jusqu'à maintenant, sont très jeunes. Avez-vous fait vos études ensemble, et vous connaissez-vous ?

– Nous nous sommes tous rencontrés un jour ou l'autre, mais en général, une fois installés on ne se voit plus beaucoup. C'est grâce à Madame Debuissou que nous avons renoué des liens entre nous.

Charles déclare avec une certaine emphase,

– Roxane, vous êtes la bienfaitrice de la gastronomie française.

– Moi ? je ne suis rien mon petit Charles. Ce sont eux les

vedettes de premier plan. Je ne fais que leur donner l'occasion de s'exprimer sur leur art merveilleux.

Nous nous quittons sous les arcades de la rue de Rivoli. Voilà encore un après-midi bien avancé. France m'embrasse comme si nous avions fréquenté les mêmes bancs d'école. La convivialité autour de pinces de homard et de verres de Meursault, ça rapproche.

En reprenant le chemin du Louvre (la Poste, pas le musée), je repense à l'Aéropostale. Il me revient en mémoire, que le mari d'Annette Paganelli est chef de centre de tri, et qu'il a travaillé me semble-t-il au centre d'Orly. Il faut explorer cette filière.

Quand j'en parle à Annette, elle est emballée par ce projet. Elle se mettrait en quatre pour faire plaisir à Roxane. On peut la comprendre car elle est invitée de temps en temps à nos déjeuners, et surtout, elle a pu grâce à Roxane suivre quelques cours de cuisine *Chez Besson*, ce qui doit être considéré comme un privilège exceptionnel.

– Il n'y a pas de problème, me dit-elle ; c'est Richard le chef de l'Aéropostale et c'est un copain de Pierre mon mari.

Et en effet, ce n'est pas un problème ; en moins d'un mois tout est organisé. Rendez-vous à Roissy un mercredi soir à vingt heures. Le dénommé Richard est un type plus jeune que moi, sympathique, heureux de faire visiter ses services et la rotation des avions postaux de nuit.

Annette l'a bien briefé. Champagne en apéritif d'accueil. Ce n'est pas du Ruinart, mais qu'importe puisque Roxane n'est pas présente. Nous retrouvons Monsieur Debuisson, France et son mari, un homme qui me semble un peu maladif. Il n'est vraiment pas assorti à sa pétillante épouse. Et puis évidemment, il y a Charles qui est de toutes les sorties.

Richard a fait préparer un petit dîner très correct pour nous permettre d'attendre la ronde des avions qui ne commencera pas avant vingt trois heures.

La Postale est constituée aujourd'hui de plusieurs Boeing 737 qui assurent le transport de passagers pendant la journée et sont transformés en transporteurs postaux le soir.

Le procédé automatique consistant à dégager tous les sièges «voyageurs» par le flanc de l'avion en moins de quinze minutes est époustouflant.

Le chargement des appareils et leurs décollages successifs, la fébrilité sur les aires de stationnement et les pistes illuminées par des projecteurs puissants ont quelque chose de grandiose et d'émouvant. Tout se déroule dans le sifflement des réacteurs qui couvre tous les autres bruits.

Le lendemain, Roxane me téléphone,

– Jean-Michel, tous vos invités ont été enthousiasmés par leur soirée sur les pistes de Roissy. J'aimerais remercier vos collègues postiers qui ont organisé et accompagné cette visite. Je pense qu'il y a cinq ou six personnes à inviter, plus vous et Annette Paganelli. Croyez-vous qu'un déjeuner *Chez Besson* leur ferait plaisir ?

– Il faudrait qu'ils soient difficiles, Roxane, s'ils faisaient la grimace pour s'asseoir à cette table prestigieuse. Dites-moi les dates qui vous conviennent, et je verrai avec Annette comment réunir l'Aéropostale autour de vous.

Je laisse Annette programmer ce déjeuner avec son copain Richard. Roxane n'était pas présente le jour de la visite, mais Jacques, son mari, a dû lui faire un compte rendu détaillé. Elle ne s'est pas trompée, les représentants de l'Aéropostale arrivent bien à six.

Le chef de division qui nous a expliqué l'organisation et le fonctionnement du centre postal de Roissy, est sur un petit nuage.

Il me confie à la sortie,

– Voyez-vous Monsieur Bourquard, j'ai été habitué pendant toute ma carrière à fréquenter les cantines PTT ; aujourd'hui j'ai l'impression de vivre un rêve. Nous venons de faire un repas que je ne pouvais même pas imaginer.

Roxane aussi est sur un petit nuage mais pour d'autres raisons. Elle vient de s'abreuver d'histoires postales tout en dégustant son Ruinart 86. Je comprends très bien sa passion pour la gastronomie, mais pour la Poste c'est plus difficile à piger pour un vieux postier comme moi.





Il est rare qu'une année se termine à la Poste, sans quelques mouvements d'humeur de la part du personnel. Ce sont souvent les centres de tri qui réagissent en premier à cette époque où il y a surcharge de trafic. Cette fois ce sont les chauffeurs qui se font entendre en premier, et chacun sait dans la Maison que les grèves des « camions jaunes » sont souvent dures et peuvent entraîner les autres services dans la bataille.

À la distribution, les trotskistes s'agitent plus que jamais pour inciter les facteurs à suivre l'exemple des chauffeurs de camions. Deux matins de suite, je repère un dénommé Péretie à côté de Garlin, mon préposé activiste, venu lui prêter main forte pour distribuer des tracts et haranguer les facteurs à leur prise de service. Ce grand gaillard est connu dans les bureaux de poste parisiens. Il est inspecteur à Paris 8, et sa principale activité consiste à venir aiguillonner les troupes sur le terrain dès qu'il y a un souffle de rébellion.

J'ai prévenu Bonot,

– Sensibilisez vos agents de sécurité pour empêcher ce gars d'entrer dans la RP. Il est capable de semer une pagaille terrible sur un chantier.

De six heures à sept heures, nous restons tous les deux dans les parages de l'entrée de la rue Etienne Marcel pour éviter que nos agents se laissent abuser par des discours sur les « libertés syndicales » et tolèrent l'entrée des intrus dans la place.

Nous quittons les lieux lorsque nous voyons Garlin et sa bande s'éloigner vers la place des Victoires.

Il n'y a pas un quart d'heure que je suis installé dans mon fauteuil quand Bonot fait irruption brutalement dans le bureau.

– Monsieur, ils ont réussi à entrer. Ils ont dû faire le tour par la rue du Louvre et monter par la rampe des véhicules. Ils sont en train de défiler dans les travées de la distribution en criant des slogans révolutionnaires.

– Suivez-moi, nous y allons.

Nous fonçons sous les yeux effarés de Marinette qui doit se demander quelle mouche nous a piqués.

Au passage, nous récupérons Bernard Prigent qui n'hésite pas un

instant et nous emboîte le pas.

Ils sont six ou sept, mais font du bruit comme cent. Inutile de les chercher, le vacarme provient du quatrième arrondissement. Quatre agents de sécurité nous suivent et nous formons donc un groupe aussi important que celui des trouble-fête. Au cas présent ce serait plutôt les «troubles-travail».

J'interpelle le dénommé Péretie, un balaise en blouson de cuir noir. Je crois revivre l'épisode avec Auchère, le délégué CGT. Il fait celui qui ne me voit pas et ne m'entend pas.

Je fais un signe rapide à Bernard Prigent et nous l'attrapons chacun par un bras.

Il a une force de lutteur le salaud. Je m'agrippe de toutes mes forces, mais j'ai du mal à le maintenir. Heureusement, Bernard Prigent est costaud, je sens qu'il maîtrise très bien le côté droit. Bonot l'a empoigné derrière, par le col de son blouson et le pousse vers la sortie. Les agents de sécurité nous entourent pour faire barrière entre nous et les manifestants.

J'ai le temps de voir Garlin qui commence à s'agiter avec ses copains.

Je me tourne vers lui en criant,

– Vous, vous n'avez pas intérêt à bouger, sinon votre compte est bon. Pris au dépourvu sans doute, il reste comme un piquet à deux mètres de nous.

Il doit sentir aussi que les facteurs n'embrassent pas sa cause.

Ils restent en observateurs, à distance, sans dire un mot, et certains se marrent franchement en voyant le tableau des patrons virant un type manu militari.

Les leaders syndicaux, eux, sont absents. Ils ne veulent sûrement pas soutenir la bande à Garlin qui ne respecte pas les normes de la lutte syndicale. Mais ils ne veulent pas non plus avoir l'air de se placer à côté des chefs qui malmènent des travailleurs.

Péretie a compris qu'il n'arriverait pas à se dégager, même s'il se rend compte que de mon côté, j'ai du mal à le maintenir.

Un agent de sécurité antillais a d'ailleurs dû voir mes difficultés, car il a agrippé le poignet du bras auquel je suis accroché.

Alors, voilà notre Péretie qui joue la carte de la force d'inertie.

Il se laisse tomber de tout son poids, au moins 90 kilos ; et nous sommes obligés de le tirer comme un énorme sac postal. Il continue à vociférer en nous traitant de fachos, de CRS, de pourris... Une fois devant l'ascenseur, n'ayant plus de spectateurs pour admirer son numéro, il se redresse dans un mouvement de dignité retrouvée, et arrête le flot de ses injures.

Nous ne desserrons pas notre étreinte pour autant jusqu'à ce que nous le poussions sur le trottoir de la rue Etienne Marcel.

Je convoque immédiatement Garlin et son fidèle lieutenant Carbou dans mon bureau.

– Messieurs, vous avez fait pénétrer une personne étrangère au service à la distribution en vue de perturber le fonctionnement des chantiers. Je vais proposer à la Direction de vous infliger un blâme. Qu'avez-vous à répondre ?

On croirait deux anges muets. Deux regards étonnés d'innocents, pas un mot.

A force de les harceler, ils finissent par lâcher,

– Nous n'avons rien fait d'illégal. Nous n'avons fait qu'exercer nos droits de travailleurs.

Après les avoir renvoyés sur leur chantier je leur concocte un rapport accablant sur leur responsabilité dans l'incident « Péretie ».

Pour respecter les règles administratives, je les fais revenir pour qu'ils lisent le rapport les concernant, qu'ils puissent s'expliquer éventuellement, et qu'ils signent le document.

Ils le lisent, et concluent d'une seule voix,

– Nous n'avons pas à signer ce rapport.

Je m'y attendais un peu.

– Très bien, je vais mentionner, « refus de signer », vous aggravez votre cas, et je vous préviens que vous n'avez plus intérêt à faire un faux pas dans le service car je m'arrangerai pour vous faire déplacer de la RP.

Je sais que j'ai fait mouche. Les avertissements, les observations, les blâmes, ils s'en foutent. Partir dans un autre bureau, ce sera plus dur à accepter.

Pendant que je règle mes comptes à Paris Louvre, les camionneurs

durcissent leur mouvement. Alors qu'ils négociaient avec leur patron à la Direction, boulevard du Montparnasse, les discussions ont mal tourné et ils ont décidé de séquestrer leur directeur.

Jacquet m'appelle,

– Sais-tu que les chauffeurs gardent Potin (le directeur des camions jaunes) en otage à la Direction ? On m'a demandé d'y aller pour parlementer avec eux, car j'ai été leur patron. Peux-tu venir avec moi ?

Au 140 boulevard du Montparnasse, une trentaine de malabars s'entassent sur le palier du troisième étage qui donne accès aux bureaux du directeur des transports postaux.

Il n'est pas question de franchir un pareil barrage ; cependant, certains chauffeurs reconnaissent Patrick et lui serrent la main.

Après de longs palabres, ils acceptent de le laisser entrer seul rejoindre les chefs retenus dans le bureau en vue d'essayer de débloquer la situation.

En fin de journée, tout le monde est libéré, mais les questions de fond ne sont pas réglées pour autant. Les négociations doivent maintenant se poursuivre dans la légalité.

Compte tenu de tous ces événements pouvant devenir explosifs, je reste couché à Paris, rue de Moussy, afin d'être sur place à la moindre alerte.

Bien m'en a pris. En cette nuit glaciale des premiers jours de décembre, on sonne à ma porte.

Sapristi, à peine quatre heures du matin, que se passe-t-il ?

Tout endormi, j'articule,

– Qu'est-ce que c'est ?

– C'est Jacques Lambert, votre voisin de palier.

J'ouvre, et je reconnais immédiatement le garçon qui me précise,

– Je travaille dans le service de Monsieur Bonot. On vient de m'appeler de la RP pour vous prévenir que les camions postaux essaient de bloquer le bureau.

En vingt minutes tout compris, préparation et trajet, je suis à pied d'œuvre.

Un énorme camion jaune bouche l'entrée du bureau, côté rue Etienne Marcel.

Bonot et Boussuge sont présents. Bonot habite sur place, et n'a eu qu'à descendre son escalier. Boussuge réside dans le quartier. Je le connais à peine, c'est le nouveau directeur technique recruté par Jacquet à la Direction. Ils se sont connus tous les deux à la Direction du transport postal ; alors les camions jaunes, Boussuge, il les connaît.

Je l'interroge,

– Crois-tu qu'on puisse déplacer ce type de véhicule sans chauffeur et sans matériel spécial ?

– Nous avons regardé avec Bonot ; ce n'est pas facile car les gars ont enclenché le blocage des freins. Il faudrait la clé de sécurité pour arriver à débrider les roues.

J'insiste,

– Tu ne vois pas ce qu'on pourrait faire ? Soit le pousser avec un autre camion, soit rouler avec les freins serrés ? J'avoue que je n'y connais rien dans ces engins.

– Ecoute, le seul moyen ce serait de faire sauter tout le système anti-vol avec une perceuse électrique. Mais il y aura détérioration sérieuse du matériel, et on risque de se faire taper sur les doigts.

– Ca c'est mon problème ; Bonot, allez chercher une perceuse. Toi Boussuge, si tu es capable de régler l'affaire matériellement, je prendrai la responsabilité des suites qui pourraient arriver. Par contre, il va falloir faire vite, car il est déjà 5 heures 20, et avant 6 heures les facteurs vont commencer à arriver. Si les délégués syndicaux nous voient en train de bricoler ce camion, ça risque de mal tourner.

Daniel Boussuge est un type décidé et habile. En 20 minutes il est venu à bout, avec l'aide de Bonot, de toutes les sécurités du camion. Il se met au volant, et c'est avec soulagement que je vois le bahut jaune s'engouffrer dans la rue Etienne Marcel.

Il revient le sourire aux lèvres, manifestement content de lui,

– J'ai été le garer dans une petite rue derrière le Forum. Ils ne sont pas prêts de le retrouver et de venir nous le placer devant la porte.

Quarante huit heures plus tard, coup de fil du chef du garage,

– Il n'a pas l'air aimable, me signale Marinette en me le passant.

– Allo, Monsieur le receveur, je vous appelle au sujet d'un camion

qui a été détérioré à la RP. Ca ne va pas en rester là, je vais faire un rapport, et il faudra bien payer les réparations.

Je l'attendais ce coup de fil, je ne suis donc pas pris au dépourvu, – Ecoutez mon vieux, si des chauffeurs grévistes peuvent entrer dans votre garage comme ils veulent et utiliser les camions selon leur bon plaisir, je ne vous fais pas de compliments. La prochaine fois, vous fermerez vos portes de garage et vous surveillerez un peu mieux vos véhicules.

Je crois qu'on s'est tout dit ; il a raccroché. J'espère simplement que je n'aurai jamais besoin de lui pour un problème de camion, car je ne me suis pas fait un copain.

Je raconte à Boussuge l'épilogue de l'affaire. Il me répond,

– C'est cloche ; je le connais ce chef de garage ; c'est un brave type.

Je vais lui passer un coup de fil pour arrondir les angles.

Depuis cet épisode, Boussuge est devenu mon ami Daniel. La connivence dans des coups tordus, ça rapproche sérieusement les individus.

Heureusement l'année ne se termine pas sur cet incident regrettable. Les camions jaunes sillonnent à nouveau les rues parisiennes. Les chauffeurs ont obtenu une prime exceptionnelle et personne ne vient plus boucher notre porche de la rue Etienne Marcel.

Nous pouvons fêter Noël dans la bonne humeur.

Cette année, grâce aux manipulations financières de Bonot, je peux offrir aux enfants des agents de la RP, un spectacle au cirque « Annie Fratellini ».

Cette petite bonne femme, toute recroquevillée, fragile, rongée par la maladie, arrive encore à trouver la force de faire un numéro de clown de bonne qualité, et très applaudi par les enfants.

En fin de séance, comme nous l'avions prévu, je retrouve Annie Fratellini au centre de la piste, pour dire quelques mots aux enfants et aux parents, et leur souhaiter de joyeuses fêtes de fin d'année.

Je la prends par les épaules et je l'embrasse pour la remercier au nom de tous. Elle ne doit pas peser lourd ; je sens ses clavicules sous son corsage à paillettes.

Je suis en train de parler de fête, de joie, de lumière, devant cette actrice courageuse qui se sait probablement condamnée et consciente qu'elle accomplit un de ses derniers tours de piste. L'avenir nous montrera hélas, qu'elle ne finira pas l'année qui va commencer.

Moi aussi, je vais bientôt faire mon dernier tour de piste ; pas de façon aussi dramatique et définitive, du moins je l'espère. Il s'agit pour moi d'un dernier tour de piste à Paris Louvre.

Je sens que l'année 1996 sera l'année du tournant. Aurais-je encore l'occasion de fêter un Noël avec l'assistance qui est là devant moi ?



# 4

## FIN DE RÈGNE

C'est fait ! La réforme des centraux de Paris est en place depuis le 2 janvier.

Je reste l'exception parisienne ; le seul bureau central d'arrondissement maintenu dans son intégralité. Les autres ont été éclatés sous forme de deux établissements, et mes anciens collègues se sont dispersés discrètement. Certains se sont repliés vers la retraite, les plus jeunes attaquent une nouvelle carrière, parfois avec l'avantage d'un avancement de grade, quelques-uns sont poussés sur une voie de garage.

Nous n'avons même pas fait un dernier repas des receveurs principaux de Paris. Le cœur n'y était pas, et il était difficile de réunir des individus qui n'ont plus de point commun fédérateur et qui se répartissent en deux grandes catégories : ceux qui partent, nostalgiques, désenchantés, parfois aigris, et ceux tout heureux de se jeter dans une nouvelle organisation qui se veut moderne et dynamique.

Et moi ? Le rescapé, le vestige de l'ancien régime, que ferai-je entre ces deux groupes autour d'une table ?

D'ailleurs je ne suis qu'un receveur provisoire, une parenthèse dans la mise en place des réformes. Ma fin n'est pas encore programmée, mais on la devine.

Je la sens venir lorsque Patrick m'appelle un matin,

– J'ai une bonne nouvelle pour toi Jean-Michel, tu es nommé officier de l'ordre du Mérite.

On m'a octroyé le titre de Chevalier quand j'étais encore jeune

directeur départemental au ministère ; je n'étais pas d'accord avec ce type de distinction, mais mon chef, Victor-Marie Roger m'avait expliqué que mes patrons m'avaient introduit dans les « tuyaux » depuis longtemps et que je ne pouvais pas leur faire l'affront de refuser ; et maintenant, le grade d'Officier a un relent de préretraite.

– Tu me diras comment tu veux recevoir ta médaille, me demande Patrick. Il va falloir te choisir un parrain.

– Je ne tiens pas à faire une cérémonie grandiose à la RP. Je ne veux pas jouer les vedettes. Mais le faire chez toi, à la Direction, c'est délicat. Pour les gens de la RP, ça aurait l'air de dire que je les snobe et qu'ils ne sont pas dignes de boire une coupe de champagne avec moi.

– Je te comprends, tu es comme moi, tu n'es pas un fana des cérémonies de remise de médaille. Si tu veux on organise une petite réunion en comité très restreint.

– D'accord ; j'aurais aimé me faire parrainer par Guy Meynier car je lui dois beaucoup pour le déroulement de ma carrière, mais il n'est plus le directeur de l'Ile-de-France, et son successeur, Peter, notre nouveau patron, pourrait être vexé de ne pas être sollicité.

– Eh bien, on peut demander à Peter de te parrainer et on invite Meynier pour un déjeuner à quatre. Ce sera sympa, et en petit comité.

L'affaire est conclue ; nous nous retrouvons tous les quatre dans le bureau de Patrick. La remise de médaille est rapide et sans panache, à part la traditionnelle formule pompeuse : « Au nom du peuple français... ».

C'est Patrick qui a choisi le restaurant ; *Chez Besson* ! Il a fait aussi bien que Roxane, personne ne s'en plaindra.

Pendant que nous dégustons une poêlée de coquilles Saint-Jacques, j'annonce à ces messieurs,

– Puisque nous sommes au chapitre des médailles, il faut que je vous dise qu'un facteur de Paris Louvre va être décoré prochainement par le Premier ministre. Tu te souviens Patrick de ce gars qui a trouvé une bombe dans une poubelle cet été. Figurez-vous que Juppé veut remettre l'Ordre du Mérite à tous ceux qui se sont distingués pendant la période des attentats. Il y a des pompiers, des

infirmières, des policiers, et... notre facteur.

– Vous allez être obligé de l’accompagner, me dit Meynier. Ça ne vous dérange pas de serrer la main de Juppé ? ajoute-t-il malicieusement, connaissant mes tendances à gauche.

– Ne ris pas Guy, intervient Patrick, il faudra un représentant du Siège, et le directeur général te demandera peut-être de te dévouer. Finalement, c’est le directeur général lui-même, Claude Bourmaud, qui viendra dans les salons de Matignon.

Quelques jours avant l’événement, Patrick s’inquiète,

– Dis-moi, ton médaillé, il va représenter la Poste ; il faudrait qu’il soit impeccable. On peut lui fournir une tenue de préposé neuve, s’il veut bien se mettre en tenue.

Je vais voir Bernat, et je comprends tout de suite qu’il n’a pas l’intention de s’habiller en facteur.

J’essaie de le persuader,

– Vous seriez bien dans une tenue flambant neuf. On verrait que vous faites partie de la Poste. Vous n’avez tout de même pas honte d’être postier ? Je pense que les pompiers, les policiers, et peut-être même les secouristes, seront en tenue.

Inutile d’insister, c’est un buté du fond de la Corrèze. Il a préparé son costume du dimanche bleu marine et une chemise blanche, et il n’en démordra pas.

Finalement, il est très présentable à un Premier ministre. Il s’est appliqué pour faire son pli de pantalon, la chemise me semble neuve, la cravate est sobre, en harmonie avec le costume.

Les salons de Matignon éclatent de luxe, de dorures et de lumières.

Juppé est en retard, ce qui doit être normal de la part d’un Premier ministre. Chacun reste au garde-à-vous pour ne pas être surpris en plein déplacement au moment de l’entrée du chef du gouvernement.

J’ai retrouvé Bourmaud, mon directeur général. Je lui présente Bernat et nous parlons bien sûr de la poste du Louvre.

Pendant qu’un huissier entraîne Bernat dans le coin où se regroupent les futurs médaillés, Bourmaud me demande,

– Juppé va décorer votre préposé, mais avons-nous prévu quelque chose à la Poste ?

– Au niveau du bureau, nous lui avons donné deux jours de repos

exceptionnels. Nous voulions faire un arrosage en son honneur, mais il a refusé. Il préfère conserver l'anonymat pour son exploit.

Le directeur général réfléchit un instant, et me propose,

– Pouvez-vous voir avec lui ce qui lui ferait plaisir, et qui reste dans nos possibilités ? Vous m'avez dit qu'il était de la Corrèze. Il ne cherche pas à partir dans sa Région ?

Pour le moment il vit l'instant présent ; il se redresse entre un pompier et un secouriste. J'avais raison, ils sont tous en uniforme. Sur une vingtaine de médaillés, ils ne sont que deux en costume civil. Dès le lendemain, je fais appeler mon Bernat pour examiner comment la Poste peut récompenser son acte de courage.

Bourmaud avait raison. Il fait des fiches de vœux depuis plusieurs années pour regagner la région de Brive-la-Gaillarde.

J'en parle à Patrick qui me rappelle le soir même,

– J'ai eu Bourmaud cet après-midi. Prépare une note au directeur de la Corrèze pour lui expliquer l'affaire et lui demander de prévoir une mutation à Brive ou dans la région.

La semaine suivante, coup de fil de la Corrèze qui demande à rencontrer le héros Bernat.

Lorsque je le dis à Bernard Prigent, il me répond,

– Quand ils vont regarder avec notre Bernat ce qu'ils peuvent en faire, ils vont être déçus. Il m'a déjà dit, qu'il ne voulait ni faire de la distribution, ni conduire une voiture. Pour un préposé, c'est un comble, ce sont les deux fonctions qu'il est sensé remplir.

Deux semaines après le passage de Bernat à Tulle, plus de nouvelles de la Corrèze. Le directeur départemental est très difficile à joindre, et je finis par avoir le directeur du personnel.

Je lui rappelle que nous avons un dossier commun à régler, et je le sens très embarrassé,

– Vous comprenez, commence-t-il, nous avons des problèmes de surnombre en personnel dans le département. Les mutations sont bloquées actuellement. Nous ne pourrions pas prendre votre agent avant la fin de l'année.

Je les voyais venir, les Corrèziens. Il est probable qu'ils ont des problèmes de sureffectifs à résoudre, et ils ne doivent pas être emballés pour prendre en plus un boulet dans leurs rangs.

Mais j'ai prévu ma riposte,

– Attendez, je comprends très bien votre raisonnement, mais vous allez dire à votre patron que c'est une décision de la Direction générale, et qu'il appelle directement Monsieur Bourmaud s'il n'est pas d'accord. Dites-lui bien aussi que le préposé en question vient de recevoir la médaille de l'Ordre du Mérite par le Premier ministre, et qu'il est du pays du président de la République. Je ne vous fais pas de dessin. Si on sait en haut lieu que la Poste est incapable d'envoyer un préposé en Corrèze, nous en entendrons parler, et surtout votre directeur.

En quelques jours, l'affaire est réglée. Bernat prend la direction de Brive, avec un large sourire béat sur les lèvres. Prigent a l'air également très heureux de l'issue des événements.

– J'espère que vous allez me le remplacer, me dit-il enjoué. Je ne sais pas qui vous recruterez, mais je suis sûr que je n'y perdrai pas.

Madame Laborde aime bien venir m'entretenir de temps en temps des potins du bureau. Elle profite d'avoir une signature à me demander ou des résultats de gestion à me montrer pour rester quelques instants avec moi.

Ce matin, elle a l'œil qui brille de révélations à faire, et un air de conspiration qui sent le mystère.

Elle attaque bille en tête,

– Avez-vous entendu, Monsieur Bourquard, ce qu'on dit de Monsieur Legrand, dans le bureau ?

– Ma foi non. Mais vous savez, on dit tellement de choses sur les chefs.

Elle hésite mais brûle d'envie de poursuivre, certainement heureuse de penser qu'elle sera la première à me tenir au courant.

– Eh bien, on dit que votre chef de centre des guichets a un faible pour les garçons.

– Madame Laborde ! Quelqu'un a tenu la chandelle ? ou a-t-il fait des avances à l'un de nos guichetiers ?

– Je ne sais pas, mais on parle beaucoup dans les couloirs. Il y a des jeunes très particuliers qui viennent l'attendre à la sortie du bureau.

– Je ne suis pas au courant, mais je n'ai pas de raisons de m'intéresser à ce type de personne, et je n'ai peut-être pas l'intuition nécessaire pour deviner ce genre de chose. De toute façon, c'est leur problème. Du moment que Frédéric fait son travail de chef de centre comme il faut, son emploi du temps extérieur ne regarde que lui. Bien entendu, tout cela reste entre nous, Madame Laborde.

– D'accord, mais vous verrez que d'ici peu de temps, tout le bureau sera au courant.

Nous en restons là, mais j'ai tendance à observer mon chef de centre avec un autre regard.

Je lui trouve des gestes légèrement efféminés. J'avais bien constaté qu'il avait de petites réactions de colères nerveuses, sans y prêter grande attention. Maintenant, quand je le vois trépigner en martelant : « Ah non, ah non, ah non », j'interprète ces mouvements d'humeur différemment.

Je me dis tout d'abord que je ne vais pas en souffler mot à Patrick. Après tout, respectons la vie privée. Mais à la réflexion, je repense aux paroles de Laborde. Si la nouvelle se répand, ça va vite faire le tour des services de Patrick, et autant qu'il ne tombe pas du paquetage, surtout si les choses tournent au scandale.

À l'occasion d'un café pris en tête-à-tête, je le tiens au courant de la dernière nouvelle à propos de « radio-Louvre ».

Une fois l'étonnement passé, et il est vraiment étonné, nous nous mettons d'accord pour jouer les ignorants tant qu'il n'y a pas d'incidences sur le fonctionnement des services des guichets.

Je précise à Patrick,

– Tu sais, ce ne sont que des rumeurs, et au point de vue boulot, il se débrouille très bien Legrand. Il est dynamique, très sensibilisé au rôle commercial des guichets. Auprès du personnel, il passe bien, et pas seulement auprès des hommes. Il a bien eu quelques accrochages avec les représentants syndicaux, mais ici c'est inévitable, et dans ces cas là, il me met tout de suite dans le coup, pour que je ne me retrouve pas avec un conflit généralisé dans le bureau. J'ai constaté en effet, que sur le plan commercial, il n'hésite pas à mener des actions promotionnelles avec ses conseillers financiers. Il a déjà organisé des animations dans la salle du public : exposi-

tions, ventes de produits philatéliques, interventions d'acteurs avec dédicace de documents souvenir.

Il arrive un matin avec une idée qui a l'air de l'exciter particulièrement,

– Seriez-vous d'accord pour que j'organise un défilé de mode dans la salle du public ?

– Racontez-moi comment vous voyez ce projet Frédéric.

– Je connais des jeunes couturiers qui seraient intéressés par ce genre de manifestation. De leur côté ils lanceraient des invitations à une certaine clientèle et à des représentants de la presse. Nous, nous pourrions envoyer des invitations à nos bons clients des services financiers.

– Et sur le plan pratique, comment ça se déroulerait ?

– Nous y avons réfléchi avec un spécialiste. On installerait le public dans la grande salle du rez-de-chaussée, et les mannequins descendraient par le magnifique escalier central en marbre. Ça jetterait du jus. Nous pourrions programmer ce spectacle à partir de 19 heures, dès la fermeture des guichets.

Rien d'étonnant à ce qu'il ait ses entrées dans la couture compte tenu des révélations de Laborde. Je lui donne carte blanche pour lancer cet événement certainement unique dans un bureau de poste.

Trois jours avant le défilé pour lequel j'ai invité ma mère et ma femme, Laborde arrive, à moitié affolée, à moitié écroulée de rire.

– Monsieur, vous savez que le défilé de mode de Frédéric Legrand est uniquement un défilé d'hommes ?

– Vous plaisantez Suzanne ?

Du coup, pour la première fois, je l'ai appelée par son prénom.

– Non, non, ce n'est pas une blague ; c'est Frédéric lui-même qui me l'a dit. Il était dans le couloir avec un jeune couturier qui habille les hommes, et il me l'a présenté.

Ca ne me dérange pas qu'il s'agisse de mannequins hommes, mais je vais tout de même aller faire une remarque à mon chef de centre.

– Dites voir Frédéric, vous auriez pu me prévenir que vous organisiez un défilé de mode masculine.

– Qu'est-ce que ça change ? me répond-il avec aplomb.  
– Pour moi, pas grand chose ; mais certains invités risquent d'être surpris et déçus s'ils pensaient voir des robes et des jolies femmes. Mais puisque l'opération est lancée, allez jusqu'au bout, vous verrez bien si on vous fait des reproches.

Le soir de cette grande première, j'ai une dernière appréhension ; pourvu que ce satané Frédéric ne nous entraîne pas dans une soirée Gay.

Ma foi non, l'assemblée est assez hétérogène. Beaucoup de jeunes, garçons et filles, de nombreux agents du bureau, des types en blouson ou pull-over qui sont manifestement des journalistes avec leur caméra à la main. Et puis tout un groupe de personnes respectables qui pour l'occasion ont sorti les manteaux chics et les foulards de marque.

Legrand court dans tous les sens. Il est excité comme une puce au milieu des couturiers et des mannequins. Je n'existe plus pour lui. Il n'a même pas jugé utile de me présenter les organisateurs du défilé. Je suis le patron bien sûr, mais je ne suis pas de leur monde. Il doit penser que je ne suis pas digne ou pas suffisamment initié pour serrer la main de ces artistes de la mode masculine.

Je dois reconnaître que la soirée est réussie. Bonne organisation, belle prestation des mannequins qui portent avec élégance des tenues originales mais de bon goût.

Je ne dis pas que je viendrais travailler avec certains costumes présentés, mais ce n'est pas super excentrique, pas vulgaire, pas provoquant.

On entend beaucoup d'applaudissements ce soir dans notre grande salle du public.

Ce matin, coup de fil de Petitfils, le directeur du personnel chez Patrick,

– Jean-Michel, je viens de recevoir une note du siège qui peut t'intéresser. Il est question d'établir un tableau d'avancement exceptionnel de Directeurs régionaux. J'ai regardé ton dossier, tu remplis les conditions pour postuler. Seulement tu connais la règle pour ces tableaux ; on récompense les fonctionnaires méritants, mais ils





Belle prestation des mannequins

s'engagent à partir en retraite dès leur nomination.

– Oui, je connais. C'est ce qu'on appelle « le coup de chapeau ». On te remercie avec un avantage salarial, donc une meilleure retraite, et en contrepartie tu dégages pour laisser la place aux jeunes. J'avais envisagé éventuellement de faire un an de plus, mais calcule-moi tout de même ce que je gagnerais en plus pour ma retraite.

– D'accord, je te rappelle. Mais réfléchis aussi au fait qu'ils ne proposent pas un tableau systématiquement tous les ans. Le dernier date de trois ans.

Quand Petitfils m'annonce que « le coup de chapeau » me rapportera mille francs de plus par mois pour ma retraite, je ne tergiverse pas,

– Ecoute Dominique, je ne vais pas chipoter pour essayer de rester une année supplémentaire. Mille francs par mois, ce n'est pas à dédaigner. Considère que je suis d'accord pour partir. Tu me préviendras quand il faudra déposer ma demande de mise à la retraite. Je parle de ce projet avec Patrick Jacquet qui ne veut pas avoir l'air de me pousser dehors,

– Jean-Michel, je te mets à l'aise. Si tu as prévu de partir vers la fin de l'année, accepte une nomination de directeur régional. Au point de vue date, ça correspondra à peu près. Si tu préfères rester encore un ou deux ans, il n'y a pas de problème, nous préparerons la coupure de Paris RP ensemble, et après je me débrouillerai pour te trouver un poste de chargé de mission, si possible à côté de moi.

– Merci, tu es sympa, mais il faut savoir décrocher. La coupure de la RP tombe bien. Je serai le dernier receveur principal du Louvre. Tu pourras mettre une plaque à ma mémoire sous le péristyle, avec dépôt de gerbe tous les ans.

Je me suis fait à l'idée de la retraite, alors ce n'est pas la peine de reculer l'échéance. Autant terminer sur le poste de patron de Paris Louvre. Et puis la perspective de me retrouver chargé de mission, même chez Patrick, ne m'enchant pas. La place de chargé de mission sent souvent la voie de garage, voire le placard de rangement pour objet encombrant. Je n'aimerais pas non plus venir faire une étude administrative à la RP après en avoir été le directeur. On a tout de même sa fierté.

Pour que Patrick sente bien que ma décision est prise, je le branche

tout de suite sur la réorganisation du bureau,

– J’ai déjà réfléchi à la coupure, mais maintenant je vais formaliser le dossier et te le soumettre. As-tu déjà pensé aux deux chefs que tu souhaiterais nommer à la distribution et aux guichets ?

– Aux guichets, nous pourrions laisser Frédéric puisque le poste reste en classification IV.3 et qu’il est déjà à ce niveau. Pour la distribution, nous ne pouvons pas laisser Bernard Prigent. Il vient d’être promu en IV.3 et le nouveau poste va être classé en IV.4. Il ne peut pas brûler les étapes. En plus, je ne le sens pas encore assez mûr pour diriger un IV.4.

– Je pense que tu te trompes. Sur le plan du travail, il est capable d’assurer la fonction. Il le prouve depuis un an qu’il est chez moi. Mais il est vrai que c’est difficile de le faire bénéficier d’un avancement accéléré.

Nous en restons là pour le moment, mais cette coupure ce sera mon héritage, je vais devoir l’étudier sérieusement dans l’intérêt du fonctionnement des services et des personnes.

J’ai évoqué le problème devant un collègue, ancien receveur d’un central d’arrondissement. Il m’a répondu très étonné,

– Pourquoi tu t’enquiquines ? Puisque tu pars en retraite, tu laisses la Direction se démerder. Ce n’est pas toi qui as demandé à couper la RP en deux.

Je n’ai jamais essayé de me défilier devant les problèmes au cours de ma carrière, ce n’est pas pour commencer dans ma dernière étape. Je ne crains pas tant le jugement des uns et des autres, car de toute façon, quoi que je fasse, je serai critiqué. On ne peut pas faire plaisir à tout le monde dans une opération de cette envergure. Ce que je crains, c’est de partir avec les remords d’avoir abandonné le navire sans avoir tenu la barre jusqu’au bout. Ça risquerait de me gêner ma retraite de commandant de bord.

La coupure, elle paraît simple quand on raisonne globalement. On met le service de la distribution d’un côté, et celui des guichets et de la caisse de l’autre.

Les choses se corsent lorsqu’on aborde le problème des services communs et celui des cadres supérieurs du bureau.

Il faut que je règle en priorité le cas de Bernard Prigent. Il a mené

à bien les réorganisations sur les arrondissements depuis un an, il a assimilé toutes les particularités de la poste du Louvre, il a dirigé son service avec compétence et efficacité, et maintenant il faut lui dire : « Merci Monsieur, nous n'avons plus besoin de vous, trouvez-vous un autre point de chute ».

J'ai beaucoup de mal à lui expliquer qu'il ne peut pas espérer reprendre le nouveau centre de distribution autonome classé en IV.4, alors qu'il assure la fonction aujourd'hui. Et je ne lui donne pas entièrement tort.

Pourtant, je le motive comme je peux,

– Bernard, il faut faire une croix sur la RP, c'est perdu d'avance. Par contre, il faut vous placer rapidement sur les rangs pour prendre un centre de distribution sur un autre arrondissement. Ils sont tous en IV.3, et il va y avoir du monde en concurrence. Votre expérience ici sera un atout pour qu'on vous accorde un de ces postes, et je vous préparerai un bon dossier afin que vous puissiez demander un poste en IV.4 dans deux ou trois ans.

Il est d'accord, mais il est très contrarié de voir Paris RP lui passer sous le nez.

Misère de misère ; j'ai réussi à le réconforter en lui promettant un dossier cousu main, et voilà que Patrick me casse la baraque.

Il me suit sur mon appréciation littérale élogieuse, mais au niveau des notes, il se limite à 18 alors que j'avais cartonné ma notation à 19. Et c'est sa note qui est importante, car c'est celle du Directeur.

Je fonce le voir et je lui explique mon point de vue,

– Patrick, tu connais la Maison aussi bien que moi, même si tu es un jeunot en face de ma longue expérience. Tu sais très bien que chez nous un 18 est une mauvaise note. En général on met 18 quand on veut barrer un candidat. Tous les concurrents de Bernard Prigent auront un dossier avec 19, voire 19,5, et tu lui coupes les pattes, non seulement pour son avancement futur, mais dans l'immédiat pour se reclasser en quittant la RP.

Il sourit, c'est bon signe,

– Ah, Jean-Michel, tu veux faire ton Jésus. Je vais te laisser faire ta bonne action. OK, son dossier va partir avec des 19.

– Merci pour lui ; mais dis-moi, qu'as-tu contre Prigent ?

– Je vais te le dire. Quand il est venu me voir en entretien pour qu'on parle de sa carrière, j'ai trouvé qu'il avait trop d'exigences pour sa situation personnelle : son lieu de travail, les possibilités d'avoir un logement de fonction, une voiture...

J'ai tout compris. Je sais que pour Patrick, ce qui est important, c'est la fonction proposée et non pas les avantages qui peuvent graviter autour.

J'essaie de temporiser le jugement de mon directeur :

– Ses exigences peuvent devenir des qualités. Il est vrai que parfois il met les pieds dans le plat avec un manque de délicatesse. Et dans le travail, il fait preuve aussi d'exigences et de fermeté. Ce n'est pas le genre à louvoyer et à tourner autour du pot ; ce qui est souvent une bonne chose dans un service comme la distribution.

– Tu vois, je te le disais, un vrai Jésus. Tu arrives à trouver des excuses à tout le monde.

– Non, uniquement à ceux qui le méritent, ce qui est le cas de Bernard Prigent.

J'ai deux autres problèmes à régler ; ceux d'Annette Paganelli et de Christiane Gaubert.

C'est à la fois plus simple et plus compliqué.

Une chose est sûre, elles doivent quitter Paris RP car il n'y a pas de postes pour elles dans les deux nouvelles entités. Ce qui est difficile, c'est de les aider à trouver un point de chute.

J'ai un autre sujet de préoccupation, Bonot et son service.

Patrick s'est mis dans la tête d'aller jusqu'au bout de la séparation des services et d'éclater les équipes techniques et de sécurité de Bonot entre les différents établissements situés dans le bâtiment : le centre de tri, le centre de distribution, le centre des guichets et de la caisse.

Bonot a senti le sens du vent, et l'inquiétude se lit sur son visage encore plus qu'en temps normal. Lui qui n'est pas serein de nature, il vient s'épancher dans mon giron,

– Vous vous rendez compte, je suis à deux ans de la retraite, si on casse mon service, que vais-je devenir ?

– Ne paniquez pas à l'avance Bonot, pour le moment rien n'est

cassé, et vous savez que je ne suis pas d'accord pour qu'on démantèle votre service. Ce serait une erreur d'éparpiller vos forces de travail dans tous les coins du bâtiment.

– Oui, mais quand vous ne serez plus là pour faire écran, que se passera-t-il ?

– C'est à moi de préparer ce qu'il faut dans mon testament. A mon avis, nous pouvons vous maintenir au moins deux ans pour arriver tranquillement à l'heure de votre retraite.

J'ai vraiment la conviction profonde qu'il ne faut pas couper ce service dans le cadre de la grande réforme de la séparation des activités postales, et ce n'est pas une simple position partisane pour sauver la peau de Bonot et de ses équipes.

Je sais qu'il n'est pas facile de faire changer Patrick d'idées, mais je vais monter au créneau pour le faire revenir sur ses premières intentions. Je l'attaque d'abord sur la sécurité qui à mon avis ne peut être diluée. Il y a la sécurité globale de l'immeuble qui ne peut pas être confiée en partie à tel ou tel service. Par ailleurs, les équipements techniques de surveillance sont centralisés, et heureusement pour la coordination et l'efficacité du système.

Pour l'entretien c'est pareil, on ne peut pas répartir les trois peintres dans chacun des trois centres. Quand on ouvre un chantier, nous avons besoin de tout l'atelier de peinture.

Et les plombiers ? Si chaque centre a son plombier, comment se débrouille celui dont le plombier est absent pour congé ou maladie ? Il ne peut plus faire réparer les fuites d'eau ou remettre en état les toilettes bouchées. Or c'est incroyable le nombre de trous de WC qui se bouchent en un mois dans le bâtiment.

J'insiste aussi beaucoup sur l'importance de Bonot dans la Maison : sa connaissance des lieux, son efficacité pour régler les problèmes, son dévouement sans faille...

Petit à petit, mes démonstrations font leur chemin. Quand Patrick commence à dire : « il faut encore y réfléchir », c'est bon signe.

Il finit par me dire un matin,

– Je trouve que nous avons suffisamment à faire avec la coupure distribution-guichets. Laissons Bonot et ses équipes pour le moment. Je verrai ce problème plus tard.

– Si tu examines cette affaire dans deux ans ce sera parfait. Notre ami César sera prêt pour partir en retraite.

Ne pas toucher au service de Bonot est une bonne chose à mon avis, mais l'ensemble du problème n'est pas réglé pour autant.

Je reprends négligemment,

– Maintenant que la question de fond est réglée, même si c'est provisoire, il reste à déterminer à qui on va rattacher ce service. Je pense qu'il y a deux solutions. Soit le mettre directement sous la coupe de ta direction technique, soit l'intégrer dans le centre de distribution qui sera l'établissement le plus important dans le bâtiment.

Il réagit spontanément,

– Pas d'accord pour mettre des services d'exploitation en prise directe avec la Direction. Je préfère encore qu'ils soient gérés par le centre de distribution, même si ce n'est pas l'idéal.

Désormais, il me reste à assurer la coupure des services et la répartition des agents, mais avant tout, commencer par se mettre d'accord sur les organigrammes.

Ce qui complique l'exercice, c'est qu'il faut intégrer les bases de la réforme concernant les grades, notamment au niveau des cadres.

Il faut aussi trancher dans les services communs actuels pour reconstituer dans chacun des deux centres, un service du personnel, un service de gestion, un service communication..., tout en tenant compte des souhaits des personnes, ce qui n'est pas simple. Il faut séparer des agents qui travaillaient ensemble depuis des années, intégrer le paramètre des affinités et des incompatibilités d'humeur.

Enfin, à l'entrée du printemps, le dossier est bouclé, validé, prêt pour la mise en œuvre.

C'est avant les vacances d'été que commence à sonner le glas annonçant la fin de Paris RP.

Bernard Prigent est nommé chef de centre de distribution du quatorzième arrondissement. Il est remplacé ici par Claude Barlet, un cadre « sup » qui a gravité au cabinet du Directeur de Paris. Le garçon est sympathique, arrivant avec une bonne expérience postale, plein de bonne volonté et de courage pour s'attaquer au dur morceau dont il vient d'hériter.

Il est peut-être un peu moins bien armé que Prigent sur les techniques de la distribution, mais je sens qu'il doit pouvoir se mettre dans le bain rapidement.

Annette Paganelli et Christiane Gaubert se sont trouvées des postes correspondant à leur classification. Avec Patrick, nous avons fait ce qu'il fallait pour qu'elles soient acceptées sur ces postes, sachant que nous aurions été ennuyés s'il avait fallu les garder chez nous. Les places de cadres « sup » ne courent pas les rues.

Quant à Frédéric Legrand, il frétille à l'idée d'être autonome avant la fin de l'année. Patron des guichets et de la caisse de Paris Louvre à 35 ans, c'est un bon début de carrière.

Et moi ? Je sais maintenant que je serai nommé Directeur régional en septembre et que ce sera l'heure de ranger mes crayons et de préparer mon baluchon pour me diriger vers la sortie.

Les syndicats sont calmes, comme s'ils respectaient l'agonie de ce grand bureau dont ils ont connu les jours fastes. Peut-être se disent-ils aussi que je suis arrivé dans ma dernière ligne droite et qu'il serait inconvenant d'essayer de m'achever.

C'est toute une époque qui va disparaître ; celle des receveurs principaux de Paris RP : Debrach, Susini, Legros, L'Olivet... et moi le petit dernier.

Je dis petit, car je n'ai ni la puissance administrative, ni les ressources financières de mes prédécesseurs, tous venus des hautes sphères postales. Je sais depuis le début de l'année que cette fin est programmée, mais je n'arrive pas encore à concrétiser l'événement. J'en ai pourtant vu des départs à la retraite ! Mais c'est comme les accidents, on se figure toujours que ça n'arrive qu'aux autres. Il faut dire que c'est difficile d'imaginer que l'on perd tout en l'espace de quelques minutes. Il va falloir raccrocher subitement l'auréole de premier receveur de France pour coiffer la casquette de retraité.

Vous aviez la puissance, vous étiez quelqu'un, et vous n'êtes plus rien ; ou plutôt vous êtes ramené au même niveau que le facteur qui repart dans sa Vendée natale cultiver ses choux. Belle école d'humilité, belle leçon sur la vanité de la puissance, sur la futilité et la dérision de la condition humaine.

Avec Patrick, nous avons organisé mon départ pour qu'il reste dans



les mémoires comme un événement postal : le départ du dernier receveur principal de Paris Louvre.

– Il faut qu'on fasse une grande fête, m'a-t-il dit. Il faudrait essayer d'inviter tous les agents de la RP.

– Tu te rends compte ? Un millier de personnes !

Nous n'avons pas réussi à planifier des libations sur une seule journée, alors nous festoierons pendant deux jours, comme pour une noce de campagne.

Le premier jour sera réservé à l'ensemble du personnel qui pourra venir trinquer avec moi à l'occasion d'un buffet ouvert de 11 heures à 16 heures. Le deuxième jour aura une teinte plus officielle, avec les patrons, la Direction, les cadres du bureau, et mes collègues extérieurs, anciens et actuels. Ce sera bien sûr, le jour des discours traditionnels.

La semaine avant le pot final, Madame Laborde vient me poser la question délicate,

– Vous vous doutez bien Monsieur Bourquard, qu'il y a eu une collecte pour votre départ. Il faudrait me donner des idées sur ce qui vous ferait plaisir de façon à garder un bon souvenir de la poste du Louvre.

– J'aimerais bien avoir un bon appareil photo. Comme ça, je penserai à la Poste quand je mitraillerai en vacances ou dans les réunions de famille.

– D'accord, mais ce n'est pas suffisant pour épuiser mes crédits, il va falloir vous creuser la tête.

– Si ça vous convient, vous pourrez compléter par des livres. Je vous donnerai quelques indications pour vous aider.

– Nous allons faire mieux, nous irons choisir ensemble. Avez-vous une préférence pour une librairie ?

Je l'emmène dans une petite librairie du quartier de la Madeleine, spécialisée dans les livres anciens et de collection.

A chaque fois que je porte mon choix sur un ouvrage, elle me dit : « trouvez en encore un ou deux ».

Finalement, poussé par Laborde, j'ai sélectionné des livres numérotés et illustrés : *Le Capitaine Fracasse* en deux volumes, *Don Quichotte* en quatre volumes illustrés par Touchet, un bloc de

plaquettes de poèmes de Verlaine.

Le grand jour est arrivé. La première journée se passe de façon bon enfant. Le défilé commence à 11 heures 15. Les agents arrivent par groupes d'un même service. Je me sens décontracté, heureux de pouvoir parler avec les uns et les autres. Je constate que certains me parlent beaucoup plus librement qu'auparavant. Ils ne s'adressent plus au directeur, mais déjà au retraité.

Le lendemain, c'est plus impressionnant. La grande salle du foyer est pleine. Je vais saluer mes anciens collègues des équipes informatiques du ministère. Ils sont une douzaine à être venus jusqu'à la poste du Louvre pour prendre le verre de l'amitié.

Peter, le directeur de l'Île-de-France attaque le premier discours, un discours d'éloges classique, peu personnalisé, qui peut être réservé pour le départ de n'importe quel autre fonctionnaire.

Patrick a pioché mon dossier, et son discours est émaillé d'anecdotes sur ma carrière et de plaisanteries me concernant.

On dit qu'aux derniers instants de sa vie, on voit défiler tout le cours de son existence. C'est un peu cette impression que je ressens en écoutant Patrick rappeler les étapes qui ont jalonné ma carrière. Je me rends compte alors que je n'ai connu que des moments heureux dans ma vie professionnelle.

Pour le moment, j'écoute mon directeur qui me trouve des qualités et des mérites que je ne possède probablement pas, comme c'est souvent le cas dans ce genre de circonstances.

De mon côté, j'ai bien préparé et répété mon speech, pour ne pas terminer ma carrière par un bide. La Poste m'a appris à surmonter ma timidité pour m'exprimer en public. Mais ce soir, c'est difficile de faire ses adieux et de parler de soi.

Il s'agit de mon dernier discours officiel. On voudrait éviter l'épreuve et partir sur la pointe des pieds, cacher son émotion, la mélancolie et la tristesse qui viennent inmanquablement clôturer 42 ans de sa vie.

Ce n'est pas uniquement le bureau de Paris Louvre que je quitte, c'est la Maison Poste, celle que j'ai découverte à Provins comme jeune contrôleur, et celle que je laisse derrière moi ce soir, comme receveur de Paris RP.

**Poème de Jean-Pierre Tour, agent de surveillance  
à Paris RP, décédé le 28 juin 1995**

*Lettre avant le néant*

Un jour je le ferai,  
Pour mes enfants, ma femme,  
Ma mère et mes amis,  
Mes neveux, et tous ceux  
Qui m'ayant apporté  
Une part de bonheur,  
Se doivent de savoir  
Que j'ai dedans le cœur,  
Une part de moi-même  
Qui ne m'appartient plus.  
Elle est offerte à ceux  
Par qui j'ai tant reçu.  
Alors je le ferai,  
Pour ceux qui me disent,  
Ne bois donc pas de vin,  
Laisse les apéros  
Car tu as triste mine,  
Et tu tousses bien trop.  
Mon Dieu que l'on est bien,  
L'estomac empli d'eau,  
Et qu'au petit matin,  
Lorsque le ciel est beau,  
Tu inspires un bol d'air  
Sans odeur de mégot.  
O Verlaine, ô Rimbaud !  
Vos malheurs sont venus  
D'être, mais d'ignorer,  
La saveur de Volvic,  
Le piquant de Perrier.  
Alors je le ferai.  
Je ne fumerai plus,

Et je ne boirai plus.  
Je mangerai bien moins,  
Des carottes surtout,  
Du thym du romarin,  
Pas de graisse du tout.  
L'amour je le ferai  
Que très modérément ;  
Il ne faut pas s'user  
Par son tempérament.  
Et là par mes efforts  
Je pourrai bien mieux suivre,  
Ce chemin où la mort  
Me verra bien mieux vivre.  
Et lorsqu'arrivera  
Au déclin de mes jours,  
Ce moment fatidique,  
Celui du non retour,  
Je souhaite , et je veux,  
Juste avant le néant,  
Que mes amis présents,  
Puissent voir de leurs yeux,  
La beauté d'un mourant ;  
Et qu'enfin une fois ,  
Je puisse entendre dire :  
Quand il était vivant  
Il avait triste mine,  
Mais depuis quelques temps,  
Il s'était remonté ;  
Dommage que la mort  
Lui ait pris sa santé.

J.-P Tour







# Des services et des métiers

« J'étais à la brigade du Havre. Je commençais à 16 heures et ça se terminait à minuit, ce qui me permettait de travailler à la revue *Réalité* tous les matins de 6h à 13h. Je crois que ça venait des bateaux qui déchargeaient leur courrier au Havre, et qu'il y avait des ambulants spéciaux qui amenaient ça à la recette. Ça intéressait toute la France et ça arrivait par pleins camions. Il fallait sortir les dépêches, les trier, les renvoyer le cas échéant sur le nord, l'est, etc.... ou sur Paris. À ce moment là, ça restait à la recette et c'était ventilé dans les centraux parisiens. Là, c'était trié, les sacs étaient fermés puis expédiés aux ambulants. Il y avait un quai d'arrivée et un quai départ, et "Le Havre" était sur ces quais ; en plus, il y avait un quai au premier étage où on accédait par la rampe, rue du Louvre, là était le quai pour les centraux de Paris. Ils amenaient leurs dépêches qui étaient triées et redirigées sur les centraux destinataires concernés. Par exemple, en tant que service de l'estafette, je devais amener ces dépêches à Paris 11, rue de la Vacquerie et à Paris 12, boulevard Diderot. C'était très compliqué. En plus il y avait un autre quai, celui de la messagerie pour tous les périodiques : *Réalité*, *Jour de France*, *le Chasseur Français*... C'était des pleins bahuts qui déchargeaient ! »

**(Serge Bernard, années 1960)**

« Ce fut assez dur. Surtout qu'au début, on vous mettait aux imprimés... On ne vous assignait pas à la distribution des lettres, qui était destinée à ceux qui avaient déjà de l'ancienneté. Il fallait passer ce qu'on appelle l'examen de tri, ce que j'ai fait ; et puis ça s'est passé assez bien, avec les gradés, si on peut dire, de l'époque... C'est là où j'ai vu mon premier gradé de la Poste qui m'a rappelé un peu l'armée, c'était assez drôle d'ailleurs... Il avait un képi, avec plein de galons, c'était un conducteur de travaux chef, c'était impressionnant, je n'en ai jamais

revu depuis ! On aurait vraiment dit un commandant ! Et là, je me suis retrouvé – tout à fait autres chose – à faire la desserte de l'or et des grands hôtels. Alors, la sécurité à l'époque, zéro... On avait un camion, que l'on ouvrait par derrière... et là-dedans, je faisais le Ritz, toute la Place Vendôme et compagnie.»

**(Michel Bolis, années 1960)**

« Pour la première tournée, vers sept heures trente, j'emmenais imprimés et journaux. La "politique" ne souffrait aucun retard. Elle était source de bien de tracas si, par malchance, une anomalie quelconque survenait dans sa distribution. C'était une réclamation à coup sûr de la part du destinataire. Je portais la plupart du temps le musette débordante un sac ou deux remplis à bloc. Pas de dépôts relais, alors je déposais mon chargement chez un cafetier complaisant et le repassais pour les reprendre, au fur et à mesure, pour continuer ma tournée. [...] La deuxième tournée était consacrée essentiellement à la distribution des paquets-poste, tâche souvent épique. On utilisait encore les poussettes à main, lourdes et difficiles en diable à manœuvrer, surtout si, à cause de l'étroitesse de la rue, on était contraint de rouler une roue sur la chaussée une roue sur le trottoir, comme cela m'est arrivé sur une partie de la rue du Temple.»

**(Roland Blum, 1958)**

« Juin 1954, je retrouve la rue du Louvre. Le bâtiment a été scindé en deux [en 1944, deux entités administratives émergent] : Paris RP qui comprend les guichets et les services financiers, et, Paris Tri n°1 avec services de la distribution, du départ et le transbordement avec sa noria de camions.»

**(Robert Cayla, 1954)**

« Je suis promu chef de division à la RP, affecté à la 4<sup>e</sup> division. C'est le service de distribution pour les quatre premiers arrondissements de Paris. 800 agents y travaillent dont 500 facteurs. Il y a les facteurs lettres, les financiers et les distributeurs de paquets. La distribution occupe tout le 1<sup>er</sup> étage. Les véhicules légers, 4L Lambretta, sont garés à l'entresol. Les préposés messagerie classent leur tournée à ce niveau.»

**(Robert Cayla, 1981)**



« En 1977, l'INC (inspecteur central) de la caisse est nommé chef de division [...]. Le nouveau receveur principal me désigne pour ce poste. C'est la 2<sup>e</sup> division, elle comprend :

la caisse principale dont je suis responsable

les émissions du trésor, les titres d'emprunts et les bons du trésor

les valeurs fiduciaires qui approvisionnent les bureaux en timbres poste

les groupes qui vérifient les versements des bureaux

Ce service est évidemment très sécurisé. Chaque agent a un badge et des caméras surveillent en permanence les positions sensibles. Pour les transports de fonds, nous disposons de voitures blindés et d'escorteurs armés. Les demandes de passage des blindés sont reçues à partir de 16 heures au dispatching. Sur un plan de la région, l'agent place un plot bleu ou rouge suivant qu'il s'agit d'une demande de fonds ou d'un versement. Après 17h30, nous n'acceptons plus d'appel. Avec l'agent du "dispatching", j'établis les circuits de chaque blindée. Pour les banlieues, nous essayons de varier les itinéraires pour des raisons évidentes de sécurité. Pour Paris, les itinéraires sont fixes, un fourgon est escorté par un véhicule de police [...] Pour les transports de fond, l'équipage de chaque blindé est de trois hommes armés. Les escorteurs sont motivés, sérieux et bien formés. Après quinze jours de formation, ils sont opérationnels si leur permis de port d'armes est accepté. Au sous-sol, un stand de tir est construit et un moniteur les entraîne régulièrement. Chaque véhicule est relié par radio avec la caisse principale. »

**(Robert Cayla, 1977)**

« J'ai été conducteur automobile de première catégorie à Paris RP où je conduisais toutes sorte de camions particulièrement pour les livraisons et les fourgons blindés pour servir en numéraires les bureaux des PTT de banlieues escortés de deux motards de la gendarmerie. »

**(Kléber Chêca, 1956)**



Départ des facteurs avec les « brouettes », année 1950



Scooters Lambretta pour les tournées paquets, 1958



Facteur "poussetier" à Paris, années 1940

« Aux imprimés, il y avait trois distributions par jour : on en faisait une à 8 heures du matin, et quand on revenait à 10 heures, il y avait toujours une poussette d'imprimés qui nous attendait. Et moi plutôt que d'attendre ? d'heure pour savoir quelle poussette je devais prendre, je préférais souvent repartir aussitôt avec la première venue, mais après c'était encore plus dur...et mon dos l'a payé... Ces poussettes avaient trois roues : une, devant, qui était directrice, et puis deux grandes, derrière. Et il y avait une grande caisse dont le volume était presque d'un mètre cube. On peinait à la faire monter sur le trottoir lorsqu'elle était chargée. »

**(Bernard Chacun, 1974)**

« Dans la cabine, on s'occupait des lettres recommandées, des valeurs déclarées... Il n'y avait que les commis qui étaient autorisés à y pénétrer. On les reconnaissait au fait qu'ils avaient un porte-plume rouge à deux sous sur l'oreille, c'était l'uniforme. »

**(Maurice Couderc, années 1930)**

« Je suis nommé moniteur à l'école de tri de la RP ; le stage se déroule en deux parties, l'étude de 2 200 rues de Paris, puis dix minutes de tri pour 600 lettres et seulement cinq fausses directions, et, en seconde partie une question d'ordre général, avec un thème à présenter devant un jury. Je repasse de nouveau les rues de Paris avec l'intégration des 400 nouvelles... Je retrouve le même décor et assez vite, je demande à tenter le tri des 600 lettres. Je suis bien conditionné et je passe avec brio la première phase de moniteur de tri. 600 lettres, dix minutes, aucune faute. Je suis au maximum de mes capacités de trieur. »

**(Joël Dejente, 1975)**

« L'hôtel des Postes restait néanmoins notre part d'attache où trieur, je triai d'innombrables échantillons pharmaceutiques ainsi que des étiquettes de crus bordelais adressées à des particuliers aisés mettant eux-mêmes leur vin en bouteilles. »

**(Pierre-Michel Duval, années 1940)**

« Nous étions toutes nommés préposées conducteur aux messageries, les quatre premières femmes à intégrer ce service des Lambrettas. »

**(Annie-Claude Godrie, 1975)**

« Lors d'une distribution dans une oisellerie, je demandai au propriétaire ce que je transportais dans des cartons qui bougeait. Il me fut répondu : des grenouilles. Je compris alors pourquoi ces paquets étaient marqués "urgents et fragiles". Une autre fois, je me perdis au 36 quai des Orfèvres pour livrer des colis à la police judiciaire. »

**(Annie-Claude Godrie, années 1970)**

« Quand je suis arrivé, à la distribution, il n'y avait pas de factrice. Autant que je m'en souviens, il y avait peut-être une veuve... ou une fille orpheline de postiers... Il y avait une « dame », on va dire, qui était peut-être factrice sur un arrondissement. Autrement, il n'y avait pas de factrices ; elles sont arrivées un petit peu plus tard, dans les années 1973-1974. »

**(Michel Maraldo, 1969)**

« La recette abrite dans ses murs une caverne d'Ali Baba. Le centre national des rebuts a élu domicile dans les greniers, sous les toits, la place manque. Il y a de tout, parapluies, chaussures, objets précieux, on se croirait chez *Ma tante*, le mont-de-piété qui se trouvait de l'autre côté de la rue. Tout est classé, daté, répertorié. C'est un peu un travail de magasinage, mais aussi de police en considérant l'aspect des recherches. Un huissier de justice ouvre les lettres qui ne sont pas parvenues à leur destinataire dans l'espoir d'en trouver un. »

**(Jean-Paul Menuge, années 1960)**

« Nos véhicules sont des triporteurs Lambretta avec le profil caractéristique que leur donne l'auvent de protection. De couleur verte, ils portent inscrits en lettres jaunes le nom «POSTES». Vers 9h, nous quittons le bureau par la rue Etienne Marcel, tout comme on aurait libéré une volée de pigeons qui se dispersent. C'est un spectacle à voir, la poignée des gaz à fond, le moteur peine à emmener son chargement de colis. En tournée, nous découvrons Paris autrement que d'une façon touristique. Les impasses, les passages, les grands immeubles avec leurs secrets, les sous-sols des pavillons Baltard, les entrées de service, tout nous devient familier. Nous connaissons le tout Paris des grands et petits personnages, de la vedette de cinéma au pauvre clochard. »

**(Jean-Paul Menuge, années 1960)**

«J'ai commencé par faire tous les guichets, on nous a appris à faire tout, aux guichets... Et on voyait qu'il y avait des dactylos, qui tapaient... Et moi, je ne savais pas taper à la machine. Et avec deux copines, nous nous sommes payées des cours avec notre salaire chez Pigier, rue de Rivoli, pour pouvoir passer mécano. Et après, mécano comptable, alors là, on était bien. On faisait la comptabilité au guichet. Au début, c'était avec les grands bouquins, on faisait la caisse tous les soirs. Et après, c'était petit à petit la mécano-comptable qui faisait la caisse, tout au long de la journée... Et on ne parlait que quand c'était bon à l'époque.»

**(Jeannine Pomes, années 1950)**

«Il y avait un chef de centre distinct du receveur principal. C'était le service départ (le tri) et le service distribution. En personnel, c'était, bien plus important que la recette proprement dite. Il y avait les facteurs, ils assuraient la distribution des quatre premiers arrondissements : Paris RP dans le temps c'était la totalité de Paris et pendant assez longtemps, ont été rajoutés le 6<sup>e</sup> et même le 9<sup>e</sup> arrondissement. Et donc, quand je suis arrivé en 1956, c'était la préparation de la distribution des quatre premiers arrondissements, mais il y avait les facteurs lettres, les facteurs imprimés, ceux de la distribution des colis...C'était donc énorme !»

**(Pierre Levasseur, 1956)**

«Dans le service des rebuts, nous devons ouvrir 250 enveloppes qui n'avaient pas pu être distribuées car il y avait une anomalie sur l'enveloppe lors de la rédaction par l'expéditeur de l'adresse du destinataire. Il y avait une machine automatique qui permettait d'ouvrir les enveloppes. Nous avions à notre disposition divers dictionnaires ou annuaires téléphoniques, dictionnaires mondains et listings. Il y avait parfois des enveloppes à ouvrir. Pour cela, il convenait de prendre un listing sur lequel nous devons décrire les caractéristiques du contenu. En fin de service, nous remettons ce listing à notre inspecteur qui était chargé d'en assurer le suivi et la suite à donner à ce courrier. [...] il y avait de nombreuses archives, je revois le nombre impressionnant de clés, de pièces de toutes sortes, de colis ouverts : bref, c'était presque un capharnaüm tant il y avait d'objets... non distribués.»

**(Francette Rigal, années 1960)**



**Trieur à la tâche à la RP, années 1950**

**L'entresol pour les véhicules, novembre 1964**



« Il y avait les postiers, et des douaniers étaient avec nous en civil, avaient les mêmes blouses grises que nous ! Ils étaient quatre agents et un contrôleur. On ouvrait les sacs, et les douaniers prenaient des paquets. Ils les ouvraient, et vérifiaient qu'ils ne contenaient pas de bijoux, ou autres, qui n'étaient pas déclarés. Le tout sous l'œil des caméras. (...) On était escorté pour amener l'argent. Et après que les douaniers aient ouvert les paquets, on les refermait avec un tampon et une signature attestant que cela avait été ouvert par les douanes. Il y avait une étiquette C1 indiquant le contenu des paquets. Et s'il ne correspondait pas à ce qui était déclaré, le client payait une amende et il était convoqué. Notre plus gros client, si l'on peut appeler cela un client, c'était la Banque de France. On recevait également des pièces précieuses et des diamants en valeurs déclarées, et on travaillait avec deux bureaux qui s'appelaient Paris 9 Choron et Paris 85... »

**(Joël Turon-Labar (fils), années 1970)**

« Quand je suis arrivé en octobre 1973, il y avait encore l'imprimerie, mais elle a disparu un an après. A cette époque là on faisait ce qu'on appelait des colliers... il y en avait des rouges et des verts, et ils étaient distribués dans tous les bureaux parisiens... Le papier était stocké au sous-sol de la rue du Louvre, dans les anciennes écuries. Des rouleaux qui pesaient 100 ou 200 kilogrammes On imprimait... Il y avait des machines... on n'avait pas de casque de protection, rien... Des rotatives... On avait des plaques en fer et on imprimait des formulaires [...] Au lieu d'être sur papier, ils étaient écrits sur du fer, avec des machines à écrire. Ces plaques étaient ensuite mises sur les rotatives, qui contenaient de l'encre et imprimaient sur les rouleaux. [...] Une forme de gravure, oui. On faisait l'étiquette pour les chars, l'étiquette orange comme on l'appelait. Et c'est nous qui les faisons pour tous les bureaux de Paris. Après, on lançait ça sur les rotatives, et on travaillait en brigade. On était quatre par brigade. Et dans le bruit, il n'y avait pas d'insonorisation. On mettait le tout dans des sacs pour les expédier aux différents bureaux parisiens. »

**(Joël Turon-Labar (fils), 1973)**



« Les premières machines qui triaient les lettres fonctionnaient, c'était le système à ventouses. Il était au premier étage, dans la pièce où nous travaillions, à droite d'une grande horloge. Un système à ventouses et d'entraînement par chaînes. Les lettres tombaient au milieu, et les "manut" [manutentionnaire] prenaient le courrier trié et attachaient ça avec une ficelle ou des élastiques. [...] Il y avait déjà des écrans, et on était déjà soumis à des cadences. Des postes indexés. Et chaque poste avait une cadence imposée. Je crois qu'ils avaient une pause de dix minutes toutes les heures, au maximum. C'était donc très fatigant... Parce que, là aussi, il y avait le bruit, plus le regard fixé sur cet écran : la lettre arrivait devant eux, puis ils pianotaient, et la lettre partait vers la case correspondante... Après cela suivait un rail, c'était un entraînement par chaînes. Puis ça tombait dans des cases. C'est là où le "manut" récupérait le courrier, et quand c'était plein, il attachait le tout avec un élastique. Ou même avec une machine électrique... Et il mettait ça dans les sacs. Ils avaient un rythme élevé ! À l'époque, c'était souvent fait par des contrôleurs... D'ailleurs, selon le grade, on avait une tâche bien définie : le "manut", le pauvre, il s'occupait des tâches ingrates, il fermait les sacs... il les amenait dans les goulottes...Il chargeait les camions ; l'agent d'exploitation faisait le tri ; et le contrôleur, lui, avait le privilège de travailler sur le service des cabines, c'est-à-dire qu'il ne s'occupait que des lettres recommandées et des valeurs déclarées. Il travaillait dans un sas, c'était un privilège... Ensuite, il y avait l'inspecteur qui chapeautait les services. La hiérarchie était comme ça, le bas de la gamme, c'était le "manut", qui n'était ni plus ni moins que le facteur. Et en bas, il y avait aussi le transbordement. Et là, il existait un service disciplinaire, qui était le service des périodiques... C'est-à-dire que tout employé ne travaillant pas bien y était envoyé. Et il devait donc subir les courants d'air, la poussière... c'était un peu le goulag, ils en bavaient ! Et on les y laissait un an minimum... C'était un service punitif. »

**(Joël Turon-Labar (fils), années 1970)**

# Les pratiques et usages professionnels

«Je commence à avoir un peu d'ancienneté dans le bureau, je vais donc pouvoir acheter une tournée. Je trouve toujours le moment très protocolaire, d'abord au niveau des dates puisque la vente se fait le troisième mardi de mars et d'octobre de chaque année, et ensuite par la façon dont se déroule le procédé, autour d'un chef qui donne l'impression de faire une vente aux enchères. Il est 6 heures 30, la vente commence, chaque facteur de l'arrondissement possède un numéro qui est attribué en fonction de l'ancienneté. Un quartier est en vente quand il n'y a plus de facteur titulaire qui assure la distribution : c'est le cas de la tournée n°15 où je suis en longue durée. Je sais que je ne pourrais peut-être pas la garder. Cela ne me gêne pas, car après certaines explications avec mon collègue, voire avec mes supérieurs, je n'ai jamais pu avoir gain de cause concernant cette fameuse partie de tournée que je fais tout le temps alors que nous devons permuter. Cela me donnera l'occasion de découvrir un autre quartier. La vente dure un certain temps, car si un collègue achète une tournée alors qu'il en déjà une, cette dernière se trouve automatiquement en vente etc... C'est ainsi que je deviens titulaire de la tournée 9. Ma nouvelle destination est l'avenue de l'opéra.»

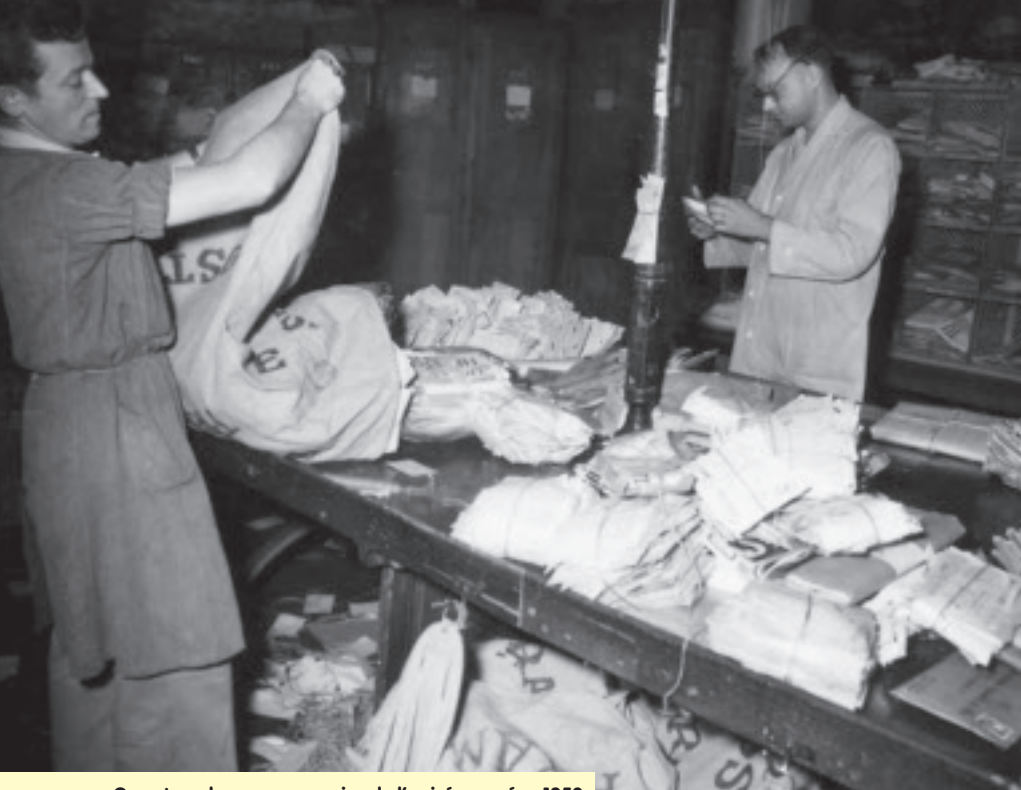
**(Cécile Baubel, 1990)**

«L'hiver commence à s'installer : c'est la période des calendriers. Pour cette année, c'est mon collègue qui gère, je ne fais que le suivre. Pendant plusieurs soirs, nous nous donnons rendez-vous devant un bar que nous avons sur la tournée, c'est certainement par sécurité parce qu'il y a du passage et beaucoup de lumière, puis nous faisons du porte à porte afin de présenter à nos clients nos meilleurs vœux en offrant le calendrier. Jamais je n'aurais pensé que cela marche autant.»

**(Cécile Baubel, années 1990)**



Machine de tri indexation (300 directions) la RP en 1957

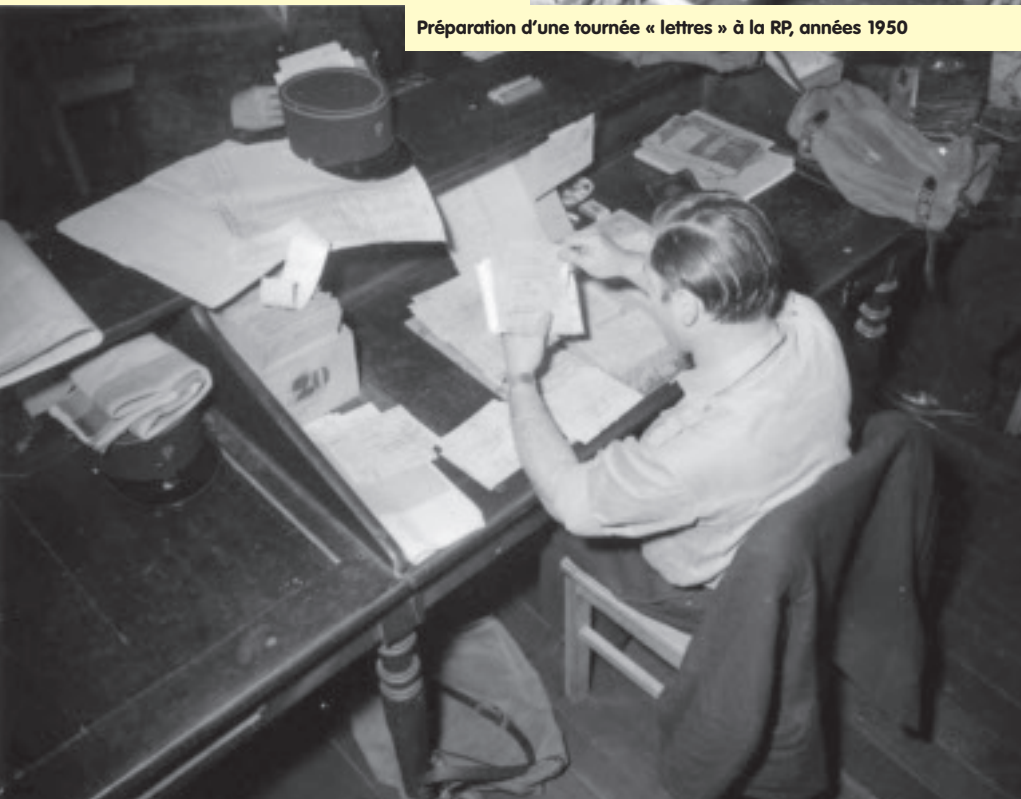


Ouverture des sacs au service de l'arrivée, années 1950





Courrier au service du départ, années 1950



Préparation d'une tournée « lettres » à la RP, années 1950

« En fin d'année, c'était la période des calendriers et les préposés avaient déjà de longue date passé leurs commandes auprès de leurs fournisseurs attirés. Période assez agitée, on sentait une certaine fébrilité monter au sein de la distribution ; j'ai été témoin d'empoignades mémorables où des préposés étaient à couteaux tirés et prêts à en découdre. Les préposés avaient leur secteur et c'était chasse gardée. Gare à celui qui avait l'imprudence de marcher sur leurs plates-bandes. »

**(Roland Blum, années 1960)**

« Les heures supplémentaires étaient payées le 15 du mois, toujours en argent liquide. On peut connaître le prix de l'heure, puisque j'ai tout noté. Ici, le mois de mai 1971 : j'avais effectué 46 heures au tri départ, pour 395 francs. Au tri arrivée, 37 heures pour 317 Francs. Voyez, ils prenaient même du monde le dimanche ! 44 Francs. J'ai également fait les bottins, la distribution d'annuaires... 95 francs. Plus des heures de nuit parfois : 19 heures. Le service normal débutait à 6 heures, mais si on travaillait de 5 heures à 6 heures, c'était considéré comme heures de nuit. (...) Le samedi... Il y avait les journaux, on appelait ça "les politiques". *Le Monde*, par exemple. Ils demandaient donc des volontaires pour la distribution le samedi après-midi. »

**(Bernard Chacun, années 1970)**

« En faisant la brigade, j'avais du temps de libre ce qui me donnait la possibilité de faire des heures supplémentaires, "des califs". Ce nom serait, paraît-il, l'abréviation de Californie. En effet, la rumeur voudrait qu'un jour, un paquebot venant de Californie, chargé de lettres, journaux et autres, ait débarqué au Havre en pleine grève des postiers. Pour le décharger, on aurait embauché du personnel civil, et même des prostituées (voyez un peu l'ambiance !) qu'on aurait appelées : des californiens. Le nom serait resté.... »

**(Pierre Gaillard, années 1950)**

« Les "Californies" étaient des heures supplémentaires : j'en faisais le matin de 6h à 7 h, un jour sur deux. Ce terme tient son origine du surcroît de travail dû à l'arrivée des bateaux venant de Californie au port du Havre, à l'époque de la ruée vers l'or. Et ce surcroît de travail se répercutait jusqu'à Paris à l'hôtel des Postes ».

**(Pierre-Serge Grialou, années 1940)**

« D'abord, moi, je considère que les ventes de quartiers, c'était démocratique... d'une certaine façon ! Parce qu'on tenait compte de l'ancienneté, de la notation, de la situation de famille, et on proposait ainsi les quartiers dits vacants. Bon, rien n'est parfait dans la vie mais je considère que c'était une manière relativement démocratique d'ouvrir les possibilités à chacun d'avoir un jour ou l'autre le quartier qu'il souhaitait. En général, les facteurs tenaient à leur quartier... Il y avait des bons et des mauvais quartiers, en fonction des calendriers, en fonction de toutes sortes de considérations... Celui qui faisait la rue des Petits pères, il avait *Le Canard Enchaîné gratuit* ! Celui qui était rue Sainte Apolline, ou je ne sais plus quelle rue chaude...venait me dire : « *Non, non,... Surtout, moi, mon quartier j'y tiens !... Et puis, elles sont gentilles comme tout !* »

**(Pierre Levasseur, années 1970)**





Muriel Demorieux

PARIS  
LOUVRE  
ET MOI

UNE HISTOIRE  
QUI DURE...

### **AVANT-PROPOS**

En 2008, nous fêtons le 120<sup>e</sup> anniversaire du bureau de poste de Paris Louvre, que l'on nommait précédemment hôtel des Postes ou recette principale.

Je travaille depuis presque 17 ans dans ce bâtiment et cette fête me donne l'occasion de raconter les événements que j'y ai vécus, qu'ils soient heureux ou tristes.

Je vous invite donc à me suivre dans mes aventures.

## Chapitre 1

# QUI SUIS JE ?

Je m'appelle Muriel, Alice, Marie-Thérèse Demorieux. Je suis née le 28 octobre 1969 à Sarrebourg en Moselle (57).

La dernière de trois filles, je suis toujours considérée comme la plus gâtée, ça ne me dérange pas car il règne une bonne entente entre nous. J'ai vécu dans un petit village d'environ 400 habitants qui s'appelle Voyer. Toute la famille a toujours vécu là, entourée par la nature. Mes grands-parents paternels étaient agriculteurs avec quelques vaches, des champs et des vergers. La maison où j'ai vécu mon enfance était la leur, mon père étant fils unique en a hérité.

Je n'ai connu que ma grand-mère paternelle dont je garde le meilleur des souvenirs. Elle a toujours vécu avec nous. Son nom était Alice, Octavie Demorieux mais tout le monde l'appelait Tavie, le diminutif d'Octavie, et son premier prénom est mon deuxième prénom, j'en suis fière. Elle s'est éteinte à l'âge de 86 ans, elle avait gardé toute sa tête malgré quelques ennuis de santé survenus quelques années auparavant. Quand j'achetais un livre de poche, elle me demandait de le lui prêter car elle aimait toujours lire. Son métier, à part le travail des champs et du bétail, était brodeuse. Elle faisait également du crochet, elle a fait beaucoup d'ouvrages pour les vendre et pour nous. J'ai des napperons au crochet et des mouchoirs brodés très jolis. Cela fait de beaux souvenirs.

Mon grand-père s'appelait Emile Demorieux mais je n'ai pas eu l'honneur de le connaître.

Mes grands-parents maternels tenaient l'épicerie-boulangerie-café du village. Il y avait également un autre café mais tous deux ont disparu maintenant.

Ma grand-mère s'appelait Joséphine Ackermann mais je ne l'ai pas connue. Ernest, mon grand-père, tenait la boutique d'une poigne de fer et ça fonctionnait. Quand j'étais gamine, cet endroit était

magique, il y avait une grande salle qui servait pour les bals du village et le théâtre de l'école. Quand elle n'était pas utilisée à ces fins, y étaient mis le billard et le baby-foot, interdiction d'utiliser le billard c'était pour les grands mais le baby on s'en donnait à cœur joie avec les cousins et les cousines.

L'épicerie regorgeait de friandises et la boulangerie était un endroit chaud et douillet où l'on sentait de bonnes odeurs de pains et brioches grillés.

Mon papa, Léon Demorieux né en 1929, a travaillé pendant 43 ans et demi, un peu dans les assurances puis comme mécanicien-tourneur-fraiseur pour le plus gros de sa carrière.

Ma maman, Paulette née en 1932, a toujours tenu la maison et nous a éduquées avec sagesse et patience. Elle a aussi travaillé de 14 à 34 ans avec son père à l'épicerie.

Ils se sont mariés en 1955 et nous avons eu le privilège de fêter leurs noces d'or, 50 ans de mariage, en août 2005. De nos jours, cela commence à se faire plus rare un temps de vie commune aussi long. En effet, avec la facilité de divorcer ou la vie en concubinage, il est plus facile de se séparer et les mœurs ont drôlement évolués sur ce point. Les couples se séparent pour la moindre brouille alors qu'avant, les coups durs étaient partagés à deux et ils s'en sortaient.

La vie n'a pas toujours été rose pour mes parents, ils ont connu la Deuxième Guerre mondiale durant leur jeunesse, la situation de réfugiés dans le midi de la France, mais ils sont toujours là. Et cela nous a permis d'organiser une belle fête de famille. Cette journée a été à la fois joyeuse car avec mes sœurs, nous avons organisé des jeux pour eux, des animations chant et danse, et très émouvante. Nous étions 65 personnes, avec de la famille éloignée que nous n'avions pas vue depuis très longtemps. C'est une journée qui restera gravée au fond de moi jusqu'à la fin de ma vie.

Mes sœurs, l'aînée Huguette née en 1956, qui après un diplôme d'infirmière et quelques intérimis en France, au Luxembourg et en Suisse, a décidé d'épouser un Grec. Elle l'a suivi dans son île de Crète et y vit toujours avec Giorgio et ses deux enfants Ariane et Philippe. Cela permet à toute la famille d'avoir, régulièrement, des retrouvailles ensoleillées et de belles vacances.

La deuxième, Patricia née en 1964, a fait ses études à l'université de Strasbourg, résultat : une maîtrise d'Histoire et un DUT de Documentaliste. Elle travaille toujours à l'université de Strasbourg au Centre d'information et d'orientation des étudiants. Sa vie se passe avec son compagnon Pascal et ses deux enfants Lola et Antoine dans un village à une vingtaine de kilomètres de Strasbourg. Mon enfance s'est donc bien passée, entourée par une famille très unie, dans un village au pieds des Vosges entouré de verdure, la campagne et ses forêts, ses champs et vergers.

Mes souvenirs, ce sont les ballades en forêt le dimanche en famille quand il n'y avait pas les matchs de football, car papa faisait partie de l'Union sportive du village et nous suivions notre équipe sur les terrains de foot de la région pour le Championnat de Lorraine. J'ai donc été élevée dans l'amour du foot ! J'aime toujours d'ailleurs mais je suis moins les matchs car j'ai d'autres occupations.

A l'adolescence, d'autres amusements sont arrivés, j'avais l'autorisation d'aller au bal du village avec les copines, on s'amusait comme des folles mais évidemment, les parents avaient toujours un œil sur nous car ils étaient souvent de service à la buvette. Les sorties à la piscine ou aux étangs, c'était bien aussi car papa nous apprenait un peu à nager. Les pique-niques en famille et avec les amis dans la forêt étaient super aussi car on avait l'occasion de faire des tournois de pétanque très disputés ! Un souvenir agréable aussi en été, c'était l'époque de la fenaison. Le ramassage du foin dans les prés, c'était très organisé, cela se faisait de concert avec les agriculteurs du village. Chacun allait aider les voisins à retourner le foin au râteau dans les prés pour le faire sécher avant de le mettre en bottes. Une fois que tout était rentré chez les uns et les autres cela se terminait par un repas en commun qui durait toute la journée. Un moment très joyeux.

Une personne dont j'aimerais parler s'appelle Clotilde. Cloclo pour les intimes, est mon amie depuis le CM2. Nous nous sommes connues grâce à l'école, notre institutrice nous a proposé de correspondre avec les élèves d'une école vosgienne, aux Bas-Rupts près de Gérardmer. Cloclo est devenue ma correspondante puis mon amie. Nous nous sommes rencontrées ainsi que nos parents

et l'amitié s'est créée entre nous tous. Nous avons passé pas mal de vacances ensemble, soit chez moi soit chez elle et nous sommes allées avec sa famille trois années de suite en camping à Sevrier près d'Annecy. C'est avec elle que j'ai appris le ski de fond et la voile, nous avons aussi fait de belles randonnées. Ce furent de beaux souvenirs. A la fin de nos études respectives, nos chemins se sont éloignés car je suis venue à Paris et elle est partie vers Lyon. Nous avons continué à nous écrire et téléphoner. Mais ces derniers temps, plus de nouvelles. Et le 27 octobre 2007, j'ai reçu un appel téléphonique de mes parents pour me dire qu'elle est décédée il y a quelques jours. Nous avions le même âge et Cloclo a eu une place importante durant toute mon adolescence. Je n'ai parlé d'aucune autre personne de ma vie avant Paris, à part ma famille, mais je veux que son prénom apparaisse car je veux lui dédier ce récit. Ce sera ma façon de ne pas l'oublier.

Le dernier souvenir d'enfance que je raconterai a un rapport direct avec ma profession actuelle. C'est notre facteur, M. Cabossel, il était là tout les jours, ponctuel, dans sa 4L jaune, la sacoche brune à l'épaule et sa tenue gris-bleu en tergal à l'époque avec la casquette. Je me réjouissais quand arrivaient la fin de l'année et le jour des calendriers car je pouvais les regarder et choisir.

## Chapitre 2

# MA SCOLARITÉ

Mon cursus scolaire a démarré comme celui d'à peu près tout le monde, depuis le CP en 1975 jusqu'au CM2 en 1980 à l'école du village, sans problème. Là, il m'arrivait plus souvent de jouer au foot avec les garçons à la récréation que de rester avec les filles ! De bons souvenirs aussi car l'école se faisait non seulement à l'intérieur mais aussi dans la nature à découvrir plantes et animaux. Une chance que n'ont pas les enfants des villes.

Ensuite je suis allée au collège à Lorquin, un village plus éloigné, donc en bus. De la 6<sup>e</sup> en 1980 à la 3<sup>e</sup> en 1984, cela s'est bien passé aussi. A part quand j'attendais le bus deux heures en hiver, lorsque la neige encombrait les routes et que les chasse-neige n'avaient pas encore fait leur tournée. Eh oui, c'est ça l'Est de la France, climat continental, bien froid en hiver et bien chaud en été ! Mais je ne regrette rien, les batailles de boules de neige allaient bon train, la détente avant les leçons !

Après, les choses vraiment sérieuses ont commencé, le lycée Mangin à Sarrebourg, de 1984 à 1987, avec obtention de mon baccalauréat G1 Secrétariat, au rattrapage ! Mais bon, je l'ai eu, c'est le plus important. L'un de mes souvenirs de lycée, c'est ma cheville dans le plâtre. En classe de 1<sup>ère</sup>, je me suis tordue la cheville avec ligaments arrachés en sport, mauvaise réception aux barres asymétriques.

Résultat, trois semaines de plâtre avec béquilles. Lors des changements de classe et d'étage, deux lycéens me faisaient la chaise et un autre portait mes béquilles et mon sac. Dans les couloirs j'étais l'attraction et je n'ai pas raté un seul jour de cours. A part cela, ma vie lycéenne n'a rien connu de bien intéressant, j'étais de nature réservée donc pas très causante à l'oral. Ça a bien changé depuis !

Enfin, je suis arrivée en BTS Bureautique et Secrétariat chez *Pigier* de 1987 à 1989, toujours à Sarrebourg. Je me suis retrouvée dans le privé car il n'y avait plus de place dans le public. Mais je l'ai réussi et j'en suis fière. Ce sont les deux années d'études où je me suis sentie le mieux, petite classe et bons professeurs, très à l'écoute. Stages en entreprise avec rapports de stage à faire, très intéressant. Suite à ces expériences et avec pas mal d'années de recul, je trouve beaucoup plus utile d'allier les études et l'apprentissage en entreprise. Cela permet de mettre en pratique tout de suite ce que l'on apprend en classe. Je trouve cette méthode plus enrichissante.



## Chapitre 3

# MES ÉTUDES M'ONT-ELLES SERVIES ?

A la sortie de mon BTS, j'ai passé mon permis de conduire en 1989 pour acquérir une certaine autonomie et j'ai eu ma voiture Renault 5, gris métallisé. Je me suis inscrite à l'ANPE car j'ai constaté que nous étions nombreuses sur le secteur du secrétariat et que les demandes étaient supérieures aux offres.

J'ai obtenu mon premier travail en TUC (travail d'utilité collective) au syndicat d'initiative du village voisin Abreschviller. Travail à mi-temps payé 1 200 francs par mois, mais c'était intéressant de renseigner les touristes sur les curiosités de la région. Cela a duré du 1<sup>er</sup> septembre 1989 au 31 décembre 1989. Ce qui m'a permis d'accueillir les dossiers des postulantes à Miss Moselle. Mais je n'ai pas assisté à l'élection car mon contrat était terminé.

Entre-temps, le 29 octobre 1989, j'ai passé le concours d'AEXSG (agent d'exploitation du service général) pour la Poste. En attendant les résultats je cherchais un nouveau travail. Et j'ai été contactée par un expert comptable pour postuler en tant que secrétaire comptable ainsi que quatre autres candidates, c'était en décembre 1989. Je ne sais pas comment j'ai fait mais j'ai été choisie. J'ai commencé à travailler chez Comptalor S.A. à Sarrebourg au mois de janvier 1990 pour un contrat de 6 mois jusqu'au 30 juin.

Fin janvier, je reçois de la Direction de la Poste de Moselle une lettre m'annonçant que j'ai réussi le concours. 1 211<sup>e</sup> sur 3 000, je ne suis pas trop mal classée. La Poste m'annonce également que je serai appelée à l'activité entre janvier et juin 1990. Catastrophe ! J'ai déjà un travail sur cette période là. Que faire ? Mais je vois sur la lettre possibilité de demander un sursis de nomination.

Je fais cette demande en précisant que j'aimerais être appelée à

partir d'août 1990. Ainsi je peux continuer mon aventure comptable qui va d'ailleurs m'épuiser. En effet, je suis payée environ 2 100 francs nets par mois et je fais des heures supplémentaires non payées. Le 10 février, je perds ma grand-mère et je m'effondre à ce moment là. Quinze jours d'arrêt maladie, pas volés, c'est tout juste si mon patron m'a accordé le jour de l'enterrement.

Le travail était très intéressant mais le patron infernal. Le 1<sup>er</sup> mai, j'ai travaillé seule avec lui car il fallait rendre les déclarations d'impôt des sociétés pour le 2 mai. Il m'a payé le restaurant à midi pour éviter la perte de temps du retour à la maison pour manger. Et nous avons bossé au maximum pour tout boucler pour le lendemain. Et j'ai également eu droit à la prime de bilan. Heureusement car j'estime en avoir fait beaucoup plus qu'il ne le méritait. Car c'est moi qui ouvrais le cabinet à 7 heures du matin et fermait le soir à 19 heures voire 20 heures quelques fois. Eh oui, c'est ça le privé, on ne compte pas ses heures. Même son associé Jacques, qui était une perle, est parti quelques temps après moi. 30 juin, mon dernier jour de travail à Comptalor et je me retrouve au chômage en attendant l'appel à La Poste.

## Chapitre 4

# MON ARRIVÉE À PARIS, ENFIN ?

En octobre 1990, je reçois une convocation de la Poste pour la visite médicale en vue de mon appel à l'activité à Paris le 20 novembre. Je passe la visite médicale en présentant évidemment mon port de lunettes. Suite à cela, j'ai dû faire une visite plus approfondie chez un ophtalmologiste. Je reçois un nouveau courrier m'annonçant que mon appel est repoussé car je ne suis pas apte à travailler au guichet. En effet, il faut utiliser l'informatique et le travail sur écran m'est déconseillé ! J'ai pourtant fait de l'informatique à l'école et dans mes deux premiers emplois sans avoir de problèmes. Je patiente donc encore un peu.

Et enfin le vrai appel arrive pour le 18 décembre 1990. J'arrive à Paris par le train le 17 accompagnée par mon papa qui n'a pas voulu me lâcher seule le premier jour dans la grande capitale. Des cousins de Nanterre nous accueillent. Nous nous rendons ensuite rue Campagne Première dans le XIV<sup>e</sup> arrondissement pour chercher l'adresse du foyer où je vais loger. Ce sera la « maison des débutants, Stendhal » de Créteil, avenue du Général de Gaulle, quartier de l'Echat.

Mon père devant reprendre le train, ce sont mes cousins qui m'y accompagnent. A l'entrée, je me suis trouvée face à des canapés et fauteuils avec des personnes inconnues de moi. La fille réservée que j'étais a pris son courage à deux mains, et a réussi à dire un « bonsoir » général et foncé vers le bureau d'accueil. Mes cousins m'attendaient dehors avec ma valise. Je les ai rejoints après mon inscription pour prendre ma valise et leur dire au revoir. Il était 18 heures et je me retrouvais seule pour la première fois. Débrouille toi maintenant ! J'avais 21 ans, il était bien temps de sortir de ma coquille. Les animateurs m'ont présenté ma chambre et le reste du foyer. Ensuite, nous sommes allés voir les personnes assises sur les canapés auxquelles ils ont présenté « la nouvelle ». Ils m'ont emmenée manger à la cantine du centre de tri de Créteil. Le lendemain, j'avais rendez-vous rue Campagne Première pour la réunion d'accueil : présentation de La Poste, distribution du kit pour devenir le parfait postier (adresses des restaurants administratifs et autres correspondants sociaux, pub pour les associations postales, etc....), cursus prévu et avenir postal. Pour notre groupe de nouveaux, direction vers les centres de tri parisiens. Le jour suivant, nous avions tous rendez-vous au centre de formation de Paris Louvre.

## Chapitre 5

# L'AVENTURE PARIS LOUVRE COMMENCE

Et c'est parti pour deux mois de formation avec mes 21 collègues ! Cela fait beaucoup de monde d'un seul coup, nous avons été séparés en deux groupes. L'un prenait le cours de réglementation pendant que l'autre apprenait le tri au casier et vice et versa. Le centre de Formation se trouvait à l'époque au 3<sup>e</sup> étage du bâtiment de Paris Louvre, côté 59 rue Jean-Jacques Rousseau.

Il existait un petit ascenseur, trois personnes au maximum. Les formateurs nous avaient interdit de le prendre pour nous faire faire de l'exercice ! Nous dérogeons de temps en temps à la règle !

Le cours se passait dans une bonne ambiance et j'avancais assez vite en cours de tri. J'ai donc pu apprendre le tri général et le tri départemental (six côtés à l'époque) qui étaient obligatoires et j'y ai ajouté le tri export car j'avais de l'avance, quelques autres ont pu le faire également. La réglementation se passait bien aussi mais c'était plus théorique.

Pour Noël, j'ai pu rentrer chez mes parents, contente de les retrouver et de leur raconter mes premières aventures postales. A chaque fois que je reprenais le train pour le retour à Paris, j'étais triste et un peu angoissée jusqu'au moment où j'ai commencé à vivre une histoire d'amour. Je rentrais avec joie car je savais que quelqu'un m'attendait. Marc est arrivé en même temps que moi à la Poste et au foyer Stendhal. Notre histoire a duré le temps de la formation car après, nos chemins se sont séparés. Lui est parti au centre de tri de Paris Bonvin et moi à Paris Louvre CTC et il y a eu des désaccords entre nous.

## Chapitre 6

# MA CARRIÈRE À PARIS LOUVRE

10 février 1991, j'arrive à Paris Louvre CTC, rattaché à la Direction de Paris Centre, avec trois de mes compagnons de formation. Je suis AEXSG en SPAM (Spécial Après-Midi), la brigade spéciale de l'après-midi, 13 h 45/20 h 30 et un samedi sur deux, ainsi que Jean-Pierre Roux, arrivé en même temps que moi et originaire de Nancy. Il venait d'être licencié de la sidérurgie Lorraine en pleine crise, à 53 ans, il a passé le concours de La Poste. Nous avons sympathisé et je suis toujours restée en contact avec lui, même s'il est reparti muté à Nancy, il y a bon nombre d'années. Il profite maintenant de sa retraite bien méritée.

Nos deux autres collègues se sont retrouvés en 17 h/24 h et je les voyais moins. Mais, j'ai fait connaissance avec mes nouveaux collègues. Ils m'ont bien accueillie et j'ai vite découvert une ambiance familiale et beaucoup d'entraide.

Ceux dont l'aide m'a souvent été précieuse au début s'appellent : Daniel, il a depuis 1996 été muté dans le 77 pour se rapprocher de sa famille. Jean-Pierre Loiselet, le représentant du syndicat CGT à l'époque sur le CTC (centre de traitement du courrier), m'a appris plein de choses mais je ne me suis pas pour autant syndi-

quée. Il est depuis quelques années à la retraite. Je n'ai plus de nouvelles d'aucun. Bernard, qui a été mon compagnon de vie pendant huit ans, m'a très vite apporté son aide également, et son compère Michel aussi. Je m'entendais bien aussi avec Bruno, un « jeune » comme moi, qui est reparti très vite sur Lyon pour rejoindre sa femme et leur bébé. J'ai repris contact avec lui l'année dernière par intranet et les e-mails. Il a le même grade que moi et un peu la même situation car Lyon CTC va devenir comme Paris Louvre CTC, une PPDC (plateforme de préparation du courrier).

Pour moi, toute jeune, cette équipe faisait partie des « anciens » sauf Bruno et ça n'a rien de péjoratif, ils représentaient l'expérience longuement acquise. Il y avait aussi l'équipe du tri paquets, Marcel et Jean-Marie.

Ce sont eux qui m'ont invitée à participer à leurs parties de belote. En effet, le travail du samedi après-midi était coupé par une pause assez longue pour leur permettre de jouer à la belote. Ce qui occasionnait des batailles mémorables.

Jusqu'à présent, je n'ai cité que des hommes, eh oui, à l'époque ils étaient encore plus nombreux que les femmes. Mais j'avais également des copines de tri, Sophie qui est toujours au tri manuel, les deux sœurs Céline et Valérie qui sont parties ensuite en détachement au Palais de justice et sont finalement restées là-bas. Je les ai revues une fois lors d'une visite au Palais pour le contrôle des machines à affranchir.

Il y a eu aussi Ena et Maryline au tri export qui sont toujours là. Elles font partie de l'APTOM (association des postiers et télécommunicants d'outre-mer). Antillais ou pas, tout le monde peut y adhérer. Elle organise des rencontres, et des journées ou soirées antillaises et d'autres activités encore... Elles m'ont donc invitée à l'une de ces soirées et j'y ai emmené mon cousin, de passage à Paris à ce moment-là. Super soirée avec zouk et bon repas et Ena en costume traditionnel. Les rencontres avec d'autres cultures sont toujours intéressantes et comme la Poste de Paris est constituée de personnes venant de toute la France, de l'outre-mer et d'ailleurs encore, ça me convient tout à fait. Il y avait aussi Florence, antillaise comme Ena, elles étaient les trieuses de l'export les plus rapi-

des. Ca nous arrivait souvent de faire des concours de rapidité, en fin de vacation on comptait chacune le nombre de caissettes qu'on avait trié, c'était très souvent Florence qui gagnait. Elle est partie au guichet à Paris Moussy et je n'ai plus de nouvelles.

Petit à petit, ils m'ont aussi fait découvrir le bâtiment qui m'impressionnait par son immensité. Moi, si petite dans ces immenses salles de tri avec toutes ces personnes et le courrier qui circulait autour. Nous étions à l'époque environ 2 000 personnes dans le bâtiment entre le CTC, le centre de distribution, les guichets, plus le personnel travaillant à la bibliothèque, la mutuelle, la coopérative et dans les services de la Direction.

Le 18 avril 1991, je suis allée prêter serment au tribunal d'instance de la mairie du 1<sup>er</sup> arrondissement avec mes collègues arrivés au Louvre en même temps que moi. A l'époque, cela m'a impressionné, nous étions devant un juge en robe qui a édicté tout les préceptes et obligations du Postier. Et nous avons dû jurer chacun à notre tour devant lui en levant la main droite. « Comme dans les films ». Ca vous marque à vie, enfin moi ! Maintenant, cela se fait, pour les contractuels, par le directeur d'établissement, sans cérémonie. Je pense que ça n'a plus du tout le même impact.

Je suis affectée au tri manuel au 2<sup>e</sup> étage de Paris Louvre CTC. Dans la même année, est arrivée une « nouvelle », appelée Valérie Devaux, affectée au même étage sur le tri aux batteries, elle est à présent ma chef d'équipe au Carré Pro.

Une anecdote que je ne veux pas oublier de raconter est celle-ci : je travaillais au tri au casier mais j'aimais bien, de temps en temps, aller retrouver les collègues sur les batteries pour les aider et rigoler avec eux. Jean-Claude Bodaert, l'un de nos inspecteurs, qui savait que j'avais une scoliose, me renvoyait gentiment au casier en me disant « attention à votre dos ! » C'est une personne que j'appréciais car il disait les choses en face quand il fallait mais était aussi attentif au bon travail. Il venait de temps en temps vérifier nos cases. Beaucoup ne l'appréciaient pas à cause de son problème de bégaïement et pour sa sévérité parfois. Mais il connaissait bien le métier car il a démarré à la base, il est parti à la retraite au mois de juillet de cette année 2007.



L'année 1991 s'est passée en apprentissages divers dans le travail comme dans le reste, dans une bonne ambiance.

J'ai été titularisée en février 1992, un an après mon arrivée au CTC et je suis restée au tri jusqu'en avril 1996.

Fin avril 1992, j'ai décidé de déménager pour rejoindre mon ami au foyer dans le 13<sup>e</sup> arrondissement à Paris. J'étais aussi plus près du travail, vingt minutes de trajet au lieu d'une heure de métro depuis Créteil. Durant cette année, les chefs ont voulu m'embaucher à la Cabine des chargements. Ils me trouvaient sérieuse et avaient besoin d'une personne pour ce service. Ils s'y sont mis à deux pour me forcer la main. Comme je n'étais pas décidée à me laisser enfermer, j'ai rusé. J'ai accepté et j'ai rejoint la Cabine pour une semaine de formation. Le troisième jour, lors d'une mauvaise manipulation j'ai eu une contracture musculaire à l'épaule. Ordonnance du médecin, ne plus rien soulever de trop lourd pendant quelques temps. Résultat, je suis retournée retrouver mes collègues au casier avec joie après quelques jours d'arrêt maladie car la contracture était vraie et involontaire mais à l'épaule gauche. Je suis droitière je pouvais donc trier au casier. L'ambiance en Cabine était bonne aussi, mais je ne supportais pas d'être isolée de mes collègues du tri.

Et en 1993, je faisais à nouveau de la Cabine mais pas toute la vacation. J'ai été formée au tri des objets signalés (mandats, distingos, etc...) pour épauler Simone Joly, ma collègue antillaise adorable et proche de la retraite. Je devais la remplacer sur cette position lors de ses absences et quand elle prendrait sa retraite. Nous étions sur tous les chantiers et à la Cabine pour récupérer ces courriers qui partaient avec les dépêches mais n'étaient pas des valeurs déclarées. On s'est bien entendues toutes les deux et je suis toujours en contact avec elle. Sa retraite se passe entre la France et les Antilles car ses enfants et petits enfants sont ici.

J'ai également reçu une autre formation à la fin de l'année, l'indexation sur PIM (poste d'indexation manuel) et PIA (poste d'indexation automatique). Pour faire l'encodage du courrier (bâtonnets orange fluo sur les enveloppes) qui se trie sur les machines de tri automatique. Je me débrouillais plutôt bien au clavier avec ma for-

mation de secrétaire. C'est un clavier numérique mais c'est pareil. Ainsi, à partir de 1994, je suis devenue « polyvalente », je bougeais entre le 2<sup>e</sup> et le 3<sup>e</sup> étage, tri manuel, indexation, objets signalés, export... Et j'ai bougé aussi en octobre 1993, du 13<sup>e</sup> vers le 11<sup>e</sup> arrondissement pour atterrir dans l'appartement que j'occupe toujours. J'ai encore suivi mon ami Bernard mais chacun chez soi, vu qu'on avait chacun un studio de 27 m<sup>2</sup>, c'était difficile de vivre en permanence chez l'un ou l'autre. Mais ça nous convenait comme ça.

1993 a été pour La Poste une année de changement avec la mise en place de l'AMC (avenir des métiers du Courrier). Il y a eu création de nouveaux métiers. Guichetier-réceptionniste externe (GRE), guichetier-réceptionniste interne (GRI) dans les CT et facteur de secteur en centre de distribution. En vue également de la future privatisation, il fallait se mettre en conformité au niveau comptable d'où la création d'Exhaustissimo en 1994. Cette mission consistait et consiste toujours aujourd'hui à réduire l'évasion du chiffre d'affaire courrier en contrôlant tout ce qui arrive des entreprises clientes : « exhaustivité du chiffre d'affaire des produits courrier ».

Pour arriver à ces fins, il a fallu créer un service spécifique appelé « cellule S3C » (3C : conseil contrôle Courrier), celle de Paris Louvre CTC est née en juin 1996 et mise en fonction en octobre. Certains d'entre nous ont rejoint ces nouveaux métiers dès 1993 comme Valérie en tant que GRE.

Je l'ai rejointe en avril 1996, j'ai pris sa place au 2<sup>e</sup> étage sur le chantier « RAMDOM » (ramassage à domicile) notre collecte « entreprises » d'aujourd'hui. Service d'ouverture des sacs et tri pour les différents chantiers, je vérifiais les affranchissements en machine à affranchir et les ségrégations que doivent faire les entreprises. Valérie est descendue au rez-de-chaussée au « dépôt en nombre » qui accueillait les premières entreprises déposantes. Notre responsable S3C « adorable » était Joël Boulan, qui est parti à la retraite il y a peu de temps.

Je suis donc devenue GRE avec le nouveau grade d'ATG 1 (agent de tri général) après une période de stage avec Valérie, et Joël comme maître de stage. Et toujours dans mes horaires d'après-midi.

J'ai ensuite eu deux formations de deux semaines pour me familiariser avec mon nouveau métier, connaître les produits Courier et apprendre à faire les contrôles approfondis du courrier. On m'a également formée au contrôle plus pointu du courrier des « grands comptes ». Gros clients au niveau national dont un qui représentait 40 % du trafic journalier de l'ATA (atelier de tri automatique), avec dépôts en grosse quantité avec tris spécifiques faits par eux afin de bénéficier de remises supplémentaires. Ces contrôles se faisaient sur le quai de transbordement à l'arrivée des camions, par Lise, et je la remplaçais lors de ses absences. Je ne m'ennuyais pas.

J'ai donc alterné les deux positions de travail pendant quatre ans tout en apprenant aussi le travail à l'espace « Entreprises ». Pourquoi ce nouveau nom du dépôt en nombre ? Car celui-ci a pris de l'ampleur et deviendra ensuite Carré Pro et maintenant Carré Entreprises.

Et notre responsable S3C a changé, André Vitello, venant du service collecte, a remplacé Joël et pris les rênes de la cellule.

En l'an 2000, je suis définitivement affectée au Carré Pro, mais nous tournons sur les différentes positions. Il y a aussi une personne sur le chantier export au 2<sup>e</sup> étage car les clients affranchissent mal ce courrier, ce qui provoque encore des évasions de chiffre d'affaire. Je vais aussi contrôler les machines à affranchir chez les clients pour relever le compteur d'affranchissement. Ce qui me permet de pénétrer dans des endroits magnifiques au niveau architectural, où n'importe qui ne peut pas entrer. Je fais également de l'accueil clients et du conseil sur les produits Courier.

A partir de 2001, je suis également formée sur la position de RCL (relations clientèle locale), c'est-à-dire, le service des réclamations, pour remplacement du titulaire lors de ses absences. D'autres collègues ont été sollicités pour le faire mais je suis la seule à avoir été retenue par Casimir Sochacki. Je le remplace donc toujours lors de ses congés. Pas évidente à tenir, cette position pour une ancienne timide. Mais cela a permis de raffermir encore mon caractère. Au début, je tremblais au bout du téléphone, maintenant je sais trouver les mots qu'il faut pour calmer le client mécontent à l'autre bout du fil.

Je suis donc capable également d'assurer la position guichet où ma collègue Maria m'a formée. Maria, je la connais depuis le tri au 2<sup>e</sup> étage, elle fait partie de ce groupe d'amis que nous avons formé en 1993 avec l'arrivée de deux anciens de la Poste aux Armées, Thierry et Pascal. Ils ont tous deux été mutés depuis et je ne garde de contacts qu'avec Thierry en Bretagne. Pour en revenir au guichet, nous avons eu droit au « passage à l'euro » comme tout le monde. Durant toute la période de transition, nous avons eu deux caisses l'une en francs et l'autre en euros. Pas évident de s'y retrouver mais nous avons réussi, il le fallait de toute façon. Mon adaptation à l'euro s'est faite sans trop de problèmes, cela est dû certainement à mon âge et ma méconnaissance des « anciens francs ». Mes parents ont eu plus de mal et Papa utilise parfois le convertisseur dans le sens euro-franc pour les sommes élevées. C'est en 2002 que j'ai obtenu le grade d'ATG 2 par niveau de compétences, le 29 novembre. J'en ai été avisée d'abord par les syndicats, auxquels pourtant je n'ai jamais adhéré, car ils participent aux Commissions qui décident les nominations. Et seulement après par la voix officielle.

Et nous avons encore changé de responsable S3C, Xavier Gautier nous est venu du privé en tant que cadre en contrat. Il s'est vite mis dans le bain par contre, il nous a quitté assez rapidement (deux ans après) pour retourner dans le privé. Mais il avait eu le temps de chambouler notre belle organisation. Il a voulu rassembler toute l'équipe sur le Carré Pro et plus dans les étages. Deux personnes supplémentaires plus le nombre des machines d'affranchissement pour compte de tiers (MACT) qui augmentait, les conditions de travail sont devenues stressantes. A travailler les uns sur les autres, ça n'allait plus, mais on a fait ce qu'on a pu. Jusqu'à ce qu'il soit décidé en 2004 de séparer les MACT du Carré Pro pour les amener au plus près des machines de tri, ce qui ne s'est fait qu'en mai 2006, pratiquement un an après l'arrivée de notre nouvelle responsable Blanche Bodson-Cassan, précédée pendant quelques mois par Didier Bosc.

2006 où nous, agents du Carré Pro Louvre avons changé d'horaires pour nous adapter à ceux des autres Carrés Pros de quartier.

D'abord 13h/20 h puis 12 h 30/19 h 30 pour être prêt à l'ouverture aux clients à 13 h. Les Carrés Pros sont ouverts aux clients de 13 h à 18 h. En effet, quand nous arrivions à 13 h, les clients étaient déjà devant la porte à attendre. De nous voir arriver en même temps qu'eux les mécontentait. Maintenant, cela se passe mieux, mais il y a et il y aura toujours des mécontents. Et avec ces nouveaux horaires, nous ne travaillons plus le samedi, ça fait du bien.

Voilà 2007, et je suis toujours GRE au Carré Entreprises de Paris Louvre CTC et ça me plaît. En plus, depuis fin 2005, j'ai l'occasion de temps en temps de remplacer ma chef d'équipe, Valérie, ce qui ne peut me faire que du bien au niveau personnel.

Et le bâtiment où je travaille me convient aussi, je vais vous expliquer pourquoi. Petit à petit, j'y ai pris mes marques et j'ai découvert son histoire et son architecture. J'apprends maintenant également des choses sur son prédécesseur grâce au *Cahier* n° 4 du Comité pour l'histoire de La Poste.

## Chapitre 7

# À LA DÉCOUVERTE DU BÂTIMENT

Ce bâtiment est né en 1880 sur le site actuel avec trois côtés donnant sur les rues du Louvre, Etienne Marcel et Jean-Jacques Rousseau. Il a été inauguré le 17 juillet 1888, deux ans après la fin des travaux.

Il est constitué d'une structure en acier construite par les ateliers Eiffel. Effectivement, à l'intérieur du bâtiment les piliers et les poutrelles sont visibles dans les salles de distribution, les garages et le centre de tri. 136 poteaux par étage sont disposés tous les 5,08 m (nombre d'or utilisé pour les blocs des pyramides égyptiennes), ce sont eux qui répartissent les charges ainsi que les poutrelles horizontales apparentes également à certains étages. Les murs ne sont pas porteurs. J'ai eu ces informations par un dossier que m'avait donné Jean Nony lorsqu'il assurait encore la communication à Paris Louvre avant de partir à Wagram. J'ai appris depuis peu qu'il a écrit deux livres sur la Poste et je suis curieuse de les découvrir.

Grâce à ce type d'architecture, le bâtiment est devenu un monument classé.

Quand je suis arrivée, le site contenait :  
Le bureau de poste,  
La Direction de Paris Centre,  
Le centre de distribution,  
Le centre de traitement du courrier.

Tout d'abord, je vous décrirai le bureau de poste, il est situé au 52 rue du Louvre. La modernisation de la salle du public a eu lieu en 1961 et reste inchangée depuis. On y accède par un escalier et un péristyle aux colonnes et plafond de style classique. Ce péristyle permet ainsi aux clients d'utiliser les distributeurs de billets et les boîtes à lettres de façade à l'abri de la pluie. Le courrier de ces «boîtes-hôtel» tombe au sous-sol par des colonnes en plastique dur et atterrit dans des paniers appelés «bannettes» relevés par les agents du service d'oblitération.

L'intérieur du bureau de poste est constitué par la ligne des guichets vitrés, séparés par un escalier central. En allant vers la droite devant les guichets, au fond de la salle on passe devant les photocopieurs et on rejoint la petite salle abritant le service des boîtes postales et les instances. Il y a aussi un bureau où sont traités les dossiers de sociétés. En allant vers la gauche, un petit couloir permet d'accéder à la caisse et au bureau des réclamations.

En montant l'escalier central, on accède à deux salles : à droite sont installés les conseillers financiers, ils ont chacun leur bureau qui entourent une salle d'attente avec vue sur la salle du public en dessous. Quand je suis arrivée à Paris Louvre, cet espace était occupé par les cabines téléphoniques à pièces et à paiement au guichet et les annuaires téléphoniques papier à disposition des clients. Après la séparation entre La Poste et France Télécom, les annuaires papier ont disparu, remplacés par les minitels. Mais en 1992, tout cela a déménagé dans la salle du public et les conseillers financiers sont venus s'y installer.

A gauche, j'ai toujours connu les quatre guichets philatélie avec la salle d'exposition des timbres-poste. Un endroit calme avec vue également sur la salle du public, bien éclairé où les passionnés pouvaient faire leur choix et leur réservation de timbres de collection

en toute tranquillité. Quelle ne fut ma surprise et ma déception, en septembre 2007, en montant l'escalier pour aller chercher quelques timbres sur la coupe du monde de rugby dont le fameux timbre lenticulaire, de voir la salle interdite au public ! En redescendant, j'ai enfin vu l'affichage que j'avais loupé auparavant. La philatélie se vend aux guichets n°1 et 2 du rez-de-chaussée. Mes collègues m'ont expliqué que la salle de l'entresol 0 avait été libérée en août 2007 dans le but d'y installer soit l'entrée du futur musée de l'Aéropostale et de l'espace culturel, soit pour agrandir l'espace des conseillers financiers : rien n'est arrêté à ce jour, du moins à ma connaissance ! Ces deux guichets se trouvent donc dans un espace confiné et mes collègues ont une capacité de stockage plus restreinte qu'à l'étage. De plus, les tableaux d'exposition des timbres-poste sont dans un endroit sombre où ils ne sont plus mis en valeur ni en « lumière ». Les clients habitués sont également mécontents car ils n'ont plus le loisir d'examiner les timbres tranquillement, ils subissent le bruit et les files d'attente d'un guichet ordinaire.

Je suis mécontente aussi de cette décision car La Poste cherche maintenant à accumuler du chiffre d'affaire au détriment des clients et de son personnel. Car les guichetiers « phila », lorsqu'ils sont inoccupés, sont réquisitionnés pour effectuer les opérations Courrier et Financier avec les autres guichets. La polyvalence est de mise à tous les niveaux.

Toujours, rue du Louvre, aux deux angles du bâtiment, on a accès à des services utilisés par tout le personnel. Dans l'escalier B, il y a le service des « bureaux temporaires », qui est lié à la philatélie et vente de produits Courrier. Il s'occupe de l'installation de guichets temporaires sur des événements tels que salons, Paris-Plage, animation de stand dans des grands magasins, etc....

Dans l'escalier A, est installée la mutuelle de La Poste, la MG, c'est une antenne bien utile pour nous car nous n'avons pas à envoyer nos feuilles de soins et la mise à jour de la carte vitale s'y fait aussi, ainsi que beaucoup d'autres démarches. Y sont aussi installées l'assistante sociale attachée au bureau et les associations AZUREVA et ASPTT. En l'an 2000, l'escalier A a vu arriver également la bibliothèque du centre de tri. Cela a signifié pour moi un arrêt de



mes lectures pendant la pause car il faut contourner le bâtiment par l'extérieur pour y accéder. Son ancien emplacement, au 2<sup>e</sup> étage du centre à côté du foyer, nous permettait de nous y rendre en moins de cinq minutes. Il y avait beaucoup d'espace et de livres sur tout sujet. La bibliothécaire de l'époque, Viviane Roth-Brenner, en était le cœur. Avec son collègue, Dominique, ils ont créé des animations et concours très intéressants. Il y avait des rencontres avec des auteurs, des expositions de photo ou peintures faites par des postiers ou autres. La bibliothèque était très vivante grâce à leur travail. Depuis qu'elle a changé de local et de gérance, elle a perdu son âme et son charme ainsi qu'une grosse partie de ses livres puisque les locaux sont trop exigus pour contenir les anciens stocks. De plus, elle a des horaires d'ouverture irréguliers, la porte est très souvent close. Encore une fois, je trouve que La Poste laisse aller le côté social au détriment du profit.

Passons maintenant dans les locaux de la Direction. Quand je suis arrivée, ils étaient situés côté rue Jean-Jacques Rousseau au 3<sup>e</sup> étage, isolés de la partie centre de tri, c'était à l'époque la Direction de Paris Centre. Elle gérait tous les bureaux de poste et centres Courrier des quatre premiers arrondissements de Paris, plus les 9 et 10. Elle a ensuite été remplacée par la Direction de Paris Nord Ouest (DPNO) à partir de janvier 2001 jusqu'à 2004 : elle régissait toujours les centres Courrier et bureaux mais de tout le nord de la Seine. Les arrondissements étaient divisés en groupements, Réseau Grand Public et établissements Courrier. La future division entre Courrier et RGP a commencé à cette période ce qui a provoqué et continue encore à le faire, des affrontements dans les bureaux entre RGP et Carré Pro. A celui qui aura le plus d'espace dans les locaux. La dés-imbrication entre les deux entités s'est faite en octobre 2004. Et le Courrier a encore changé de nom, nous sommes maintenant la DOTC Paris Nord (Direction Opérationnelle Territoriale Courrier) et les locaux sont à Wagram, le Louvre abrite maintenant uniquement la DRGP Paris Nord (Direction Réseau Grand Public).

Voyons ensuite ce qu'abrite la rue Etienne Marcel. Il y a le restaurant d'entreprise, devenu restaurant Sodexho depuis début 2003,

il se trouve au 1<sup>er</sup> étage du bâtiment. Il a une grosse activité à midi car même du personnel administratif autre que La Poste vient s'y restaurer, il est également ouvert le soir pour les brigades de demi nuit et de nuit. Existe aussi une cafétéria qui fonctionne le matin, à midi et de 16 h 00 à 17 h 00 pour la pause du personnel d'après-midi. Sous la cafétéria, au sous-sol existait un centre d'entraînement au tir de l'ASPTT qui est fermé depuis quelques années. Il y a également à cet endroit la COOP toujours en fonction et bien utile pour assouvir nos besoins en boisson et nourriture. Il est aussi possible d'y faire diverses commandes en électroménager, meubles...

Rentrons à l'intérieur des locaux par le 43 bis rue Etienne Marcel pour visiter la suite de l'ensemble. Car depuis janvier 2006, nous sommes dans un bâtiment sécurisé. L'entrée du personnel se fait par là, l'entrée des visiteurs se fait par le 61 rue Jean-Jacques Rousseau au nouveau poste de sécurité (qui ressemble à un bunker vitré depuis le quai de transbordement !). Un petit poste de sécurité minuscule gérait auparavant l'entrée des véhicules au 43 ter, mais il est à l'abandon à présent car la barrière se lève automatiquement après lecture de la plaque d'immatriculation. Nous rentrons maintenant à pieds par des portillons style métro grâce à un badge personnalisé avec photo. Et chaque entité résidant dans le bâtiment a une couleur de badge différente et des accès restreints à ses services. A l'intérieur du bâtiment, je ne peux ouvrir que les portes du CTC, Carré Pro et collecte « Entreprises », ce qui limite mes déplacements. Donc les raccourcis pour se déplacer plus rapidement n'existent plus, notamment pour la bibliothèque dont je parlais précédemment. Un autre exemple de ce problème, c'est pour les collègues de la DRGP qui viennent déposer le courrier au Carré Pro. Ils sont obligés de faire le tour du bâtiment par l'extérieur et entrent par l'entrée clients du 43 ter rue Etienne Marcel. Quand il pleut, c'est très pratique !

Je ne dis pas que la sécurité est inutile au contraire, il y en a besoin. Mais le fait de séparer les entités : Courrier, Financier, Distribution, cela crée des tensions internes entre les services et l'image de La Poste s'en ressent aussi auprès des clients.

Avant de parler des gros morceaux comme le CDIS (centre de distribution) et le CTC, j'aimerais ne pas oublier un service qui a connu son heure de gloire dans nos locaux, c'est Postéclair, le service d'envoi et de réception des fax au niveau national et international. Il a démarré vers la fin des années 1980 et se situait dans un local à l'entresol entre 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> étage dans l'escalier d'honneur, angle Etienne Marcel et Louvre. Ils ont eu du mérite à travailler dans ce local où il faisait chaud avec tout le matériel informatique qui tournait sans arrêt. Le service a disparu en décembre 1999 car remplacé par l'arrivée des appareils-fax dans les entreprises et chez les particuliers ainsi que l'apparition d'Internet. Le local qui est surnommé le Loft est maintenant utilisé pour les réunions.

Je n'oublierai pas non plus de parler du sous-sol du bâtiment. Celui-ci est un vrai labyrinthe. On peut y accéder de deux façons différentes, soit par les ascenseurs, soit en voiture ou à pieds par la rampe descendante ou montante selon le sens d'où l'on vient. Cette rampe permettait au XIX<sup>e</sup> siècle aux chevaux d'accéder à leurs stalles qui se trouvaient au sous-sol. C'était la fin de l'époque de la Poste aux chevaux et des malles-poste. A présent, ce sont les véhicules de directeurs qui y sont garés.

Dans le sous-sol se trouvent tout d'abord les colonnes de boîtes-hôtel dont j'ai parlé plus haut. Le courrier est relevé plusieurs fois par jour pour être oblitéré. Quelques fois, les colonnes sont remplies jusqu'en haut de la pièce, les lendemains de jours fériés par exemple. Il faut donc les dégager sans se faire engloutir par le courrier !

En se promenant dans les couloirs, on croise des piliers en pierre ou béton et des voûtes comme dans les caves. Il reste aussi des inscriptions indiquant les rues au-dessus. On y stocke également toutes les archives papier des différents services dans une grande pièce remplie d'étagères surchargées de boîtes archive.

Quand on y fait le ménage pour y re-stocker les nouvelles archives, la blouse et les vieux vêtements sont de rigueur tellement c'est poussiéreux. Je le sais pour avoir participé au rangement des archives du Carré Pro. Il y a aussi une salle pour stocker les sacs pilon qui attendent de partir. Dans d'autres salles, il y a les

vestiaires du personnel du transbordement et de la sécurité, et également les locaux réservés au matériel et vestiaires des agents d'entretien du bâtiment. La chaufferie est aussi à ce niveau ainsi que les transformateurs qui gèrent l'électricité de l'immeuble.

Il existe sûrement d'autres pièces et lieux secrets que je n'ai pas eu l'occasion de découvrir ou qui nous sont interdits d'accès. Aurai-je un jour le privilège d'accéder à tous ces lieux interdits, que ce soit au sous-sol ou sur la terrasse du toit ? Je l'espère mais je n'ai aucune réponse pour l'instant.

Venons en maintenant aux services les plus impressionnants du bâtiment, tout d'abord le centre de distribution. Il s'étend sur tout le 1<sup>er</sup> étage. Depuis 2006, il a changé de nom et subi une restructuration complète, c'est maintenant une PDC (plateforme de distribution du courrier). Les facteurs distribuent le courrier sur les quatre premiers arrondissements de Paris. Ils se déplacent à pieds, avec des dépôts-relais ou en navette jusqu'aux lieux les plus éloignés du centre, retour au bureau en métro après la tournée. Pendant l'après-midi, il y a aussi la distribution du journal *Le Monde*.

Le site est impressionnant avec ses casiers de tri alignés par secteurs et quartiers de tournées. Il a fallu jongler avec les piliers pour tout aménager. La hauteur des salles est telle qu'on voit les poutrelles métalliques qui soutiennent les sols de l'étage supérieur. C'est surprenant car cela ressemble trait pour trait aux voûtes des quais du métro et aux poutrelles de la tour Eiffel. À l'entrée des salles, on voit également une énorme horloge affichant l'heure sur deux côtés, elle date de la construction. Au service de la distribution sont liés des véhicules qui sont parqués à l'entresol 0. C'est un endroit qu'on appelle « la cathédrale » car au centre, en levant la tête on voit une verrière qui éclaire les goulottes descendant en spirale des 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> étages le long de cette partie. Cela fait penser aux piliers d'une cathédrale. Elles servaient auparavant à faire descendre les sacs de courrier pour embarquement dans les camions au transbordement. Autour, sont rangés les véhicules des facteurs, ainsi que ceux du service de la collecte des BAL (boîtes aux lettres). On y voit au plafond également les armatures Eiffel. Depuis le 1<sup>er</sup> octobre 2007, des travaux de renforcement de la structure à ce



**Goulottes et verrières de la « cathédrale », transbordement à l'entresol**

**Le centre de distribution, au 1<sup>er</sup> étage, avec la structure métallique type Eiffel**



niveau ont commencé car la charge des véhicules que supporte le sol est supérieure à ce qui existait auparavant. Pendant ces travaux de bétonnage, les véhicules de la collecte des BAL restent sur place dans un tout petit local où il est difficile de manœuvrer et les véhicules de la « distri » partent se garer, place de Clichy, ce n'est pas la porte à côté ! Tout cela déstabilise fortement le personnel du bâtiment qui se pose des questions sur le devenir du lieu car la rumeur court toujours sur l'implantation du musée de La Poste, comme sur la transformation du CTC en PPDC.

Eh oui ! Dans le cadre de la nouvelle politique de La Poste, on a mis en place une nouvelle carte géographique des centres modernes de traitement du courrier.

Le bâtiment du Louvre n'étant plus adapté à la vision des nouveaux centres de tri modernes appelés PIC (plateforme industrielle du courrier), il va être transformé en PPDC. Notre centre Courrier qui s'étalait sur trois étages du bâtiment va se retrouver réduit à pas grand-chose fin 2008.

Nous avons d'abord les quais de transbordement au rez-de-chaussée qui ne bougeront pas car il faudra toujours charger le courrier dans les camions. Y atterrissaient les goulottes qui amenaient le courrier des étages supérieurs, la partie des goulottes située entre le transbordement et l'entresol 0 a été enlevée il y a quelques années. Il y a d'ailleurs eu un colis piégé qui y a explosé lors de la descente du sac qui le contenait. Cela s'est passé avant l'an 2000, je ne me souviens plus de la date exacte, un soir aux environs de 22 heures. J'étais à la cantine avec d'autres collègues et nous avons entendu un « boum » étouffé. Le lendemain, nous avons vu des restes de cartons brûlés à la sortie de la goulotte au transbordement, heureusement que des dégâts matériels. Cela a donné lieu à un petit article dans un journal parisien. J'ai la photocopie mais je n'ai malheureusement pas noté la date. J'ai interrogé des collègues, ils se souviennent de l'incident mais pas de la date non plus. Nous n'en n'avons plus entendu parler après.

Au rez-de-chaussée sont également situés le Carré Pro, l'espace colis et la collecte « Entreprises », ainsi qu'un lieu de stockage de matériel. Ces différents services ne sont plus comme je les ai

connus à mon arrivée. Le chantier colis était au 2<sup>e</sup> étage ainsi que le service de la collecte. Les colis sont descendus en 1995 à côté du service du petit dépôt en nombre ou de l'espace « Entreprises » (anciens noms du Carré Pro qui depuis 2007 s'appelle Carré Entreprises). Ils ont déménagé en 1998, lors de l'agrandissement du Carré Pro qui a pris leur espace, sur leur local définitif.

Le service de la collecte qui regroupait entreprises, bureaux de quartier et BAL, s'est divisé en deux lors de la réorganisation de 2004. La collecte des BAL est au 3<sup>e</sup> étage avec la NEC (machine d'oblitération) et la collecte « Entreprises » au rez-de-chaussée.

Enfin, le Carré Pro qui est resté au même endroit, a dû s'agrandir pour accueillir les machines à affranchir pour compte de tiers (MACT), qui nous servent à affranchir le courrier pour le compte des clients, ainsi que l'augmentation de la clientèle possédant une ou plusieurs machines à affranchir.

La première MACT a été installée en 1996, puis le développement s'est poursuivi avec une MACT tous les dix-huit mois, jusqu'à sept machines.

Augmentation de la surface du Carré Pro en 1998 avec aménagements prévus pour accueillir du public et des étagères taillées sur mesure pour les MACT. Ensuite, ouverture d'un deuxième local pour implanter les MACT supplémentaires. Au total sept MACT NEOPOST plus la première Parangon de Pitney de Paris Centre. Depuis le 2 mai 2006, le Carré Pro s'est scindé en deux parties, les MACT sont montées au 3<sup>e</sup> étage pour être à proximité directe des machines de tri. Ceci afin d'accélérer la transmission du courrier affranchi aux machines de tri. Le service ACT (affranchissement pour compte de tiers) a maintenant son propre chef d'équipe Pierre Leroy mais il est toujours en relation avec le Carré Pro car c'est nous qui lui fournissons une partie du travail et la collecte « Entreprises » l'autre. Au Carré Pro, suite au déménagement des MACT, nous disposons de plus d'espace pour faire notre travail, ce qui n'est pas désagréable, car depuis 2004, nous avons récupéré des clients de trois Carrés Pros qui ont été supprimés (Bastille, Beaubourg et Hôtel de Ville).

Nous allons à présent visiter le 2<sup>e</sup> étage, toujours appelé depuis que je suis arrivée, ATM (atelier de tri manuel).

L'un des systèmes qui m'ont interpellée la première année où j'ai travaillé au 2<sup>e</sup> étage, était la boulisterie. Elle servait à amener les bacs et les caissettes aux différents étages du bâtiment selon le courrier qu'elles contenaient. Les bacs et caissettes comportaient sur le côté deux réglottes où l'on notait le code de traitement. Selon ce code, la boulisterie dirigeait les contenants vers le 2<sup>e</sup> ou le 3<sup>e</sup> étage sur des rampes à rouleaux situées en hauteur. Mais les derniers temps où elle a fonctionné, il y avait de plus en plus de pannes ce qui provoquait des embouteillages de bacs et caissettes au-dessus de nos têtes. Il y avait donc danger de chute sur le personnel. Elle a donc été démontée en 1992 et les liftiers humains l'ont remplacée pour monter les charges de courrier par les ascenseurs. Seule la boulisterie des sacs est restée en fonction pendant environ six ans. Elle amenait les sacs de courrier depuis le quai de transbordement jusqu'au 2<sup>e</sup> étage. A présent, les sacs sont chargés sur des chariots-gare au transbordement et sont livrés par les ascenseurs avec réception par un liftier au 2<sup>e</sup> étage.

En 1991, les casiers de tri TG (tri général) petits et grands formats étaient alignés le long du mur du local des colliers et du « chauffoir » de la nuit (local où le personnel de la nuit prenait sa pause). Ensuite, venaient les casiers du TD (tri départements) par côtés, et derrière ceux-ci, les batteries de sacs contenant ces côtés prenaient un grand espace. Elles étaient en arc de cercle et formaient un rond avec au centre les trieurs et les corbeilles contenant les liasses à trier. Il y avait trois batteries comme cela, une pour deux côtés. Il fallait donc des colliers pour donner des indications sur ce que contenaient les sacs et la direction qu'ils devaient prendre pour l'acheminement. Ces colliers étaient préparés dans le local des colliers en début d'après-midi. Ils étaient tamponnés du jour et étaient regroupés en jeux par batterie. De ce côté de la salle était triés les plis urgents (PU) à partir de 17 heures. Les plis non urgents (PNU) étaient traités en début d'après-midi dans l'autre salle qui contenait également les chantiers Paris, banlieue et export, avec chacun leur Batterie. De ce côté, il y avait également la Toshiba et les deux Secap, ce sont





Au carré Pro : agent de contrôle...



... et la « table » (répartition des destinations)

les machines d'oblitération du courrier, la grosse automatique et les deux petites manuelles. Il y avait également des personnes pour tamponner à la main ce qui ne passait pas en machine. Dans la même salle, se trouvait le RAMDOM (ramassage à domicile). Du côté des PU, on triait aussi les paquets, jusqu'à leur départ pour le rez-de-chaussée et le dépôt en nombre en 1995.

Tout cela a fonctionné de cette manière jusqu'en 1997 où La Poste a choisi de se moderniser en installant des machines de tri plus perfectionnées. Le chauffoir de la nuit et le local des colliers ont été détruits pour y installer la TOP (trieuse d'objets plats) en avril 1997, elle trie les formats C5 et A4. Les casiers de tri petit format TG sont montés s'installer au 3<sup>e</sup> étage. Les colliers se sont installés dans le petit local des TAD (timbres à date) au 2<sup>e</sup> étage jusqu'à leur disparition définitive en 2001. En 1997 encore, notre bonne vieille Toshiba a laissé sa place à une NEC RO (redressage oblitération) flambant neuve.

Et le RAMDOM a déménagé à l'ancien emplacement des Colis qui était libre, ainsi que du tapis des encombrants, car celui-ci est venu s'installer à la place des PNU ou écoplis, triés maintenant sur les mêmes casiers que les PU ou lettres. S'est également installé de ce côté devant les ascenseurs, le chantier APVC (atelier de préparation et de ventilation du courrier). Il servait et sert toujours à ventiler les bacs et les caissettes provenant du quai de transbordement par les camions (courrier en provenance des bureaux de quartier et des clients en collecte).

Je sais que mes explications ne sont pas évidentes à comprendre quand on n'a pas le plan des lieux sous les yeux. Mais j'essaie d'être aussi claire que possible.

En 2000, est apparue la signalétique à codes barres MAGISTERE qui, petit à petit, a remplacé les colliers-bulle des sacs et les réglettes à code des bacs et caissettes jusqu'à leur disparition définitive en septembre 2001. En effet, une nouvelle conteneurisation plus légère est arrivée à ce moment-là, les bacs et caissettes nouvelle génération sont faits d'un plastic plus léger et sont plus maniables. Les structures métalliques appelées CE 30 sont plus légères et ont



Batteries de sacs au centre de tri, 2<sup>e</sup> étage



La TOP, trieuse d'objets plats, 2<sup>e</sup> étage

un système de sangles pour fixer les matériels qu'elles contiennent. En 2003, il y a encore eu des nouveaux changements, la NEC est montée au 3<sup>e</sup> étage et en a profité pour changer de modèle : NEC SRO (ségrégation redressage oblitération). Et l'oblitération manuelle a suivi. Ce qui a libéré de la place pour déménager l'APVC qui prenait de l'ampleur.

Et plus récemment encore, vers 2005, le RAMDOM s'est installé à côté de l'APVC à la place du chantier export. Et une pince à soulever les sacs a été installée pour le bien-être des collègues. L'export a pris la place du RAMDOM car il ne nécessite plus de casier de tri. En effet, avec l'implantation de Roissy CTCI (centre de traitement du courrier international), le tri export s'est simplifié en deux zones, Europe et reste du monde, dans deux bacs, alors que je triais par pays il y a seize ans de cela.

Je pense que j'ai fait le tour du 2<sup>e</sup> étage, il y a également la Cabine des chargements qui n'a pas bougé mais c'est un sujet sensible et je n'en dirai pas plus sur ce service. De l'autre côté des ascenseurs, on trouve encore l'infirmerie, le bureau des ressources humaines, le matériel et la comptabilité du CTC.

Grimpons enfin au 3<sup>e</sup> étage, toujours appelé ATA. Celui-ci a connu pas mal de changements également. Pour les machines de tri surtout mais je n'ai pas toutes les dates. Même le service technique qui a fait les « instal » et les « retraits » n'a pas gardé trace écrite de tout cela ! Je vais essayer de vous donner ce que j'ai réussi à retrouver.

Quand je suis arrivée, le côté « automatique » du 3<sup>e</sup> étage était coupé en deux par un couloir qui existe toujours. Côté ascenseurs, il y avait deux salles d'indexation avec les PIM (poste d'indexation manuel) d'un côté, et, les PIA (poste d'indexation automatique) de l'autre. Avec les PIA, il y avait une machine appelée LIPAP, c'était une des premières machines « liseuse, indexeuse et pré-trieuse » du courrier, elle a été désinstallée en 1992.

De l'autre côté du couloir, était la vraie salle des grandes machines de tri, l'Elit et les HM 11. Elles ont dû tourner jusqu'en 1995 à peu près. A partir de 1996, il y a eu de grands bouleversements des deux côtés du couloir.

Les salles de PIM et de PIA ont perdu leur utilité, quand est arrivé le vidéo-codage (indexation sur ordinateur) relié directement aux machines de tri plus modernes installées à cette époque : les deux STAR ont des lecteurs optiques de plus en plus performants pour lire les adresses. Mais ce sont des prototypes, les seules installées en France. Elles seront d'ailleurs retirées en mai 2004 faute de pièces de rechange.

A côté du vidéo, s'installe aussi le nouveau CLF (centre local de formation) la même année (2004), et de l'autre côté arriveront les MACT le 2 mai 2006, dont j'ai parlé plus tôt, 8 MACT modèle MD 1 000 de Pitney.

En 1997, le tri manuel petit format prend place dans l'ancienne salle des PIM, chassé du 2<sup>e</sup> étage par l'installation de la TOP. On sépare les grands formats au 2<sup>e</sup> et les petits formats au 3<sup>e</sup> étage. L'automatisation prend de plus en plus de place.

En 1998, une troisième machine de tri vient renforcer les STAR, c'est la TPF (trieuse petits formats) également reliée au vidéo ainsi que la TOP. C'est à cette époque que Paris Louvre CTC a été considéré comme la « vitrine technologique » de La Poste. Car elle rassemblait les machines de tri les plus performantes à l'époque. Cela a bien changé depuis. La Direction organisait à ce moment là des visites guidées pour les clients ainsi que pour des visiteurs étrangers, les Japonais et les Chinois par exemple semblaient très intéressés.

En 2003, le 24 février la NEC (Nippon Electronic Corporation), machine d'oblitération du courrier a déménagé au 3<sup>e</sup> étage et a été remplacée par un modèle performant, NEC SRO (ségrégation redressage oblitération).

Elle a pris place dans l'ancienne salle des PIM et a éliminé les casiers de tri PF manuel, car le courrier à trier manuellement se fait rare pour les petits formats. Les machines lisent et absorbent désormais du courrier de plus en plus épais.

Les STAR supprimées en 2004 ont été remplacées par des HM 15, nous sommes revenus à des modèles plus anciens, il y en a trois, plus la TPF. Du coup, notre « vitrine » n'est plus aussi alléchante !



Machine de tri automatique NEC-SRO, 3<sup>e</sup> étage



Machine de tri automatique HM15, 3<sup>e</sup> étage

Dernière chose à signaler, c'est la réunion du chantier NEC Oblitération avec la collecte des BAL qui s'est faite le 19 mai 2003. A cet étage, il y a aussi ne l'oublions pas, de l'autre côté des ascenseurs, les bureaux de notre directeur d'établissement, Alain Codron, qui gère également la transformation en PPDC. En face de lui se trouvent les bureaux des responsables réseau, collecte et S3C. Voilà pour la visite détaillée du CTC de Paris Louvre, passons maintenant à des souvenirs plus personnels mais toujours liés au bureau.

## Chapitre 8

# SOUVENIRS, SOUVENIRS !

Il y en a des choses qui me sont revenues pendant l'écriture de ce livre, que j'avais oubliées un peu depuis quelques temps, mais elles n'étaient pas si loin que cela.

Grâce à La Poste et à ma copine Sylvie, j'ai pu faire un stage technique de voile sur le bateau de l'ASPTT de La Rochelle. Nous nous sommes connues au foyer de Créteil, elle travaille chez France Télécom et nous avons fait quelques virées ensemble. C'est elle qui a pris les inscriptions à ce stage pour nous deux. Nous n'étions que deux filles sur le bateau avec cinq garçons, ils nous ont accueilli un peu méfiants mais tout s'est bien passé, nous avons participé aux manœuvres comme eux et ils ont compris qu'on n'était pas là pour faire de la bronzette. Nous sortions le bateau tous les jours après avoir calculé les caps de notre sortie, et on a fait le tour de Fort Boyard, nous avons longé l'île de Ré et sommes passés sous le pont. De temps en temps, les dauphins nous accompagnaient. Pour moi qui aime beaucoup la mer, j'étais bien, quelquefois je m'asseyais à l'avant du voilier pour regarder l'eau frapper la proue et le bateau filer. Je n'ai pas renouvelé l'expérience car je suis loin de la mer et je n'ai pas de coéquipier pour me relancer dans la voile. J'avais déjà fait un peu de dériveur dans mon adolescence sur le lac



d'Annecy lors des vacances avec Cloclo. Pour Sylvie, c'était sa première fois, car c'était pour surmonter sa peur de l'eau mais elle n'a pas continué non plus. Cela lui a pourtant plu mais elle a fait d'autres choses. On se voit encore et on garde le contact par téléphone évidemment. Ce souvenir n'avait pas de relation avec Paris Louvre, mais Sylvie travaillait dans le bâtiment de France Télécom voisin du nôtre, rue Jean-Jacques Rousseau.

Une rencontre qui m'a fait énormément d'effet, c'est Martine, une collègue de tri sourde. Nous nous sommes côtoyées pendant toutes mes années de tri et encore un peu quand je suis passée GRE. Ensuite, elle a rejoint les Dossiers de sociétés côté RGP et je ne la vois plus. Mais alors que j'écris ces lignes, j'ai eu l'occasion et le plaisir de la revoir aujourd'hui car j'avais un renseignement à chercher aux dossiers de sociétés. C'est assez insolite alors que je parle d'elle et que j'y pensais ces jours-ci.

Nous prenions un peu de temps pendant le travail pour dialoguer. Elle m'a appris quelques rudiments de la langue des signes et l'on a passé de bons moments à ces exercices, que ce soit au casier de tri, au RANDOM ou sur le quai de transbordement. Elle oralisait également mais je ne voulais pas communiquer avec elle de cette façon car elle n'est pas naturelle, c'est fait d'une manière forcée. C'est pour ça que je lui ai demandé de m'apprendre à signer, je trouve que c'est une jolie façon de s'exprimer, non seulement avec les mains, c'est tout le corps qui parle. J'ai eu la joie de retrouver ce « monde du silence » à l'occasion d'une exposition animation à la Cité des Sciences de La Villette, fin 2004. Immergés pendant à peu près 1 heure dans le monde des sourds, avec un casque sur la tête pour étouffer les bruits extérieurs, avec ma nièce, son ami et une animatrice sourde, nous avons fait des ateliers en nous exprimant uniquement par gestes des mains et du corps, mimiques, interdiction formelle d'émettre des sons. Cela s'est terminé par l'arrivée dans un bar où l'on passait commande en signes. Des personnes sourdes sont venues s'attabler avec nous pour dialoguer, nous avions accès à des livres de signes qui nous aidaient à nous exprimer. C'est une expérience fantastique que tout le monde devrait faire car on arrive à se faire comprendre sans utiliser la parole

Tout cela m'a permis de faire partager cette connaissance à d'autres lors de mon exposé de fin de formation « expression écrite et orale » et j'en suis fière. Je suis pour la communication quelle qu'en soit la forme.

Ensuite, nos chemins se sont séparés et je n'ai pas poursuivi dans ce domaine car je n'avais plus personne pour dialoguer.

Il y avait une bonne ambiance au tri et j'ai quelques anecdotes à raconter de cette époque. Lors du tri des PNU sur batterie, le courrier était amené en bottes ou liasses dans de grandes corbeilles vertes à fond mobile appelées Nancy (quelle est l'origine du nom, je ne la connais pas). Du fait de ma petite taille (1m60), je n'arrivais pas à atteindre les liasses au fond de la corbeille. Donc mes collègues me mettaient carrément dedans et je leur passais les liasses. Grosses parties de rigolade évidemment surtout quand un chef passait par là à ce moment !

C'était vraiment une ambiance familiale aux casiers de tri avant que les machines ne viennent réduire le travail manuel. On était tout un groupe, que j'ai déjà cité plus haut, à se retrouver également à l'extérieur pour fêter les anniversaires, nouvel an, naissances... Au tri général, nous nous arrangions pour être les uns à côté des autres et l'un de nos chefs d'équipe était jaloux de notre bonne entente. En cours d'après-midi, il nous envoyait sur les six côtés pour nous séparer. Malins nous étions ! Nous utilisions des étiquettes indiquant les départements pour faire les liasses. Eh bien nous les retournions et inscrivions des messages pour nos collègues sur l'autre face. Lors du retour au TG pour chercher le courrier à trier sur notre côté, nous glissions nos papiers dans le courrier des autres côtés, ni vu ni connu ! Quelle n'était notre surprise de trouver un message au milieu du courrier à trier !

Je me suis donc faite des amis et j'en ai perdu quelques uns dans les mutations. J'en ai vu des arrivées et des départs et je suis toujours restée. A l'époque où les arrosages de départ en retraite ou mutation étaient encore autorisés, cela se faisait souvent en grand comité, car à force tout le monde se croisait, se côtoyait et se connaissait dans le Centre. Des quêtes étaient organisées pour tout préparer : arrosage plus cadeaux de départ. Ceci a pratique-

ment disparu à présent car l'ambiance n'est plus la même et après quelques incidents fâcheux, l'alcool a été supprimé, même à la cantine plus récemment. C'est normal que l'alcool soit interdit sur le lieu de travail quel qu'il soit mais à l'occasion d'un arrosage, il pourrait y avoir exception à condition que ce soit modéré évidemment. Notre directeur actuel a admis quelques exceptions et tout s'est bien passé, mais certains collègues partent tout de même sans rien faire, cela prouve que les choses ont changé.

Passons à de nouveaux souvenirs de tri, il y en a toujours ! Celui-ci concernait le tri du samedi après-midi à l'export avec les copines. C'est vraiment quelque chose d'original, nous recevions à trier des sacs en toile fine venant de la communauté asiatique de Paris. Ils expédiaient du poisson séché au pays. Comme ces sacs n'étaient pas hermétiques aux odeurs, nous en profitions tout l'après-midi. Cela est arrivé également pour les odeurs de café plus agréables heureusement car il y avait encore à l'époque des torrificateurs dans notre secteur.

Il n'y a pas eu que de la rigolade au boulot, il fallait aussi du sérieux de temps en temps. C'est ainsi qu'en 1995, Valérie, toujours ma chef, m'a embauchée pour participer à une surveillance de concours d'entrée à La Poste. Six ans après en avoir passé un, j'ai eu l'honneur d'en surveiller un. C'était la session du 25 janvier 1995, à l'espace Champerret, concours de cadre supérieur de premier niveau, grade nettement supérieur au mien à l'époque. En fait, on a beau avoir fait des études supérieures, tout le monde est pareil devant sa feuille blanche. Ces grands « gaillards » et « gaillardes » en costume ou tailleur redeviennent des élèves peureux pendant les examens écrits. Ils ont peur de demander du brouillon ou d'autres informations aux surveillants. Moi réservée, ça m'a un peu donné d'assurance face à eux car ils ne savent pas du tout qui sont les surveillants. Les rôles sont inversés, les « petits » deviennent importants et les « grands » perdent leurs moyens. Bref une bonne expérience pour moi mais qui ne s'est pas renouvelée puisqu'il n'y a plus de concours.

La transformation de La Poste en EPIC (établissement public industriel et commercial) a provoqué également un changement

dans le mode de recrutement de ses agents. Plus de fonctionnaires, maintenant ce sont des contractuels qui sont embauchés et « débauchés » quand on n'a plus besoin d'eux ! Cela a aussi provoqué la fermeture de bureaux-gare et d'autres centres de tri à Paris entre 1996 et 2000. Citons gare de l'Est, le PLM et le Landy par exemple. Cela m'a permis de me faire de nouveaux amis avec les nouveaux arrivants à Paris Louvre.

Il y a eu Bernadette avec qui j'ai fait quelques fêtes bien sympathiques, de la cuisine car elle est excellente dans ce domaine. Elle avait un chat Mickey que je gardais chez elle lors de ses congés. Il m'avait adoptée et j'ai été bien triste quand il nous a quitté. Bernie a été chef d'équipe à la collecte « Entreprises », puis à la collecte des BAL. De temps en temps, elle préparait un petit encas convivial pour son équipe. Je me rappelle d'un week-end passé chez elle à faire une dizaine de cakes salés et sucrés pour le lundi suivant. On y a passé les deux jours, c'était de la cuisine à la chaîne mais dans la bonne humeur.

Pour fêter ses 50 ans, elle avait invité ses amis dans son pays le nord de la France, près d'Arras, pour un repas gargantuesque avec danses et karaoké. Le lendemain, elle nous a fait visiter la région. Génial souvenir.

Il y a aussi Marc, venu du PLM et Bertrand, de gare de l'Est avec qui je fais encore beaucoup de sorties. Ils se sont retrouvés à la collecte aussi, puis Marc est parti comme GCC (gestionnaire Courrier Colis) sur le Carré Pro de Palais Royal. Bertrand a fait un séjour au service Courrier de la Direction puis est revenu à la collecte des BAL où il est toujours. Et c'est depuis deux ans mon compagnon.

Et il y a eu Jacques, qui nous est arrivé du Landy comme chef d'équipe à la collecte avec Bernie. Après la grande fête de Bernie dans le Nord, il m'a souvent invité à faire des sorties, séances de cinéma, ballades à vélo, visites de musées et d'expos, restos, voyage à Londres. Mais pas d'histoire entre nous, juste de l'amitié.

Un autre de la collecte qui nous a abandonné pour le privé, s'appelle David. C'était l'un des plus mignons des agents de collecte ! Il joue du saxophone et nous allons le voir quand il nous signale où il fait un concert.

Avec cette équipe, on a bougé pas mal mais comme chacun travaille à un endroit différent et avec des horaires différents, il est difficile de réunir tout le monde en même temps. Alors on fait des activités les uns avec les autres en alternance et on s'échange comme cela des nouvelles de tous.

En 1998, nous avons accueilli Lydie au S3C. Elle venait du PLM aussi. Elle est devenue l'assistante du responsable S3C à une période difficile car le poste n'était plus pourvu depuis quelques temps. Elle a eu beaucoup de mérite de se lancer dans ce travail d'autant plus qu'elle était atteinte d'une maladie grave. Lydie travaille à 80 %, même pas à mi-temps thérapeutique. Elle me touche beaucoup et j'ai été très heureuse lorsqu'elle a enfin pu recevoir la greffe qu'elle attendait depuis plusieurs années pour la guérir. Elle peut à nouveau goûter à des choses dont elle a été privée longtemps et ça me fait plaisir de la voir en meilleure forme. C'est une fille courageuse, rigolote aussi et très sérieuse dans son travail. Quand j'entends certaines personnes se plaindre pour un rien, je pense à elle et aussi à Martine qui ont vécu de vrais problèmes de santé handicapants. Elles vivent pratiquement normalement toutes les deux et font avec. J'espère encore côtoyer Lydie de nombreuses années pour lui amener plein de bonnes choses à déguster ensemble ! J'aime bien lui faire profiter des délices dont elle a été privée si longtemps. L'année suivante, 1999, il y a eu une période un peu difficile à passer, ce fut ma séparation avec Bernard. Nos centres d'intérêt n'étaient plus les mêmes et je suis finalement partie. A la fin de l'année, j'ai participé, en tant que bénévole de La Poste, à mon premier Téléthon. Cela faisait plusieurs années que j'y pensais mais en 1999, c'est encore Valérie qui m'a guidée vers la bonne voie. Nous avons donc trié les promesses de don à l'hôtel *Concorde Lafayette* de la porte Maillot. J'ai, à cette occasion, découvert le Téléthon de l'intérieur, moi qui donnais depuis la première année de création. L'activité du centre de promesses, ce sont cinquante téléphones qui sonnent en même temps et autant de personnes du Lion's Club qui répondent. Il y en a trois dans Paris : mairie du 13<sup>e</sup> arrondissement, Novotel du 17<sup>e</sup> arrondissement et l'hôtel de ville de Paris dans le 4<sup>e</sup> arrondissement. Chaque année, ce sont les mêmes sites et je me

suis encrée sur l'Hôtel de Ville. Nous travaillons dans les Salons des Arcades, l'un des plus beaux et nous avons la chance d'avoir accès à d'autres salles très belles également. Nous sommes environ une vingtaine de postiers qui nous relayons sur les deux jours pour le tri et l'acheminement des promesses de don. L'organisation sur les trois sites est gérée par Paris Louvre et plus particulièrement par Françoise Degand-Saint qui s'occupe habituellement de la gestion du réseau transport et collecte. Depuis 1999, je n'ai pas loupé un seul Téléthon et j'y amène de nouvelles personnes comme Marilyne, Jacques et Bertrand.

Vous pouvez remarquer que je ne suis pas quelqu'un qui s'ennuie, je trouve toujours quelque chose à faire. La Poste organise chaque année un tournoi de football pour le personnel avec ses équipes par bureau. C'est le Postalito, sur l'Île-de-France, il est organisé au centre ASPTT de Villecresnes (94). C'est une fête autour du foot qui est sympa car on peut venir supporter l'équipe de son bureau et assister à un repas dansant qui clôture la journée. J'y suis allée à deux reprises : en 2001 avec la bande de la collecte, et en 2003 avec la bande du Carré Pro. Voilà plutôt de bonnes choses qui sont arrivées au cours de ces années.

Je disais auparavant que j'avais croisé beaucoup de monde dans ce bureau, certains sont partis sur mutation ou retraite mais une autre nous a quitté de manière précipitée et totalement inattendue. Elle s'appelait Hélène. Elle est partie le week-end de la Pentecôte 2005, victime d'une rupture d'anévrisme, elle avait une dizaine d'années de plus que moi. Mais sa disparition a choqué tout le centre de tri. Je ne peux pas dire que nous étions amies car nous ne nous côtoyions qu'au tri export mais j'aurais aimé mieux la connaître. Elle a marqué le Louvre, demandez à tous les hommes du bureau qui l'ont ne serait-ce que croisée. D'elle émanait quelque chose de spécial, elle ne se dévoilait qu'à très peu de personnes. Elle incarnait la beauté mystérieuse, certains l'appelaient «Cléopâtre» car elle avait une coupe, une couleur de cheveux et le teint d'une Égyptienne de l'époque des Pharaons. Et cette belle dame nous a quittés trop brusquement et trop jeune.

C'est cette même année qu'avec Bertrand tout s'est déclenché, en

novembre. Cela faisait presque dix ans que l'on se connaissait et boum, on a enfin ouvert les yeux l'un sur l'autre. Et tout se passe bien, entre chez lui et chez moi, nous nous sommes organisés. Nous faisons des choses en commun et d'autres chacun pour soi, nous voyageons parfois ensemble chez mes parents ou chez sa maman, ou seuls car nos congés ne s'accordent pas toujours. J'ai tout de même réussi à l'emmener en Crète chez Huguette. Il aime découvrir tout genre de musique moi aussi. J'aime faire de la photo, il s'est acheté un caméscope et nous montons des petits films de vacances. J'aime dessiner et lui aussi, il a fait des caricatures de ses collègues quand il était à gare de l'Est. Nous aimons bien manger et nous fréquentons régulièrement des petits salons gastronomiques et biologiques aussi. J'aime sa région, le Pays basque et je l'y accompagne aussi souvent que possible.

Eh oui ! Je vis encore avec un postier ! On dit que La Poste est une grande famille, la preuve, et je le ressens aussi au Carré Pro, où j'ai vu passer du monde. Il y a eu Laurent qui s'occupait de la « table », lieu de dépôt du courrier par les clients. Il a passé quatre ans avec nous avant de prendre sa retraite, il venait du privé mais sa société l'a licencié et il s'est retrouvé au chômage. L'ANPE lui a proposé un stage à La Poste et il est resté. C'est comme ça qu'il a terminé sa carrière avec nous. Il est à moitié Italien et il a énormément de « tchatche ». C'est un vrai personnage ! Il vient une fois par mois nous rendre visite car il est resté attaché à nous et nous aussi.

Il y a eu Marie-Elise, qui a passé quelques années avec nous en tant que GRE, auparavant, elle a travaillé à la « distri » et au guichet. On a fêté le passage à l'an 2000 ensemble avec ses deux fils et Marilyne dans un resto et on a ouvert une bouteille de champagne à 5 heures du matin, en attendant l'ouverture du métro. Elle avait amené des flûtes en plastic démontables, et nous avons dégusté sur le trottoir ! On s'est bien amusé. Il y a eu aussi des anniversaires chez l'une et l'autre et des ballades. Puis elle est partie en détachement au ministère de la Justice et s'y est plu. Elle est donc restée là-bas mais on garde le contact.

Je m'entends bien aussi avec une « jeunette » qui a rejoint l'ACT il y a cinq à six ans, Anne-Sophie. Elle a vécu sa jeunesse dans l'Est

de la France, pas très loin de chez moi et on a vite sympathisé. Il y a eu une ou deux fois quelques tensions entre nous mais cela s'est réglé. Elle est passée par des moments difficiles avec la perte d'un bébé et nous avons essayé de la soutenir au maximum. Mais depuis quatre ans, elle s'est rattrapée car elle a maintenant deux beaux garçons et elle vient de prendre un congé parental pour les élever. Encore une qui a du cran et du caractère. Et je n'oublierai pas mes collègues actuels du Carré Pro, les deux Denis, les deux Philippe, François, Valère, Maria toujours là aussi, Jocelyn, et Christian qui a quitté l'ACT du matin, pour prendre la place de Laurent à la « table », occupée par Samir pendant peu de temps. Ainsi que mes collègues de l'ACT que je vois beaucoup moins depuis qu'ils sont au 3<sup>e</sup> étage, Corinne, Marie-Flore, Elisabeth, Isabelle, Marie-Constance, Philippe Goncalvez, Mumuss (Jean-Pierre encore un), Eric et Romain, Anne-Sophie partie élever ses petits bouts de chou. Ils font toujours partie du service pour moi même s'ils ont changé d'étage.

Tout ce petit monde autour de moi, vient d'horizons différents et représente la diversité de la population parisienne. Et j'aime Paris, il y a tellement de choses à y voir dans tous les domaines. En 17 ans, je n'ai pas encore tout visité, mais je continue petit à petit. C'est pour cela que je n'ai pas encore été mutée et je ne le voudrais plus de toute façon.

Voilà où en est ma vie actuellement entre mon amoureux, ma famille, mes amis, Paris et le travail à Paris Louvre.



## Chapitre 9

# LA VIE DU BUREAU

Ah, Paris Louvre, où ma carrière postale a démarré et que je n'ai plus quitté depuis.

Pourquoi je n'ai pas quitté ce bureau, parce qu'il est vivant, non seulement à cause de son histoire architecturale mais aussi parce que le personnel le fait vivre.

Les premières années où j'y ai travaillé, je me rappelle que le jour de la Fête de la musique, il y avait des musiciens sous le péristyle devant le bureau de poste et un groupe de danses folkloriques antillaises dans la salle du public mené par Valère, mon collègue du Carré Pro. Cela attirait du public et des clients, c'était intéressant. Mais je n'ai pas revu cela depuis longtemps et l'ambiance des guichets est bien triste maintenant.

Puis, il y eut du remue-ménage dans un autre genre en 1995. Ce fut la grosse grève nationale, pas seulement postale. Les transports en commun s'y sont mis aussi, rappelez-vous, plus de métro ni de trains, stations fermées, c'était déjà contre la réforme des régimes spéciaux de retraite proposée à l'époque par Alain Juppé. Et on a remis ça ce mois-ci, le 18 octobre 2007 pour le même motif ! A l'époque, j'ai fait sept jours de grève, puis j'ai repris le travail alors qu'elle continuait, elle a duré trois semaines. J'habitais déjà dans le 11<sup>e</sup> arrondissement, donc une demi heure de marche aller et une demi heure retour, ça allait. Mais certains jours, j'« essayais de prendre la navette de bus organisée par la mairie, depuis Bastille mais c'était bondé, terrible. Alors je recommençais à marcher en changeant d'itinéraire pour varier. Il n'y avait pas encore les vélib' à l'époque. Au boulot, nous recommencions donc à trier, mais les liaisons camion avec les autres centres ne se faisaient toujours pas ;

les piles de sacs remplis ont commencé à s'entasser le long des murs à côté des goulottes. Rude époque, ma première grosse grève, avec le courrier qui s'accumulait aussi faute d'effectif suffisant. Mais petit à petit, le travail a repris et le retard a été rattrapé.

D'autres animations ont eu lieu, plus réjouissantes celles-là, en 1998. Il y a bien évidemment eu la coupe du monde de football en France et nous avons vu débarquer un Footix gonflable, aussi grand que moi, au Carré Pro ! Il a donc accompagné la vente des timbres-poste consacrés à cet évènement. Nous la suivions avec attention, filles et garçons sur un poste de radio au Carré Pro ou sur la télévision du foyer du 2<sup>e</sup> étage lors de notre pause. Tous les postiers de Paris Centre, avaient reçu un t-shirt DP CENTRE gagné lors d'un challenge par le bureau. Valérie nous a invité à les porter tous en même temps pour soutenir l'équipe de France lors de ses matchs. Je ne suis pas allée sur les Champs Elysées lors de la victoire mais sur la place de la Bastille où c'était déjà très animé. Deux autres fêtes moins médiatisées ont été organisées par Paris Louvre et Jean Nony en particulier. Il y a eu la « Fête de la bande dessinée » organisée les 18 et 19 septembre 1998 sur plusieurs bureaux de poste de la DP Centre. Des stands ont été installés sous le péristyle et les invités étaient les dessinateurs comme Jean Tabary avec Iznogoud, Franck Margerin auteur des Lucien et Manu, Fred pour Philemon, André Cheret pour Rahan. Voilà pour les plus connus, il y en avait d'autres mais ce serait trop long à énumérer. Je suis allée faire les files d'attente dans plusieurs bureaux pour obtenir des dédicaces et mes livres ont pris de la valeur grâce à cela. Mais je ne les céderai jamais. Ces sont mes reliques et j'ai eu plaisir à les regarder dessiner. Certains dessinateurs sont très sympas, je me rappelle Franck Margerin qui était déjà écroulé de rire rien que de penser à ce qu'il allait me dessiner. Jean Tabary, très content de me faire un dessin car je porte le même prénom que sa fille, etc.... Autre grand moment, toujours en septembre 1998, la « Poste aux chevaux au cœur de Paris », les 29 et 30 à l'occasion de la sortie des timbres-poste de la série Nature représentant des chevaux. Fête étalée sur quatre bureaux de Paris Centre dont Paris Louvre (P. Capucines, P. Bourse et P. Beaubourg) qui ont fait des

oblitérations spéciales sur une enveloppe numérotée à tirage limité. Dans ces bureaux, une malle-poste (XVIII<sup>e</sup> siècle) attelée à deux chevaux est venue chercher le courrier pour le transporter jusqu'à Paris Louvre CTC. Elle a stationné rue du Louvre devant les regards soit éberlués, soit émerveillés des passants, je suis allée la voir avant qu'elle ne démarre sa tournée. J'aurais bien aimé voir comment travaillaient mes collègues de cette époque. Leur vie ne devait pas être facile, plus mouvementée que la notre, avec sûrement beaucoup plus d'heures de travail.

Je vous parle du temps de travail car une nouvelle grève a fait bouger Paris Louvre en juin 2000. A partir du 8 juin, le bâtiment entier s'est mis en grève à l'occasion de la mise en place des 35 heures. Il y avait de la suppression de positions de travail dans l'air à la « distri » et aux guichets. Le CTC a soutenu massivement les collègues par le blocage du bureau pendant presque une semaine. Les grilles ont été fermées, barricadées par des chariots-gare et des containers. J'ai fait grève une journée. Le Carré Pro tournait pire qu'au ralenti car les clients étaient prévenus que le courrier ne sortirait pas du centre. Les agents de collecte non grévistes dont les véhicules étaient à l'extérieur du centre au moment du blocage, ont continué la collecte chez les clients. Et, à notre grande surprise, à la fin de la grève, tout le courrier à traiter nous est revenu car stocké en centre parallèle. Nous nous sommes retrouvés au Carré Pro avec une montagne de sacs à traiter, on se retrouvait comme en 1995. Nous avons mis un peu plus d'une semaine pour tout faire passer et rattraper le retard. Car en même temps, les clients redéposaient à nouveau le courrier. Et suite à cela, le CDIS et les guichets ont revu à la baisse leurs suppressions de postes.

Le centre a de nouveau connu des blocages de chantier l'année suivante, en octobre et novembre 2001 pour d'autres raisons. Nous avons, en effet, subi des alertes à l'Anthrax !

Il y en a eu trois et chaque fois le chantier concerné était bloqué, interdit d'accès pendant quinze jours, le temps d'obtenir le résultat des analyses. Cela a eu lieu deux fois à la NEC et 1 fois au RAMDOM et à chaque fois le courrier restait bloqué sur le chantier. D'où appels des clients qui s'inquiétaient de ne pas voir leurs

courriers distribués aux destinataires. Je me trouvais aux réclamations à ce moment et j'ai dû faire un bon nombre d'attestations concernant le courrier en souffrance dans nos locaux. Cette expérience a été très traumatisante pour plusieurs de mes collègues ayant eu contact avec les poudres suspectes. Ils étaient dirigés vers l'Hôtel-Dieu, par les pompiers en combinaison stérile, pour examens et désinfection. Vous imaginerez, je pense, l'angoisse qu'ils éprouvaient dans l'attente des résultats. Je me rappelle Marie-Constance qui y a eu droit deux fois alors qu'elle travaillait à la NEC. Elle m'a raconté ces expériences inédites et très marquantes. Heureusement, ce furent toutes de fausses alertes, mais nous avons vécu cette période avec appréhension.

La vie du bureau n'a pas toujours été rose, il y a des hauts et des bas comme partout. Et tout cela nous est relaté depuis avril 2001 dans le *Journal des postiers de Paris Louvre CTC*. Celui-ci a été créé par notre directeur d'établissement de l'époque Laurent Gaillard. Ce journal a vu le jour pour remplacer un peu *Jourpost* qui a changé de formule à ce moment là. En effet, avant c'était *Jourpost Paris Centre*, il y avait donc souvent des articles sur Paris Louvre car Jean Nony, notre chef de cabinet du centre, est devenu chargé de communication et rédacteur en chef de *Jourpost*. Il était donc sur place pour nous interviewer. J'ai d'ailleurs répondu à ses questions pour un article paru dans le n° 18 de septembre-octobre 1998. Cela concernait l'ARTT [aménagement et réduction du temps de travail] et la mise en place des 35 heures sur le Centre. Ensuite, les *Jourpost* par Directions ont été refondus en un seul pour toute l'Île-de-France.

En 2001 est donc né notre journal interne, il est mensuel. Il donne, sur un recto verso de format A4, les dernières infos concernant le centre comme le niveau de qualité de service du mois, les réaménagements de chantiers, des infos RH, interview de collègues sur leur métier, infos sur les départs et arrivées dans le CTC, etc.... Ah, il y a toujours des choses à raconter sur Paris Louvre, le bureau ouvert 24 h/24 et 7j/7. Car effectivement, le dimanche il y a aussi du travail, les guichets sont ouverts, le courrier tombe aussi dans les BAL de façade et nous allons collecter les BAL de tous les

bureaux de poste de Paris Nord. Et nous faisons dans l'après-midi l'oblitération de ce courrier afin qu'il soit traité la nuit suivante. Le travail du dimanche à la NEC se fait sur base du volontariat, avec des heures payées double, ce qui n'est pas inintéressant. Et je le fais depuis 2004, un dimanche tout les deux mois. Je pilote la NEC, en fait l'alimentation ou je fais du tamponnage manuel. L'ambiance est plutôt bonne car on est un petit groupe. Et le reste du Centre est endormi, personne dans les salles de Tri ni sur les machines, c'est agréable se balader dans les salles et prendre le temps d'observer plus en détail le bâtiment. Il faut en profiter avant qu'il ne soit transformé en je ne sais quoi !

Car il y a eu de la nouveauté en 2004, la mise en chantier de la restructuration du réseau Courrier. C'est-à-dire, industrialisation des centres Courrier donc création de plateformes hyper sophistiquées, genre PIC de Gonesse et disparition progressive des centres obsolètes genre Paris Louvre CTC ! Dans chaque région de France ont donc été créés des groupes de travail constitués du personnel des bureaux, animés par des gens des Directions. Cette restructuration a pour nom Cap Qualité Courrier (CQC). Depuis 2004, je participe à ces groupes, on y aborde différents thèmes : conditions de travail, mixité sur le lieu de travail, développement durable, comment La Poste peut s'améliorer face à la clientèle et à la concurrence. Dans les groupes, nous venons de services ou bureaux différents et c'est intéressant d'échanger nos idées, mais je pense que la Direction organise cela pour faire croire au personnel qu'il participe à la nouvelle mise en place alors qu'elle a déjà tout prévu, mais elle veut se donner bonne conscience en fait.

Et le problème avec ces changements, c'est que des bureaux ou Carrés Pro ferment au détriment des clients, pas seulement du personnel. Par exemple, en 2004 encore, trois Carrés Pro ont fermé (Paris Bastille, Hôtel de Ville et Beaubourg). Certains clients ont été avertis par courrier, mais pas tous. Les autres se sont un jour heurtés à une porte close avec un papier collé dessus leur indiquant leur nouveau lieu de dépôt. Colère de ces clients bien compréhensible, c'est pour cela qu'au Carré Pro de Paris Louvre, nous avons organisé un stand d'accueil pour ces clients afin de les apaiser. Nous

étions trois pendant une semaine pour leur donner une fiche de présentation de notre service ainsi qu'un stylo cadeau, répondre à leurs questions et leur faire remplir une fiche d'identification afin de les inclure dans notre fichier clients. Il y avait Marie-Elise, Valérie et moi, cela s'est plutôt bien passé. Certains clients ont choisi la collecte car ils étaient loin du Carré Pro, les autres nous rendent visite chaque jour. C'est vrai que notre Carré Pro est apprécié, nos clients le disent, ils sont mieux accueillis chez nous qu'aux guichets rue du Louvre. Cela fait effectivement des années que nous voyons les mêmes clients et des liens se tissent un peu entre nous, bien sûr, il y a des limites mais l'entente est plutôt agréable. C'est aussi pour ça que je n'ai pas bougé depuis onze ans.

Ils ont pourtant eu l'occasion de se mettre en colère à deux reprises, en 2005 quand on a fermé le Carré Pro le samedi matin. Mais il n'y venait que deux ou trois clients, ils ont été avertis très tôt et cela ne les a pas dérangé plus que ça. Par contre en 2006, la fermeture le matin a été décidée pour s'aligner sur les horaires d'ouverture des autres Carrés Pro car Paris Louvre restait le seul ouvert depuis 8 heures du matin (eh oui, «l'exception» Louvre toujours!). Nous ouvrons désormais de 13 h à 18 h et cela a contrarié certains clients qui trouvaient le matin plus calme pour faire leurs opérations. Mais ils s'y sont faits petit à petit, il faut s'adapter.

Depuis qu'il y a eu restructuration du S3C, les Carrés Pros de quartier des quatre arrondissements se sont rattachés à la cellule S3C de Paris Louvre CTC, le 4 octobre 2004, c'est pourquoi nous devons tous être alignés sur le même mode de travail.

Mais Paris Louvre, ce n'est pas que le Carré Pro, il y a aussi le RGP et ses guichets qui sont pris d'assaut chaque année à la même époque. Le dernier soir d'envoi des déclarations d'impôt, ça c'est quelque chose à voir !

À ce moment là, j'aime rester aux abords des guichets pour contempler les clients qui arrivent, paniqués, affolés, désespérés pour poster leur précieuse enveloppe. Quelle idée de s'y prendre à la dernière minute, cela ne va pas empêcher les gens d'avoir à payer leurs impôts de toute façon ! La salle du public devient alors un bureau géant où rédiger les dernières adresses, fermer les enveloppes. Les

gens s'attablent ou s'accourent partout où ils le peuvent pour écrire. Ce sont des allées et venues incessantes, files d'attente devant les guichets pour vérifier que l'enveloppe est bien tamponnée de la date du jour sous leurs yeux. Et cela jusqu'à minuit passé mais je ne reste pas jusque là. Devant le bureau, des files de voitures en stationnement illicite dans le couloir de bus provoquent parfois des embouteillages. C'est une soirée de folie.

Mais on peut assister à un événement d'un autre registre chaque année aussi au guichet et à la « distri », cela se passe le 23 août. C'est la commémoration de la Libération de Paris avec dépôt de gerbes au 1<sup>er</sup> étage, côté 2<sup>e</sup> arrondissement et au guichet dans la salle du public où sont apposées des plaques avec les noms des collègues tombés à cette époque 23 août 1944. Je n'y assiste pas car cela se passe à 7 h du matin et je ne suis pas une « lève tôt » mais cette année, je suis allée me recueillir l'après-midi au CDIS.

Paris Louvre vit et avance avec les services qui le constituent mais devient aussi acteur pour certaines occasions spéciales. Pendant l'année 2006, nous avons eu droit à un tournage d'une scène de la série « Navarro ». Cela s'est passé à l'entresol 0, l'endroit que l'on appelle la cathédrale. Nous n'y avons pas accès, mais les agents de collecte qui ont leur véhicule garé là, ont pu voir un peu ce qui s'y passait, cela a duré une journée. Il y a eu plusieurs prises, mais nous n'avons pas eu la chance de voir les acteurs. On a su quand passait l'épisode et j'ai bien reconnu nos locaux. Pour quelqu'un qui ne connaît pas on dirait un parking souterrain ordinaire mais pas pour moi.

Autre événement en 2006, du 10 au 12 décembre, une panne informatique généralisée à La Poste a paralysé tous les bureaux de France. Nous ne pouvions plus utiliser les ordinateurs, la saisie informatisée des objets était impossible ; pour les guichets, impossibilité d'utiliser l'IBP (informatique de bureau de poste) ; pour les CCP, opérations bancaires bloquées ; les DAB inutilisables par les clients, retour aux manipulations papier ! Tout a été chamboulé par ce qu'ils appellent un « vers » en informatique. Un seul et unique programme qui s'exécute en boucle encore et encore, ce qui ralentit le système informatique jusqu'à le bloquer complètement.

Chapeau à nos informaticiens qui ont passé du temps à tout relancer, plus particulièrement Joseph Le Bris chez nous. Imaginez le nombre d'ordinateurs qu'il y a à réinitialiser dans un bâtiment comme le notre, rien qu'au Carré Pro nous en avons sept plus les deux de l'ACT. Ah l'informatique, cela a vraiment pris beaucoup d'importance dans notre vie personnelle comme au travail. Il est difficile de se passer d'un tel outil. L'objection que j'ai à ce sujet, c'est que cela devait soi-disant supprimer le papier et au contraire, on en utilise encore plus.

Où sont la protection de l'environnement dans ce cas, et le développement durable ? C'était l'un des sujets de mon groupe de travail CQC. Que fait La Poste pour cela et que devrait-elle faire de plus ? A Paris Louvre, on s'y met, petit à petit. Depuis quelques années déjà, il y a des poubelles à couvercle bleu pour les cartons. On a vu apparaître des collecteurs de piles usagées également à chaque étage du bâtiment. Nos chefs d'équipes nous ont fait un ETC (espace temps communication) qui concernait ce sujet pour nous inciter à protéger l'environnement, que ce soit au travail ou chez soi. Il nous est conseillé d'économiser le papier en utilisant les deux faces d'une feuille (brouillon), l'électricité en éteignant les lumières dans les endroits où ça n'est pas nécessaire. J'ai remarqué aussi qu'au fur et à mesure que les ampoules claquent elles sont remplacées par des économiques. Et nous avons eu des véhicules électriques.

C'est bien de s'intéresser à l'environnement mais c'est un peu tard, notre planète est déjà bien abîmée. Cela fait déjà pas mal de temps que j'applique ça chez moi, le tri sélectif des déchets, éteindre les lumières, depuis trois ans j'utilise des ampoules éco. Et quand j'étais en province avant 1990, j'utilisais déjà du papier recyclé pour mon papier à lettres. J'ai vécu à la campagne, j'ai donc toujours connu cette relation à la nature et sa protection, ensuite j'ai eu des amis écolo et depuis que je suis à Paris, ma vision n'a pas changé et j'essaye de la faire partager aux autres s'ils le veulent.

Après cette parenthèse écolo, revenons à mon cher bureau. Car il y a des personnes dont je n'ai pas encore parlé et qui ont inspiré tout les changements survenus dans le bâtiment.



## Chapitre 10

# LA DIRECTION DU CTC

Je vous citerai donc tous les directeurs d'établissement que j'ai croisés depuis mon arrivée :

M. Chauvaux	1990 à 1991
M. Charlot	1991 à 1995
M. Christian Bonnel	1995 à 1999
M. Laurent Gaillard	1999 à 2003
M. Alain Codron	décembre 2003 à aujourd'hui

Chacun a fait évoluer le centre selon les directives données par le Siège. Mais celui qui est là actuellement est en train de casser complètement l'ambiance familiale qui régnait dans le bureau. En effet, les recrutements des responsables opérationnels et chefs d'équipes de ces dernières années ne sont, à mon avis, pas réussis. Toutes les personnes recrutées sont « carriéristes » et nous manipulent pour arriver à leurs fins et grimper les échelons au détriment de leurs équipes et des clients également. Il règne dans certains services un management agressif qui crée de plus en plus de conflits. Tout ceci pour écœurer le personnel et en faire partir le maximum en vue de la transformation en PPDC.

Et tout cela est en train de casser la vision du Paris Louvre que j'aimais tel qu'il était auparavant.

## CONCLUSION

Je suis fier d'avoir travaillé durant toutes ces années dans ce lieu mais maintenant je me pose la question : est-ce que je vais y rester ? C'est vrai que je n'ai pas de regrets sur les années passées à Paris Louvre. Car cela m'a permis de faire évoluer mon caractère et je crois avoir réussi à y faire ma place. J'y ai aussi rencontré beaucoup de personnes différentes car un Centre comme celui-ci est une représentation en petit de la société avec son bon et son mauvais. Jusqu'à quelques années, j'étais également fier de travailler à La Poste en sachant qu'un homme comme l'aviateur et écrivain Antoine de Saint-Exupéry a participé à l'acheminement du courrier dans le cadre de ses voyages à travers le monde.

Il a donc contribué à conserver, à sa manière, un lien de communication par l'écrit entre les hommes. Ce que faisait également La Poste avec l'Aéropostale en acheminant le courrier des particuliers : lettres d'amour ou tristes nouvelles, échanges familiaux ou entre amis, et tant d'autres nouvelles en tout genre. J'aime l'écrit et j'espère que les moyens modernes n'effaceront pas tout cela.

Mais cette fierté se transforme en honte par rapport à certaines pratiques employées dans les filiales du Groupe La Poste. Car la course aux bénéfices casse toute la conscience professionnelle qui existait auparavant. La qualité de service n'existe plus, les clients se sentent de plus en plus grugés. Je le vois quand je suis aux réclamations. Et que répondre à leurs interrogations sur les courriers ou colis qui n'arrivent pas à leurs destinataires dans les délais promis ?

Le résultat de cette évolution est le développement de centres industriels inhumains où l'on privilégie la machine au détriment

de l'humain, ce qui provoque bien souvent des retards d'acheminement pour les colis par exemple.

Ceci amène également la disparition des centres Courrier à taille humaine et disparition de l'ambiance bon enfant qui y régnait. En effet, on provoque la mise en concurrence du personnel et chacun va se battre pour conserver sa place contre ses anciens collègues. D'où de plus en plus de tensions et d'écoeurement. Ce qui peut pousser à de plus en plus de dépressions, voire de suicides comme dans certaines grandes entreprises automobiles.

Je ne suis pas de nature pessimiste mais c'est le constat qui s'impose à moi, à la vue des évènements actuels du bureau.

Mon souhait pour l'avenir de tous serait que cette course à l'argent s'arrête et que les gens « riches » se contentent de ce qu'ils gagnent et n'essayent pas d'en amasser encore plus au détriment des autres. Mais c'est une utopie et je le sais ; c'est mon avis et personne ne me changera.



# Les célébrités et la RP

« Il y a deux ou trois mois, l'écrivain Marek Halter est venu acheter des timbres. En plus, j'avais lu deux de ses livres, peut-être un mois avant... Avec sa photo sur la deuxième page du livre... Et je ne l'ai même pas reconnu ! J'étais la seule à ne pas le reconnaître... Je voyais les autres ricaner autour, parce que je l'ai aidé à coller ses timbres (il m'avait acheté plein de timbres). Et je lui demandais : *"C'est pour quoi, vous faites quoi comme travail ?"*. Parce que moi, je bavarde beaucoup avec les clients. Et puis, là : *"Je suis écrivain"*. Oh là là, j'étais gênée... Parce que d'un seul coup, j'ai compris qui il était... J'ai dit : *"Excusez-moi, vraiment... Je suis tellement tête en l'air... Je ne m'attendais tellement pas à voir une personnalité que je ne vous ai pas reconnu..."*. Et ça lui a fait plaisir, il m'a ramené deux livres dédiés une heure après ! »

**(Maria Battaglia-Sauvage, 2008)**

« J'ai aussi eu une actrice qui est venue une fois : Marthe Mercadier. Elle est venue envoyer du courrier, et puis elle a dû trouver que j'étais gentille, donc elle m'a donné deux places de théâtre. »

**(Maria Battaglia-Sauvage, années 1990)**

« Au moment de la coupe du monde football en France, la direction de Paris Centre avait bien fait les choses en sollicitant la présence de sportifs connus sur notre site de Paris RP. J'ai ainsi pu trinquer et échanger quelques mots avec Maxime Bossis et Richard Dacoury. »

**(Jean-Pierre Bretagne, 1998)**



Flux de nuit rue du Louvre, 1991



« Vers 13h30, j'empruntai l'escalier de service pour accéder dans la rue du Louvre. A un moment où je sors sur le trottoir, un homme enveloppé dans un manteau beige, couvert d'un large chapeau marron, me bouscule sans crier gare. D'abord surpris, l'homme s'excuse poliment. Il avait un accent très marqué, semblant rouler les « r » avec un regard qui transperçait d'épaisses lunettes. L'espace d'un instant, je réalisai me retrouver nez à nez avec Claude Nougaro, l'interprète de *Toulouse*. Beaucoup plus tard, j'ai fini par apprendre qu'il habitait la rue du Bouloi, à quelques centaines de mètres de la RP et qu'il n'était pas rare de le voir fréquenter les arceaux du bureau de poste. »

**(Jean-Pierre Bretagne, années 1990)**

« Je suis affecté au service des guichets 3<sup>e</sup> division (avec une blouse blanche). Au début, chargé de renseignements, je dirige les usagers vers le guichet qui va les recevoir. Mon rôle consiste également à régler les problèmes et à essayer d'éviter les réclamations. A ce poste, je dois être véritablement au service des clients. Un jour, un monsieur se présente et m'explique que depuis la rénovation d'un immeuble, il ne reçoit plus de courrier. Ce qui, pour lui, est très regrettable car ce monsieur s'occupe d'un groupe d'enfants juifs. Je prends contact avec le responsable de l'arrondissement concerné qui me remet le courrier en souffrance et une solution est trouvée pour les jours suivants. Mon client est avocat. Il a été pleinement satisfait du règlement de ce problème et il m'a remis sa carte. Quelques années plus tard, il sera nommé ministre de la Justice. »

**(Robert Cayla, années 1970)**

« J'eus la chance d'acheter la tournée n°2 ; j'étais la chouchou de certains portiers des bijoutiers de la place Vendôme. Au n°6, ce fut Henri Salvador qui me reçut un jour d'un « *bonjour princesse* » pour une livraison de colis recommandés de sa maison d'édition musicale. »

**(Annie-Claude Godrie, 1976)**



«Place Dauphine, habite Yves Montand qui règle gentiment mon café alors qu'on ne se connaît pas. On discute sur le zinc, il me tutoie, il m'appelle "facteur"...»

**(Jean-Paul Menuge, années 1960)**

«Quelques vedettes que j'ai pu rencontrer... Je n'ai qu'entendu Luis Régis derrière sa porte. J'ai donc sonné chez lui parce que j'avais une lettre recommandée à lui remettre. Je l'entends demander : "Qu'est-ce que c'est encore ?" Sa compagne est venue signer pour retirer la lettre recommandée... J'ai eu un courrier simple pour Jean-Paul Zehnacker, qui a joué dans la poupée sanglante, une série télévisée qui avait un peu de succès. J'ai aussi croisé Laurent Voulzy dans la rue.»

**(Alain Pottiez, années 1980)**

«J'avais l'abbé Pierre, Yves Montand et Simone Signoret comme clients. J'ai même eu Pauline Carton, rue de Rivoli.»

**(Louis Turon-Labar (père), années 1950)**



La salle des guichets, 1975



# Tranches du quotidien

« Il y eu l'arrivée d'une fille très solitaire que je retrouve un jour à côté de moi au tri et avec laquelle je tente de discuter. J'ai eu le temps de comprendre à demi-mot à quel point son déracinement de sa province natale était profond. Cette fille ne s'adaptait pas du tout à la vie parisienne. Un matin, on nous intime l'ordre de ne pas nous approcher des toilettes. Des rumeurs circulent très vite sur une tentative de suicide et une marre de sang devant les toilettes. On apprend ensuite que la personne en question est la fille solitaire dont j'avais senti le désarroi, et qu'elle s'était tirée une balle dans la tête mais s'était heureusement ratée. [...] Encore une conséquence de cet anonymat dû certainement à la taille de ce monstre de bureau qu'était Paris RP. »

**(Agnès Allaix, 1984)**

« Lorsque l'on arrivait de la rue du Louvre pour aller au fin fond du 3<sup>e</sup> ou du 4<sup>e</sup> arrondissement et en plus deux fois par jour, je vous promets que l'on dormait bien le soir et qu'on garde la ligne. [...] Ensuite j'ai eu mon triporteur, ça allait beaucoup mieux : lorsque l'on sortait du bureau, on faisait une course de triporteur. Un jour, un collègue est passé par-dessus la rambarde qui séparait la rampe montante et descendante, pas de mal, on a bien ri [...] Dans la rue Saint Denis, je rentrais au bureau, mais il y avait un bouchon. J'attendais comme tout le monde quand soudain, un homme est venue s'asseoir dans mon triporteur et voulait que j'en descende. J'ai hurlé de peur, j'ai tenu bon mon guidon pour ne pas descendre. Les prostitués sont venues le

chercher et m'ont expliqué qu'il n'était pas méchant, juste un peu simplet. Je suis repartie tremblante mais soulagée. [...]»

**(Nicole Alleweireldt, années 1980)**

«Une fois, c'est la Présidence de la République, que j'ai eue un soir au téléphone... Parce qu'il fallait qu'ils envoient du courrier à 10 heures du soir, avant minuit. Pas une loi, mais un truc comme ça... Ca ne passait pas si le courrier ne partait pas le soir. Et je n'avais pas de chef sous la main pour demander la permission, donc j'ai dit : "Oui, venez à 22 heures". Et puis, je n'ai pu le dire qu'après. Et c'était vraiment le personnel de la Présidence de la République qui avait besoin d'envoyer du courrier à 22 heures... Mais, pas chez nous, parce qu'au Carré Pro, nous ne sommes plus là. Mais j'ai pris la responsabilité de dire oui. Et personne ne me croyait, en plus... C'est ça, le pire ! Les gens sont restés exprès jusqu'à 22 heures côté de la rue du Louvre pour recevoir ces personnes... Et j'ai pensé : "Pouvû que ce soit vrai...". Et, oui, c'était effectivement vrai.»

**(Maria Battaglia-Sauvage, 2008)**

«Nous, on a beaucoup de galeries d'art comme clients. Enormément... Et ils arrivent en disant : "Il faut que mon courrier parte très vite ! Très vite, sinon mon exposition est foutue !" Ils arrivent le vendredi à 17h55, alors que nous fermons à 18h00 ! "Il faut que mes 1 000 lettres partent tout de suite !" A chaque fois, il faut leur expliquer : "Mais non, à cette heure-là, c'est trop tard ! Deuxièmement, il faut un contrat, il faut un chèque, il faut ci, il faut ça..." Et, quelque fois, on peut les arranger : parce qu'on a la possibilité de leur vendre des timbres en grand nombre, on n'a plus de caisse, mais on peut leur vendre des timbres en grand nombre. Et on s'amuse à les aider à coller les timbres pour que ça parte tout de suite, pour que leur exposition ne tombe pas à l'eau. Ca, c'est vrai : au Carré Pro, on fait tout pour aider les clients.»

**(Maria Battaglia-Sauvage, 2008)**

« Pour comprendre encore mieux les évènements qui vont suivre, dans ce milieu où tout bouge sans arrêt, il était très difficile de trouver une personne pour lui remettre une lettre recommandée, en main propre, surtout les transitaires qui étaient sur le terrain pour faire leurs affaires. La plupart des clients de la poste étaient des marchands de bestiaux, encadrés par les forts des Halles ils guerroyaient sur le parvis de cette cathédrale de l'alimentation du tout Paris. Tout cela pour vous dire que le facteur que je remplaçais, m'avait dit : *"Mon vieux si tu veux remettre toutes les lettres recommandés à leurs destinataires tu n'y arriveras jamais et tu risques fort de tout ramener au bureau, tu vois moi je laisse tout aux secrétaires et je n'ai jamais eu de problème !"* Voilà, pendant une dizaine de jours, tout c'est bien passé, mais hélas, les plus belles choses ont une fin. Un jour, j'avais une lettre recommandée pour un portugais avec comme une adresse un numéro qui correspondait à une triperie qui se trouvait en façade d'un immeuble autour des halles. Je me suis approché de la boutique et j'ai demandé à la personne qui au demeurant avait l'allure du patron s'il y avait un nommé, je ne me rappelle pas très bien du nom, mais c'était un portugais. Il m'a dit tu l'as ici, tu lui donnes sa lettre recommandée. Ce que j'ai fait et j'ai continué ma tournée. Mais voilà, le lendemain matin à six heures pétantes à la prise de service, à la place, il y avait deux inspecteurs principaux qui venaient du ministère des PTT pour ouvrir une enquête car il y avait une réclamation du consulat du Portugal au sujet d'une lettre recommandée remise à un personnel qui n'était pas le destinataire, sic, voilà les ennuis qui commencent !!! Ballets de questions pour essayer d'élucider l'affaire sans trop de résultats, il fallait se rendre sur place pour trouver une réponse ; aussi en attendant de trouver une solution, des consignes très strictes me furent communiqués à savoir plus aucune lettre recommandée sans s'être assuré du destinataire car je risquais dans cette affaire la révocation !!! Dès cette instant devant les réprimandes des responsables de l'administration des PTT, et de la solennité des conseils et directives reçues, et malgré l'intervention de l'inspecteur de la RP qui attirait l'attention des intervenants sur la délicate situation des nouveaux arrivants, qui n'avaient pas suivi de stage, ni reçu de formation, et qui devaient évoluer dans un milieu très difficile, celui des



Service au guichet après 1965



Halles. Ils ont insisté sur la gravité du problème et de l'importance de la réclamation qui était soutenue par le consulat du Portugal, on sentait une certaine nervosité, et en plus ils pesaient très fort sur les sanctions qui en l'occurrence pouvaient être appliquées à mon cas, à savoir la révocation, puisque j'étais stagiaire. Après un bon moment de discussions et de recommandations, je suis enfin parti en tournée, mais déjà avec une bonne heure de retard !! Je ne vous dirai pas les difficultés rencontrées car à chaque recommandé, il fallait expliquer ce qui s'était passé avec beaucoup de détails, faire un avis et informer les secrétaires que le patron devait aller chercher la lettre. Je crois que cela ne leur était jamais arrivé, vous voyez en plus la stupéfaction de ces gens-là !! Aussi la journée a été très longue, et je suis rentré au bureau avec, au moins deux heures de retard, par rapport à ma durée normale de service.

Dès mon arrivée à la Poste, l'inspecteur qui attendait mon retour avec impatience m'a presque arraché des mains mon carnet de recommandés et des lettres pour se précipiter en bas aux guichets. Je l'ai su après coup, une trentaine de dépositaires étaient là, depuis près d'une heure, ils venaient de chercher leur lettre et tambourinaient sur le guichet, faisant un vacarme de tout les diables, ils criaient, vociféraient. C'était, paraît-il un capharnaüm pas possible à gérer. Je ne sais pas ce qu'il s'est passé, mais vous pouvez me croire, la situation a évolué très rapidement et le lendemain à six heures pétante, les deux inspecteurs principaux étaient là et se posaient beaucoup de questions sur la marche à suivre pour la journée d'aujourd'hui, car il y avait chaque jour, entre trente et quarante lettres recommandées pour les dépositaires et que fallait-il faire pour que la situation d'hier ne se renouvelle pas, et n'empire pas ! Je dois vous dire que la situation avait changé, il n'était plus question de sanction, mais par contre de trouver une solution intermédiaire, qui nous permette de gérer cette situation, je leur ai fait remarquer que si le malheureux incident avec le portugais n'était pas intervenu, avec les dépositaires, nous n'avions aucun problème, aussi ils s'en sont remis à moi pour évaluer d'une façon satisfaisante dans l'intérêt des deux parties, pour que tout rentre dans l'ordre très rapidement. »

**(Maurice Bénézet, années 1950)**



« Un jour un sac qui était arrivé à la recette, au transbordement -je ne sais même plus d'où il venait – est reparti, avec à la place des lingots d'or, des briques ! Il avait son collier avec le plomb écrasé, mais entre le plomb et le collier, ils avaient mis quelque chose de façon à ce qu'on ne puisse pas lire la marque du plomb ! Ca a fait un "sac" terrible ! La PJ est descendue.

Les quatre gars qui avaient reçu les sacs et les avaient chargés dans le wagon des ambulants, les deux chauffeurs, puis certainement d'autres plus loin dans la chaîne, ont tous été arrêtés immédiatement après le travail, pas emprisonnés, mais arrêtés. On est tous partis à la "tour pointue" pour être questionné ! [...] C'était en 1947/48 au moment du gang des tractions avant. Il y avait encore pas mal de bandits encore en France. Mais là c'était un postier !... Ca ne pouvait être qu'un postier ! Parce qu'on a compris après comment il avait fait : il avait pris le sac au cul de la voiture, il l'avait mis dans une "cocotte", ces corbeilles en osier à trois roues, pour le monter dans l'ascenseur. Il avait disparu avec... Il avait dû se mettre dans un coin pour ouvrir le sac, garder le collier, avait dû avant piquer une pince, des plombs, et refaire le sac, redescendu le sac dans une « cocotte » – il y en avait toujours plein en circulation, poussées par des chargeurs. »

**(Serge Bernard, années 1940)**

« Quand j'étais à Paris RP, j'ai connu le cambriolage de la Banque de France. A cette époque, elle recevait beaucoup de valeurs déclarées, et elles avaient toutes été volées un samedi après-midi. [...] J'ai bien eu les chocottes ! Ce soir-là, c'était lors d'une fin de vacation... Le samedi après-midi, on n'était qu'un seul conducteur. En fin de service, les télégraphistes s'en vont, je ferme les portes, et à ce moment-là, la gendarmerie boucle tout Paris RP, qui faisait donc rue du Louvre, rue Etienne Marcel... Toutes les issues étaient bloquées, impossible de sortir... Je me rappelle que j'étais passé par les sous-sols, là où se trouvaient les machines pour les pneumatiques, c'était immense... J'avais la trouille, mais j'étais passé par là, parce que j'habitais en banlieue et que je voulais rentrer chez moi, donc je n'allais pas rester enfermé là-bas. En fait, ils ne laissent personne sortir du bureau, parce qu'ils pensaient que les cambrioleurs se trouvaient toujours à l'intérieur... Enfin, j'avais tout de même réussi à sortir ! [...] Il s'agissait tout de même de sept millions de francs qui avaient disparu. Et les emballages avaient ensuite été retrouvés dans une forêt, je crois. »

**(Bernard Chacun, 1976)**

« J'étais à Paris RP à l'époque à laquelle la Basilique de Lisieux fut construite. De nombreux canadiens envoyaient de l'argent dans des enveloppes, des pièces qui étaient glissées dans des cartons, etc. Il y a donc eu beaucoup de vols. Un jour, j'arrive à Paris RP, et la police était en train de passer les menottes à un homme avec qui je partageais le vestiaire, c'est impressionnant comme situation quand on n'y a encore jamais assisté. »

**(Maurice Courderc, années 1930)**

« Les moniteurs du tri nous donnaient bien quelques astuces pour mieux retenir le nom de certaines rues de leur arrondissement. Je me souviens d'une phrase : *Jules Jouy avec la Charbonnière dans le Ruisseau pendant qu'Eugène Sue. Ces quatre rues sont dans le XVIII<sup>e</sup> arrondissement. Pour réussir l'examen, il fallait trier 500 lettres en un quart d'heure et ne pas faire plus de cinq fausses directions ! Difficulté supplémentaire ; certaines rues, boulevards ou avenues sont dans plusieurs arrondissements, les numéros pairs dans un, les numéros impairs dans l'autre.* »

**(Pierre Gaillard, années 1950)**

« Paris RP alimentait tous les bureaux de poste de la Seine en TP, en bons du Trésor, en titres d'emprunts et en numéraire. Le cas échéant, les bureaux transmettaient à la recette leur excédent de numéraire dans des sacs chargés rouges, qu'on appelait "groups". »

**(Pierre-Serge Grialou, années 1950)**

« J'ai fait les différents étages de la recette principale, mais lorsque j'étais dans un service dépendant du secrétariat, nous étions de garde chacun notre tour, le dimanche, à la caisse principale. Nous assurons à la fois la garde de la caisse et la garde du standard téléphonique. Et je dis ça parce que c'est quasiment incroyable ! On était un "manut" [manutentionnaire] et un contrôleur ou un inspecteur ; nous arrivions à 7h du matin pour faire la relève de l'équipe de nuit. On rentrait à deux et on restait enfermé dans la caisse principale jusqu'à 19h, jusqu'à la relève du soir ! On amenait son casse croûte... Pour garder la caisse, on avait au-dessus du standard téléphonique deux révolvers chargés ! [...] On devait être prêt à faire face à une intrusion, et en même temps répondre au téléphone. Or, vous savez à quoi ressemble le standard téléphonique le dimanche à la RP ? Vous avez de tout, celui qui veut le résultat des courses, celui qui veut absolument connaître la valeur de ses bons du trésor. C'est très varié... Mais je dois dire, quand même, ça peut paraître d'un autre âge... Mais tout fonctionnait bien ! »

**(Pierre Levasseur, années 1970)**

« Ce facteur qui prend un ticket au cinéma de la rue Montmartre, qui dissimule sa musette dans une poubelle pensant la récupérer à la sortie ? Intriguée, la caissière, qui l'a vu faire, avertit le service. Il est cueilli dans un fauteuil, de cinéma ! Pour lui, c'était fini, faute professionnelle, le feu passait au rouge. Après son service, il pouvait aller au cinéma, mais pas pendant ! Ne le savait-il pas ? »

**(Jean-Paul Menuge, années 1960)**

« 1954, j'ai donc commencé aux guichets... Mais ce dont j'ai oublié de vous parler, c'est du moment où ils ont refait la façade de Paris RP. C'était en plein hiver ! Il gelait ! À l'époque, pour entrer dans la recette, cela faisait comme des grands confessionnaux, c'étaient des trucs en bois, moches comme tout... Ils avaient donc cassé tout cela pour mettre les grandes vitres qu'il y a aujourd'hui... Donc, on se gelait... Et à l'époque, pour les femmes, les pantalons étaient normalement interdits... Si l'on venait travailler en pantalon, ils nous viraient derrière, et on n'avait pas le droit d'aller au guichet... »

**(Jeannine Pomes, années 1960)**

« En 1976, je crois, quand il y a eu le gros hold-up d'un milliard d'anciens francs dérobés rue du Louvre, j'étais dans le service et l'argent a été pris chez nous... On n'a jamais retrouvé l'argent, deux inspecteurs ont été licenciés... Mais on ne connaîtra jamais le fin mot de l'histoire... Parce qu'étant donné l'endroit où se trouvait l'argent, il fallait forcément qu'il y ait complicité à l'intérieur de la rue du Louvre. Un milliard... Des devises qui venaient d'Espagne, de Suisse... »

**(Joël Turon-Labar (fils), 1976)**



La salle des guichets flambant neuve, 1966



## Postface

L'histoire est un malin génie : sous couvert d'objectivité et de scientificité, elle nous soumet à la valeur normative des faits. Elle se reconnaît axiologique, elle cherche à donner aux choses la valeur morale et universelle de la vérité. Or, quand bien même elle aurait raison de s'imposer (et de nous imposer ses choix), elle ne résoudra pas le problème de l'engagement de l'homme dans la mise en aventure de sa propre temporalité. Contrairement à ce qu'elle prétend, s'en tenant à ses propositions, elle esquive la valeur effective du temps, ce qui ne serait peut-être pas un mal, si cela n'interdisait tout investissement dans le cours de notre propre destin. Ce n'est pas le cas de la mémoire, qui ne prétend pas à la même impartialité : elle opère ouvertement ses choix et met en scène librement notre existence. Elle transpose, sous forme de réalité (ou de nostalgie), des péripéties et des vues, comme des sentiments, que l'histoire ne saurait retenir : « J'y étais ! Je l'ai vu ! J'ai senti ! Je l'ai vécu ! ». On ne peut la contester : là est sa force, son pouvoir de conviction... et sa supériorité sur l'histoire. Le mémorialiste est le protagoniste éminent de son récit : c'est le gage de l'intérêt de celui-ci. Mais c'est au même temps une injonction à la critique attentive, car si j'ai été le témoin d'un événement, je puis le déformer, confondre ma présence avec l'importance que « tout un chacun » devrait lui accorder. C'est là l'ambiguïté des mémoires et des témoignages autobiographiques.

Le protagoniste qui se met en scène a tendance à dévoyer, fantasmer, esthétiser son témoignage ; c'est un acteur engagé qui cherche à soumettre sa représentation à son goût personnel et à ses émotions. L'historien le sait bien. Mais celui-ci trouve précisément dans les

témoignages tout ce qui lui fait défaut, lui qui cherche à éviter cette perversion et qui « objective » le passé, produisant une histoire qui manque par trop de chair. Cela est particulièrement vrai dans le secteur qui est le nôtre, celui de l'histoire administrative, toujours trop désincarné, toujours trop éloigné du vécu. L'administration – tout comme les établissements publics – est loin de n'être qu'un ensemble de règles juridiques. Mais on ne sait trop comment la saisir. Comment pénétrer la psychologie d'un bureaucrate ou d'un gestionnaire ? Qu'est-ce qu'un préfet, un ambassadeur, un directeur, un contrôleur ? Comment raisonne-t-il ? Comment exerce-t-il son métier ? Comment vit-il ? L'historien qui veut dépasser les structures et qui veut s'intéresser au vécu des bureaucrates est souvent désarmé. Il ne dispose pas d'outils qui lui permettent d'accéder à la vie quotidienne et à l'expérience individuelle, sauf s'il a la chance de disposer de journaux intimes, d'archives orales ou de récits de vie. De même, il doit s'intéresser aux mécanismes de fonctionnement des bureaux, à la gestion administrative, à la place de la bureaucratie dans le corps social, à ses liens avec les groupes sociaux, avec les particuliers, à son niveau d'efficacité et de rationalité, à la multiplication des bureaucraties secondaires, sous forme d'établissements publics ou d'associations chargées de missions de service public. On voit ainsi tout le parti qu'un historien peut tirer d'un des récits primés par notre concours autobiographique, celui de Jean-Michel Bourquard...

C'est pourquoi l'historien de l'administration doit être attentif à l'apparition des nouveaux procédés, des nouvelles techniques pour saisir le vécu ; les archives orales et les récits autobiographiques améliorent profondément ses possibilités de connaissance. Ils lui permettent d'aller plus loin, de saisir le dessous des choses ou des fragments de la mémoire administrative. Ils lui permettent d'élargir sa vision, ils l'incitent à voir au de-là du visible, à saisir le par-dessous, le par-derrrière de l'action administrative, ils le poussent à se surpasser, à explorer le non-connu, le non-raisonnable, à amplifier la vision qu'il peut avoir de l'administration, à déplacer ses points de repère, à modifier ses lignes de visées, pour tenter de voir au-delà des apparences, des structures et des normes. C'est que l'historien doit repousser les limites de la connaissance, tenter d'explorer ce qu'il est difficile, voire « impossible » de connaître, soit entreprendre d'aller au-delà des sentiers battus, tenter d'explorer, d'affouiller, de saisir ce qui est encore à découvrir. Il doit chercher le dedans des choses, l'intime, le secret, le



caché, ce qui est une forme d'amplification, par l'intérieur, de sa vision du phénomène bureaucratique. C'est une nécessité : on ne peut plus faire de l'histoire administrative comme on en a toujours fait. Il s'agit, en somme, selon la prescription de Bergson, de « se transporter à l'intérieur d'un objet pour coïncider avec ce qu'il a d'unique, d'inexprimable », puis d'aller du dedans vers le dehors, ce qui correspond à un agrandissement du regard.

Cela est d'autant plus important, qu'on ne croit plus guère aujourd'hui au perfectionnement, au progrès linéaire, aux petites pierres accumulées, qui font avancer la connaissance toujours dans le même sens, vers la lumière. On sent la fragilité des travaux d'hier, qui sont millésimés, alors que l'historien est prisonnier de son présent, des modes, du goût du jour, des illusions et des apparences. L'explication ne peut être que péremptoire, définitive. Les scientifiques le savent, qui insistent sur la mobilité des perspectives et la complexité des choses. L'historien travaille dans l'éphémère. Son jeu est mobile, douteux, indéterminé, plus ou moins probable, possible, acceptable. Rien de plus. « Dans l'histoire, dit Schopenhauer, il y a plus de faux que de vrai » et les prétendues scientificité et objectivité de l'historien ne sont que pure illusions. L'histoire reste sur la surface des choses. Elle ne donne accès qu'à l'apparence. Elle n'a qu'une valeur approximative. C'est pourquoi il faut éviter les simplifications excessives, les synthèses, les abstractions, qui font la substance des manuels, qui cherchent à être intelligibles de tous et qui veulent à tout prix tout expliquer.

Cette conception de la discipline est comprise de plusieurs comités d'histoire – et notamment de celui de La Poste – qui incitent les historiens à explorer ces voies méconnues et qui leur en fournissent les matériaux. Mais elle reste, malheureusement, suspecte à certains historiens universitaires, qui ont foi en un sens de l'histoire, car cette conception est à leurs yeux trop impressionniste, voire inutile et dangereuse, car non-explicative, à l'opposé de leur propre conception d'une histoire résumée, abstraite, lissée. Pourtant, c'est une forme nouvelle d'histoire qui excite l'intuition, l'imagination, qui avive la capacité à rêver, qui s'éloigne d'un intellectualisme exagéré et d'une certaine sécheresse de l'esprit et du cœur, qui incite à aller au-delà des apparences, qui affranchit du non-dit, du savoir connu, épuré, aseptisé, rationnel, qui oblige à s'adapter au terrain et à aborder les rives de l'incertain, de l'indéterminé, du probable et qui ne peut que vivifier la création historique et l'aptitude à l'innovation. Les archives

orales et les récits autobiographiques se révèlent ainsi comme de précieux outils, qui permettent d'affouiller, d'aller plus loin dans l'exploration du vécu, d'élargir la connaissance que l'on peut avoir des personnalités et de poser les questions auxquelles on n'aurait pas forcément songé soi-même. On voit combien ces archives et ces récits obligent l'historien à élargir sa vision des choses, à reconsidérer un certain nombre de ses a priori, à sortir de ses cadres juridiques ou déterministes et de ses modèles rationnels, à la mode anglo-saxonne. Le paysage historique ne cesse de changer depuis une trentaine d'années : les centres d'intérêt se déplacent, la vogue de l'histoire sociale s'estompe, l'intérêt porté aux institutions évolue, la demande de mémoire à l'intérieur des bureaux et des établissements publics s'affirme, on redécouvre le rôle des personnalités, on se lance dans l'anthropologie historique, l'attention au quotidien va en augmentant et l'attrait pour les archives orales et les récits de vie ne se dément pas et va même en augmentant.

L'histoire administrative est devenue une histoire foisonnante, qui part dans toutes les directions et qui ne peut être réduite aux seules approches juridiques et institutionnelles, aussi importantes qu'elles peuvent être. Si l'administration et les établissements publics matérialisent l'Etat, ils incarnent aussi son unité, sa cohérence et sa durée, comme celles de la société qui leur sert de support, tout en confortant l'identité nationale. En contrepartie, ils développent leurs propres buts, qui ne sont pas toujours conformes à ceux des politiques et commettent des erreurs, tout comme ils tiennent au maintien de leurs privilèges. Si bien que si les liens sont étroits avec l'histoire juridique, l'histoire des institutions ou l'histoire politique de l'Etat, l'histoire de l'administration ne saurait être si étroitement cantonnée.

Pour arriver à ses fins, le chercheur doit utiliser ces nouvelles formes d'érudition que constituent les archives orales et les récits de vie ou d'expérience. Les archives orales répondent à certaines interrogations sur le sens du passé et les moyens de mieux le connaître ; elles permettent de saisir ce qui est ordinairement caché ou non connu. Dans un dialogue constant avec la mort, elles cherchent à répondre à des questions multiples que se pose l'historien : comment préserver et exploiter la mémoire de ceux qui décident ou participent à l'action ? Comment garder une trace du capital d'expérience d'un patron, d'un administrateur, d'un notable ou même d'un simple agent ? Comment

expliquer ce qui paraît simple, qui relève de la vie ordinaire, de l'action quotidienne ? Comment comprendre le vécu, la carrière d'un directeur, d'un chef de bureau d'un responsable de perception, d'un simple collaborateur ? C'est une manière pour l'érudit de s'affranchir de la dépendance de l'écrit, qui ne peut tout saisir, tout montrer, surtout le par-dessous des choses ou des pensées de derrière la tête, comme la partie intérieure de l'action, son opacité, ses mensonges, ses manipulations, son carriérisme. L'écrit n'est pas la « vérité », il induit souvent en erreur, notamment lorsqu'on ne dispose que de sources résiduelles ou d'épaves. Or le chercheur aime découvrir les fils invisibles, saisir les ressorts cachés d'une action ou d'une activité et les archives orales et les récits de vie lui permettent d'étendre considérablement ses capacités d'exploration. Tout dépend de son habilité, de son esprit d'entreprise et d'ouverture et de son sens de la probabilité des choses.

Tout particulièrement, les récits autobiographiques, ceux de tel directeur, de tel responsable, mais aussi de tel employé, sont une technique qui permet d'apprendre au-delà des textes, papiers administratifs ou normes légales ou réglementaires. Ces récits diffèrent des archives orales en ce qu'ils ne sont pas dirigés par une interviewer, pour orienter la collecte des informations, revenir sur tel point qui peut lui paraître important, ou pour chercher à avoir des éclaircissements supplémentaires. Le témoin est libre d'aller où bon lui convient. Ces récits s'apparentent à une « confession » sans confesseur pour la guider, permettant à l'historien d'obtenir d'autres renseignements que ceux que fournissent les archives orales, en particulier sur le climat d'une époque ou d'une crise et une approche personnelle des choses.

Nul doute que le Comité pour l'histoire de La Poste n'a pas travaillé pour rien en lançant ce nouveau concours autobiographique, le troisième à ce jour, dont le recueil s'ajoute aux deux précédents et qui vient compléter les publications de deux autres écrits par d'anciens hauts responsables. Ce nouveau volume comprend les trois manuscrits lauréats du concours, mais le jury a souhaité que s'y ajoutent des extraits des textes qui n'ont pas été primés, mais dont la qualité n'en était pas moins indéniable.

C'est que tous les auteurs ont pris à cœur l'exercice qui leur avait été proposé : rien d'artificiel dans leurs témoignages, même si les développements et le style sont parfois un peu affectés ou maladroits ; on sent bien que ce ne sont pas des gens habitués à écrire de manière

littéraire. Mais si connaître consiste à se souvenir, se souvenir consiste à savoir écrire, écrire selon une forme que l'on s'est choisie. Plus ou moins adroitement, chacun de nos mémorialistes a su trouver la sienne, aucun d'eux ne parle comme un perroquet, ce qui est un gage de véracité de leurs témoignages, c'est là que réside la valeur de leurs récits, qui tous, sans exception, sont d'une remarquable sincérité. Leur démarche est touchante, leurs propos sonnent toujours extrêmement justes : c'est fort intéressant et l'on en apprend beaucoup sur la « maison » RP Paris-Louvre, sur son fonctionnement, son esprit, son climat, ses conditions de travail, son engagement politique, syndical et associatif. On n'était pas à la Poste comme dans le privé, comme dans n'importe quelle autre entreprise, dans n'importe quel autre bureau et, de tous les récits, se dégage une vraie fierté d'appartenir à un grand service public. Mais en même temps, on est là face à un champ de ruines, à un monde à jamais disparu que seuls ces témoignages – avec leur tonalité nostalgique – sont capables de ressusciter. Nous replongeons dans le passé, comme si les années avaient été effacées. Mais un passé qui n'est évidemment pas réel, qui est en quelque sorte « mythifié » par l'écoulement de ces années que les auteurs ont voulu effacer (ou qu'ils ont laissé couler à leur insu), afin de mieux reconstituer « leur » passé et de retenir ce qui peut l'être, une image et un climat de ce qui fut et qui n'est plus ; c'est précisément ce qui intéressera les historiens et que leurs archives ne leur permettront jamais de percevoir.

D'après Nietzsche, ce qui fonde l'humanité de l'homme, c'est de dire : « Je me souviens », c'est de « s'arc-bouter contre le poids toujours plus lourd de son passé », même si celui-ci finit par lui devenir trop pesant. Pour le philosophe, l'homme digne de ce nom vit de se constituer une mémoire, non pas toujours de répéter la même chose, mais d'agir de telle façon, que dans chacun de ses actes il y ait une originalité telle que l'avenir aura besoin de se la remémorer pour « vivre », au sens où il appelle « vie » l'acte créateur des conditions de la mémoire des hommes à venir. Il n'a pas sans doute pas tort et, de ce point de vue, nos auteurs ont réussi leurs témoignages, leur donnant une dimension si vraie, si profondément humaine et si utile à l'histoire. Chacun d'eux a entendu concourir à la représentation d'une seule et même chose, la « RP Paris-Louvre ». Mais chacun d'eux a fonctionné comme des peintres qui, en utilisant les mêmes lois de la perspective, produisent une variété infinie de tableaux. Quelles

différences n'y a-t-il pas entre le récit extrêmement précis et riche de Jean-Michel Bourquard, *Receveur à Paris-Louvre*, avec son point de vue de « patron » et celui de Muriel Demorieux, *Paris Louvre et moi. Une histoire qui dure*, qui illustre le travail de postier, le travail de la base, avec ses joies et ses peines et le sentiment d'une lente dégradation de sa condition à la suite du changement de statut et de la course à la rentabilité, ou celui plus succinct de Francis Pizzato, *Trois jours, trois mois*, décrit non sans finesse le stage à Paris-Louvre, passage obligé de tout postier ? Mais, c'est à chaque fois bien de la même chose que l'on parle, de l'attachement au métier de postier, de la solidarité dans le travail, très réelle à Paris, plus peut-être qu'en province, sur l'air du « bon vieux temps de jadis. »

**François Monnier**

Directeur d'études à l'Ecole Pratique  
des Hautes Etudes

## Liste des participantes et participants au concours autobiographique 2007-2008

<b>ALLAIX Agnès</b>	<i>Le grand vaisseau</i>
<b>ALLEWEIRELDT Nicole</b>	
<b>ALLHEILIG Jean-Noël</b>	<i>Souvenir d'une petite carrière</i>
<b>BATIOT Michel</b>	
<b>BAUBEL Cécile</b>	
<b>BENEZET Maurice</b>	<i>Préface de Paris Tri n°1</i>
<b>BLUM Roland</b>	
<b>BOURQUARD Jean-Michel</b>	<i>Receveur à Paris-Louvre</i>
<b>BRETAGNE Jean-Pierre</b>	
<b>CAYLA Robert</b>	<i>Mon témoignage de 1943 à 1987</i>
<b>CHECA Kléber</b>	
<b>DEJENTE Joël</b>	
<b>DEMORIEUX Muriel</b>	<i>Paris Louvre et moi. Une histoire qui dure...</i>
<b>DUVAL André-Michel</b>	<i>A tête reposée</i>
<b>GODRIE Annie</b>	
<b>GAILLARD Pierre</b>	
<b>LAMBERT Maurice</b>	
<b>MENUGE Jean-Paul</b>	<i>Le destin modeste d'un postier. Ou la vie d'un jeune facteur à Paris</i>
<b>PIZZATO Francis</b>	<i>Trois jours. Trois mois</i>
<b>RIGAL Francette</b>	

Ont collaboré, au sein du jury, à la sélection des lauréats du concours autobiographique « Si Paris RP m'était conté » :

**Harry FRANZ**, président de la Fédération Nationale des Associations de personnel de La Poste et France Télécom pour la Recherche Historique

**Gilbert HAFFNER**, directeur du Musée de La Poste de Paris (2004 à 2008)

**Patrick JACQUET**, directeur du projet Avant Poste (2006-2008)

**Philippe LEJEUNE**, maître de conférence (en retraite) de littérature française à l'université de Paris-Nord

**Muriel LE ROUX**, chargée de recherche (Maison française d'Oxford / CNRS), responsable des programmes scientifiques du Comité pour l'histoire de La Poste

**Gérard MONNIER**, directeur d'études à l'École Pratique des Hautes Études

**Lucie THOREAU**, documentaliste au Comité pour l'histoire de La Poste

## Témoignages sélectionnés suite à la campagne d'entretiens 2007-2008

<b>BATTAGLIA-SAUVAGE Maria</b>	à Fontenay-sous-Bois, le 8 janvier 2006
<b>BENAYOUN Jean-Pierre</b>	à Villejuif, le 4 mars 2008
<b>BERNARD Serge</b>	à Touvenac, le 31 mars 2008
<b>BOLIS Michel</b>	à Domerat, le 16 octobre 2007
<b>CHACUN Bernard</b>	à Longeville-s-mer, le 22 novembre 2007
<b>COUDERC Maurice</b>	à Barneville-Carteret, le 22 octobre 2007
<b>GRIALOU Pierre-Serge</b>	à Paris, le 10 mars 2008
<b>LE CANU Jean</b>	à Lemesnil au Val, le 23 octobre 2007
<b>LEMAIRE Monique</b>	à Paris, le 11 mars 2008
<b>LEVASSEUR Pierre</b>	à Paris, le 8 mai 2008
<b>MARALDO Michel</b>	à Paris, le 19 décembre 2007
<b>POMES Jeannine</b>	à Bordeaux, le 27 novembre 2007
<b>POTTIEZ Alain</b>	à Franconville, le 10 janvier 2008
<b>TURON-LABAR, Louis (père) et Joël (fils)</b>	à Pau, le 26 novembre 2007

La campagne d'entretiens, organisée parallèlement au concours autobiographique, a été réalisée par Madame **Nicole MINVIELLE-SEBASTIA** (retraîtée de La Poste), sous l'égide et pour le compte du Comité pour l'histoire de La Poste.

## OUVRAGES PUBLIÉS PAR LE CHP

### **Mémoire postale**

COLLECTIF, *Une génération de postiers raconte*, 1998

J. MANAC'H, A. VIGNAU, *Une vie de receveur*, 1999

P. LE SAUX, *Un postier parmi d'autres*, 2001

L. RAFFA-LONATI, E. LHOMET, C. FOURRIER, J. LE NAOUR, *Travail et intimité, les PTT au féminin*, 2006 (réédition)

L. BOULET, *Ma Poste, ombres et lumières*, 2004

### **Divers**

N. VERDIER, *Un député obstiné – Alexandre GLAIS-BIZOIN 1800-1877*, 2003

M. LE ROUX, B. OGER, *Le guide du chercheur – Pour une histoire de la Poste aux XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles*, 1999

CHP, *Guide de recherche sur l'histoire de la Poste en France, des origines au Premier Empire*, 2005

M. LE ROUX (dir.), *Postes d'Europe, XVIII<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècle. Jalons d'une histoire comparée*, 2007

### **Les Cahiers pour l'histoire de La Poste**

V. BOUGET, *La grève des PTT de l'automne 1974 et les médias*, 2003

G. QUANTIN, F. DESROCHES, *D'une Révolution à l'autre. Maîtres de poste et réseau postal en Côte-d'Or, 1789-1848*, 2004

A. LE BER, N. SCHEPENS, *Le rôle de la Poste au cours de la Première Guerre mondiale*, 2004

C. TRETSCHE, *La vie à l'hôtel des Postes de Paris de 1801 à 1830*, 2005

M. MARGUERIT, C. DA FONSECA, *Être facteur dans le Nord (1830-1940)*, 2006

A-L. CERMAK, E. LE BRIAND, *Le réseau avant l'heure : la Poste pneumatique à Paris (1866-1984)*, 2006

A. ANTISTE, B. OGER, N. SALANON, *Une autre banque : histoire des CCP au XX<sup>e</sup> siècle*, 2007

M. ROUX, *Les PTT à Marseille. Aux origines d'un réseau de communications*, 2007

F. PACOUD, *La naissance du syndicalisme postal*, 2008

## OUVRAGES PUBLIÉS AVEC LE CONCOURS DU CHP

O. JOIN-LAMBERT, *Le receveur des Postes, entre l'État et l'usager (1944-1973)*, Éditions Belin, 2001

M. LE ROUX (dir.) *Histoire de la Poste – De l'administration à l'entreprise*, Éditions ENS rue d'Ulm, 2002

P.-Y. BEAUREPAIRE, *La plume et la toile. Pouvoirs et réseaux de correspondance dans l'Europe des Lumières*, Artois Presses Université, 2002

M. CARTIER, *Les facteurs et leurs tournées, un service public au quotidien*, Éditions La Découverte, 2003

B. OGER, *Histoire de la Caisse nationale d'épargne. Une institution au service du public et de l'État 1881-1914*, Éditions L'Harmattan, 2006

L. MORGANA, *L'invention du contrôle de gestion à la Poste (1923-2003)*, Éditions L'Harmattan, 2008



**Illustrations / Crédits photographiques dans l'ouvrage :**

Musée de La Poste de Paris : p. 18/19/29/68/70/74/82/87/300/309/376/380/385/391

Benoît Grimbert : p.20

Collection Pierre Nougaret : p.23/301

Roland Blum : p.28

Collection Jean-Pierre Bertrand : p.79/305 (haut)/ 310/311 (droits photos

France Telecom/APH)

La Poste/DLI Paris Nord / Collection Alain Petyt : p.64/305 bas

France Télécom/APH : p.72

Muriel Demorieux : p.343/347/349/352

Francis Pizzato : p.36

Jean-Michel Bourquard : p.93/126/155/214/247/267/283/294

